



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



Digitized by Google

distributed by charles-alexandre-lesueur.info

Bodleian Library
Given in memory of
Kenneth Sisam

(New Zealand Rhodes Scholar, 1910)
whose book this was



claus. gl. H.

SSS 1 = 203(2)

VOYAGE DE DÉCOUVERTES
AUX
TERRES AUSTRALES.

PARIS, IMPRIMERIE DE LEBEL,
Imp. du Roi, rue d'Erfurth, n° 1.

VOYAGE DE DÉCOUVERTES
AUX
TERRES AUSTRALES,

FAIT PAR ORDRE DU GOUVERNEMENT,

Sur les corvettes *le Géographe*, *le Naturaliste*, et la goëlette *le Casuarina*,
pendant les années 1800, 1801, 1802, 1803 et 1804 ;

Historique.

RÉDIGÉ PAR PÉRON,

ET CONTINUÉ PAR M. LOUIS DE FREYCINET.

SECONDE ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE

PAR M. LOUIS DE FREYCINET,

Capitaine de vaisseau, chevalier de S.-Louis et de la Légion-d'Honneur, correspondant
de l'Académie royale des sciences de l'Institut de France, et membre de plusieurs
autres sociétés savantes; commandant du *Casuarina* pendant l'expédition.

*Ouvrage enrichi d'un superbe atlas composé de 68 planches,
dont 27 coloriées.*

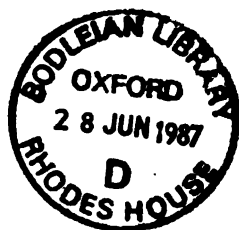
TOME SECOND.

PARIS,

ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE HAUTEFEUILLE, n° 23.

1824.



LIVRE III.

DE TIMOR AU PORT JACKSON,

INCLUSIVEMENT.

II.

LIVRE III.

DE TIMOR AU PORT JACKSON.

CHAPITRE XI.

TRAVERSÉE DE TIMOR AU CAP SUD DE LA TERRE
DE DIÉMEN.

Du 13 novembre 1801 au 13 janvier 1802.

Nous avons vu dans le chapitre V que dès le début du voyage notre commandant avoit interverti le plan d'opérations qui lui avoit été tracé par le gouvernement ; qu'au lieu d'aller doubler le cap Sud, il étoit venu reconnoître la terre de Leuwin, et qu'il avoit employé toute sa première campagne à visiter la côte nord-ouest de la Nouvelle-Hollande : la marche naturelle des événemens et des saisons nous rappeloit donc à l'extrémité méridionale de la terre de Diémen ; et ce fut en effet vers ce point que nous nous

1.

dirigeâmes en partant de Timor. Contrariés longtemps par les calmes et par les vents, nous eûmes beaucoup de peine à doubler le cap Leuwin; nous y parvînmes cependant vers les premiers jours de janvier : à la même époque, nous fûmes accueillis par des vents forcés d'ouest-nord-ouest, qui nous portèrent avec rapidité sur les côtes australes de la terre de Diémen, que nous aperçûmes le 13 janvier.

Dans l'exposé succinct que je vais faire des principaux événemens de cette pénible traversée, j'ai cru devoir insister davantage sur les animaux pélagiens que nous avons vus, parce que leur histoire présente des détails également précieux pour le naturaliste et pour le navigateur. En effet, la constance de ces animaux à se tenir dans certains parages peut souvent fournir aux marins des indications utiles sur le voisinage des terres ou sur leur éloignement. L'immortel Cook donna toujours un grand intérêt aux observations de ce genre; et M. de Fleurieu, dans son précieux Appendice au Voyage de Marchand, a cru devoir s'en occuper aussi d'une manière spéciale. Cette partie de son ouvrage, qu'on peut regarder comme un abrégé de *Zoologie pélagienne*, est bien certainement en ce

genre le meilleur guide que l'on puisse choisir.

Le 14 novembre, le ciel étoit vapoureux, le baromètre se soutenait à peine à 28^p 1^l; le thermomètre étoit à 23^d 5^l; l'hygromètre indiquoit 97^d d'humidité. Nos nombreux malades souffrirent beaucoup de cette température humide et chaude; et, ce même jour le nommé Savary, second maître d'équipage, mourut à bord du *Naturaliste*.

Le 15, nous perdîmes nous-mêmes le malheureux Sautier, notre premier garçon jardinier, homme actif et laborieux.

Ce même jour, nous eûmes la vue d'une trombe dans le lointain : le 16, dans la soirée, nous vîmes une seconde trombe, et dans la nuit nous dépassâmes l'île Savu.

Le 17 au matin, nous étions par le travers de l'île Benjoar; et peu de temps après l'avoir dépassée nous découvrîmes le Nouveau-Savu. Elle s'élève peu au-dessus des flots qui brisent autour d'elle : toutefois la surface en est riante; elle paroît couverte de verdure, et l'on y distingue çà et là de jolis bouquets d'arbrisseaux. Cette petite île est inhabitée, et remarquable surtout par un énorme rocher, placé à l'une de ses pointes, et qui de loin paroît être percé d'une

large ouverture. La température insalubre des jours précédens continuoit : l'état de nos malades devenoit plus grave; et sur les huit heures du soir nous perdîmes François Courroyer, l'un des hommes les plus forts de notre équipage, et de nos meilleurs timonniers.

A cette époque, nous voyions voltiger autour de nos navires de grandes troupes de fous, qui paroissent appartenir aux îles que nous avions en vue. Depuis lors, ces mêmes oiseaux nous accompagnèrent constamment jusqu'au 30 novembre : ils parcoururent donc avec nous tout l'espace de mer compris entre le 10^e et le 15^e degré de latitude australe à cent lieues environ d'éloignement des côtes. Cette observation confirme, il est vrai, celle de Feuillée, de Cook et de Forster, sur l'incertitude de l'indication du voisinage des terres, déduite de la rencontre des oiseaux de ce genre : mais il est certain que nous n'avons jamais observé en pleine mer aucune espèce de fou volant par troupe; et notre traversée, depuis le 30 novembre jusqu'au commencement de janvier suivant, en est une preuve. En effet, comme après avoir dépassé le 15^e degré de latitude sud nous navigâmes toujours fort loin des terres, nous ne vîmes plus

aucun de ces piseaux jusqu'à l'époque de notre atterrage à la terre de Diémen ; alors leurs innombrables légions vinrent s'offrir à nous presque en même temps que les hautes montagnes de cette île. On peut donc regarder, à quelques exceptions près, l'apparition des fous comme l'indice très-probable de l'existence d'une terre voisine ; et c'est pour le navigateur surtout, qui voyage au milieu des mers inconnues, qu'une telle indication devient précieuse. L'espèce de fou dont il s'agit en ce moment étant nouvelle, je l'ai décrite sous le nom de *sula Sabuensis* (fou des îles Savu).

Le 18 novembre, le nommé Marie Hubert, canonnier, périt à bord du *Naturaliste*.

Le 19, nous abandonnâmes nous-mêmes à la mer un de nos meilleurs matelots, appelé Pougens. A cette époque, nous étions tellement accablés par la chaleur, et notre ration se trouvoit si modique, qu'on vit des malheureux boire leur urine. Toutes les représentations du médecin pour faire augmenter momentanément la quantité d'eau, sauf à la diminuer dans des parages plus froids, furent inutiles. J'indique à regret de tels détails ; mais dans des voyages de ce genre la leçon du malheur même ne doit pas être per-

due : les navigateurs les plus célèbres , à la tête desquels se présentent Cook , La Pérouse et Vancouver, s'accordent à regarder la privation d'eau comme la plus puissante des causes qui dans les grandes navigations prédisposent au scorbut; et comme nous allons bientôt être accablés par ce fléau , pourrois-je , sans crime, dissimuler ou passer sous silence une circonstance qui se rattache aussi particulièrement à cette désastreuse épidémie?

Le 20 novembre, nous rencontrâmes à la surface des mers une grande quantité de ces physales dont j'ai présenté dans le III^e chapitre les mœurs intéressantes. L'espèce dont il s'agit me parut différente de celle de l'océan atlantique : je la décrivis sous le nom de *physalia australis*; et je fis sur l'organisation de ces animaux un grand nombre de recherches, dont les détails ne sauroient trouver place ici.

Le 22 novembre, nous perdîmes encore un de nos malheureux canonniers : il s'appeloit Mentelle. A cette époque vingt-cinq hommes étoient sur les cadres, et plusieurs d'entre eux, parmi lesquels on comptoit MM. Depuch et Maugé, se trouvoient très-mal : heureusement, à mesure que nous avançons vers le sud, la chaleur de-

venoit moins accablante, et l'état de nos malades parut s'améliorer dans le rapport même de l'abaissement du thermomètre.

Le 24, nous vîmes pour la première fois des oiseaux des tempêtes (*procellaria pelagica* Lin.): nous nous trouvions par le 14^e degré de latitude australe. Le 7 décembre, par 17°, et le 1^{er} janvier par 34°, nous en aperçûmes encore quelques-uns; ce qui est assez rare par cette latitude.

Le 25 novembre, on prit un squalé de dix pieds de longueur, qui nous fournit un nouvel exemple de l'irritabilité prodigieuse de ces poissons. En effet, depuis plus de dix minutes on lui avoit coupé la tête, arraché le cœur et tous les viscères, lorsque pour le laver on voulut le traîner sur l'avant du vaisseau. L'animal, qu'on tiroit alors par la queue, se mit à faire des efforts si violents, il soulevoit son tronc avec tant de force et de vivacité, que plusieurs personnes faillirent en être renversées. Dans notre traversée d'Europe à l'Île-de-France j'avois déjà vu sur un animal du même genre l'irritabilité se conserver encore plus long-temps. Depuis *plus de deux heures*, un requin étoit éventré; tous ses organes, son cœur compris, avoient été jetés

à la mer, lorsqu'un matelot vint pour lui couper la queue : à peine avoit il enfoncé le couteau d'un demi-pouce dans les chairs, que le requin se contracta violemment, fit plusieurs bonds sur le navire ; et cette irritabilité ne cessa que lorsque la queue eut été coupée d'un coup de hache.

Le 26, dans la soirée, en accostant *le Naturaliste*, nous apprîmes que sous le rapport des maladies il n'étoit pas beaucoup plus heureux que nous ; qu'indépendamment des morts dont nous avons parlé, il avoit encore perdu le jeune Bourgeois, de la ville du Havre, aussi recommandable par ses qualités estimables que par son éducation distinguée : ce même jour, on venoit de jeter à la mer un matelot nommé Yves. Enfin, le capitaine Hamelin nous apprit qu'il avoit encore dix-huit hommes sur les cadres, parmi lesquels M. Levillain, qui se trouvoit de plus en plus mal. En échange de ces fâcheuses nouvelles, nous lui en donnâmes qui n'étoient pas moins tristes ; et les deux vaisseaux se séparèrent pour continuer une navigation qui s'annonçoit sous de bien déplorables auspices.

Le 27, nous rencontrâmes de nombreuses troupes de poissons volans ; nous en revîmes le

30 novembre; le 1^{er} et le 2 décembre, par les latitudes de 14 à 19° sud.

Le 2 décembre, par 15°, nous observâmes les premiers paille-en-queues (*phaëton æthereus* Lin.), le plus beau des oiseaux pélagiens équatoriaux; le 22, nous en vîmes encore, et ce dernier jour nous venions de passer le tropique du Capricorne. Ainsi donc cette partie de nos observations se trouve conforme à ce que dit éloquemment Buffon sur les limites de l'habitation de cet intéressant oiseau : « Attaché au char du » soleil sur la zone brûlante que bornent les » tropiques, volant sans cesse sous ce ciel en- » flammé, sans s'écarter jamais des deux limites » extrêmes de la route du grand astre, il an- » nonce aux navigateurs leur passage prochain » sous ces signes célestes. »

Le 11 décembre, nous nous trouvions par 21° de latitude australe et par 101° de longitude à l'est du méridien de Paris; nous eûmes la vue d'un damier (*procellaria capensis*), le plus élégant des oiseaux pélagiens antarctiques, celui dont la description se trouve le plus souvent dans les relations des voyageurs anciens et modernes. Le 13 décembre, nous en vîmes de nouveau; et comme ce même jour nous avions ob-

servé des phaétons, il en résulte que nous avons pu voir, aux mêmes lieux, deux animaux, dont l'un, habitant exclusif des mers antarctiques, se complaît au milieu des frimas, des brumes et des tempêtes, tandis que l'autre, attaché, comme le dit Buffon, au char du soleil, chérit le calme des tropiques et leur température ardente. Il résulte de ces observations et de celles de Cook, qui, dans son second voyage, trouva des damiers en deçà du 30° degré, que la limite de 40° de latitude, fixée par Linnæus pour l'habitation de ces animaux, doit être plus rapprochée des régions équatoriales que celle au-delà de laquelle le célèbre naturaliste suédois a voulu les reléguer. Nous les avons d'ailleurs observés en très-grand nombre tout le long de la terre de Leuwin, et jusque par 33° de latitude.

Le 12 décembre, nous passâmes pour la cinquième fois le tropique du capricorne pour entrer dans les régions tempérées australes. Déjà la température n'étoit plus que de 17^d; le baromètre de 28^p 1^l s'étoit élevé progressivement à 28^p 3^l. Le même jour nous perdîmes notre maître voilier, homme respectable et très-estimé de l'équipage et des officiers.

Le 25, nous vîmes des pétrels gris (*procellaria*

grisea Lin.); nous en rencontrâmes encore le 29, le 30 et le 31 du même mois, par la latitude de 32 à 33° sud. C'est en effet celle où Linnæus fait commencer leur habitation : Cook cependant, à son premier voyage, ne les avoit trouvés que par 35°.

Le 29 décembre la mer parut couverte de janthines, le plus agréable des mollusques testacés pélagiens; ce mollusque, par le moyen d'une grappe de petites vésicules remplies d'air, flotte librement à la surface des eaux, ainsi que nous l'avons fait observer dans le III^e chapitre de cet ouvrage.

Je découvris sur cette brillante coquille une nouvelle espèce de crustacée d'un beau bleu, d'outre-mer comme elle; je le reconnus pour un pinnothère, et le décrivis sous le nom de *pinnotheres janthinæ*. Cette découverte est d'autant plus intéressante, qu'il ne paroît pas qu'on eût trouvé jusqu'à présent de ces animaux parasites sur les coquilles univalves.

Le même jour 29 décembre termina les douleurs et l'existence de mon collègue M. Levillain. A la dysenterie cruelle qui le poursuivoit depuis Timor s'étoit jointe une fièvre pernicieuse diaphorétique (*Vas diaphoresica de Torti*), au qua-

trième accès de laquelle il succomba. Son corps fut abandonné à l'océan, qui, par une fatalité bien malheureuse, avoit déjà servi de tombeau à son père et à son frère aîné. Cette mort affligea sincèrement tout le monde à bord des deux vaisseaux. M. Levillain étoit en effet d'un caractère extrêmement doux et paisible, qui l'avoit rendu cher à tous ses compagnons. Pendant son séjour dans la rade de Dampier il avoit fait une belle collection des coquilles pétrifiées qui forment des bancs très-étendus sur ces rivages, et qui sont d'autant plus intéressantes à bien étudier, que la plupart sembleroient avoir leurs analogues vivans au pied même des rochers qu'elles composent.

Le 3 janvier 1802 vit succéder tout-à-coup aux vents foibles, aux calmes plats que nous avions eus jusqu'alors, une brise violente d'ouest-nord-ouest; le baromètre s'abaissa rapidement de 28^P 3^l à 27^P 10^l; le ciel se couvrit de nuages épais et noirs; nous eûmes durant la nuit une forte averse. Le lendemain, 4 janvier les vents continuèrent à souffler grand frais et par rafales impétueuses : la mer étoit horriblement grosse, et le roulis très-fatigant; mais la rapidité de notre marche nous faisoit supporter avec plaisir ces inconvé-

niens nécessaires du temps que nous éprouvions. Au milieu de ces vagues courroucées, nous vîmes nager deux baleines monstrueuses qui passèrent très-près du navire; il me fut cependant impossible d'en déterminer le genre, parce qu'elles ne firent que se montrer à la surface des flots, et disparurent ensuite, en laissant un vaste remous après elles.

Assurgunt longo properantes agmine fluctus,
Miscenturque vadis imis.....

STAT.

Le 5, nous nous trouvions déjà par 37° de latitude et par 117° de longitude orientale. Ici disparut le grand pétrel équinoxial (*procellaria æquinoxialis* Lin.); il s'étoit montré à nous le 11 décembre pour la première fois, par la latitude de 21° environ; et depuis cette époque, il n'avoit cessé de se montrer autour de nos vaisseaux. Ainsi nous avons observé ce beau pétrel dans une étendue de plus de 16°, sur les limites de la zone équinoxiale australe, et dans la plus grande partie des régions tempérées de cette même portion du globe; et si nous ajoutons à ces observations qui nous sont propres l'autorité d'Edwards, de Brown et de Linnæus,

qui tous étendent les limites de l'habitation du pétrel équinoxial jusqu'à la hauteur du cap de Bonne-Espérance, et même de la Nouvelle-Zélande, on reconnaîtra sans contredit qu'il eût été difficile de donner à cette espèce de pétrel un nom qui lui convînt moins que celui d'*équinoxial*, qui semble indiquer un habitant plus exclusif des contrées équatoriales.

Le 6 et le 7 janvier, le gros temps continua; ce dernier jour, nous nous trouvions par 39° de latitude et par 120° de longitude orientale : le thermomètre n'indiquoit plus que 10^d; et le sentiment du froid le plus vif nous força de recourir à nos habits d'hiver. Nous eûmes la premièrement vue de l'espèce d'albatros décrite par Forster sous le nom d'albatros couleur de chocolat (*diomedea spadicea*). Nous avons rencontré dès le 4, par 35°, l'albatros commun (*diomedea exulans* Lin.), le plus grand des oiseaux pélagiens antarctiques; et nous en avons observé les deux variétés *blanche* et *brune*, qu'il conviendra peut-être de considérer comme deux espèces distinctes, ainsi qu'il me serait facile de le prouver. Quelques individus avoient jusqu'à dix pieds d'envergure et davantage. L'albatros couleur de chocolat m'a paru, comme à Forster, plus petit que

l'exulans. Jusqu'aux attéragés de la terre de Diémen, ces animaux ont suivi nos bâtimens, et leur nombre sembloit s'accroître à mesure que nous nous rapprochions davantage des climats froids et brumeux, où s'exerce plus particulièrement leur empire.

La journée du 9 m'offrit plusieurs animaux intéressans. Les premiers furent ces grands goélands bruns (*larus cataractes*, Lin.), connus des matelots sous le nom de *cordonniers*, de *poules du Port-Egmont*, etc. Cook a vu leur nombreux essaims se montrer jusqu'au milieu des glaces qui bornèrent sa course hardie au 64° degré de latitude australe. Ces goélands sont, après les albatros, les plus grands oiseaux pélagiens de l'extrémité antarctique du monde.

Les autres troupes d'oiseaux que nous vîmes pendant la journée du 9 appartenoient toutes au genre des hirondelles de mer (*sterna*). J'en distinguai trois espèces : la première me parut être le *sterna obscura*, Lin. ; la seconde étoit nouvelle : je la décrivis sous le nom de *sterna melanosoma*, à cause de la couleur noire de son corps ; la troisième étoit également inconnue aux naturalistes, et d'après ses rapports avec le *sterna caspia*, Lin., elle reçut le nom de *sterna cas-*

pioïdes. Ce même jour, nous aperçûmes dans les flots, à peu de distance du navire, une énorme espèce de sépie, vraisemblablement du genre calmar (*loligo*, *Lamarck*), de la grosseur d'un tonneau; elle rouloït avec bruit au milieu des vagues, et ses longs bras, étendus à leur surface, s'agitoient comme autant d'énormes reptiles. Chacun de ces bras n'avoit pas moins de 6 à 7 pieds de longueur, sur un diamètre de 7 ou 8 pouces. C'est sans doute à quelque animal de cette espèce que dom Pernetty ne craint pas d'attribuer des dimensions tellement prodigieuses, un poids si considérable, qu'alors qu'il parvient, dit-il, à s'accrocher aux manœuvres supérieures d'un navire en grimpant le long des cordages, il peut entraîner sa perte et le faire *sous-somber* (expression de Pernetty)... Conte puéril sans doute, exagération révoltante, mais qui tire probablement sa source de l'apparition de quelques animaux monstrueux de ce genre.

Le 10 janvier, le gros temps continuoit encore; je découvris une nouvelle espèce de mauve, que je décrivis sous le nom de *larus melanopterus*, à cause de ses ailes noires. Le même jour, pour la première fois, nous vîmes nager à la surface des flots des paquets de *fucus gigantinus*.

Ce n'est pas sans raison que ce végétal a reçu cette dénomination spécifique; car dans la suite j'en ai vu plusieurs tiges qui n'avoient pas moins de 200 à 300 pieds de longueur. Nous dirons ailleurs par quels moyens la nature parvient à soulever ces longues tiges du fond des mers, et comment elle peut les faire flotter à leur surface.

Le 11, je décrivis sous le titre de dauphin à museau blanc (*delphinus leucoramphus*), une nouvelle espèce de dauphin, que M. de Lacépède a bien voulu, dans son Histoire des cétacées, appeler de mon nom (*delphinus Peronii*). C'est au surplus un phénomène bien remarquable que cette disposition de tous les animaux à devenir blancs, à mesure que leur habitation se rapproche des hautes latitudes. Ainsi, dans ces mêmes régions du nord qui fournissent des renards blancs, des ours blancs, etc., on trouve aussi une espèce de dauphin blanc (*delphinus leucas*, Lin.); et dans les hautes latitudes australes, outre le *delphinus leucoramphus* dont je viens de parler, il existe une seconde espèce du même genre, observée d'abord par Commerson, puis par Forster, dont le corps tout-à-fait blanc ne conserve plus que des taches d'un brun bleuâtre.

Le 12 janvier, nous nous estimions par 43°

33' de latitude sud et par 141° 26' de longitude orientale; et conséquemment nous étions à peu de distance du cap sud-ouest de l'île Van-Diemen. Durant la nuit nous reçûmes de fortes averses et beaucoup de grêle; le lendemain matin, de bonne heure, après une navigation de soixante et un jours, nous découvrîmes enfin les pitons les plus élevés de l'île que nous devions atteindre.

CHAPITRE XII.

PARTIE SUD DE LA TERRE DE DIÉMEN.

Du 13 janvier au 17 février 1802.

LE 13 janvier, dès la pointe du jour, nous eûmes la vue de la terre, qui nous restoit alors du nord-nord-est à l'est-nord-est. A huit heures, nous étions par le travers du cap Sud-ouest; bientôt nous relevâmes les îles de Maetsuiker et le rocher solitaire de Meuwstone. Nous prolongeâmes rapidement toute cette extrémité méridionale de la terre de Diémen. Peu après midi nous doublâmes le cap Sud (*pl. 2*). Les rochers de Pedra Branca nous restaient alors dans le sud, et presque à perte de vue.

Cependant tous les regards étoient fixés sur la terre; nous admirions à l'envi ces hautes montagnes que la nature sembla vouloir opposer, comme autant de boulevards de granit, aux fureurs de l'océan orageux, qui se prolonge de là jusqu'aux glaces du pôle antarctique; nous ad-

mirions ces larges plateaux de l'intérieur de l'île qui s'élèvent en amphithéâtre sur toute sa surface, recouverts partout de forêts épaisses. La mer pendant ce temps étoit grosse et houleuse; les vents de sud-ouest souffloient avec violence et par rafales; la température étoit froide, le ciel brumeux, et de longues écharpes de vapeurs se projetoient sur le flanc grisâtre des montagnes et des forêts. A cette brume succédèrent bientôt des averses de pluie, de grêle et de grésil; d'innombrables troupes de fous, de goélands, de cormorans, de sternes, partis des rochers voisins, entouroient nos navires, mêlant leurs cris aigus au bruit des flots courroucés; une longue file de dauphins à museau blanc, plusieurs grands cétacées *évoluoient* autour de nous; en un mot, tout sembloit se réunir pour donner une sorte de solennité à notre attérage sur ces côtes, et tout annonçoit que nous touchions aux limites extrêmes du monde austral....

A midi et demi, nous eûmes la vue du cap Boreel, qui forme le point le plus sud de la baie des Tempêtes. Le commandant fit signal au capitaine Hamelin de marcher en avant, et de donner dans le canal d'Entrecasteaux. Cette manœuvre étoit à peine exécutée, lorsqu'on aperçut

un banc de roches qui força *le Naturaliste* à serrer le vent tribord amures : nous imitâmes sa manœuvre. Pendant ce temps les averses de grésil se succédoient ; les rafales devenoient plus impétueuses : nous fûmes obligés de serrer une partie de nos voiles ; mais enfin nous parvînmes à doubler ce banc de roches qui se trouve au sud des îles Stériles. Faisant route d'abord sur le cap Bruny, nous enfilâmes bientôt après le canal, en rangeant de très-près la pointe Labillardière. A quatre heures et demie, nous étions mouillés dans la Grande-Anse par 23 brasses fond de vase, à l'est et à un mille seulement de l'île aux Perdrix.

De toutes les découvertes modernes faites à la terre de Diémen, celle du canal d'Entrecasteaux est, sans contredit, la plus singulière et la plus importante. Après avoir échappé successivement à Tasman, Furneaux, Cook, Marion, Cox, Hunter et Bligh, elle ne fut pour l'amiral français que le fruit heureux d'une erreur qui pouvoit devenir dangereuse.

Le but essentiel de notre relâche au canal d'Entrecasteaux étant de renouveler notre provision d'eau, le commandant s'empressa d'expédier plusieurs embarcations pour aller sur différens points chercher une aiguade. M. Henri Freycinet

reçut ordre de partir le 14 au matin pour visiter, sous ce rapport, l'entrée de la rivière Huon et le port des Cygnes. M. Lesueur et moi nous l'accompagnions.

A neuf heures nous dépassâmes la petite île la plus voisine de l'entrée du port; toute sa surface est couverte de verdure, d'arbres et d'arbustes qui la faisoient paroître comme un joli bosquet. A neuf heures et demie, nous étions à l'entrée du port des Cygnes. De tous les lieux que j'ai pu voir durant le cours de notre long voyage, celui-ci m'a paru le plus pittoresque et le plus agréable. Sept plans de montagnes qui s'élèvent comme par degrés vers l'intérieur des terres forment la perspective du fond du port; à droite et à gauche, des collines élevées l'ençoignent de toutes parts, et présentent dans leur développement un grand nombre de petits caps arrondis, et de petites anses romantiques. Sur tous les points la végétation la plus active multiplie ses productions; les rivages sont bordés d'arbres puissans, tellement rapprochés entre eux, qu'il est presque impossible de pénétrer dans les forêts qu'ils composent. D'innombrables essaims de perroquets, de cacatoës, revêtus des plus riches couleurs, voltigeoient sur leur sommet; et de

charmantes mésanges à collier bleu d'outremer folâtroient sous leur ombrage. Les flots dans ce port étoient extrêmement calmes; et leur surface étoit à peine agitée par la marche de nombreuses légions de cygnes noirs.

Tandis que nous étions livrés encore aux douces rêveries que faisoient naître en nous un pareil tableau, nous en fûmes distraits tout-à-coup par quelques cris que nous entendîmes sur la rive droite du port que nous rangions de plus près. En portant les yeux de ce côté, nous aperçûmes deux sauvages qui couroient sur le bord de la mer, faisant l'un et l'autre de grands gestes de surprise et d'admiration; l'un d'eux portoit à la main une espèce de torche d'écorce enflammée. Nous leur répondîmes par quelques cris, en cherchant à nous rapprocher du rivage; mais au lieu de nous y attendre, ils s'enfoncèrent dans la forêt et disparurent.

En poursuivant notre route, nous parvînmes dans une petite anse, au fond de laquelle se desinoit une jolie vallée, qui paroissoit devoir offrir quelque ruisseau d'eau douce; cette considération décida M. H. Freycinet à y aborder. A peine nous avions mis le pied sur le rivage, que deux naturels se présentèrent à nous sur le som-

met d'un morne taillé presque à pic. Aux signes d'amitié que nous leur fîmes, l'un d'eux se précipita du haut du rocher plutôt qu'il n'en descendit, et dans un clin-d'œil il fut au milieu de nous. C'étoit un jeune homme de vingt-deux à vingt-quatre ans, d'une constitution généralement forte, n'ayant d'autre défaut que la gracilité des jambes et des bras, qui caractérisent sa nation. Sa physiologie n'avoit rien d'austère et de farouche; ses yeux étoient vifs, spirituels, et son air exprimoit à la fois la bienveillance et la surprise. M. Freycinet l'ayant embrassé, j'en fis autant; mais à l'air d'indifférence avec lequel il accueillit ce témoignage de notre intérêt, il nous fut facile de juger qu'il n'avoit aucune signification pour lui. Ce qui parut d'abord l'affecter davantage, ce fut la blancheur de notre peau : voulant s'assurer, sans doute, si cette couleur étoit la même par tout le corps, il entr'ouvrit successivement nos gilets et nos chemises; et son étonnement se manifestoit par de grands cris de surprise, et surtout par des trépignemens de pieds extrêmement vifs.

Cependant notre chaloupe paroissoit l'occuper encore plus que nos personnes; et après nous avoir examinés quelques instans, il s'élança dans cette embarcation. Là, sans s'inquiéter nullement

des matelots qui s'y trouvoient, il parut comme absorbé dans son nouvel examen. L'épaisseur des courbes et des membrures, la solidité de la construction, le gouvernail, les rames, les mâts, les voiles, il observa tout avec ce silence et cette attention profonde qui sont les signes les moins équivoques d'un intérêt et d'une admiration réfléchie. Dans ce moment, un des canotiers voulant sans doute ajouter à sa surprise, vint lui présenter une bouteille de verre remplie de l'arack qui formoit une partie de la ration de l'équipage. L'éclat du verre fit pousser d'abord un cri d'étonnement au sauvage, qui prit la bouteille et qui l'examina quelques instans; mais bientôt sa curiosité se trouvant ramenée sur la chaloupe, il jeta cette bouteille dans la mer, sans paroître avoir aucune autre intention que celle de se débarrasser d'un objet indifférent; et de suite il revint à son premier examen. Ni les cris du matelot qui s'affligoit de la perte de la bouteille d'arack, ni l'empressement d'un de ses camarades à se jeter dans l'eau pour la pêcher, ne parurent l'émouvoir : il essaya à diverses reprises de pousser la chaloupe au large; mais le câbleau qui la retenoit attachée rendant impuissans tous ses efforts, il fut contraint de l'abandonner et de revenir nous join-

dre, après nous avoir donné l'exemple le plus frappant que nous ayons jamais eu de l'attention et de la réflexion chez les peuples sauvages.

Arrivés au haut du morne dont j'ai parlé déjà, nous trouvâmes, M. Freycinet et moi, le second naturel : c'étoit un vieillard de cinquante ans environ ; sa barbe étoit en partie grise, ainsi que ses cheveux ; sa physionomie, comme celle du jeune homme, étoit ouverte et franche ; à travers quelques signes non équivoques de trouble et de frayeur, on distinguoit aisément de la candeur et de la bonhomie. Ce vieillard, après nous avoir examinés tous les deux avec autant de surprise et de satisfaction que le premier, et après avoir vérifié comme lui la couleur de notre poitrine, en écartant nos gilets et nos chemises, fit signe à deux femmes qui se tenoient à l'écart de s'approcher ; elles hésitèrent quelques instans, après quoi la plus âgée vint à nous ; la plus jeune suivit, plus timide et plus troublée que la première : celle-ci paroissoit avoir une quarantaine d'années, et de larges rides sur la peau du ventre annonçoient, à ne pas s'y méprendre, qu'elle avoit été mère de plusieurs enfans ; elle étoit absolument nue et paroissoit, comme le vieillard, bonne et bienveillante. La jeune femme, de vingt-six à

vingt-huit ans, étoit d'une constitution assez robuste ; comme la précédente, elle étoit entièrement nue, à l'exception d'une peau de kangaroo, dans laquelle elle portoit une petite fille qu'elle allaitoit encore. Son sein, un peu flétri déjà, paroissoit d'ailleurs assez bien conformé et suffisamment fourni de lait. Cette jeune femme, comme le vieillard et la femme âgée, que nous présumâmes être son père et sa mère, avoit une physionomie intéressante ; ses yeux avoient de l'expression et quelque chose de spirituel qui nous surprit et que depuis lors nous n'avons jamais trouvé dans aucune autre femme de cette nation : elle paroissoit d'ailleurs chérir beaucoup son enfant, et ses soins pour lui avoient ce caractère affectueux et doux, qui chez tous les peuples se montre comme l'attribut particulier de la tendresse maternelle.

Nous nous empressâmes, M. H. Freycinet et moi, de combler de présens cette bonne et intéressante famille ; mais tout ce que nous pûmes offrir fut reçu avec une indifférence qui nous surprit, et que nous avons eu depuis l'occasion d'observer souvent chez d'autres individus de la même race.

Cependant M. Freycinet, désirant vérifier le

plus tôt possible ses conjectures sur l'existence d'un ruisseau d'eau douce dans le fond de la vallée que nous avions en vue, partit avec quelques hommes. M. Lesueur se mit aussi en route pour aller donner la chasse aux animaux des forêts; pour moi, je restai parmi les sauvages, occupé à les observer, à décrire leur constitution physique, à recueillir quelques mots de leur idiome. Le jeune homme s'étant aperçu que nos matelots vouloient allumer du feu, s'empressa de ramasser des branches d'arbres autour de nous; puis, avec une espèce de torche qu'il avoit déposée tout près de l'endroit où nous étions, il nous procura dans quelques instans un très-grand feu qui nous fit d'autant plus de plaisir que le thermomètre de Réaumur se soutenoit à peine à 9^d. Dans ce moment, la jeune femme éprouva une surprise dont la cause pourroit paroître bien frivole, mais que je ne crois pas devoir passer sous silence, parce que ce sont précisément ces petits détails qui peuvent donner une idée plus exacte et plus vraie de l'état des peuples qui se trouvent placés à de si grandes distances de notre état social. Un de nos matelots portait une paire de gants fourrés, qu'en approchant du feu il retira de ses mains et mit dans sa poche. La jeune

femme , à cette vue , se mit à pousser un si grand cri , que nous en fûmes d'abord alarmés ; mais nous ne tardâmes pas à reconnoître la cause de cette espèce d'effroi , et nous ne pûmes douter à ses expressions , à ses gestes , qu'elle n'eût pris ces gants pour de véritables mains , ou du moins pour une espèce de peau vivante qu'on pouvait ainsi quitter , mettre en poche et reprendre à son gré. Nous rîmes beaucoup de cette singulière erreur ; mais il n'en fut pas ainsi de l'enlèvement que le viellard nous fit un instant après d'une bouteille remplie d'arack. Comme elle contenoit une grande partie de notre boisson , nous fûmes obligés de la lui faire rendre , ce dont il parut conserver quelque ressentiment , car il ne tarda pas à partir avec sa famille , malgré toutes les instances que je pus faire pour le retenir plus long-temps.

Alors je descendis au rivage : la mer étoit basse , et dans moins de deux heures je recueillis plus de quarante espèces nouvelles de mollusques proprement dits , de coquilles , de crustacées et de poissons.

De retour au mouillage de la chaloupe , j'appris de M. Freycinet qu'il n'avoit pu trouver aucune trace d'eau douce , quoiqu'il eût fait une course longue et pénible en remontant la vallée.

M. Lesueur avoit été plus heureux dans ses recherches ; il rapportoit douze espèces d'oiseaux , dont trois du genre perroquet, et la jolie mésange à tête et collier bleus dont j'ai parlé. Les matelots , pendant notre absence , avoient préparé notre frugal repas : nous mangeâmes à la hâte , et repartîmes aussitôt pour aller visiter une autre partie du rivage où nous avions quelque espoir de trouver de l'eau douce. Nous rencontrâmes bientôt une case de naturels (*pl. 11*) ; ce n'était qu'un simple abat-vent d'écorces déposées en demi-cercle , et appuyées contre quelques branches sèches : un aussi frêle abri ne pouvant avoir d'autre objet que de préserver l'homme de l'action des vents trop froids, j'observai que sa convexité se trouvoit effectivement opposée à ceux du sud-ouest, qui sont sur ces rivages les plus constans , les plus impétueux et les plus froids. En avant du pauvre *ajoupa* que nous venions de découvrir, se trouvoient les débris d'un feu récemment éteint, et de gros tas de coquillages d'huîtres et d'*haliotis gigantea* se montraient à peu de distance, exhalant, par la corruption des débris d'animaux que les coquilles pouvoient conserver encore , une odeur putride et nauséabonde. Sur le bord du rivage, nous aper-

çûmes deux pirogues formées chacune de trois rouleaux d'écorce grossièrement réunies, et maintenues par des lanières de même nature : on peut en prendre une idée exacte dans le dessin de M. Lesueur (*pl.* 10).

Ces cases, ces feux récemment éteints, ces débris de coquilles et ces pirogues, ne nous permirent pas de douter que la famille avec laquelle nous venions d'avoir une entrevue, n'habitât cette partie du rivage. Nous ne tardâmes pas, en effet, à voir les mêmes individus qui s'avançoient vers nous, en prolongeant la grève. Aussitôt qu'ils nous aperçurent, ils poussèrent de grands cris de joie, et doublèrent le pas pour nous rejoindre. Leur nombre se trouvoit alors augmenté d'une jeune fille de seize à dix-sept ans, de deux petits garçons de quatre à cinq ans, et d'une petite fille de trois à quatre. Cette famille se trouvoit ainsi composée de neuf personnes, dont les deux plus âgées nous parurent être le père et la mère : le jeune homme et sa femme nous semblèrent à la fois époux et frères; nous jugeâmes que la jeune fille étoit la sœur de ces derniers; les quatre enfans devoient être ceux du jeune homme et de la jeune femme.

Cette famille revenoit alors de la pêche, qui

sans doute avoit été très-heureuse, car presque tous les individus étoient chargés de coquillages, appartenant à la grande espèce d'oreille-de-mer particulière à ces rivages. Le vieillard, prenant M. Freycinet par la main, nous fit signe de le suivre, et nous conduisit à la pauvre cabane que nous venions de quitter. Le feu, dans un instant, fut allumé, et après nous avoir répété plusieurs fois *médi, médi* (asseyez-vous, asseyez-vous), ce que nous fîmes, les sauvages s'accroupirent eux-mêmes sur leurs talons, et chacun se mit en devoir de manger le produit de sa pêche. La cuisine n'étoit ni longue, ni difficile à faire : ces grandes coquilles étoient mises sur le feu ; et là, comme dans un plat, l'animal cuisait ; on l'avoit ensuite, sans aucune autre espèce d'assaisonnement ou d'apprêt. En goûtant ces coquillages ainsi accommodés, nous les trouvâmes très-tendres et très-succulents.

Tandis que nos bons Diéménois prenoient ainsi leur simple repas, il nous vint à l'idée de leur faire de la musique, bien moins, sans doute, pour les divertir, que pour connoître l'effet de nos chants sur leur esprit et sur leurs organes. Dans ce dessein, nous choisîmes cet hymne si malheureusement prostitué dans la révolution,

mais si plein de chaleur et d'enthousiasme, et si propre dès lors à notre objet. Au premier instant, les sauvages parurent troublés encore plus que surpris; mais après quelques momens d'incertitude, ils prêtèrent une oreille attentive : le repas fut suspendu, et les témoignages de leur satisfaction se manifestèrent par des contorsions et des gestes si bizarres, que nous avions peine à contenir l'envie de rire qui nous pressoit. Pour eux, ils n'éprouvoient pas moins d'embarras à étouffer pendant le chant l'expression de leur enthousiasme : mais à peine une strophe était finie, que de grands cris d'admiration partoient en même temps de toutes les bouches; le jeune homme, surtout, étoit comme hors de lui-même; il se prenoit par les cheveux; il se grattoit la tête avec ses deux mains, s'agitoit de mille manières, et prolongeoit ses clameurs à diverses reprises. Après cette musique forte et guerrière nous chantâmes quelques-uns de nos petits airs tendres et légers : les sauvages parurent bien en saisir le véritable sens; mais il nous fut aisé de connaître que les sons de ce genre ébranloient trop faiblement leurs organes.

Le repas interrompu par nos chants ayant été terminé, la scène prit tout-à-coup un carac-

tère plus intéressant. La jeune fille dont je viens de parler se faisoit remarquer à chaque instant davantage par la douceur de sa physionomie et par l'expression de ses regards affectueux autant que spirituels. Ouré-Ouré, comme ses parens, étoit parfaitement nue, et ne paroissoit guère soupçonner qu'on pût trouver ailleurs dans cette absolue nudité quelque chose d'immodeste ou d'indécent : d'une constitution beaucoup plus foible que sa sœur et son frère, elle étoit plus vive et plus passionnée qu'eux. M. Freycinet, qui s'étoit assis à côté d'elle, paroissoit être plus particulièrement l'objet de ses agaceries; et l'œil le moins exercé eût pu dans les regards de cette innocente élève de la nature distinguer cette nuance délicate qui donne au simple badinage un caractère plus sérieux et plus réfléchi. La coquetterie même parut être appelée au secours des attraits naturels : Ouré-Ouré nous fit connoître, pour la première fois, la nature du fard de ces régions et les détails de son application. Après avoir mis quelques charbons dans ses mains, elle les écrasa de manière à les réduire en poudre très-fine; alors, conservant cette poussière dans la main gauche, elle en prit avec la main droite, et s'en

frottant d'abord le front, puis les deux joues, elle se mit dans un instant d'un noir à faire peur : ce qui nous parut surtout singulier, ce fut la complaisance avec laquelle cette jeune fille sembloit nous regarder après cette opération, et l'air de confiance que ce nouvel ornement avoit répandu sur sa physionomie. Ainsi donc, ce sentiment de la coquetterie, ce goût de la parure, sont des besoins pour ainsi dire innés au cœur de la femme.

Pendant que ceci se passoit, les petits enfans imitoient les grimaces et les gestes de leurs parens, et rien n'étoit plus curieux que de voir ces petits négrillons trépigner de joie en entendant nos chansons : ils s'étoient insensiblement familiarisés avec nous, et, sur la fin de l'entrevue, ils en usoient aussi librement à notre égard, que s'ils nous eussent connus depuis long-temps ; chaque petit présent que nous leur faisons, les combloit de plaisir, et redoubloit leur empressement pour nous : en général, ils nous parurent vifs, espiègles et malins. Il est curieux de retrouver à l'extrémité du globe, et dans cet état à peine ébauché de l'organisation sociale, ces caractères aimables et touchans qui parmi nous distinguent aussi ce premier âge

de la vie. Nous venons d'indiquer des rapports analogues dans la femme de ces contrées : nous en retrouverons ailleurs de semblables, et réunissant à nos observations particulières celles des voyageurs les plus recommandables, nous en déduirons la conséquence importante, que le caractère de la femme et de l'enfant est bien plus indépendant que celui de l'homme de l'influence des climats, du perfectionnement de l'ordre social, et de l'empire des besoins physiques.

Les meubles et les outils de la famille étoient aussi simples que peu nombreux ; une feuille du *fucus palmatus*, plissée par les deux bouts au moyen d'une petite broche de bois, servoit de vase à boire (*pl. 9, fig. 3*) ; un éclat de granit tenoit lieu de couteau pour détacher les écorces des arbres, et pour aiguiser les sagaies ; une spatule en bois étoit destinée plus particulièrement à enlever les coquillages de dessus les roches : Ouré-Ouré seule portoît un sac de jonc, d'une construction élégante et singulière (*pl. 9, fig. 4*), que je désirois beaucoup obtenir. Comme cette jeune fille me témoignoit aussi quelques distinctions plus amicales, je me hasardai à lui demander ce petit sac ; aussitôt, et sans

hésiter, elle me le mit à la main, accompagnant ce cadeau d'un sourire obligeant et de quelques phrases affectueuses, que je regrettois de ne pouvoir entendre. En retour, je lui offris un mouchoir, et une hache à marteau dont je montrai l'usage à son frère, ce qui fut pour toute la famille un grand sujet d'étonnement et d'exclamation.

Cependant la nuit approchoit; nous nous disposâmes à rejoindre notre chaloupe, pour nous enfoncer davantage dans le port où nous devons passer la nuit. Aussitôt que nos nouveaux amis s'aperçurent de notre résolution, ils se levèrent tous pour nous accompagner; mais après quelques observations du vieillard, la vieille mère et la jeune femme, avec tous ses enfans, excepté le plus grand, restèrent à la cabane; les autres individus vinrent avec nous. M. Freycinet prit Ouré-Ouré par le bras; j'eus le vieillard en partage; M. Lesueur donna la main au jeune homme; M. Brue, notre aspirant, conduisoit l'enfant. Le chemin par lequel nous marchions étoit partout hérissé de broussailles et d'arbustes; nos pauvres sauvages, étant tout nus, sembloient avoir beaucoup à souffrir des déchirures qu'ils en recevoient : la jeune Ouré-Ouré surtout nous faisoit

pitiié ; mais sans paroître s'apercevoir des nombreuses égratignures qui couvroient ses cuisses et son ventre, elle marchoit hardiment au milieu de ces épaisses broussailles, babillant, sans espoir de se faire entendre, avec M. Freycinet, s'impatientant de n'être pas entendue et de ne pouvoir entendre elle-même, accompagnant son discours de gestes agaçans, de sourires gracieux, que la coquetterie n'auroit pas rendus plus expressifs.

En approchant du lieu de notre débarquement, nous entendîmes tirer plusieurs coups de fusil, qui causèrent un grand effroi à nos bons compagnons ; la pauvre Ouré-Ouré surtout étoit horriblement tremblante, et M. H. Freycinet eut bien de la peine à la rassurer : ses alarmes augmentèrent bientôt à l'aspect d'une troupe nombreuse de nos compagnons du *Naturaliste*, qui venoient à notre rencontre, et que nous étions bien éloignés de soupçonner devoir trouver ici. C'étoient MM. Louis Freycinet, Faure, Breton et Bailly, qui venoient de reconnoître le port de l'Espérance, et qui de là s'étoient rendus dans celui des Cygnes, cherchant de l'eau douce, ainsi que nous, et n'en ayant rencontré nulle part. Après que nous eûmes fait part à ces messieurs

du bon accueil que nous avions reçu des naturels, tous à l'envi s'empressèrent de les combler de présens divers; mais rien ne produisit un aussi bon effet qu'un long plumet rouge que M. Breton offrit à la jeune Ouré-Ouré : elle sautoit de joie; elle appeloit son père et ses frères; elle crioit, elle rioit; en un mot, elle sembloit ivre de plaisir et de bonheur.

Enfin, nous regagnâmes le rivage, et nous nous embarquâmes dans nos deux chaloupes. Nos bons Diéménois ne nous quittèrent pas un instant; et, lorsque nous poussâmes au large, leur chagrin se manifesta de la manière la plus touchante : ils nous faisoient signe de revenir les voir; et, comme pour nous indiquer l'endroit, ils allumèrent un grand feu sur le petit morne dont j'ai parlé : il paroît même qu'ils y passèrent la nuit, car nous aperçûmes ce feu jusqu'au jour.

Ainsi se termina notre première entrevue avec les habitans de la terre de Diémen. Tous les détails que je viens d'exposer sont de la plus rigoureuse exactitude; et sans doute il eût été difficile de se refuser à la douce émotion que de semblables rapports devoient inspirer. Cette douce confiance des habitans pour nous, ces té-

moignages affectueux de bienveillance qu'ils ne cessèrent de nous prodiguer, la sincérité de leurs démonstrations, la franchise de leurs manières, l'ingénuité touchante de leurs caresses, tout sembloit concourir à développer en nous les sentimens du plus tendre intérêt. L'union générale des différens individus de la famille, cette espèce de vie patriarcale dont nous avons été les témoins, nous avoient fortement émus; je voyois avec un plaisir inexprimable se réaliser ces descriptions brillantes du bonheur et de la simplicité de l'état de nature, dont j'avois tant de fois dans mes lectures savouré le charme séducteur.... J'étois bien loin de soupçonner alors toute l'étendue des privations et des misères qu'un tel état comporte....

En nous éloignant de nos bons Diéménois, nous dirigeâmes notre route vers le fond du port, et vîmes passer la nuit dans une petite anse, où nous pensions devoir trouver de l'eau douce : mais notre espoir fut encore déçu; et le lendemain, à la pointe du jour, nous nous remîmes en route pour aller visiter les dernières criques du port. Bientôt nous aperçûmes de grandes troupes de cygnes noirs, nageant avec autant de grâce que de rapidité sur ces flots pai-

sibles. Comme le mouvement de nos chaloupes paroissoit les effrayer, on mit quelques chasseurs à terre ; et je débarquai moi-même pour m'enfoncer dans l'intérieur du pays.

C'est un spectacle bien singulier que celui de ces forêts profondes, filles antiques de la nature et du temps, où le bruit de la hache ne retentit jamais, où la végétation, plus riche tous les jours de ses propres produits, peut s'exercer sans contrainte, se développer partout sans obstacle ; et lorsqu'aux extrémités du globe de telles forêts se présentent exclusivement formées d'arbres inconnus à l'Europe, de végétaux singuliers dans leur organisation, dans leurs produits variés, l'intérêt devient plus vif et plus pressant. Là, règnent habituellement une ombre mystérieuse, une grande fraîcheur, une humidité pénétrante ; là, croulent de vétusté ces arbres puissans d'où naquirent tant de rejetons vigoureux : leurs vieux troncs, décomposés maintenant par l'action réunie du temps et de l'humidité, sont couverts de mousses et de lichens parasites ; leur intérieur recèle de froids reptiles, de nombreuses légions d'insectes ; ils obstruent toutes les avenues des forêts, ils se croisent en mille sens divers ; partout, comme autant de thermes protecteurs, ils

s'opposent à la marche, et multiplient autour du voyageur les obstacles et les dangers; souvent ils s'affaissent sous le poids de son corps, et l'entraînent au milieu de leurs débris; plus souvent encore leur écorce humide et putride glisse et se détache sous ses pieds : quelquefois ils forment par leur entassement des digues naturelles de 25 ou 30 pieds d'élévation; ailleurs ils sont renversés sur le lit des torrens, sur la profondeur des vallées, formant alors autant de ponts naturels dont il ne faut se servir qu'avec défiance.

A ce tableau de désordre et de ravages, à ces scènes de mort et de destruction, la nature opposoit, pour ainsi dire avec complaisance, tout ce que son pouvoir créateur peut offrir de plus imposant. De toutes parts on voyoit se presser à la surface du sol ces beaux mimosas, ces superbes métrosidéros, ces corréas inconnus naguère à notre patrie, et dont s'enorgueillissent déjà nos bosquets. Des rives de l'océan jusqu'au sommet des plus hautes montagnes de l'intérieur, on observoit les puissans eucalyptus, ces arbres géans des forêts australes, dont plusieurs n'ont pas moins de 160 à 180 pieds de hauteur, sur une circonférence de 25 à 30 et 36 pieds. Les banksias de diverses espèces, les protéas, les embotheriums,

les leptospermes, se développoient comme une charmante bordure sur la lisière des bois; ailleurs se dessinoient les casuarinas, si remarquables par leur feuillage, si précieux par la solidité, par les riches marbrures de leur bois; l'élégant exocarpos projetoit en cent endroits divers ses rameaux négligés, comme ceux du cyprès; plus loin, paroissoient les xanthorhéas, dont la tige solitaire s'élance à 12 ou 15 pieds au-dessus d'un tronc écailleux et rabougri, d'où suinte abondamment une résine odorante : en quelques lieux se mon-
troient les cycas, dont les noix enveloppées d'un épiderme écarlate sont si perfides et si véné-
neuses; partout se reproduisoient de charmans bosquets de mélaleucas, de thésiums, de conchyums, d'évodias, tous également intéressans ou par leur port gracieux, ou par la belle verdure de leur feuillage, ou par la singularité de leur corolle et de leurs fruits.... Au milieu de tant d'objets inconnus, l'esprit s'étonne, et ne peut qu'admirer cette inconcevable fécondité de la nature qui fournit à tant de climats divers des productions si variées, et toujours si riches et si belles.

De retour au rivage de la mer, j'appris que la chasse avoit été sans succès, les cygnes ayant su

toujours se maintenir hors de portée. Remontant donc à bord de nos chaloupes, nous les poursuivîmes jusqu'au fond du port, où nous en tuâmes deux. Alors nous mîmes de nouveau pied à terre, pour prendre notre repas et chercher de l'eau douce. Tandis qu'à cet effet M. Freycinet et plusieurs de nos compagnons prolongeoient la côte voisine, je résolus de traverser de grands marais qui terminent sur ce point le port des Cygnes. J'espérois y trouver, et j'y recueillis effectivement de nombreux et d'intéressans objets; mais peu s'en fallut que je ne restasse enseveli dans ces vastes marécages. Parvenu cependant sur la rive opposée, je pris le parti de revenir près de la chaloupe, en traversant un vallon qui me parut susceptible de servir de lit à quelque ruisseau. Je ne me trompois pas, et j'eus la douce satisfaction de découvrir le premier une charmante petite rivière qui nourrissoit dans son sein un grand nombre de truites d'une espèce nouvelle, et qui, courant du nord-nord-ouest au sud-sud-est, paroissoit d'un côté remonter jusqu'au pied des montagnes voisines, et de l'autre venoit se perdre au milieu des marais, sans avoir aucune ouverture sensible vers la mer. Son cours est étroit, et n'avoit pas alors plus de trois pieds de pro-

fondeur ; mais l'eau en était extrêmement vive et pure. Après avoir quelques instans remonté cette rivière, je repris le chemin de la chaloupe : nos messieurs y étoient déjà de retour, sans avoir pu trouver aucune trace d'eau douce. Je leur fis part de ma découverte, et tous, à l'envi, partirent pour l'aller vérifier. Pendant ce temps, je me mis à manger des moules que nos matelots avoient fait cuire dans de l'eau de mer : elles étoient excellentes ; toutes les roches voisines en étoient couvertes, et j'eus le plaisir d'y découvrir une nouvelle espèce de pinnothère. Ces moules étoient inconnues des naturalistes, ainsi que presque toutes les productions zoologiques de ces bords.

Au retour de la course que venoient de faire mes compagnons vers la petite rivière, ils m'apprirent qu'ils l'avoient remontée dans l'intérieur des terres à une distance assez grande ; qu'ils avoient trouvé sur ses rives trois ou quatre cabanes semblables à celles que nous avions vues le jour précédent ; qu'il leur avoit paru comme à moi, sinon impossible, du moins très-difficile de faire de l'eau dans cette rivière, à cause des marais, au travers desquels il faudroit préalablement jeter une chaussée propre à rouler les bar-

riques. Du reste, ils y avoient aussi vu de nombreuses truites, et M. Lesueur m'en rapportoit quelques-unes qu'il avoit tuées d'un coup de fusil. Malgré l'inconvénient des marais qui rendent son embouchure inabordable, l'existence de cette rivière n'en est pas moins d'un grand intérêt pour le port des Cygnes, qui ne sauroit manquer tôt ou tard de devenir le siège d'un établissement européen; et, dans ce dernier cas, la rivière dont il s'agit pourroit seule fournir, à toutes les époques de l'année, aux besoins d'une colonie. Alors aussi la chaussée dont nous avons parlé s'établirait aisément; et les navires pourroient y prendre toute l'eau qui leur seroit nécessaire. Nous l'avons nommée *rivière Fleurieu*, en l'honneur du célèbre hydrographe de ce nom, principal rédacteur du beau plan de notre voyage.

Il étoit quatre heures du soir lorsque nous appareillâmes pour regagner les vaisseaux : dans ce moment, le port des Cygnes sembloit se montrer à nos yeux avec un nouveau charme : la sérénité de l'atmosphère, les derniers rayons du soleil réfléchis sur les flots, l'ombre des forêts, la teinte plus rembrunie de leur verdure; l'imposant tableau des montagnes de l'intérieur, dont les der-

niers gradins se dessinoient au-dessus des nua-
ges; cette multitude de petites anses, de petites
baies distribuées sur deux files parallèles; ces
troupes élégantes de cygnes noirs, naviguant
avec une sorte de majesté; ces perruches bril-
lantes, ces mésanges gracieuses, ces passereaux
variés qui voltigeoient sur le revers des bois, fai-
sant entendre les derniers chants du jour; tout
sembloit se réunir pour ajouter à l'agrément na-
turel d'un si beau lieu : tous les regards étoient
fixés sur le fond du port, et chacun sembloit à
regret s'arracher à cette douce contemplation.

Avec la nuit survint un calme opiniâtre, qui
força nos malheureux matelots à ramer sans re-
lâche, depuis six heures du soir jusqu'à deux
heures et demie du matin; la chaloupe du *Nat-
uraliste*, que nous perdimes de vue durant la
nuit, ne put arriver que bien plus tard encore.
J'appris à mon retour que le 15 au matin, le
petit canot du *Géographe* étant allé pêcher sur
l'île Bruny, les naturels s'étoient présentés en
grand nombre; que, comblés de présents par nos
compagnons, ils étoient restés la plus grande
partie du jour auprès d'eux; que M. Mauronard,
l'un de nos aspirans, jaloux de pouvoir appré-
cier par sa propre expérience cette force tant

vantée des peuples sauvages, avoit proposé à celui d'entre eux qui paroissoit le plus robuste, une lutte corps à corps avec lui; que le Diémois, ayant accepté le défi, s'étoit vu plusieurs fois de suite renversé par l'aspirant françois, et contraint d'avouer son infériorité; que depuis cet instant jusqu'au départ plusieurs heures s'étoient écoulées sans que les témoignages de confiance et d'amitié des naturels eussent paru s'affoiblir ou s'altérer; que, chargés de nouveaux présens par nos amis, au moment même où ceux-ci se rembarquoient, il étoit impossible de concevoir le plus léger soupçon à leur égard, lorsque tout-à-coup une longue sagaie (*pl. 9, fig. 1*), partie de derrière les rochers voisins, étoit venue frapper M. Maurouard à l'épaule; que cette arme grossière avoit été lancée avec tant de force, qu'après avoir glissé sur la surface de l'omoplate, elle s'étoit ouvert un passage au travers des chairs de l'épaule et du cou.... L'équipage du canot, indigné de cette perfidie lâche et féroce, avoit voulu poursuivre les sauvages pour en tirer vengeance; mais déjà tous s'étoient enfuis au milieu des rochers et des broussailles. « Cet accident; dit M. Saint-Criq, qui se trouvoit alors à terre avec M. Maurouard, fut une

» leçon dont nous profitâmes, et nous prîmes
» nos précautions pour qu'il n'en survint plus
» de pareil à l'avenir : elles ne furent cependant
» pas suffisantes ; car dans une autre partie du
» canal il y eut quelques jours après une nou-
» velle attaque, dans laquelle les sauvages firent
» pleuvoir sur nous une grêle de cailloux : heu-
» reusement ils n'atteignirent personne. »

Cependant nous n'avions pu trouver nulle part l'eau douce que nous étions venus chercher à ce mouillage : les résultats de nos recherches se réunissoient pour nous convaincre que toutes les sources ordinaires étoient taries à cette époque de l'année ; il fallut donc nous résoudre à partir, afin d'en chercher ailleurs. Le 17 au matin, nous appareillâmes pour nous enfoncer davantage vers l'intérieur du canal ; mais à peine nous avions doublé la pointe Ventenat, que nous nous trouvâmes forcés par le calme à laisser tomber l'ancre par 9 brasses fond de vase. Aussitôt je descendis à terre sur l'île Bruny avec MM. Freycinet et Montbazin. Le sol de cette grande île est peu fertile sur ce point : les arbres y sont assez écartés pour qu'on puisse distinguer les objets à deux ou trois cents pas de distance ; le terrain en est superficiel, sablonneux et léger ; il repose sur une ro-

che granitique, dont j'ai recueilli de nombreux et de très-beaux échantillons. Diverses espèces de coléoptères, parmi lesquelles deux m'ont paru devoir constituer deux nouveaux genres; quelques beaux lézards analogues aux scinques, différant toutefois essentiellement des animaux de cette famille par l'élégance des formes et le rapport des proportions; plusieurs belles coquilles terrestres et marines furent le produit de cette nouvelle incursion : mais de tous les objets nouveaux que nous procura l'île Bruny, le plus précieux, sans doute, fut un quadrupède à pieds palmés de l'ordre des *Rongeurs*.

Peu de temps après notre retour, le commandant revint d'une petite incursion qu'il étoit allé faire sur la grande terre avec le capitaine Hamelin, MM. Leschenault et Petit. Ces messieurs avoient de nouveau rencontré les naturels, et cette entrevue s'étoit encore terminée par une agression violente de leur part. En effet, M. Petit ayant dessiné plusieurs de ces sauvages, on se préparoit à retourner au vaisseau, lorsqu'un d'entre eux s'élança sur le dessinateur pour lui arracher les dessins qu'il venoit de faire : celui-ci voulant opposer quelque résistance, le sauvage, furieux, saisit une bûche, dont il alloit

assommer notre compagnon, si nos autres amis ne fussent accourus à son secours. Bien loin cependant de chercher à tirer vengeance d'une telle audace, on se plut à combler l'agresseur de nouveaux présens, dans l'espérance sans doute de calmer sa fureur par cette conduite généreuse, et de gagner sa bienveillance, ainsi que celle de ses compatriotes : mais à peine ces hommes farouches virent nos gens occupés à se rembarquer, qu'ils rentrèrent dans le bois; et un instant après il en jaillit une grêle de pierres, dont une atteignit le commandant vers le bas du dos, et lui fit une large et forte contusion. Nos camarades, malgré cette perfidie, ne voulurent pas cesser d'être généreux. Vainement les sauvages se présentèrent à leurs coups; en les provoquant de dessus le rivage qu'eux-mêmes venoient de quitter; vainement ils brandissoient leurs sagaies, et multiplioient les gestes menaçans : pas un seul coup de fusil ne fut tiré contre eux..... « Ces dernières hostilités, dit notre » botaniste M. Leschenault, furent commises de » la part des naturels, sans que nous y eussions » donné lieu en aucune manière; au contraire, » nous les avons comblés de présens et de biens faits, et rien dans notre conduite n'avoit pu

» les offenser. J'avoue que je suis surpris, après
» tant d'exemples de trahisons et de cruautés
» rapportés dans tous les voyages de décou-
» vertes, d'entendre répéter à des personnes sen-
» sées, que les hommes de la nature ne sont
» point méchants; que l'on peut se fier à eux;
» qu'ils ne seront agresseurs qu'autant qu'ils
» seront excités par la vengeance, etc. Malheu-
» reusement beaucoup de voyageurs ont été les
» victimes de ces vains sophismes. Pour moi je
» pense, d'après tout ce que nous avons pu voir,
» qu'on ne sauroit trop se méfier des hommes
» dont la civilisation n'a pas encore adouci le
» caractère, et qu'on ne doit aborder qu'avec
» prudence sur les rivages habités par de tels
» hommes..... Le lendemain de l'attaque dont je
» viens de parler, le capitaine Hamelin s'étant
» embarqué dans son petit canot, alla recon-
» noître le rivage, et s'en approcha suffisam-
» ment pour observer ce qui s'y passait. Il pa-
» roît que l'aventure de la veille avait donné
» de l'inquiétude aux sauvages, ou qu'ils avaient
» l'intention de nous assaillir, dans le cas où
» nous descendrions sur leurs côtes : car on vit
» trente-six hommes marchant le long du rivage
» par pelotons de cinq ou six individus, dont un

» dans chaque groupe portoit un faisceau de
» sagaies; et à la tête de cette petite armée, un
» homme, un tison ardent à la main, mettoit de
» distance en distance le feu aux broussailles
» qui masquoient le terrain. Cette précaution
» leur paroissoit-elle nécessaire pour nous ob-
» server de loin, ou pour nous ôter les moyens
» de nous cacher et de les surprendre? »

Le 19, à six heures du matin, nous appareil-
lâmes de nouveau pour gagner le port Nord-
ouest (*pl. 2*), où nous voulions aller mouiller :
nous dépassâmes successivement l'île du Satel-
lite, la pointe Riche, la baie de l'Isthme, la pointe
Legrand; et sur les six heures du soir, nous
mouillâmes dans le port que nous étions venus
chercher. Cette navigation, entre les deux rives
du canal, avoit quelque chose d'agréable et de
pittoresque. « De quelque côté que la vue se
» portât, dit avec raison M. de Labillardière,
» on apercevoit des enfoncemens spacieux où
» le navigateur battu par la tempête peut venir
» en toute confiance chercher un abri. L'œil par-
» couroit avec étonnement l'immensité de ces
» havres, qui contiendroient aisément toutes les
» flottes des puissances maritimes. » D'un autre
côté, ces flots paisibles resserrés entre deux

terres, ces montagnes couronnées de nuages, ces coteaux, ces vallons revêtus partout de la végétation la plus active, ces légions d'oiseaux, dont les concerts étoient entendus très-distinctement des navires; ces hommes nus et sauvages, dont les noires tribus se dessinoient fortement sur la grève blanchâtre; tout cet ensemble formoit un tableau romantique : mais ce qui nous étonna davantage, ce fut la multiplicité des feux que nous apercevions. De toutes parts s'élevoient d'immenses colonnes de flamme et de fumée; tout le revers des montagnes qui forment le fond du port Nord-ouest étoit embrasé sur un espace de plusieurs lieues.... Ainsi périssent ces forêts antiques et vénérables que la faux du temps ne respecta durant plusieurs siècles que pour les livrer plus intactes à l'instinct destructeur de leurs sauvages habitants....

Le 20, à la pointe du jour, je m'embarquai dans un canot qui alloit à la pêche sur l'île Bruny : j'en rapportai plus de vingt espèces nouvelles de poissons, parmi lesquelles deux lophies, deux ostracions, un uranoscope, un cotte, une raie, deux sciènes, la chimère antarctique, et une seconde espèce du même genre, très-remarquable par un os en forme de massue qu'elle

porte sur le sommet de la tête; un syngnathe orné de plusieurs membranes libres et flottantes comme autant de petites banderolles. J'y recueillis encore douze ou quinze espèces de coquilles nouvelles ou très-rares, au nombre desquelles se trouvoit une valve de trigonie (*trigonia antarctica*, N.), genre de coquille qu'on n'avoit point rencontrée vivante jusqu'alors, et qui dans nos climats forme des bancs de pétrifications très-étendus; la superbe vénéus à côtes transversales excessivement minces, friables et légères; diverses phasianelles de la plus grande beauté; des trochus élégans; plusieurs turbots, dont un, que j'ai décrit sous le nom d'*eustomiris*, réfléchit les couleurs du prisme les plus vives et les plus éclatantes: quelques espèces de patelles, de fissurelles, d'oscabrions, etc., etc., furent encore le produit de cette seule et même journée. A la vue de ces magnifiques et nombreuses collections, mon malheureux collègue, M. Maugé, ne put retenir ses larmes. Malgré l'état d'épuisement et de marasme auquel il étoit réduit, il forma la résolution de descendre le lendemain à terre pour y chercher lui-même quelques objets: mais hélas! il ne consultoit que son zèle et son courage; son corps mourant étoit incapable d'un tel effort.

A peine arrivé sur la plage, il s'évanouit; et l'on fut contraint de le rapporter précipitamment à bord, dans un état de foiblesse si grande, qu'on craignit quelques instans pour sa vie. Ce fut le dernier trait de son dévouement; il ne descendit plus à terre que pour y être inhumé.

Ainsi que M. Freycinet le fera mieux observer dans une autre partie de ce Voyage, les travaux géographiques de l'amiral d'Entrecasteaux à la terre de Diémen sont d'une perfection si grande, qu'il seroit peut-être impossible de trouver ailleurs rien de supérieur en ce genre; et M. Beaupré, leur auteur principal, s'est acquis par là des droits incontestables à l'estime de ses compatriotes, à la reconnaissance des navigateurs de tous les pays. Partout où les circonstances permirent à cet habile ingénieur de faire des recherches suffisantes, il ne laissa à ses successeurs aucune lacune à remplir : le canal d'Entrecasteaux, les baies et les ports nombreux qui s'y rattachent, sont surtout dans ce cas. Malheureusement il n'en est pas ainsi de la portion de la terre de Diémen qui se trouve dans le nord-est du canal, et qui ne fut que très-superficiellement visitée par les canots de l'amiral françois. Son travail sur ce point laissoit beaucoup à désirer :

nous allons successivement dans ce chapitre et dans le suivant en compléter les détails géographiques.

Les instructions du gouvernement nous ordonnoient, ainsi qu'on l'a vu dans le chapitre 1^{er}, de remonter aussi loin qu'il seroit possible toutes les rivières qui nous paroîtroient susceptibles de quelque importance. La rivière du Nord (*pl. 2.*) étoit la seule dans cette partie des terres Australes qui méritât sous ce rapport une reconnaissance particulière : le soin en fut remis à M. Henri Freycinet; j'obtins de pouvoir l'accompagner, et nous partîmes le 24 janvier, sur les trois heures du matin. Contrariés tour à tour par les calmes, les courans et les vents, nous fûmes obligés de prolonger à l'aviron la côte occidentale de la rivière pour profiter de l'abri des terres. A huit heures, nous mouillâmes, ne pouvant refouler un fort courant qui nous portoit au sud : alors nous apercevions sur les flots de grandes troupes de pélicans, de fous, de cormo-

Les Anglois ont changé ce nom de *rivière du Nord*, donné par l'amiral d'Entrecasteaux, en celui de *rivière Derwent*; c'est sur ses bords occidentaux qu'a été bâtie *Hobbart-town*, capitale de leurs établissemens coloniaux sur l'île Van-Diëmen. L. F.

rans et de plongeurs. La haute montagne du Plateau étoit couverte de brumes qui se résolvoient en une rosée très-abondante et très-froide. Les forêts sur ce point sont beaucoup moins profondes que dans l'intérieur du canal; elles paroissent d'ailleurs avoir été ravagées par le feu.

Après avoir dépassé la montagne du Plateau, qui ne paroît couverte que de petits arbres rabougris, et dont les flancs abruptes, sillonnés par de nombreux torrens, se présentent avec l'apparence d'un rempart basaltique, nous continuâmes de nous enfoncer dans la rivière. A midi, nous nous trouvions par le travers du Gros-morne au pied duquel s'étoient arrêtées les embarcations du général d'Entrecasteaux : cette montagne paroît formée de couches horizontales dans sa partie supérieure; sa base cependant m'a semblé devoir être d'origine primitive. Au-delà de ce morne, la rivière forme, il est vrai, un enfoncement remarquable; mais, bien loin de tourner brusquement à l'ouest, comme l'indique la carte françoise, elle poursuit sa direction générale vers le nord.

A peine nous avons doublé la pointe formée par le Gros-morne, que nous aperçûmes un nombre prodigieux de cygnes noirs : la rivière en

étoit réellement toute couverte; nous en tuâmes douze ou quinze, et poursuivîmes notre route, jusqu'au moment où nous nous trouvâmes échoués sur un banc de vase et d'herbage, que tous nos efforts ne purent jamais nous faire franchir. Cet obstacle imprévu ne découragea pas M. Freycinet; et le lendemain, à la pointe du jour, il partit avec quelques hommes bien armés et les instrumens nécessaires pour reconnoître et relever par terre cette même rivière qu'il désespéroit de pouvoir remonter en canot. Je l'accompagnai moi-même jusqu'au moment où, entraîné par le désir de visiter plus particulièrement l'intérieur du pays, je me séparai de mes compagnons pour m'enfoncer dans les bois. J'arrivai bientôt sur le bord d'un ravin très-profond et perpendiculaire au cours de la rivière : sa rive gauche étant très-escarpée, j'eus beaucoup de peine à la gravir. Tout près de cette espèce de rempart naturel se trouvoient quatorze cabanes ou abat-vents d'écorce, semblables en tout à ceux que j'avois précédemment observés : plusieurs feux brûloient encore devant ces cases; et je ne pus douter qu'elles venoient d'être abandonnées par les naturels, effrayés sans doute des coups de fusil que nos camarades tiroient

de temps en temps en prolongeant la rivière. Au devant de ces cabanes se trouvoient plusieurs ossemens de kangeroos et d'oiseaux, quelques pierres plates, chaudes et grasses, sur lesquelles il me parut qu'on avoit fait griller de la viande : j'y recueillis enfin des haches et des couteaux à l'usage des naturels; ce sont tout simplement des éclats plus ou moins volumineux d'une espèce de granit très-fin et très-dur, dont les habitans se servent pour faire leurs casse-têtes et pour aiguïser leurs sagaïes.

Tandis que j'étois encore occupé de mes recherches autour de ces cases, j'entendis tout-à-coup des cris aigus, dans le fond d'une vallée voisine : j'étois seul et sans armes; je me hâtai de m'éloigner, en suivant une route parallèle à la rivière. Je ne tardai pas à me trouver au pied d'une grosse montagne que je gravis, et du sommet de laquelle je découvris tout le cours de la rivière du Nord, qui, après avoir fait une grande courbure, alloit se perdre dans une haute chaîne de montagnes qu'on découvroit vers le nord-ouest. Au-delà de ces premiers plans de montagnes on distinguoit des pitons très-élevés, dont quelques-uns me semblèrent couverts encore de glace et de neige : ils étoient

du moins d'une blancheur remarquable; et mon soupçon à cet égard se fonde plus particulièrement encore sur les observations faites dans le Voyage de d'Entrecasteaux, desquelles il résulte que plusieurs des hautes montagnes de la terre de Diémen conservent leurs neiges, même au milieu des plus fortes chaleurs de l'été.

Après avoir joui quelque temps du spectacle agréable que j'avois sous les yeux, je redescendis sur le bord droit de la rivière : à quatre heures et demie j'étois de retour à l'endroit où M. Freycinet avoit laissé notre canot, sous la garde de notre aspirant, M. Brue, et de quelques matelots.

A sept heures et demie M. Freycinet et ses gens furent de retour : après s'être enfoncé à plus de quatre lieues dans l'intérieur de l'île, en remontant la rivière, il s'étoit trouvé réduit, à cause des broussailles et des marais, à gravir une montagne voisine : « De là, dit cet officier, je » distinguois parfaitement le cours de la rivière, » qui alloit se perdre dans les montagnes; sa direction principale au point où elle s'engageoit » dans les gorges étoit sud-est $\frac{1}{4}$ sud et nord- » ouest $\frac{1}{4}$ nord..... Dans toute l'étendue de pays » que j'ai parcourue, la salure de la rivière

» diminue à la vérité, mais d'une manière tellement insensible, que je n'ai trouvé l'eau potable qu'au pied du morne où j'ai terminé mon exploration. »

Le 25, à la pointe du jour, nous appareillâmes de nouveau pour tenter le passage du banc de vase qui nous avoit arrêtés; nous savions alors qu'il n'avoit pas plus de deux à trois cents pas de largeur, et que notre embarcation trouveroit au-delà assez d'eau pour pouvoir être conduite très-loin du point où nous étions arrêtés. Une forte brise du sud-sud-est et la marée nous étant favorables, nous avions quelque espoir de franchir cet obstacle; mais, après sept heures de fatigue excessive, il nous fallut décidément renoncer à toute tentative ultérieure de ce genre et repartir pour le bord, emportant avec nous la triste certitude que cette rivière est également inutile sous le rapport de la navigation et des secours que le voyageur pourroit en attendre.

Nos travaux ayant été jusqu'alors plus particulièrement dirigés vers la géographie, nous avons pu moins nous occuper de l'étude de l'homme et des collections d'histoire naturelle. Libres désormais de cette première partie de nos occupations, nous résolûmes, M. Freycinet et moi,

de débarquer pendant notre retour sur plusieurs points de la côte, et de faire diverses incursions dans l'intérieur des terres, soit pour y recueillir de nouveaux objets, soit pour y lier quelques communications avec les naturels. Leurs mœurs sur ce point paroissent encore plus sauvages que dans l'intérieur du canal; et quoique nous en eussions aperçu çà et là quelques-uns, il nous avoit été impossible de les aborder : tous, à notre aspect, s'enfuyoient au milieu des bois. Avec plus de soins et plus d'opiniâtreté de notre part, nous espérions pouvoir triompher de leurs alarmes ou de leurs soupçons : le succès répondit mal à notre attente, ainsi qu'on va le voir.

Il étoit environ deux heures lorsque nous arrivâmes par le travers d'une petite baie qui se trouvoit presque en face du Gros-morne de la rive gauche, dont il a précédemment été fait mention; c'est là que nous eûmes un spectacle pareil à celui dont j'ai parlé déjà lors de notre entrée dans le port Nord-ouest. De toutes parts s'élevoient de noirs tourbillons de fumée; de toutes parts les forêts étoient en feu : leurs sauvages habitans paroissent vouloir nous écarter à ce prix de leurs rivages. Ils s'étoient retirés

sur une haute montagne, qui paroissoit elle-même comme une énorme pyramide de flamme et de fumée; de là ils faisoient entendre leurs clameurs, et la réunion des individus y paroissoit nombreuse : nous résolûmes d'y marcher et d'employer le reste du jour à cette opération difficile. Après avoir donné à M. Brue les ordres nécessaires pour l'installation de la tente et pour la garde du canot, nous partîmes M. Freycinet et moi, accompagnés de cinq hommes bien armés, ainsi que nous, et nous nous dirigeâmes à l'ouest vers cette même montagne embrasée dont je viens de parler. Le spectacle étoit horrible : la flamme avoit détruit toute la végétation herbacée; la plupart des arbustes et des arbrisseaux avoient éprouvé le même sort : les plus grands arbres étoient charbonnés jusqu'à de très-grandes hauteurs; en quelques endroits ils étoient tombés sous la violence des flammes, et de vastes brasiers s'étoient formés de leurs débris : on ne pouvoit avancer qu'avec beaucoup de peines et de fatigues.

A mesure que nous approchions du sommet de la montagne les cris redoubloient, et nous nous attendions bien à la nécessité d'y soutenir ou d'y repousser quelque attaque, lorsque

tout-à-coup le bruit cessa, nous arrivâmes, et nous vîmes avec surprise que les naturels s'étoient enfuis, abandonnant leurs misérables cases. Après avoir recueilli plusieurs armes qu'ils y avoient oubliées (*pl. 9, fig. 1 et 2*), nous poursuivîmes quelque temps notre route dans cette direction, et gravîmes successivement trois montagnes, sans rencontrer aucun des naturels que nous cherchions : enfin, excédés de fatigues et de besoins, nous reprîmes le chemin de nos tentes, où nous arrivâmes à la nuit close.

Le lendemain, au point du jour, nous nous rembarquâmes pour continuer notre navigation vers nos vaisseaux : mais à cette époque nous n'avions plus d'eau, et le besoin de s'en procurer étoit instant, lorsque, sur les huit heures du matin, nous aperçûmes un vallon qui, par son encaissement et par la fraîcheur des forêts, nous parut susceptible de receler quelques sources d'eau douce. Nous y découvrîmes, en effet, le lit d'un ruisseau qui venoit se rendre à la mer : malheureusement à cette époque de l'année il étoit à sec, et nous désespérions déjà d'y trouver de l'eau douce, lorsque nous rencontrâmes quelques trous plus profonds qui en étoient encore pleins.

Tandis que M. Freycinet s'occupoit à faire remplir quelques barils de cette eau, je m'avançai dans l'intérieur du pays, en remontant la jolie vallée à l'ouverture de laquelle nous nous trouvions alors. Le ciel étoit pur, l'air frais et salubre : le paysage fumoit encore des vapeurs du matin ; des milliers d'arbres de la famille des myrtes étoient en fleurs, embaumant l'atmosphère de leurs douces émanations ; et de grandes troupes d'oiseaux voltigeoient sous leur feuillage toujours vert. Je distinguai surtout au milieu d'eux le beau cacatoës blanc à huppe jaune, deux fois plus grand que celui des Moluques ; le grand cacatoës noir, dont le dessous de la queue est élégamment orné de fascies transversales d'une belle couleur aurore. On voyoit là de toutes parts de brillantes légions de ces peruches australes, qui, malgré la froide température de ces contrées, peuvent le disputer avec avantage aux espèces les plus éclatantes des climats équatoriaux : j'y reconnus successivement le coucou xanthogastre, le merle à collier jaune, le merle roux, le beau tangara couleur lilas, le bouvreuil à croupion rouge, le grimpereau flavoptère, la charmante mésange à collier bleu, et cette foule d'autres oiseaux que j'avois pré-

cédemment observés ou décrits dans les diverses parties du canal.

De retour à notre canot, nous nous rembarquâmes pour nous reporter à la côte de l'ouest de la rivière, où nous espérions trouver enfin quelques naturels. A midi, nous entrâmes dans une petite anse qui se trouve directement à l'est du milieu de la grande montagne du Plateau : là, nous eûmes un nouveau spectacle d'embrasement, analogue à celui de la veille. « Cette » grande quantité de feux, dit M. Freycinet, » nous faisoit espérer que les naturels pour- » roient bien se trouver rassemblés dans les » environs : nous mîmes donc pied à terre, et » nous nous acheminâmes aussitôt vers la mon- » tagne voisine. A peine fûmes-nous parvenus » sur son penchant, que le pays, qui nous avoit » d'abord paru agréable, changea tout-à-coup » d'aspect : ce ne fut plus qu'un vaste désert » ravagé par le feu; le revers de la montagne » étoit en flammes. » Je ne rapportai de cette course que quelques échantillons de jasper, de granit, et d'une autre roche que mon ami M. Depuch crut devoir considérer comme un porphyre. J'obtins encore plusieurs espèces de lichens d'une grande beauté, de fungus et de

mousses, genres de plantes dont j'avois commencé une collection intéressante dès les premiers instans de notre séjour dans le canal, et que j'ai continuée depuis à toutes les époques de notre voyage.

De retour au rivage de la mer, je suivis les contours d'une petite anse dont tous les galets étoient de roches basaltiques mêlées de scories volcaniques. L'existence de produits de ce genre, dans un pays essentiellement primitif, reçoit un nouvel intérêt de celle des pétrifications coquillières que j'avois recueillies la veille à 6 ou 700 pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer, sur une des montagnes dont j'ai parlé. Ainsi donc vers cette extrémité du monde oriental, le globe terrestre eut ses révolutions et ses catastrophes; il y fut, comme partout ailleurs, ravagé par le feu des volcans, enseveli sous les mers.....

En quittant notre quatrième mouillage, nous avions formé le projet, M. Freycinet et moi, de débarquer encore sur d'autres points de la côte; mais le vent qui souffloit du nord-est ayant fraîchi tout-à-coup, et le ciel s'étant mis à l'orage, nous laissâmes arriver sur le port Nord-ouest, où nous rejoignîmes notre bâtiment à sept heures du soir.

J'appris alors de mon laborieux ami M. Lesueur, que plusieurs pêches heureuses avoient été faites; qu'un grand nombre de poissons intéressans avoient été ajoutés par ses soins à nos collections, et qu'il s'étoit procuré dans ses dernières chasses dix espèces d'oiseaux que nous n'avions pas encore.

La position du canal d'Entrecasteaux à l'extrémité du globe, la multiplicité de ses ports magnifiques, de ses havres, de ses baies charmantes, la variété de ses rivages et de son fond, doivent le rendre en tout temps extrêmement poissonneux : là doivent affluer en effet de toutes parts ces légions timides de poissons divers répandus à la surface du grand océan austral, alors que les violentes tempêtes, si fréquentes dans ces parages, viennent bouleverser les mers jusque dans leurs profondeurs : ils doivent y affluer bien plus nombreux encore, alors que les frimas, ressaisissant tout-à-coup leur empire, rapprochent les glaces polaires jusqu'en deçà du 50° degré de latitude.

A cette époque rigoureuse de l'année, tous les animaux pélagiens s'enfuient précipitamment vers le nord, cherchant sous des climats plus tempérés l'asile et la nourriture qui leur sont

nécessaires. D'innombrables troupes de poissons refluent en ce moment dans le canal d'Entrecasteaux, remontent vers le port Jackson, s'avancent plus près encore de l'équateur, et viennent payer à l'habitant famélique des rivages orientaux de la Nouvelle-Hollande ce tribut annuel que nous paient à nous-mêmes les légions boréales des animaux analogues. C'est à la même époque de l'année, que de nombreux troupeaux de phocacés divers envahissent les îles du détroit de Bass et la plupart de celles qui se trouvent le long des côtes orientale et occidentale de la Nouvelle-Hollande : c'est dans le même temps que les cétacés du sud exécutent une migration pareille; l'océan est quelquefois couvert, à de grandes distances, de leurs puissans essaims. « De toutes parts, dit le capitaine du navire » anglois *the Britannia*, dans sa traversée du cap » Sud de la terre de Diémen au port Jackson, en » 1791; de toutes parts la mer étoit remplie de » baleines; jusqu'aux bornes de l'horizon, on » voyoit ces animaux pressés, pour ainsi dire, » les uns à la suite des autres. »

Projetée comme un grand cap de reconnaissance au-devant de ces diverses légions, l'extrémité sud de la terre de Diémen ne sauroit manquer

d'être bien riche en animaux marins; et pour me borner aux seuls poissons dont je veux parler ici, leur abondance et leur variété nous étonnèrent également pendant notre séjour dans le canal; aussi la pêche y fut-elle toujours heureuse et facile : nous y prenions surtout beaucoup de squales de 6 à 8 pieds de longueur, dont cinq espèces étoient nouvelles; des raies énormes, de 300 à 400 livres; d'autres espèces du même genre, plus petites et d'une délicatesse extrême; diverses espèces de labres, de spares, de sciènes, d'esox : les uranoscopes, les pleuronectes, les cottes, les polynèmes étoient extrêmement multipliés sur tous les points du canal, et fournisoient à nos pêches journalières un précieux aliment. Parmi les poissons moins utiles, mais plus singuliers, se trouvoient trois ou quatre espèces de lophies; un nouveau genre voisin des balistes; trois espèces d'ostracions, dont deux fortement épineuses; la chimère armée, dont j'ai déjà parlé; deux tétrodons; deux synnathes, un fistulaire, et une foule d'autres espèces toutes nouvelles, que nous avons recueillies M. Lesueur et moi, que nous avons décrites, peintes ou conservées avec soin : mais telle est, en général, la multiplicité de nos acquisitions

diverses, qu'il nous seroit impossible, ici comme ailleurs, de sortir de ces généralités, sans outrepasser les bornes de cet ouvrage, et surtout celles de ce chapitre.

Les vingt jours qui s'écoulèrent depuis mon retour de la rivière du Nord jusqu'au départ des deux vaisseaux, furent presque tous utilisés par des incursions plus ou moins longues sur différens points de la terre de Diémen et de l'île Bruny. J'eus souvent occasion, durant ces courses, d'observer les hordes misérables de ces contrées, et de recueillir des détails intéressans sur leurs mœurs, leurs habitudes, leurs armes, leurs ornemens, leur langage, etc., etc. : toutes ces observations se rattachant d'une manière immédiate à l'histoire de ces peuples, j'indiquerai ici quelques particularités de l'une de nos entrevues les plus remarquables.

Le 31 janvier, je descendis à terre de bonne heure sur l'île Bruny. Une embarcation du *Naturaliste* et notre grand canot avoient apporté beaucoup de monde sur cette île, soit pour y faire la pêche, soit pour y préparer le bois nécessaire aux vaisseaux. La mer étoit basse : je partis aussitôt pour en prolonger les contours. Déjà je m'étois assez éloigné de nos embarca-

tions pour ne pouvoir plus les distinguer, lorsqu'après avoir doublé une grosse pointe, j'aperçus une vingtaine de sauvages qui venoient à ma rencontre, en marchant sur la grève. Je n'hésitai pas à rebrousser chemin, trop instruit, par nos derniers accidens, du danger de semblables rencontres. En me retirant ainsi je trouvai MM. Heirisson, officier du *Naturaliste*, et Bellefin, médecin de ce même bâtiment, qui s'amusoient à chasser sur le bord de la forêt. Je leur fis part du motif de ma retraite : ils m'offrirent de retourner avec moi au-devant des sauvages pour chercher à lier quelques communications avec eux ; notre nombre et nos armes nous mettant à l'abri de leurs mauvais desseins, j'acceptai la proposition de mes amis. Déjà nous n'étions plus qu'à peu de distance de la troupe, lorsque tout-à-coup elle se rejeta dans la forêt et disparut. Nous gravîmes alors les dunes ; et sans chercher à poursuivre les naturels, ce que l'agilité de ces peuples auroit rendu inutile, nous nous contentâmes de les appeler en leur présentant divers objets, et surtout en agitant nos mouchoirs. A ces démonstrations d'amitié, la troupe hésite un instant, s'arrête-ensuite, et se détermine à nous attendre.

Ce fut alors que nous reconnûmes que nous avions affaire à des femmes; il n'y avoit pas un seul homme avec elles. Nous nous disposions à les joindre de plus près, lorsqu'une des plus âgées d'entre elles, se détachant de ses compagnes, nous fait signe de nous arrêter et de nous asseoir, en nous criant avec force *médi, médi* (asseyez-vous, asseyez-vous); elle sembloit nous prier aussi de déposer nos armes, dont la vue les épouvantoit.

Ces conditions préliminaires ayant été remplies, les femmes s'accroupirent sur leurs talons; et dès ce moment elles parurent s'abandonner sans réserve à la vivacité de leur caractère, parlant toutes ensemble, nous interrogeant toutes à la fois, ayant l'air souvent de nous critiquer et de rire à nos dépens, faisant, en un mot, mille gestes, mille contorsions aussi singulières que variées. M. Bellefin se mit à chanter, en s'accompagnant de gestes très-vifs et très-animés; les femmes firent aussitôt silence, observant avec autant d'attention les gestes de M. Bellefin, qu'elles paroissent en prêter à ses chants. A mesure qu'un couplet étoit fini, les unes applaudissoient par de grands cris, d'autres rioient aux éclats, tandis que les jeunes filles, plus timides

sans doute, gardoient le silence, témoignant néanmoins, par leurs gestes et par l'expression de leur physionomie, leur surprise et leur satisfaction.

Toutes ces femmes, à l'exception des peaux de kanguroos que quelques-unes portaient sur leurs épaules, étoient parfaitement nues; mais, sans paroître s'occuper en rien de leur nudité, elles varioient tellement leurs attitudes et leurs postures, qu'il seroit difficile de se faire une idée juste de tout ce que cette réunion nous offroit alors de bizarre et de pittoresque. Leur peau noire et dégoûtante de graisse de loup-marin; leurs cheveux courts, crépus, noirs et sales, rougis chez quelques-unes avec de la poussière d'ocre; leur figure toute barbouillée de charbon; leurs formes généralement maigres et flétries, leurs mamelles longues et pendantes; en un mot, tous les détails de leur constitution physique étoient repoussans : il faut toutefois excepter de ce tableau général deux ou trois jeunes filles de 15 à 16 ans, dans lesquelles on distinguoit des formes assez agréables, des contours assez gracieux, et dont le sein étoit ferme et bien placé, quoique le bout des mamelles fût un peu trop gros et trop long. Ces jeunes filles avoient

aussi quelque chose dans l'expression de la physionomie de plus ingénu, de plus affectueux et de plus doux, comme si les meilleures qualités de l'ame devoient être, même au milieu des hordes sauvages de l'espèce humaine, l'apanage plus particulier de la jeunesse, de la grâce et de la beauté. Parmi les femmes plus âgées, les unes avoient une figure ignoble et grossière; les autres, en plus petit nombre, avoient le regard farouche et sombre : mais, en général, on remarquoit dans toutes ce je ne sais quoi d'inquiet et d'abattu que le malheur et la servitude impriment au front de tous les êtres qui en portent le joug. Presque toutes étoient d'ailleurs couvertes de cicatrices, tristes fruits des mauvais traitemens de leurs féroces époux : une seule, au milieu de toutes ses compagnes, avoit conservé une grande assurance, avec beaucoup d'enjouement et de jovialité; c'étoit celle qui nous avoit imposé les conditions dont j'ai parlé précédemment. Après que M. Bellefin eut terminé sa chanson, elle se mit à contrefaire ses gestes et son ton de voix d'une manière fort originale et très-plaisante, ce qui divertit beaucoup ses camarades : puis elle commença elle-même à chanter sur un mode tellement rapide, qu'il eût été difficile de

rapporter une telle musique aux principes ordinaires de la nôtre. Leur chant, au surplus, est ici d'accord avec leur langage; car telle est la volubilité du parler de ces peuples, qu'il est presque impossible de distinguer aucun son précis dans leur prononciation : c'est une sorte de roulement qui souvent ne sauroit trouver dans nos langues européennes aucun terme de comparaison ou d'analogie.

Excitée, pour ainsi dire, par ses propres chants, auxquels nous n'avions pas manqué d'applaudir avec chaleur, et voulant sans doute mériter nos suffrages sous d'autres rapports, notre joviale Diéménoise se mit à exécuter divers mouvemens de danse, dont quelques-uns pourroient être regardés comme excessivement indécents, si dans cet état des sociétés l'homme n'étoit encore absolument étranger à toute cette délicatesse de sentimens et d'actions qui n'est pour nous qu'un produit heureux du perfectionnement de l'ordre social.

Tandis que tout ceci se passoit, je m'occupois à recueillir précieusement et à noter les détails que je viens d'exposer : je fus remarqué sans doute par la même femme qui venoit de danser; car à peine eut-elle fini sa danse, qu'elle s'appro-

cha de moi d'un air obligeant, prit dans un sac de jonc, semblable à celui que j'ai décrit ailleurs (*pl. 9, fig. 4.*), quelques charbons qui s'y trouvoient, les écrasa dans sa main, et se disposa à m'appliquer une couche de ce fard rembruni. Je me prêtai volontiers à ce caprice obligeant; M. Heirisson eut la même complaisance, et reçut un pareil masque. Nous parûmes être alors un grand sujet d'admiration pour ces femmes; elles sembloient nous regarder avec une douce satisfaction, et nous féliciter des nouveaux agrémens que nous venions d'acquérir. Ainsi donc cette blancheur européenne dont notre espèce est si fière n'est plus qu'un défaut réel, une sorte de difformité qui doit le céder, dans ces climats lointains, à la couleur du charbon, au rouge sombre de l'ocre ou de la terre glaise.

La déférence que nous venions d'avoir pour ces femmes, et peut-être aussi les charmes nouveaux que nous devions à leurs soins, semblèrent ajouter à leur bienveillance, à leur confiance en nous; mais rien ne put les décider pourtant à se laisser approcher davantage. Au moindre mouvement que nous faisons ou que nous paroissions faire pour rompre la consigne, toutes s'élançoient avec rapidité de dessus leurs talons, et

prenoient la fuite : nous fûmes contraints, pour jouir plus long-temps de leur présence, de nous conformer entièrement à leurs désirs. Après les avoir comblées de présens et de caresses, nous jugeâmes à propos de reprendre la route du mouillage de notre embarcation ; et nos Diéménoises paroissant avoir le projet de marcher du même côté que nous, les deux troupes partirent : mais il nous fallut transiger encore avec ces femmes inexorables, et nous condamner à suivre la plage, tandis qu'elles marchaient sur les dunes de sable qui lui étoient parallèles.

Comme elles revenoient vraisemblablement de la pêche lorsque nous les avons aperçues, elles étoient toutes chargées de gros crabes, de langoustes et de divers coquillages grillés, qu'elles portoient dans leurs sacs de jonc. Ces sacs étoient fixés autour du front par un cercle de cordage, et pendoient de là derrière le dos : quelques-uns étoient très-lourds ; et nous plaignons bien sincèrement ces pauvres femmes d'avoir à traîner de pareils fardeaux.

Notre route toutefois ne fut pas moins gaie que notre entrevue ; et du sommet des dunes, on nous envoyoit force plaisanteries, force agaceries, auxquelles nous tâchions de répondre le

plus expressivement qu'il nous étoit possible : et sans doute nous aurions continué plus long-temps de part et d'autre ces badinages innocens, lorsque tout-à-coup une des femmes se mit à pousser un grand cri ; toutes les autres le répétèrent avec effroi : c'étoient nos embarcations et nos camarades qu'elles venoient de découvrir. Nous nous efforçâmes de calmer leurs inquiétudes, en les assurant que, bien loin d'éprouver aucune offense de nos amis, elles alloient en recevoir de nouveaux dons : tout fut inutile ; et déjà la troupe s'enfonçoit dans la forêt, lorsque la même femme qui avoit fait presque seule tous les frais de notre entrevue, sembla se raviser. A sa voix il y eut un mouvement d'hésitation : elle parla quelques instans aux autres ; mais ne pouvant, à ce qu'il me parut, les décider à la suivre, elle s'élança seule du haut des dunes, et marchant sur le rivage à quelque distance en avant de nous avec beaucoup d'assurance et même avec une sorte de fierté, elle sembloit insulter à la timidité de ses compagnes. Ces dernières, à leur tour, parurent honteuses de leur foiblesse ; peu à peu elles s'enhardirent et se décidèrent enfin à revenir au rivage. Ce fut donc avec cette nombreuse et singulière escorte que nous arrivâmes

à nos embarcations, auprès desquelles, par un hasard difficile à prévoir, tous les maris de ces pauvres femmes se trouvoient rassemblés depuis quelques instans.

Malgré les témoignages les moins équivoques de la bienveillance et de la générosité de nos compatriotes, ils gardoient encore une physionomie inquiète et sombre; leur regard étoit farouche, menaçant; et dans toute leur attitude on distinguoit quelque chose de contraint, de malveillant et de perfide, qu'ils cherchoient vainement à dissimuler : on eût dit qu'ils étoient mortifiés de l'impuissance de leurs diverses attaques, en même temps qu'ils redoutoient notre vengeance..... A cette rencontre inespérée, toutes les malheureuses femmes qui nous suivoient parurent épouvantées; leurs féroces époux leur lancèrent des regards de colère et de rage qui n'étoient guère propres à les rassurer. Après avoir déposé les produits de leur pêche aux pieds de ces hommes, qui se les partagèrent aussitôt sans leur en rien offrir, elles allèrent elles-mêmes se grouper derrière leurs maris, qui se trouvoient assis sur le revers d'une grosse dune de sable; et là, pendant tout le reste de l'entrevue, ces infortunées n'osèrent plus ni lever les yeux,

ni parler, ni sourire..... Mais ce ne sont là que les premiers traits du tableau que nous aurons à présenter bientôt..... Peu de jours après, j'eus le plaisir de rencontrer la même femme dont il vient d'être tant de fois question : j'appris alors qu'elle se nommoit Arra-Maïda. M. Petit voulut bien, à ma prière, en faire le portrait, qui se trouve dans l'atlas (*pl.* 8), et qui est d'une ressemblance parfaite. On y retrouve bien, si je ne me trompe, ce caractère d'assurance et de fierté qui distinguoit éminemment cette femme de toutes ses compagnes. Lorsque je la rencontrai la dernière fois, elle portoit un petit enfant derrière le dos.

Le 3 février, je descendis encore sur l'île Bruny avec trois de nos officiers, MM. Freycinet, frères et Montbazin : nous ne tardâmes pas à rencontrer deux femmes, qui, du sommet d'une montagne voisine, dirigeoient leurs pas vers le bord de la mer. Impatients de les examiner de plus près, mes compagnons s'élancèrent à leur poursuite; mais à peine ils avoient fait deux cents pas, que les femmes qu'ils avoient cru pouvoir aisément atteindre, étoient hors de vue : je le leur avois prédit d'avance, ayant eu déjà

plusieurs occasions de me convaincre que les habitans de ces bords étoient en général beaucoup plus agiles que nous à la course. En nous rapprochant du rivage, nous trouvâmes un très-grand feu, qui, sans doute allumé dans la nuit, brûloit encore. On voyoit autour, et disséminés au hasard, presque tous les objets que nous avions donnés aux naturels, ou que ceux-ci nous avoient volés, même au péril de leur vie. Nous en avions précédemment rencontré plusieurs autres, semés çà et là dans les bois; et nous restâmes convaincus qu'après avoir satisfait une curiosité puérile, ces hommes ignorans, embarrassés, pour ainsi dire, de nos bienfaits, en abandonnoient l'objet aussitôt qu'il avoit cessé de leur plaire ou de les amuser.

Cependant, toutes nos opérations à la terre de Diémen touchoient à leur terme : notre provision de bois étoit faite; la petite rivière qui coule dans le fond du port Nord-ouest nous avoit fourni une assez grande quantité d'eau, qui malheureusement étoit un peu saumâtre : la marche des montres avoit été réglée par notre astronome M. Bernier; enfin, M. Faure étoit de retour de la reconnoissance intéressante qu'il

étoit allé faire dans le nord-est du canal, et sur les résultats de laquelle il est indispensable d'insister ici plus particulièrement.

Dans l'est de la baie du Nord, se trouve indiquée, sur la carte de l'amiral d'Entrecasteaux, une seconde baie, qui, sous le nom de baie Frédéric-Hendrik, va s'ouvrir dans une troisième, qui sur cette même carte porte la dénomination de baie Marion. Le canal de communication entre ces deux dernières baies, se trouvant parfaitement déterminé par la carte française, le commandant expédia, dès les premiers jours de notre arrivée dans le port Nord-ouest, l'ingénieur-géographe M. Faure, avec l'ordre de reconnoître ce canal, et de s'assurer s'il pourroit offrir un passage suffisant à nos vaisseaux.

Onze jours furent employés à cette reconnoissance, dont il résulta, 1° que le plan de la baie du Nord, tel qu'il se trouve dans la carte de d'Entrecasteaux, est incomplet : M. Faure découvrit en effet, vers son fond, un bassin d'eau de peu de profondeur, mais très-étendu, qui est tellement abrité, qu'il peut offrir dans toutes les circonstances un excellent mouillage aux canots et autres embarcations légères; il y découvrit encore une petite rivière, qui, placée dans

le nord de la pointe *Rénard*, put être remontée à près de deux lieues de son embouchure : l'eau partout en étoit fortement saumâtre; cependant M. Faure parvint à renouveler sa provision dans quelques petites lagunes d'eau douce qui se trouvoient sur le bord, ou plutôt dans le lit même de la rivière, alors presque entièrement à sec;

2° Que la seconde baie qui se trouve dans le sud-est de celle du Nord, et qui n'est que vaguement indiquée dans la carte de d'Entrecasteaux, forme un port très-sûr et très-spacieux, qui présente partout un bon mouillage;

3° Que le prétendu canal de communication entre la baie Marion et celle de Frédérick-Hendrik, n'existe pas;

4° Que dès lors, ce qui se trouve indiqué sur la carte françoise sous le nom d'île Tasman est, non pas une île, mais une grande péninsule qui se rattache à la terre de Diémen par un isthme de 100 toises de largeur dans sa moindre dimension, sur une longueur de 300 toises environ;

5° Que cet isthme à son tour, bien loin de correspondre à la baie de Frédérick-Hendrik ou à celle de Marion, comme l'indique la carte précitée, se rapporte à une autre baie dont nous parlerons, et qui se trouve plus reculée vers le sud;

6° Que c'est par erreur que les ingénieurs de d'Entrecasteaux ont donné le nom de Frédérick-Hendrik à la baie qui gît dans le sud-est de celle du Nord, attendu qu'il est physiquement impossible, d'après la connoissance acquise de cette baie, que Tasman aît pu dans sa route en avoir aucune connoissance;

7° Que, par la même raison, le nom de Frédérick-Hendrik appliqué par les François à la petite île qui gît dans l'ouest de la pointe Joannet, ne doit pas être conservé, parce qu'en se rattachant à la prétendue découverte de cette portion de la terre de Diémen par Tasman, il tend à consacrer une idée qui n'est pas exacte;

8° Que le nom d'île Tasman employé par d'Entrecasteaux doit être pareillement corrigé.

9° On doit conclure enfin des travaux de M. Faure, que la baie de Frédérick-Hendrik n'existant pas sur le point où la carte françoise l'a placée, il faut nécessairement la chercher ailleurs; et nous verrons dans le chapitre suivant que, grâce à nos travaux, la place véritable en sera déterminée, ainsi que la position relative de la baie Marion.

D'après toutes les considérations que je viens d'exposer, nous avons adopté pour cette partie

de nos recherches et de nos découvertes la nomenclature suivante : conservant à la baie du Nord le nom qui lui fut imposé par l'amiral françois, nous avons appelé *port Buache* la baie désignée, mais à tort, sous le nom de *Frédérick-Hendrik* ; l'île *Tasman* de l'amiral d'Entrecasteaux a reçu le nom de *presqu'île Tasman* ; au nom de *Frédérick-Hendrik* nous avons, de concert avec M. Beautemps-Beaupré, ingénieur-géographe en chef de l'expédition de d'Entrecasteaux, substitué celui de *Saint-Aignant* ¹, pour l'île qui se trouve dans l'ouest de la pointe Joannet. Nous avons appelé le bassin du fond de la baie du Nord, *bassin Ransonnet*, et la petite rivière qui a son embouchure dans le nord-ouest de la pointe Renard, *rivière Brue* ², du nom de deux aspirans de notre expédition, également estimables.

Tous nos travaux étant ainsi terminés sur ce point de la terre de Diémen, nous désaffourchâmes le 5 février, et fîmes nos derniers prépa-

¹ Les Anglois ont changé, sur leurs cartes, le nom de cette île en celui de *Sloping island*.

² A ce nom de *rivière Brue* les Anglois ont substitué celui de *Carlton river*.

ratifs pour appareiller aussitôt que les vents pourroient nous le permettre. Dans la soirée de ce même jour, le disque du soleil parut, à son coucher, de la couleur rouge la plus belle et la plus vive : les vents étoient alors au nord-est; mais durant la nuit ils passèrent au nord, et soufflèrent par rafales impétueuses, qui se prolongèrent jusque vers les dix ou onze heures du lendemain matin. La force de ces rafales fut telle, que, dans l'intervalle de quelques heures, le baromètre s'abassa de 7 lignes 3 dixièmes; elles nous procurèrent en même temps une chaleur si subite et si grande, que dans peu d'instans la température s'éleva de 11 à 22^d de Réaumur : à peine on pouvoit respirer en plein air; on eût dit des tourbillons échappés d'une fournaise ardente. Bientôt la surface de la mer parut fumer de toutes parts; une immense quantité d'eau se répandit dans l'atmosphère, et durant tout le reste du jour nous fûmes plongés comme dans un bain de vapeurs tièdes. Quelques personnes, au nombre desquelles se trouvoit notre commandant, crurent pouvoir attribuer ces grands effets de la nature à l'embrasement des forêts voisines : mais, indépendamment de l'insuffisance d'une telle explication, même pour le

cas particulier dont il s'agit, nous verrons ailleurs que ces vents brûlans se manifestent sur la côte de l'ouest de la Nouvelle-Hollande avec des circonstances parfaitement semblables; nous les verrons reparoître plus redoutables encore sur la côte orientale du même continent, y suffoquer en peu d'heures des milliers d'animaux; et flétrir en un instant la végétation la plus active..... Contentons-nous d'observer ici que ces vents enflammés se font sentir jusqu'à l'extrémité sud de la terre de Diémen, et qu'ils y arrivent *du Nord*.

Le 17 février, nous pûmes enfin, à la faveur d'une petite brise de l'est à l'est-sud-est, appareiller du canal d'Entrecasteaux, après une relâche de trente-six jours, vers cette importante extrémité de la terre de Diémen.

CHAPITRE XIII.

PARTIE SUD-EST DE LA TERRE DE DIÈMEN.

Du 17 au 28 février 1802.

A PEINE nous étions hors du canal, que les vents passèrent au sud, et nous contraignirent durant tout le jour à courir d'inutiles bordées entre la presqu'île Tasman, l'île Willaumez¹ et l'île Bruny. La nuit fut calme; mais sur les deux heures du matin, une jolie brise de l'ouest-sud-ouest s'étant élevée, nous en profitâmes pour porter au sud-sud-est. A la pointe du jour, nous dépassâmes le cap Raoul, hérissé de toutes parts de crêtes saillantes, de prismes et d'aiguilles d'apparence basaltique. A sept heures du matin, nous étions par le travers de l'île Tasman (*pl. 2*): c'est un énorme plateau stérile dont les flancs noirâtres s'élèvent du sein des eaux comme des

¹ Les Anglois ont changé ce nom d'*île Willaumez*, donné par l'amiral d'Entrecasteaux, en celui de *Betsey island* (*pl. 2*).

remparts volcaniques : sa pointe sud, ainsi que le cap Raoul, porte d'immenses colonnes basaltoides. On remarque sur le cap Pillar la même constitution, les mêmes déchirures : on les retrouve plus horribles encore dans le cap qui gît à l'ouest des rochers d'Hippolyte, et que nous nommâmes *cap Haüy*, en l'honneur du minéralogiste célèbre de ce nom. A la distance de quelques milles, ce cap remarquable se présente comme un immense jeu d'orgue reposant à la surface des eaux. Les rochers d'Hippolyte se rattachent à ce grand système de bouleversemens et de déchirures : ils sont au nombre de trois ; et le plus gros d'entre eux ressemble assez bien au Coin-de-mire de l'Ile-de-France.

Après avoir doublé le cap Haüy, nous nous trouvâmes par le travers d'une baie peu considérable, mais très-jolie : à droite et à gauche de cette baie s'élèvent des masses énormes, noires et stériles ; leurs sommets sont déchirés et comme taillés en dents de scie : vers le fond de la baie se présente une lisière charmante de verdure, qui fournit le contraste le plus heureux avec les flancs nus et sauvages des monts noircis qui l'environnent. Au-delà des premiers plans, et dans le lointain, s'élevait une haute montagne, dont le

sommet se termine par un triple piton. Nous nommâmes cette baie, *baie Dolomieu*, et poursuivîmes notre route vers le Nord, rangeant à petite distance une côte escarpée, baignée par une mer profonde. Déjà cependant la stérilité n'étoit plus aussi générale; et les puissans eucalyptus projetoient leurs cimes étagées au-dessus de ces remparts.

A peu de distance au nord de la baie Dolomieu, se présenta bientôt une large ouverture, que M. Faure reconnut pour la baie située à l'est, et opposée au port Buache, dont nous avons parlé dans le chapitre précédent. Cette identité est d'autant plus incontestable, que notre ingénieur, lors de la reconnaissance qu'il avoit faite, après avoir traversé l'isthme, s'étoit trouvé dans le fond de cette nouvelle baie, et que de ce point il avoit relevé les rochers d'Hippolyte dans la même position qu'ils occupent effectivement par rapport à elle. Nous l'appelâmes *baie Monge*, en l'honneur du savant illustre à qui les sciences physiques et mathématiques doivent tant de précieuses découvertes. L'isthme qui sépare la baie Monge d'avec le port Buache paroît bas et sablonneux : au-delà de cet isthme, et sur un second plan, on découvroit une bande de mon-

tagnes grises, plus basses d'abord que celles de la presqu'île Tasman, mais qui, se relevant ensuite rapidement vers le nord, appartiennent à une seconde presqu'île dont nous aurons à parler ailleurs. Un gros cap arrondi, brunâtre, termine au nord la baie Monge : toute la partie de ce cap tournée du côté de la mer est stérile; sur son sommet végètent quelques arbres assez verts; en avant se projettent plusieurs rochers rougeâtres qui se présentent comme autant de petits pitons, et dont la nature *sembleroit* être volcanique. Ce cap remarquable fut appelé *cap Surville*, en mémoire du malheureux navigateur français de ce nom.

Du cap Surville à celui de Frédérick-Hendrik, les terres sont très-hautes, coupées à pic à leur base, arrondies en larges dômes vers leurs sommets : leur couleur est d'un vert sombre ; à peine peut-on cà et là distinguer quelques arbrisseaux.

Immédiatement au nord du cap Frédérick-Hendrik se trouve la grande baie Marion : nous la traversâmes sans nous y arrêter; et sur les cinq heures du soir environ, nous laissâmes tomber l'ancre dans le canal qui se trouve entre la terre de Diémen et l'île Maria, vis-à-vis la baie des Huîtres, ou *Oyster's bay*.

Le 19 février, à la pointe du jour, le grand canot de notre navire, sous le commandement de M. Maurouard, fut expédié pour aller faire le tour de l'île Maria, en lever le plan, et s'assurer s'il seroit possible d'y faire de l'eau douce. Notre ingénieur-géographe, M. Boullanger, à peine convalescent de la maladie qu'il avoit eue à Timor, étoit chargé de ce travail. Je partis avec lui pour observer l'île sous les rapports de ses productions, de son sol, de sa température et de ses habitants.

Bientôt nous atteignîmes le cap le plus sud de cette île, que nos géographes ont nommé *cap Péron*. En avant de ce cap s'élève un rocher granitique, solitaire, de 150 à 200 pieds de hauteur, déchiré par les flots, imitant assez bien sous ce rapport une sorte d'obélisque : il fut nommé *la Pyramide*.

De ce point la côte se dirige brusquement au nord-nord-est; nous la prolongeâmes à très-petite distance; elle est, dans toute sa longueur, taillée à pic comme un immense rempart de granit : sur quelques points de cette côte on croiroit distinguer les débris d'une ligne de fortifications antiques. Diverses espèces de plantes parasites, parmi lesquelles se distinguoient des lichens

d'une belle couleur de soufre ou d'un rouge éclatant, végétoient appliquées contre ces murailles, dont les sommités se dessinoient au travers des arbrisseaux, comme le parapet d'une citadelle : en plusieurs endroits on croyoit distinguer les créneaux et les embrasures. On trouve un grand fond tout le long de cette côte; mais comme elle est exposée à toute la fureur des vents du sud, qui lui parviennent sans obstacle du pôle antarctique, elle est battue sans cesse par des vagues tumultueuses qui brisent avec fracas contre les murs de granit qui la composent.

Parvenus à la pointe de l'est, que nous avons nommée *cap Maurouard*, du nom de l'aspirant recommandable qui partageoit alors avec M. Boullanger le soin des travaux géographiques, nous vîmes la côte se diriger au nord-nord-ouest. Ici les montagnes s'abaissent rapidement, et bientôt leur chaîne se rompt pour former une large baie, dans laquelle nous entrâmes; et peu de temps après, nous mîmes pied à terre sur l'isthme qui la sépare d'avec la baie des Huîtres.

Il étoit environ deux heures. Tandis que mes compagnons s'occupaient sur le rivage de leurs travaux géographiques, je m'avançai vers la côte

nord de la baie, et m'enfonçai dans l'intérieur du pays. Ma marche fut d'abord lente, à cause des herbes grandes et fortes qui se pressoient à la surface du sol; en quelques endroits même, les arbrisseaux, plus rapprochés et plus vigoureux, m'interdisoient tout passage : j'étois prêt à rebrousser chemin, lorsque j'aperçus à quelque distance un sentier battu par les naturels; je le suivis : bientôt les arbres devinrent plus rares; et je parvins, en moins d'une demi-heure, sur le sommet d'un petit morne, d'où mes regards découvroient en même temps les deux baies de l'île Maria, l'isthme qui les sépare, et les montagnes de la terre de Diémen, dont les derniers gradins se distinguoient à peine au milieu des vapeurs qui les enveloppoient (*pl.* 12). Diverses espèces de jolies graminées offroient de toutes parts un tapis agréable de verdure; les méla-leucas, les corréas, les fagaras, les conchyums, les styphélias, les métrosidéros, formoient çà et là d'agréables bosquets, au-dessus desquels se projettoient l'immense eucalyptus globuleux, le leptosperme géant, l'exocarpos à feuilles de cyprès, le casuarina chevelu, le banksia à feuilles d'argent, et une foule d'autres arbres particuliers à ces régions australes. Au pied de ce morne

couloit un petit ruisseau, sur les rives duquel on distinguoit plusieurs espèces de pteris, de limodorum, une nouvelle espèce d'immortelle à fleurs blanches, le bel alétris à fleurs rouges, le persil rampant de ces rivages, une petite espèce de daucus d'une saveur analogue à celle de notre carotte ordinaire.

Tandis que je me livrois avec intérêt aux sensations pleines de charmes qu'un lieu semblable devoit inspirer, et que je portois avec une douce inquiétude mes regards autour de moi, j'aperçus à peu de distance un monument dont la construction me surprit et m'intéressa : je m'avançai précipitamment; et voici ce que j'observai.

Sur une large pelouse de verdure (*pl. 12*), à l'ombre de quelques casuarinas antiques, s'élevait un cône grossièrement formé d'écorces d'arbres fichées en terre par leur partie inférieure, et réunies à leur sommet par une large bande de la même substance. Quatre longues perches fixées en terre par une de leurs extrémités servoient de soutien et d'appui à toutes les écorces au-dessous desquelles elles se trouvoient placées : ces quatre perches paroissent encore avoir été destinées à l'ornement de l'édifice; car, au lieu de ne se réunir qu'à leur extré-

mité supérieure comme les écorces, et de ne former alors qu'un simple cône, elles s'entre-croisoient à peu de distance de la moitié de leur longueur, c'est-à-dire, précisément à l'endroit de leur sortie de la toiture du monument. De cette disposition, il résultoit une espèce de pyramide tétraèdre, dont le sommet se trouvoit justement opposé à celui du cône. Ce contraste de formes et d'opposition dans les deux parties de l'édifice produisoit un effet assez gracieux, et qui le devenoit davantage encore par la disposition suivante.

A chacun des quatre côtés de la pyramide correspondoit une large lanière d'écorce, dont les deux extrémités se trouvoient inférieurement embrassées par cette grande bande que j'ai dit réunir toutes les autres à leur sommet : il en résultoit que chacune de ces quatre lanières formoit une espèce d'ovale plus aigu vers son extrémité inférieure, plus large et plus arrondi dans sa portion supérieure ; et comme chacun de ces ovales correspondoit à chacun des côtés de la pyramide, il est aisé de concevoir tout ce qu'une semblable disposition pouvoit offrir d'élégant et de pittoresque.

Après avoir donné quelques instans à l'observation de ce monument, dont je cherchois vai-



nement à concevoir l'usage, je me déterminai bientôt à pousser plus avant l'examen que je voulois en faire; j'enlevai plusieurs grosses écorces, et je pénétrai facilement jusque dans l'intérieur de la toiture. Toute la portion supérieure en étoit libre : dans le bas se trouvoit un large cône aplati, formé d'une herbe fine et légère, disposée avec beaucoup de soin par couches concentriques et très-profondes... Mon intérêt s'accroissoit avec mon incertitude. Huit petites baguettes de bois, croisées entre elles au sommet du cône de verdure, servoient à le contenir; chacune de ses baguettes avoit ses deux extrémités fichées en terre, et consolidées elles-mêmes par l'application d'une grosse pierre de granit aplatie.

Tant de précautions me donnoient l'espoir de quelque découverte importante; je ne me trompois pas.... A peine j'eus soulevé quelques-unes des couches supérieures de gazon, que j'aperçus un gros tas de cendres blanches, et qui paroissoient avoir été réunies avec soin : je plongeai ma main au milieu de ces cendres; je sentis quelque chose qui résistoit plus fortement : je voulus le retirer; c'étoit une mâchoire d'homme, à laquelle des lambeaux de chair tenoient encore.... Un sentiment d'horreur me pénétra....

Cependant, en réfléchissant un peu sur tout ce que je venois d'observer dans la composition du monument, je ne tardai pas à éprouver des sensations bien différentes de celles que j'avois eues d'abord : cette verdure, ces fleurs, ces arbres protecteurs, cette couche profonde de jeunes herbes qui recouvroient les cendres; tout se réunissoit pour me convaincre que je venois de découvrir un tombeau....

A mesure que j'enlevois les cendres, j'apercevois un charbon très-noir, boursoufflé, friable et léger; je reconnus un charbon animal : dans le même instant je retirois une portion de fémur avec quelques lambeaux de chair; on y distinguoit encore des tronçons de gros vaisseaux remplis d'un sang calciné, réduit à l'état où ce fluide se rapproche d'une substance résineuse. A ces premiers ossemens en succédèrent d'autres non moins reconnoissables; des vertèbres, des fragmens d'humérus, de tibia, des os du tarse, du carpe, etc.; tous étoient profondément altérés par le feu, et se réduisoient facilement en poudre : j'en possède toutefois quelques débris, avec des portions de la chair grillée qui leur étoit adhérente. Ces ossemens ne se trouvoient pas, ainsi que je l'avois cru d'abord, appliqués simplement

à la surface de la terre; ils étoient tous réunis au fond d'un trou circulaire de 15 à 18 pouces de diamètre, sur 8 à 10 pouces de profondeur. Nous verrons bientôt que cette dernière observation n'est pas indifférente.

J'aurois négligé peut-être d'indiquer une dernière circonstance, bien propre cependant à répandre de l'intérêt sur cet objet, si, dans une autre rencontre de tombeau que je fis le lendemain, et dont je parlerai bientôt, je ne l'eusse vue se reproduire encore. Au bas du morne sur lequel j'ai dit que le monument étoit élevé, couloit une source d'eau fraîche et limpide, avantage aussi rare que précieux dans la saison où nous nous trouvions alors. Les deux bords du ruisseau étoient partout tapissés d'un grand nombre de jeunes herbes, parmi lesquelles se distinguoient plusieurs espèces d'orchis, d'ophris, le richea glauca, l'apium prostratum, et l'espèce de carotte particulière à ce pays.

Oh! comme avec plaisir, assis au bord de ce ruisseau, je m'abandonnai quelques instans aux réflexions nouvelles que tant de circonstances réunies devoient produire en moi! Je me disois : « Au milieu de ces rochers menaçans, dans le » sein profond de ces forêts antiques, la nature

» encore a donc pu conserver quelques droits ,
» puisque le premier monument que nous dé-
» couvrons des hommes grossiers et farouches
» qui les peuplent, fut consacré par elle. »

Me reportant ensuite vers les plages arides de l'ouest de la Nouvelle-Hollande, je me rappelois ce bocage intéressant que j'avois découvert sur la rive gauche de la rivière Vasse ; et je me disois encore : « Ce monument , le seul aussi que nous » ayons pu découvrir sur ces bords, paroissoit » avoir été consacré par la reconnoissance.... » Ainsi donc le premier culte fut inspiré par la nature ; les premiers autels furent élevés à la piété filiale, à la reconnoissance.....

J'étendois ce premier rapprochement à la position des deux objets : le bocage de la baie du Géographe étoit établi sur le bord de cette rivière salée, qui semble, avec les marais qui la bordent, devoir fournir d'une manière spéciale à la nourriture des habitans de ces tristes bords. Le tombeau que je venois d'observer se trouvoit vers cette partie de la baie de l'Est qui seule a pu nous procurer de l'eau douce ; sur ce même point se présentoient plus abondamment les gros coquillages dont l'homme retire sa subsistance journalière. Cette présomption sur le choix réfléchi de

la position du tombeau se trouve fortifiée par l'observation que je fis le lendemain, dans la baie des Huîtres, d'une construction du même genre, et qui étoit également placée sur une éminence, au pied de laquelle couloit une petite source d'eau douce, la seule aussi que nous ayons pu découvrir dans toute l'étendue de cette dernière baie.

« Ainsi donc le même principe qui consacra ces » monumens les fit élever encore aux lieux les » plus intéressans et les plus chers, aux lieux où, » plus souvent ramené par ses besoins, l'homme » doit aussi plus fortement éprouver le sentiment » de la reconnaissance. »

D'autres idées développoient en moi de nouvelles méditations; je me demandois : « Quelle » peut être ici l'origine de cet usage de brûler les » morts? Isolés du reste de l'univers, repoussés » jusqu'aux extrémités du monde, les habitans de » ces bords n'ont pu le recevoir par communica- » tion de quelque autre peuple; il leur est donc » incontestablement propre.... Mais pourquoi, » dans ce cas, l'ont-ils adopté? Pourquoi le con- » servent-ils de préférence à tout autre? Cette » préférence est-elle un simple effet du hasard? » ou bien existe-t-il quelque raison physique, dé- » pendant de la nature même des choses et du

» mode particulier de l'organisation sociale de
» ces hommes, qui puisse avoir déterminé cet
» usage, et qui puisse le conserver encore? »
Cette double question, également importante et
difficile, exige pour sa discussion que je rap-
pelle en peu de mots les traits essentiels de l'état
social des habitans de la terre de Diémen, aux-
quels ceux de l'île Maria se rattachent sous tous
les rapports.

Presque étranger encore à tout principe d'or-
ganisation sociale, sans chefs proprement dits,
sans lois, sans vêtemens, sans culture d'aucune
espèce, sans moyens assurés d'existence, sans ha-
bitations fixes, l'homme ne connoît ici d'autres
armes; il n'a d'autres instrumens que sa sagaie et
son casse-tête, tous les deux également impar-
faits et grossiers. Errant en famille sur le rivage
de la mer, c'est de là qu'il tire la plus grande
partie de sa subsistance ordinaire; il séjourne
plus long-temps, il revient plus fréquemment aux
endroits de ce rivage qui, par l'abondance des
coquilles, par la facilité de se les procurer, par
le voisinage aussi de quelque source d'eau douce,
peuvent ainsi subvenir plus avantageusement
à ses besoins.... Ce que je dis ici de l'individu en
général peut s'appliquer à la réunion tout en-

tière de ces peuples : dans un tel état de choses , les ressources de la horde finissent avec celles de chacun de ses membres.

Ces principes posés , que l'un de ces hommes vienne à mourir.... C'étoit un vieillard respecté , père d'une nombreuse famille : il est entouré de ses enfans ; ils ont reçu ses derniers soupirs.... Que vont-ils faire de son cadavre?...

L'abandonner!..... il fut leur père ; il étoit bon..... et son corps , délaissé par ses enfans , serviroit de pâture aux bêtes féroces!..... Cette réflexion doit glacer d'horreur , même des sauvages..... D'ailleurs la putréfaction de ce cadavre ne manqueroit pas de les incommoder ; et chacun des ossemens dispersés de leur père seroit à chaque instant , sinon un reproche d'ingratitude , du moins un spectacle désagréable et dégoûtant.

Le jeter à la mer paroît d'abord un expédient plus simple et plus naturel : mais ils auroient pu voir le cadavre vomé sur leurs rivages par les courans et par la marée ; et quelquefois peut-être les membres corrompus de leurs parens auroient été retirés par leurs mains , confondus avec les coquillages dont ils se nourrissent.

L'embaumer est au-dessus de toutes leurs idées , de tous leurs moyens.

L'inhumer est une opération d'autant plus difficile, que le sol est plus généralement dur, rocailleux, et que le manque absolu de toute espèce d'instrument rendroit plus pénible l'ouverture d'une fosse de cette espèce. Il est probable pourtant que l'homme auroit eu recours à ce moyen, s'il ne lui en fût pas resté un dernier infiniment plus prompt, plus facile et plus avantageux que tous ceux dont je viens de parler.

Ce dernier moyen est de *brûler le cadavre....* Ici tout concourt à la facilité de l'exécution ; tout est d'accord, soit avec le genre de vie habituel des hommes de ces rivages, soit avec les circonstances dans lesquelles ils se trouvent placés. Le feu, cet agent puissant et terrible dont ils retirent des secours si multipliés et si précieux, ne sauroit manquer d'exciter parmi de tels hommes quelques-uns de ces sentimens de vénération que la plupart des peuples anciens avoient consacrés par tant d'institutions et de monumens religieux. Sans être divinisé peut-être comme il le fut jadis, le feu, dans ces contrées ¹, paroît être regardé comme quelque chose de supérieur aux autres

¹ Voyez le Voyage de Phillip à la Nouvelle-Galles du sud, page 59, et celui de Marion à la terre de Diémen, page 29.

objets de la nature; et ces premières idées n'auront pas peu contribué sans doute à suggérer celle de brûler les morts. Cette opinion une fois établie, tout a dû la faire adopter. Les matériaux nécessaires à l'exécution étoient prêts : il ne falloit ni réflexion ni travail; il ne falloit aucun instrument : l'exécution étoit aussi prompte que facile; elle prévenoit et la corruption et l'infection qui la suit. A peine quelques débris d'ossements survivoient à cette opération; et les cendres du foyer suffisoient seules pour les recouvrir. Toute la cérémonie exigeoit au plus quelques heures; et les préjugés tendoient encore à la rendre plus respectable et plus sacrée.

Ainsi donc cet usage de brûler les morts¹ ne paroît pas être un pur effet du hasard : d'accord avec toutes les circonstances physiques et locales, il semble évidemment avoir été commandé par elles; et si la nature de cet ouvrage me permettoit de pousser plus loin ces réflexions, il me seroit facile de prouver que cette partie très-importante des usages des peuples a beaucoup plus de rapports avec la qualité du sol et avec sa

¹ Les naturels de la Nouvelle-Hollande brûlent aussi leurs morts.

nature constitutive qu'on ne pourroit le soupçonner d'abord. N'est-il pas bien remarquable, par exemple, que les deux pays du monde les plus célèbres par leurs momies, la haute Égypte et Ténériffe, soient également distingués par le caractère de sécheresse habituelle de leur sol et de leur atmosphère, et par la facilité de s'y procurer les divers ingrédients aromatiques, astringens ou résineux qui font la base essentielle des embaumemens ! Mais, écartant ici toute discussion ultérieure sur cet objet, terminons ce qui peut concerner encore ce monument singulier des sauvages de l'île Maria.

La découverte que je venois de faire me flattoit d'autant plus, qu'aucun objet de ce genre n'avoit encore été reconnu dans ces parages. Riche, dans une de ses excursions, avoit bien, à la vérité, découvert sur la terre de Diémen une portion d'ossement humain auquel tenoient encore quelques lambeaux de chair à demi calcinée; et M. Labillardière avoit soupçonné, d'après cette découverte, que les habitans brûloient leurs morts; mais ce soupçon reposoit sur une circonstance tellement équivoque, qu'il ne pouvoit mériter aucune espèce de confiance. L'on peut, au contraire, regarder maintenant comme

à peu près complet tout ce qui concerne ce chapitre curieux de l'histoire des habitans de ces régions. Le dessin de ce tombeau (*pl.* 12), fait avec beaucoup d'exactitude par M. Petit, et fini par M. Lesueur, ne laisse rien à désirer pour les détails du monument, et pour la perspective agréable du morne au sommet duquel il se trouve assis.

J'ai parlé d'un second tombeau que nous visitâmes le lendemain dans la baie des Huitres, opposée à celle de l'Est. Pour terminer de suite tout ce qui concerne cet objet, je vais, anticipant sur l'ordre des dates, indiquer en peu de mots ce qu'il offroit de particulier. Placé sur une petite éminence, au bas de laquelle couloit une source d'eau douce, la seule qu'on trouve dans cette baie, ce dernier monument étoit, au fond, peu différent de celui que je viens de décrire : seulement plus ancien que ce dernier, ses formes étoient moins régulières; les perches qui devoient supporter les écorces s'étoient écroulées avec elles; l'herbe qui recouvroit les cendres étoit fortement altérée par l'humidité de l'atmosphère; du reste, les ossemens et les cendres se trouvoient à peu près disposés de la même manière que dans celui de la baie de l'Est. La seule

particularité qu'il offroit et qui mérite d'être soigneusement recueillie, c'est qu'à la face inférieure de quelques-unes des écorces les plus belles et les plus larges, on avoit grossièrement gravé quelques caractères analogues à ceux que les naturels emploient pour le tatouage de leurs avant-bras. On peut voir dans *la planche 12*, le dessin de ces écorces détachées et placées sur le devant des tombeaux.

A tout ce que je viens de dire il faut ajouter une dernière réflexion; c'est que, d'après la nature de ces monumens, on ne sauroit être surpris du petit nombre qu'on en rencontre. En effet, les écorces qui les protègent ne sauroient manquer d'être bientôt détruites par l'action de l'atmosphère ou dispersées par les vents : l'herbe tendre et délicate qui recouvre les cendres ne tarde pas long-temps non plus à se décomposer; et les cendres elles-mêmes, en partie dispersées, ne sauroient présenter alors autre chose que l'apparence d'un feu précédemment allumé sur cette place : et comme les os ont été tous réunis au fond d'un trou, ils y restent naturellement ensevelis; ce qui nous explique assez pourquoi l'on n'en rencontre aucun à la surface de la terre. Ajoutons à cette dernière circonstance celle de

la calcination profonde qu'ils ont subie, et dont l'effet nécessaire est de rendre leur décomposition plus rapide et leur anéantissement plus parfait.

Cependant mes compagnons avoient fini leurs travaux géographiques, et déjà depuis quelques instans ils m'attendoient, lorsque je les rejoignis : nous nous rembarquâmes, pour aller sonder l'intérieur de la baie. Elle offriroit presque partout assez d'eau pour le mouillage; mais le fond en étant généralement de roc vif, il seroit imprudent d'y jeter l'ancre : elle est d'ailleurs trop ouverte (*pl. 2*), et trop exposée à la fureur des vents du sud par l'est. C'est sans doute à cette qualité du fond de la baie, qu'il faut attribuer l'abondance des fucus qui forment, sur divers points de sa surface, de véritables prairies pélagiennes, au milieu desquelles d'innombrables troupes de mauves, de goëlands, de plongeurs, de cormorans, etc. viennent chercher leur pâture habituelle.

Après avoir ainsi complété la reconnaissance de la grande baie de l'Est, que nous appelâmes baie *Riédlé*, en mémoire du naturaliste estimable que nous avions perdu précédemment à Timor, nous débarquâmes de nouveau sur l'île

Maria pour y passer la nuit; et le lendemain, 20 février, nous partîmes à quatre heures du matin, pour continuer notre exploration.

Après avoir doublé la pointe nord de la baie Riédle, nous vîmes la terre courir à l'est-nord-est, jusque par le travers du *cap Mistaken*¹, qui forme le point le plus oriental de l'île. De ce cap jusqu'à celui du Nord, la côte affecte la direction du nord-ouest. Toute cette partie de l'île, comprise entre la baie de l'Est et le cap nord, est véritablement effrayante. Là s'élèvent de toutes parts des murailles de granit de 3 à 400 pieds de hauteur perpendiculaire : dans leur épaisseur sont de vastes cavernes, où les eaux, en s'engouffrant avec fracas, excitent de sourds mugissemens, semblables au bruit d'un tonnerre lointain. Partout le rivage est inaccessible : la mer y roule des flots tumultueux, et l'on ne peut s'empêcher de frémir sur le sort des navires qui seroient poussés contre cette côte inhospitalière. Une telle constitution dépend sans doute de la situation générale de l'île Maria, qui se trouve, sur ce point, exposée à toute la fureur d'un

¹ Ainsi nommé par le capitaine Cox, qui reconnut l'île Maria en 1789.

océan orageux et sans bornes. Cette présomption se change, pour ainsi dire, en certitude par la comparaison de la côte occidentale de l'île qui nous occupe, avec la partie orientale que nous venons de décrire. En effet, à peine a-t-on doublé le cap nord, qui, du nom de notre ingénieur, a été appelé *cap Boullanger*, que le sol s'abaisse rapidement, et développe, sous l'abri de la terre de Diémen, une longue plage sablonneuse, laquelle se continue presque sans interruption jusqu'au fond de la baie des Huîtres. En un mot, tout proclame à l'est les ravages des flots et des vents, tandis qu'à l'ouest tout annonce le calme de la nature et l'action paisible du temps.

En avant du cap Boullanger se présente une grosse roche, qui se rattache à l'île Maria par une traînée de récifs dangereux; cette roche est précédée d'un îlot granitique, peu élevé, stérile, et qui laisse entre la terre et lui un passage praticable seulement pour les petites embarcations (*pl. 2*) : nous l'appelâmes *îlot du Nord*.

Je viens de parler des bancs de fucus qui tapissent une partie de la baie Riédle : leur étendue m'avoit surpris déjà ; mais en prolongeant la côte nord-est de l'île, ces mêmes végétaux nous offrirent un sujet d'admiration bien plus réel

encore. Toute la surface de la mer en étoit couverte à de grandes distances : ce ne fut même qu'avec beaucoup de peine que nous parvîmes à nous débarrasser d'un de ces bancs de fucus, sur la lisière duquel nous nous étions engagés; il nous fallut, pendant plusieurs heures, lutter contre ce singulier obstacle. Ces bancs énormes se composoient d'une seule espèce, le *fucus gigantinus*, le plus grand sans doute de tous les végétaux pélagiens, puisque nous en avons mesuré quelques-uns qui n'avoient pas moins de 250 à 300 pieds de longueur. Pour élever ces tiges immenses à la surface des eaux, et pour les y soutenir, la nature emploie un moyen aussi simple qu'efficace. De distance en distance, chaque tige produit une feuille assez large, dentelée sur ses bords, gaufrée dans toute son étendue, et dont le pétiole porte, tout près de son insertion à la tige, une espèce de grosse vésicule pyriforme de la longueur de 2 ou 3 pouces, sur un diamètre de près d'un pouce dans sa partie moyenne et plus renflée. Toutes ces vésicules remplies d'air sont comme autant de petits ballons qui forcent les tiges à s'élever à la surface des mers, et qui maintiennent les feuilles épanouies sur les flots. Quelques-unes de ces feuilles ont des di-

mensions très-grandes, et j'en ai mesuré plusieurs de 10 à 12 pieds de long.

Ce n'est pas seulement sous le rapport de la singularité de leur organisation, sous celui de leurs proportions gigantesques, que ces fucus doivent intéresser l'observateur. Arrachés quelquefois du fond des mers par l'effet de la tempête, ces bancs de fucus, transportés par les courans dans le fond de la baie Riédllé, ne tardent pas à s'y trouver ensevelis sous les sables, et contribuent puissamment à l'encombrement de cette baie, et au développement de l'isthme qui la sépare de celle des Huîtres. Ainsi, vers cette extrémité du monde, se réalise le grand tableau de l'influence des plantes marines sur l'atérissement des mers, que Linnæus a tracé dans ses *Prolégomènes* du règne minéral : mais, sans insister davantage sur cette digression importante, revenons à la suite de notre voyage autour de l'île Maria.

Après avoir doublé le cap Boullanger, nous prolongeâmes rapidement toute la côte nord-ouest de l'île; elle est, ainsi que je viens de l'indiquer, basse et sablonneuse : la végétation est peu active aux environs du rivage de la mer; mais dans l'intérieur du pays on découvre de

belles forêts, et le revers des montagnes paroît couvert d'assez beaux arbres. Sur les cinq heures du soir, nous dépassâmes *l'îlot du Milieu*, que nous avons ainsi nommé, de sa position intermédiaire entre la terre de Diémen et l'île Maria. Ce n'est qu'un rocher granitique, de 120 toises environ de diamètre, à peine élevé de 30 à 40 pieds au-dessus de la surface des eaux : il est naturellement très-stérile ; et les naturels qui passent de la grande terre sur l'île Maria, étant dans l'habitude de venir s'y reposer, avoient détruit par le feu toute trace de végétation.

Déjà l'obscurité commençoit à rendre nos relevemens plus difficiles et plus incertains, lorsque nous doublâmes le *cap Lesueur*, qui forme la pointe nord de l'entrée de la baie des Huîtres : nous nous disposions à mettre pied à terre pour y passer la nuit, quand nous aperçûmes une troupe de vingt-cinq ou trente sauvages, qui s'avançoient vers nous, armés de longues sagaies et poussant de grands cris. Cette société nombreuse nous convenoit d'autant moins, qu'étant très-fatigués de tenir ainsi la mer depuis deux jours, nous avions besoin de quelque repos, et qu'il nous eût fallu, avec de tels hôtes, passer la nuit à veiller en armes : nous résolûmes donc

de nous enfoncer davantage dans la baie, persuadés que les sauvages ne nous y suivroient pas. Effectivement, ils continuèrent leur route à l'ouest, et disparurent bientôt : alors nous descendîmes à terre.

Le 21, de bonne heure, nous reprîmes nos opérations dans la baie des Huîtres; elle offre si peu d'eau vers le fond, que nous nous trouvions à chaque instant en danger d'échouer, quoique souvent à de grandes distances de la terre. Malgré cet inconvénient, nous venions d'en terminer la géographie, et nous allions doubler la pointe sud de l'entrée, lorsque nous entendîmes tirer un coup de canon des navires.... Bientôt ils se succédèrent à des intervalles tels, que nous ne pûmes nous méprendre sur leur funeste objet.... Le dernier de mes collègues, M. Maugé, n'étoit plus : on lui rendoit de funèbres honneurs.... Il étoit mort le lendemain de notre départ, universellement regretté sur les deux vaisseaux, et bien digne, par son caractère et par son dévouement au succès de l'expédition, des sentimens que sa perte inspira. Son corps fut enterré sur l'île Maria, au pied d'un grand eucalyptus, contre lequel on attacha une plaque de plomb contenant les tristes détails de sa mort; et le nom de

pointe Maugé fut donné à cette partie de l'île, où furent déposés les restes de notre malheureux compagnon (*pl. 2*).

En sortant de la baie des Huîtres, nous allâmes accoster la partie occidentale de l'île, sur laquelle nous avions encore quelques relèvemens à faire; après quoi nous reprîmes la route du navire, où nous arrivâmes le 21 février au soir.

Le lendemain, dès la pointe du jour, j'en repartis avec le dessein de traverser l'isthme, et d'aller visiter encore les tombeaux de la baie de l'Est. M. Petit, notre dessinateur, m'accompagnait : une frêle embarcation, connue des marins sous le nom de *pousse-pied*, étoit à mes ordres; trois hommes seulement en formoient l'équipage, et nous n'avions pour toute arme qu'un méchant fusil simple, que M. Petit avoit embarqué secrètement. En effet; bien que nous eussions à bord de nos vaisseaux mille fois plus de munitions qu'il n'en falloit pour une expédition de ce genre, notre commandant avoit défendu d'armer les équipages des embarcations, sous prétexte qu'on usoit trop de poudre. La veille même du jour dont je parle, deux charpentiers du *Naturaliste*, attaqués sur l'île Maria, avoient failli tomber sous les coups des naturels :

cet accident récent et mes sollicitations ne purent rien changer à la résolution de notre chef; et comme il falloit courir le danger de se livrer sans défense aux coups des sauvages ou se condamner à ne rien faire, je n'hésitai pas à partir. On va voir bientôt à quels dangers imminens nous livra l'opiniâtreté de notre capitaine.

Nous ne tardâmes pas à découvrir sur la côte sud de la baie des Huîtres, un grand feu qui, ne pouvant avoir été allumé que par les sauvages, nous donna l'espoir de les y rencontrer : nous abordâmes donc sur ce point, et notre attente ne fut pas trompée ; quatorze naturels, réunis autour de ce feu, nous accueillirent avec des transports qui tenoient à la fois de la surprise, de l'admiration et du plaisir. *Médi, médi* (asseyez-vous, asseyez-vous) furent les premières paroles qu'ils nous adressèrent. Nous nous assîmes : ils se groupèrent autour de nous; ils étoient armés, pour la plupart, de longues sagaies; les autres avoient en main des casse-têtes : ils les déposèrent à côté d'eux; et M. Rouget, patron du canot, que nous avions fait descendre avec nous, et à qui nous avions confié notre fusil, le déposa près de lui, ayant l'attention toutefois de ne le jamais quitter, de crainte que quelque naturel ne s'élançât des-

sus, et ne s'enfuit au milieu des bois; conduite dont, pour d'autres objets, nous avions eu déjà plusieurs exemples dans le canal d'Entrecasteaux.

Les armes ainsi déposées, nous nous considérâmes mutuellement pendant quelques instans : nous étions si nouveaux les uns pour les autres ! Les naturels voulurent visiter nos mollets, notre poitrine : nous leur laissâmes faire, à cet égard, tout ce qu'ils désirèrent, et des cris souvent répétés étoient l'expression de la surprise que la blancheur de notre peau sembloit exciter en eux; mais bientôt ils voulurent porter leurs recherches plus loin : peut-être ils doutoient que nous fussions constitués comme eux; peut-être vouloient-ils s'assurer de notre sexe. Quoi qu'il en soit, ils sollicitèrent de nous cette visite singulière avec une obstination et une chaleur qui ne nous permettoient guère de nous y refuser. S'apercevant toutefois de notre répugnance extrême pour cet objet, ils n'insistèrent plus qu'à l'égard de l'un de nos matelots qui, par sa jeunesse et son défaut de barbe, sembloit devoir être plus propre à vérifier leurs conjectures, ou à dissiper leurs doutes. Ce jeune homme s'étant décidé, sur ma prière, à leur donner cette satisfaction, les sauvages parurent transportés d'aise; mais à peine ils eurent

reconnu qu'il étoit constitué comme eux, qu'ils se mirent à pousser tous ensemble de si grands cris d'étonnement et de joie, que nous en étions étourdis.

Tandis qu'avec tant de détails ils s'occupaient ainsi à nous observer, je m'appliquois moi-même à les considérer avec une grande attention. La plupart d'entre eux étoient des jeunes gens de 16 à 25 ans environ; deux ou trois paroisoient avoir de 30 à 35 ans: un seul, plus vieux qu'eux tous, me sembla devoir être âgé de 50 à 55 ans; lui seul avoit une peau de kangaroo sur les épaules: les autres étoient parfaitement nus. En général, tous les individus étoient d'une stature assez grande pour leur âge. Parmi les hommes faits, il y en avoit un qui n'avoit pas moins de 5 pieds 6 pouces; mais il étoit beaucoup plus maigre et plus grêle encore que ses compatriotes: tous les autres varioient pour la stature entre 5 pieds 2 et 5 pieds 4 pouces. Un seul d'entre eux avoit les cheveux saupoudrés d'ocre rouge: c'étoit un jeune homme de 24 à 25 ans, nommé Bara-Ourou (*pl. 4*), d'une constitution plus belle que tous les autres, quoique frappé lui-même du vice de conformation commun à toute sa race, c'est-à-dire qu'avec une tête bien déve-

loppée, des épaules amples et charnues, une poitrine large, des fesses fortement musculeuses, il avoit toutes les extrémités grêles et foibles, particulièrement les jambes; son ventre étoit aussi proportionnellement trop gros.

La physionomie de ces hommes sauvages est très-expressive; les passions s'y peignent avec force, s'y modifient et s'y succèdent avec rapidité : effrayante et farouche dans la menace, elle est, dans le soupçon, inquiète et perfide; dans le rire, elle est d'une gaîté folle et presque convulsive : chez les plus agés, elle est triste, dure et sombre; mais, en général, le regard de tous les individus, en quelque moment qu'on les observe, conserve toujours quelque chose de sinistre et de féroce, qui ne sauroit échapper à l'observateur attentif, et qui ne correspond que trop au fond de leur caractère.

Après avoir ainsi donné quelques instans à la surprise, à l'examen les uns des autres, M. Petit exécuta devant eux quelques tours d'adresse et d'escamotage, qui les divertirent beaucoup, et qui leur arrachèrent souvent les démonstrations les plus bizarres de plaisir et d'enthousiasme : mais rien ne les surprit autant que de voir M. Rouget s'enfoncer une épingle dans le mollet,

sans témoigner aucune douleur, et sans qu'il coulât une seule goutte de sang. A ce prodige, ils s'entre-regardèrent tous en silence, comme pour se faire part mutuellement de leur surprise; et puis, tous ensemble, ils se mettoient à hurler comme des forcenés. Par malheur pour moi, parmi les objets de nos dons se trouvoient quelques épingles qu'ils nous avoient demandées. L'un de ces hommes, voulant sans doute s'assurer si je partageois l'insensibilité qu'ils venoient d'admirer, s'approcha de moi sans rien dire, et me donna dans la jambe un si grand coup d'épingle, que je ne pus m'empêcher de pousser un cri de douleur d'autant plus aigu, que ma surprise avoit été plus forte.

Cependant nous cherchions, M. Petit et moi, à profiter des instans et de leur bonne volonté : tandis que lui-même s'occupoit à dessiner celui d'entre eux que j'ai dit nous avoir le plus frappé par la régularité de ses traits, le développement de ses formes et l'expression de sa physionomie (*pl. 4*), je m'appliquois, à l'aide des mots que j'avois pu recueillir pendant notre séjour dans le canal d'Entrecasteaux, à leur faire connoître nos sentimens d'amitié, m'aidant beaucoup du langage d'action, dont ils saisissent la valeur avec

une sagacité difficile à concevoir parmi nous.

Ce fut alors que notre entrevue devint véritablement intéressante : confondus tous ensemble au milieu des cendres de leur foyer, nous paroissions également satisfaits les uns des autres. Je saisis cette occasion favorable à mes desseins ; je multipliai les questions, en m'attachant exclusivement à celles dont l'intelligence étoit plus facile : ce fut ainsi que j'obtins successivement une réponse aux mots *bâiller, se brûler, rire, pleurer, siffler, souffler, cracher, souffleter, nouer, dénouer, lutter, déchirer, étrangler, etc., etc.*¹. En

¹ J'ai trouvé dans mes papiers quelques lambeaux du vocabulaire de la langue des sauvages de la terre de Diémen, par Péron, qui avoit été réuni à celui que Labillardière a joint à sa relation du Voyage à la recherche de la Pérouse ; je crois faire une chose agréable aux personnes qui s'occupent de l'étude des langues, de réunir ici ces fragmens. L. F.

<i>Amougna.</i>	Diodon, ostracion, et peut-être tous les poissons susceptibles de se gonfler.
<i>Ahri.</i>	Trois.
<i>Boura.</i>	Tonnerre.
<i>Boura (uné).</i> . .	Eclair.
<i>Bourdougna.</i> . .	Pluie, pleuvoir.

général, ils me parurent avoir beaucoup d'intelligence : ils saisissoient avec facilité tous mes gestes; ils sembloient, dès le premier instant,

<i>Bourai.</i>	Deux.
<i>Cagoulé.</i>	Les joues.
<i>Couani.</i>	Epouse.
<i>Couard.</i>	Ecorce dont ils recouvrent leurs cabanes.
<i>Cuegi.</i>	Tête.
<i>Drué.</i>	Feuille d'arbre.
<i>Drohi.</i>	Rire.
<i>Erré</i>	Oui, bien comme ça.
<i>Gagoui.</i>	Se chauffer.
<i>Gouanarana.</i> . . .	Comment nommez-vous cela?
<i>Gouanera.</i>	Etre à genoux.
<i>Goui.</i>	Bois.
<i>Gouaragrâ.</i> . . .	Sauter.
<i>Guirgra.</i>	Perroquet.
<i>Gune.</i>	Sable.
<i>Gouna (moïdo).</i> .	Renverser quelqu'un à la lutte.
<i>Gana (nouré).</i> . .	Tuer des poux avec l'ongle.
<i>Iné.</i>	Gobe-mouche.
<i>Kangourou.</i> . . .	Kangaroo.
<i>Laïdoga.</i>	Talon.
<i>Ledrdni.</i>	Chanter.
<i>Ledreie.</i>	Danser.
<i>Liné nubéré.</i> . .	Sourcils.
<i>Logomangari.</i> . .	Lignes de tatouage à la partie supérieure des bras.

en concevoir parfaitement l'objet; ils répétoient avec complaisance les mots que je n'avois pas bien pu saisir au premier abord, et rioient sou-

<i>Lont.</i>	Appeler quelqu'un à soi.
<i>Lóna.</i>	Cou.
<i>Loubaudia.</i>	Huître.
<i>Lubada.</i>	Fruit du....
<i>Lué.</i>	Couper du bois avec un couteau.
<i>Lupari.</i>	Arbre.
<i>Lurè.</i>	Mollet.
<i>Laguana.</i>	Se brûler.
<i>Legané.</i>	Bâiller.
<i>Louga.</i>	Bouteille.
<i>Lé.</i>	Casse-tête.
<i>Leuni.</i>	Dénouer.
<i>Loda meredé.</i> . . .	Avoir mal au ventre.
<i>Mata.</i>	Mort, mourir.
<i>Midougnia.</i>	Tomber.
<i>Mingoui.</i>	Pisser.
<i>Moroueni.</i>	Tatouage, cercle qu'ils ont derrière l'é- paule.
<i>Médelo.</i>	Assis-toi.
<i>Médi.</i>	Asseyez-vous.
<i>Maigouéré.</i>	Etrangler.
<i>Méregui.</i>	Etre en érection.
<i>Manenna.</i>	Mousse.
<i>Meûné.</i>	Siffler.
<i>Marai.</i>	Un.

vent aux éclats, alors que, voulant les répéter, je venois à me tromper, ou seulement à prononcer mal.

Je ne dois point ici passer sous silence une observation très-intéressante que je fis alors; c'est qu'ils ne paroissent avoir aucune idée de

Nidégo. Je ne sais pas, je ne comprends pas.

Nuberé (pa). Soleil.

Neuga. Canot français.

Nimené. Faire un nœud.

Nouré. Poux.

Noeni. Donner un soufflet.

Oueri. Etoile de mer.

Ouié. Percer, piquer quelqu'un.

Ouré. Déchirer.

Pas. Jour.

Pereledé. Rassade.

Pt. Sagaie.

Poura. Souffler.

Ranga. Les genoux.

Reigoua. Fucus palmatus.

Rinouari. Crabe.

Tiné. Péter.

Tara. Pleurer.

Togué. Main.

Trini. Mettre du bois au feu.

Tae. Aller à la selle.

Veré. Donner un coup de pied.

l'action d'embrasser..... En vain je m'adressai successivement à plusieurs d'entre eux pour leur faire concevoir ce que je désirois connoître; leur intelligence se trouvoit en défaut : quand, pour ne laisser aucun doute sur l'objet de ma demande je voulois approcher ma figure de la leur pour les embrasser, ils avoient tous cet air de surprise qu'une action inconnue excite en nous, et que j'avois observé déjà parmi les naturels du canal d'Entrecasteaux; et, quand, en les embrassant effectivement, je leur disois : *Gouanarana* (comment cela s'appelle-t-il)? *Nidegó* (je ne sais pas, je ne comprends pas), étoit leur réponse unanime. L'idée de *caresse* ne paroît pas leur être moins étrangère : en vain je faisais tous les gestes propres à caractériser cette action; leur surprise annonçoit leur ignorance, et *nidegó* servoit encore à me confirmer qu'ils ne la concevoient pas. Ainsi donc ces deux actions si pleines de charmes, et qui nous paroissent si naturelles, les baisers et les caresses affectueuses, sembleroient être inconnues à ces peuplades féroces et grossières. Je me garderai bien cependant d'établir comme un fait positif le soupçon que j'énonce : mais je dois ajouter encore, à cette occasion, que je n'ai jamais vu, soit à la

terre de Diémen, soit à la Nouvelle-Hollande, aucun sauvage en embrasser un autre de son sexe, ou même d'un sexe différent.

Je viens de parler de la mobilité du caractère des hommes sauvages avec lesquels nous nous trouvions en rapport; nous ne tardâmes pas à en acquérir une preuve nouvelle, et bien remarquable. Tandis que nous étions le plus occupés, M. Petit et moi, de nos recherches diverses, nous entendîmes tout-à-coup de grands cris dans l'intérieur de la forêt. A ces cris, les sauvages se lèvent précipitamment, saisissent leurs armes, et portent des regards mêlés de surprise et de férocité vers la mer. Ils paroisoient très-agités, lorsque nous découvrîmes une embarcation de nos vaisseaux qui longoit la côte à peu de distance : je ne doutai pas que ce ne fût cette embarcation qui, signalée de différens points par des espèces de sentinelles, et peut-être par leurs femmes, établies à cet effet sur des roches ou sur des arbres élevés, étoit la cause de leur agitation et de leurs alarmes. Bientôt de nouveaux cris se firent entendre; et comme ils indiquoient sans doute que le canot s'éloignoit du rivage, les naturels parurent se calmer un peu : je saisis cette occasion pour tâcher de

leur faire comprendre que les hommes qu'ils avoient vus étoient, comme nous, leurs amis; qu'ils n'avoient à en attendre que des bienfaits et des présens : ils parurent concevoir mes protestations et mes gestes; ils se rassirent, et déposèrent de nouveau leurs armes. Nous voulûmes continuer alors, M. Petit à dessiner, et moi à recueillir des mots de leur langage; mais toujours de plus en plus inquiets et distraits, ils refusèrent de répondre à mes questions; et M. Petit n'éprouvoit pas moins d'embarras à terminer les dessins qu'il avoit commencés.

Insensiblement, ils parurent devenir plus entreprenans; ils se parloient entre eux d'un air fort agité : leurs regards, en se portant sur nous, avoient quelque chose de plus sombre et de plus farouche qu'auparavant; ils sembloient méditer quelque violence : mais le fusil de M. Rouget, et la contenance de ce jeune homme, l'un des plus intrépides et des plus beaux hommes de notre équipage, paroissoient leur en imposer. Soit curiosité, soit perfidie, ils le tourmentoient à chaque instant pour l'engager à tirer des oiseaux qui se trouvoient perchés sur des arbres voisins : mais nous étions trop peu sûrs de notre arme, et nous nous jugions dans une position

trop critique pour nous rendre à leur invitation; ce qui devint contre nous un nouveau sujet de soupçon et d'inquiétude.

Leur audace croissoit avec leur défiance. L'un d'eux vouloit avoir le gilet que je portois, et qui, par la vivacité de ses couleurs, avoit fixé son attention. Déjà plusieurs fois il m'en avoit fait la demande; mais je le lui avois si positivement refusé, que je ne pensois pas qu'il dût revenir à la charge. Il en arriva pourtant autrement; car dans l'instant où j'y faisais le moins d'attention, il me saisit par mon gilet, en dirigeant la pointe de sa sagaie contre moi; il la brandissoit avec force, et sembloit me dire : « Donne-le-moi, ou » je te tue. » Dans une position aussi délicate, il eût été dangereux de se fâcher; car le misérable m'eût infailliblement percé de sa sagaie : j'affectai de prendre ses menaces pour une plaisanterie; mais saisissant à propos la pointe de son arme, je la détournai; et lui montrant M. Rouget qui venoit de le coucher en joue, je lui dis ce seul mot de sa langue, *mata* (mort) : il me comprit, et déposa son arme avec la même indifférence que si rien d'hostile ne lui eût échappé contre moi.

A peine je sortois de ce danger, que je me

trouvai compromis d'une manière, sinon aussi périlleuse, du moins très-désagréable. Un des grands anneaux d'or que je portois à mes oreilles excita les désirs d'un autre sauvage, qui, sans rien dire, se glissant derrière moi, passa subtilement son doigt dans l'anneau, et le tira avec tant de force, qu'il m'eût infailliblement déchiré l'oreille si la boucle ne se fût ouverte.

Qu'on se souvienne maintenant que tous ces hommes avoient été comblés de présens par nous; que nous les avons, pour ainsi dire, chargés de miroirs, de couteaux, de rassades, de perles, de mouchoirs, de tabatières, etc.; que je m'étois dépouillé pour eux de presque tous les boutons de mon habit, qui, se trouvant de cuivre doré, leur avoient surtout paru précieux, à cause de leur éclat; qu'on se rappelle que nous nous étions prêtés à tous leurs désirs, à tous leurs caprices, sans exiger rien en retour de tous nos présens, et qu'on juge ensuite combien tous leurs procédés envers nous étoient injustes et perfides; je pourrois même assurer très-positivement que sans M. Rouget et son épouvantail, M. Petit et moi nous fussions devenus leur victime. Certes, par caractère comme par principe, personne, plus que moi, n'étoit dis-

posé à supporter leurs inconséquences et leurs caprices; mais, je dois le déclarer franchement, toutes leurs actions portoient un caractère de perfidie et de férocité qui m'e révolta, de même que mes camarades; et rapprochant tout ce que nous voyions de ce qui précédemment étoit arrivé dans le canal d'Entrecasteaux à plusieurs de nos compagnons, nous en tirions la conséquence, qu'il ne faut se présenter devant ces peuples qu'avec des moyens suffisans pour contenir leur mauvaise volonté ou repousser leurs attaques. Au reste, ce principe n'est pas seulement applicable aux hommes qui nous occupent; il peut s'étendre à toutes les nations sauvages ou peu civilisées, ainsi qu'il est facile de s'en convaincre en parcourant les relations des voyageurs. Dans les lieux même dont les habitans sont les plus vantés par la douceur de leur caractère, les Européens isolés ou trop foibles ont eu de grands dangers à courir, et très-souvent ont été les victimes de leur confiance et de leur générosité : mais cette discussion n'appartient pas assez directement à cet ouvrage, pour qu'il me soit permis de la présenter avec les détails pleins d'intérêt qu'elle pourroit offrir.

•

Fatigué de tous les mauvais procédés des sau-

vages de l'île Maria, je résolu de terminer enfin cette périlleuse entrevue; mais, voulant, à tout prix, répéter quelques observations que j'avois commencées déjà dans le canal, sur le développement de la force physique des peuples de ces contrées, je fis apporter le *dynamomètre* de Ren-
gnier, du canot, où je l'avois laissé jusqu'alors : j'espérois que la forme de l'instrument et son usage pourroient peut-être fixer l'attention des sauvages que je voulois soumettre à son épreuve. Je ne me trompois pas : ils admirèrent l'instrument; tous vouloient le toucher en même temps, et j'eus beaucoup de peine à empêcher qu'il ne fût brisé. Après leur en avoir fait concevoir l'objet par un grand nombre d'essais que nous fîmes dans cette vue, nous commençâmes à les faire agir eux-mêmes sur l'instrument; et déjà sept individus s'y étoient soumis, lorsqu'un de ceux qui s'étoient essayés d'abord, et qui n'avoient pas pu faire marcher l'aiguille du dynamomètre aussi loin que moi, parut indigné de cette impuissance; et, comme pour donner à l'instrument un démenti positif, il s'approche, me saisit le poignet avec colère, et sembloit me défier de me dégager. J'y parvins cependant après quelques efforts : mais l'ayant à mon tour saisi

de toute ma force, il lui fut impossible, quoi qu'il pût faire, de se délivrer; ce qui parut le couvrir de confusion et le remplir de colère.

Jusqu'alors le vieillard dont j'ai parlé précédemment avoit gardé le silence le plus profond; mais, après ce qui venoit de se passer, il adressa quelques mots à ses compatriotes : sans avoir l'air précisément d'un ordre, ces mots produisirent cependant un effet tel, que dès ce moment personne ne voulut plus toucher au dynamomètre.

Avant de nous retirer, je crus devoir leur laisser de nouveaux témoignages de notre bienveillance : je m'approchai donc du vieillard; je le pris affectueusement par la main; je lui remis une bouteille de verre, un couteau, deux boutons dorés, un mouchoir blanc, etc. : je lui fis signe que nous allions partir, mais que nous reviendrions le voir avec de nouveaux présens pour ses camarades et pour lui. Le vieillard parut d'autant plus satisfait de ces derniers cadeaux, qu'il nous voyoit plus disposés à le quitter : il me sourit avec un air de contentement, mêlé de quelque chose d'inquiet encore et de sauvage.

Tandis que je prenois ainsi congé du vieillard,

M. Petit, qui désiroit avoir une sagaie, en avoit acheté une pour un miroir : je voulus faire moi-même l'acquisition d'un casse-tête; et déjà je me l'étois procuré, lorsque les sauvages, se ravisant tout-à-coup, saisirent de nouveau leurs armes, et, poussant tous ensemble de grands cris, ils nous menacèrent d'une manière si pressante, que M. Rouget fut obligé pour les contenir de crier lui-même avec force, en mettant en joue celui qui se montrait le plus acharné contre moi. C'étoit ce même Bara-Ourou, dont j'ai parlé déjà comme du plus bel homme de la troupe, et que M. Petit venoit de peindre avec soin (*pl. 4*).

Après cette dernière violence, nous nous hâtâmes de redescendre au rivage : mais, dans la crainte que ces hommes ne nous accablassent de pierres ou de sagaies pendant notre retraite, ainsi qu'il étoit arrivé plusieurs fois dans le canal, nous convînmes de nous retirer très-lentement, M. Petit et moi marchant en avant, tandis que M. Rouget viendrait derrière avec son fusil. Ces précautions nous réussirent; nous regagnâmes le canot sans accident, et fîmes route vers le fond de la baie. Les naturels suivirent pendant quelque temps sur le rivage une route parallèle à la nôtre : mais ayant aperçu deux em-

barcations de nos vaisseaux qui draguoient des huîtres, ils disparurent en s'enfonçant au milieu des forêts, et depuis cet instant aucun d'eux ne se montra plus sur cette partie de la côte.

J'ai cru devoir rapporter cette longue et périlleuse entrevue avec ses principaux détails, pour mettre le lecteur en état de mieux juger toute l'étendue des difficultés que présentent les communications des voyageurs avec les peuples sauvages, et l'impossibilité de triompher de leur caractère naturellement féroce, et de leurs préventions contre nous.

En quittant les sauvages, nous nous dirigeâmes, mes compagnons et moi, vers le fond de la baie des Huîtres, dans le dessein d'y débarquer pour traverser l'isthme, et de gagner à pied les tombeaux, que M. Petit se proposoit de dessiner avec soin : nous exécutâmes cette dernière entreprise avec autant de bonheur que de rapidité; après quoi nous fîmes route vers le bâtiment, où nous arrivâmes à la nuit.

Tandis que nos recherches s'exerçoient ainsi sur l'île Maria et sur ses habitants, trois embarcations, parties presque en même temps de nos vaisseaux, exploroient toutes les parties voisines de la terre de Diémen, et les îles qui s'y ratta-

chent. L'une d'elles, sous le commandement de M. Freycinet l'ainé, avoit ordre de se porter dans le sud, et de visiter toute la portion de la grande terre comprise entre le *cap Bernier* et celui de Frédéric-Hendrik, où nos vaisseaux avoient terminé leurs relèvemens. Dans cet espace devoient se trouver réunies la baie Marion et celle de Frédéric-Hendrik, en supposant que la carte de Tasman fût exacte; et nous allons voir qu'elle l'étoit.

M. Freycinet le jeune, ayant le second canot sous ses ordres, prenoit pareillement son point de départ du cap Bernier, se portoit dans le nord, jusque par le parallèle de la plus sud des îles Schouten, et devoit reconnoître toute la portion de la terre de Diémen opposée ainsi à l'île Maria.

La troisième embarcation, enfin, portoit l'ingénieur Faure, chargé de faire la géographie des îles Schouten, qui n'avoient été qu'entre-vues par Tasman : M. Bailly partageoit cette dernière corvée.

Nous allons exposer maintenant les principaux résultats de chacune de ces trois reconnoissances.

L'expédition de M. Freycinet l'ainé dura huit jours, et nous fournit les résultats suivans. En-

tre le cap *Bernier* au nord et celui de *Frédérick-Hendrik* au sud existe la baie *Marion*. Ouverte à tous les vents du sud par l'est (*pl. 2*), ce n'est, à proprement dire, qu'une rade foraine, peu sûre pour les navires, bien qu'il y ait généralement beaucoup d'eau partout, et que le fond en soit de bonne qualité. Toute la côte nord de cette baie, depuis le cap *Bernier* jusqu'à la *pointe du Ressac*, est formée de terres hautes; on peut la ranger de très-près : elle offre d'ailleurs plusieurs petites anses où les embarcations peuvent venir chercher un asile, lorsque les vents d'est ne soufflent pas avec trop de violence. De la pointe du *Ressac* jusqu'à l'entrée de la baie *Frédérick-Hendrik*, dont je parlerai bientôt, se développe une plage de sable extrêmement basse, et décrivant une légère courbe presque régulière. « Les vents d'est qui ré-
» gnoient alors, dit M. H. Freycinet, produisoient
» sur cette longue plage un ressac affreux : la
» mer y brisoit sur tous les points, et défer-
» loit souvent à plusieurs encâblures au large.
» Toutefois, désirant prolonger la terre d'aussi
» près qu'il seroit possible, je laissai porter sur
» cette plage; mais bientôt je me trouvai comme
» environné de lames si fortes et si pesantes,

» que je fus obligé de m'en éloigner précipitamment. »

Dans le fond de la baie Marion se présente une ouverture qui communique avec la baie de Frédérick-Hendrik. Cette ouverture est étroite et sa pointe orientale est défendue par des brisans, contre lesquels la mer heurte avec violence : elle n'est cependant pas aussi dangereuse que d'abord elle sembleroit l'être; et M. H. Freycinet n'y trouva pas moins de trois brasses d'eau. L'intérieur de la baie est obstrué de hauts-fonds et de bancs de sable très-étendus, qui assèchent à mer basse. La partie du sud est celle où l'eau se trouve plus profonde, et où le mouillage seroit plus sûr. Dans le sud-est existe une petite rivière qui rouloit un volume d'eau douce assez considérable; elle est, sous ce rapport, d'autant plus intéressante, que toutes les parties voisines du continent et des îles n'ont pu nous en fournir durant la saison chaude où nous nous trouvions. Cet intérêt s'accroît encore par l'abondance des poissons qui pullulent dans cette baie, et par la facilité qu'on auroit à y faire du bois : malheureusement elle ne sauroit convenir aux gros bâtimens, qui auroient trop à craindre des bancs de sable qui l'obstruent.

En réunissant ces derniers travaux de M. H. Freycinet avec ceux de l'ingénieur Faure, dont nous avons parlé dans le chapitre précédent, il résulte de leur ensemble,

1° Que la baie de Frédérick-Hendrik se trouve effectivement placée dans l'endroit que lui assigne Tasman;

2° Que ce qu'on désigne sous le nom de baie Marion n'est en quelque sorte que la rade qui se trouve en avant de la baie Frédérick, et à laquelle Tasman avoit négligé d'imposer un nom particulier;

3° Que la baie Frédérick est absolument distincte de celle que la carte de d'Entrecasteaux a désignée sous ce nom, et que nous avons nous-mêmes appelée *port Buache*;

4° Que la baie et le port se trouvent séparés par un isthme assez large et assez élevé pour que dans aucune circonstance la mer ne puisse le franchir;

5° Que sur ce point on ne retrouve aucune trace du canal de communication indiqué dans la carte de l'amiral d'Entrecasteaux;

6° Que celle du capitaine Flinders, plus exacte, en ce qu'elle n'indique pas ce prétendu canal, est à son tour défectueuse par la position qu'elle

assigne à la baie de Frédérick-Hendrik, laquelle, d'après le navigateur anglois dont je parle, correspondroit à la baie du nord de la carte françoise : position que l'examen seul de la route de Tasman et l'inspection de sa carte auroient dû faire repousser.

7° Il résulte encore de cette reconnoissance de M. H. Freycinet, que la carte de Tasman et celle de Marion sont sur cette partie de la terre de Diémen plus exactes que celles des navigateurs modernes;

8° Que Marion n'a rien découvert sur ce point; car, outre qu'il n'eût pas été possible à Tasman de reconnoître la baie Frédérick-Hendrik, et de faire le plan que nous lui devons, sans traverser et conséquemment sans découvrir la baie Marion, sa route nous apprend qu'il a mouillé dans cette dernière baie. Il y a plus, on peut se convaincre, en comparant les travaux de Tasman avec les nôtres, que le plan de la baie Marion est plus exact dans l'ouvrage du navigateur hollandois que dans celui de Marion lui-même. Toutefois l'usage ayant prévalu sur cet objet, nous restreindrons le nom de baie Frédérick-Hendrik au petit port visité par M. H. Freycinet; et le nom de baie Marion s'appliquera à la grande

rade qui se développe en avant de ce port, et qui se trouve comprise, ainsi que nous l'avons dit ailleurs, entre le cap Bernier au nord et celui de Frédérick-Hendrik au sud.

9° Enfin il résulte également de l'ensemble de nos opérations sur ce point, que toute la portion de terre comprise entre la baie Monge, le port Buache, la baie Marion et celle de Frédérick-Hendrik, constitue une nouvelle presqu'île qui, vers le sud, se rattache à celle de Tasman par l'isthme décrit dans le chapitre précédent, et qui, vers le nord, est liée au reste de la terre de Diémen par le dernier isthme dont je viens de parler. Cette seconde presqu'île, à laquelle nous avons donné le nom de *presqu'île Forestier*, se compose de terres hautes, qui se rabaissent presque subitement vers les deux isthmes; et c'est à cette conformation particulière du sol qu'il faut nous arrêter un instant.

En jetant un coup d'œil sur la carte de l'extrémité sud de la terre de Diémen, on s'étonne d'abord du grand nombre d'isthmes qui se présentent sur sa côte de l'est : ainsi, l'isthme Saint-Aignant sur l'île Bruny, celui du Nord, celui de Tasman, l'isthme de la presqu'île Forestier, celui de l'île Maria, sont, pour ainsi dire, pressés les

uns sur les autres ; et nous en retrouverons bientôt encore un dans les prétendues îles Schouten , des navigateurs qui nous avoient précédés dans ces parages. Tous ces isthmes sont extrêmement bas, étroits ; et, par une opposition véritablement singulière, les terres auxquelles il se rattachent sont généralement formées de hautes montagnes. Il suit de cette double disposition qu'il faut reconnoître ces rivages de très-près pour ne pas s'en laisser imposer sur leur véritable structure. Si l'on se tient en effet tant soit peu au large, il est difficile de soupçonner l'existence de ces isthmes, et de ne pas croire parfaitement distinctes les portions de terre qu'ils lient l'une à l'autre. Nous verrons bientôt les navigateurs les plus célèbres, Tasman , Furneaux, Flinders, abusés eux-mêmes par cette circonstance ; et l'on ne sauroit douter que l'erreur de la carte de d'Entrecasteaux ne soit due à la même cause. L'on conçoit, en effet, que ses ingénieurs ne s'étant pas avancés au-delà de la pointe Renard , et n'ayant de ce point ni la vue de l'isthme très-bas qui se trouve dans le fond de la baie Frédérick-Hendrik, ni celle d'aucune autre terre au-delà, puisque effectivement il n'y a plus que la grande mer ; on conçoit, dis-je, qu'ils auront pu ou que

même ils auront dû croire à une communication directe de la baie du Nord, dans laquelle ils se trouvoient eux-mêmes, avec la baie Frédérick, de Tasman, qu'ils savoient exister sur le même point et dans la même direction. C'est ainsi que les observations physiques et géologiques, beaucoup trop négligées par les géographes ordinaires, peuvent éclaircir souvent, et résoudre quelquefois les difficultés de ce genre les plus délicates et les plus importantes.

La mission de M. Freycinet le jeune n'étoit pas d'une nature aussi difficile que celle dont je viens d'indiquer les résultats : elle fut aussi beaucoup moins longue ; et cet officier, parti du bord le 20 février, y fut de retour le 22 au soir. A peu de distance au nord du cap Bernier (*pl. 2*), il avoit découvert un grand marais salé qui, par une ouverture étroite, obstruée de galets, venoit communiquer à la mer. Au-delà de ce marais, et par le travers de l'îlot du Nord, il avoit reconnu l'existence d'un petit port, dans le fond duquel viennent se décharger plusieurs ruisseaux d'eau saumâtre, dont quelques-uns lui parurent susceptibles d'en fournir de plus douce durant la saison des pluies ; il nomma ce petit enfoncement *port Montbazin*, et poursuivit sa route au nord.

Il ne tarda pas à se trouver par le travers d'une grosse pointe qu'il appela *cap Bougainville*. Ici la côte prend la direction du nord-nord-ouest, et va former, à la hauteur de l'extrémité sud de l'île Schouten, une petite crique assez profonde, mais exposée de toutes parts aux vents du sud par l'est. A ce point se terminoit la reconnaissance de M. L. Freycinet. Il nous reste maintenant à faire connoître les résultats de la mission de M. Faure aux îles Schouten.

Au nord de l'île Maria, se présente sur toutes les cartes générales ou particulières de cette région, une longue chaîne d'îles, qui, sous le nom d'*îles Schouten*, se projettent sur le flanc oriental de la terre de Diémen, en laissant un large canal, ou plutôt un long détroit entre cette terre et ces îles. Découvertes d'abord par Tasman en 1642, elles furent reconnues d'une manière plus exacte par Furneaux en 1770; et le capitaine Flinders, en 1799, les rangea lui-même d'assez près. Ces travaux réunis de trois navigateurs aussi justement célèbres ne nous permettoient pas d'élever le moindre doute sur l'existence de ces îles : mais, comme aucun d'eux n'avoit pénétré dans le détroit qu'elles devoient laisser entre elles et la terre de Diémen, M. Faure

fut chargé d'aller faire cette dernière reconnaissance.

Après avoir, dans la journée du 19 février, prolongé la côte de la terre de Diémen jusque par le travers du cap Bougainville (*pl. 2*), il porta, dès la matinée du 20, au nord-est, afin d'aller reconnoître la plus sud des îles qu'il devoit visiter. A onze heures, il découvrit un îlot qui se trouvoit dans la direction même de sa route. « Ce fut alors, dit M. Bailly, que nous » commençâmes à sentir une odeur très-forte et » très-désagréable; elle augmentoit graduellement à mesure que nous nous rapprochions » de l'îlot : parvenus à une petite distance de » ses rivages, nous les trouvâmes couverts d'une » prodigieuse quantité de phoques. Les plus gros, » qui étoient d'une couleur jaunâtre, en occupoient la partie supérieure; tandis que les » petits, qui paroissoient noirs, remplissoient les » cavités qui se trouvent dans la partie inférieure » du rocher. Les côtes de cet îlot étoient assez » roides; de sorte que, lorsque quelqu'un des » phoques de la partie supérieure vouloit gagner » le bas, il glissoit ordinairement, et entraînoit » avec lui ceux qui se trouvoient au-dessous. » Une mer profonde environne ce rocher : la

» sonde rapportoit 14 brasses à une distance de
» deux longueurs de canot; et le fond étoit rem-
» pli de goêmons et de fucus, qui s'élevoient jus-
» qu'à la surface de l'eau. »

A quatre heures du soir, M. Faure aborda dans une petite anse voisine du cap sud-ouest de l'île Schouten (*pl.* 3), que, du nom de ce géographe, nous avons nommé *cap Faure*. « Cette
» île, continue M. Bailly, est entièrement formée,
» dans sa partie orientale, de hautes montagnes
» granitiques très-escarpées, et où la végétation
» est assez rare, le roc s'offrant à nu presque
» partout. La côte occidentale, plus uniforme,
» plus adoucie, se compose d'un terrain disposé
» par couches horizontales : elle est bien boisée,
» présente un coup d'œil agréable, et la plage
» de sable qui se développe en avant d'elle y
» rend le débarquement facile; tandis, au con-
» traire, que la côte orientale est horriblement
» escarpée. » Dans l'est-sud-est du cap Faure, se
voient sept petits îlots très-déchirés, qui se pro-
jettoient en avant de la pointe sud-est de l'île
Schouten : nous les avons nommés *îlots Taillefer*,
du médecin estimable dont nous aurons bien-
tôt à parler d'une manière plus particulière.

Après avoir reconnu, dans la matinée du 21

février, toute la côte occidentale de l'île Schouten, M. Faure se trouva par le travers du petit détroit qui sépare cette île d'une seconde terre, qu'il prenoit alors pour l'une des autres îles Schouten. « Ce canal, poursuit le compagnon » de M. Faure, est très-profond, offre partout » un bon louvoyage entre des côtes très-escarpées, au pied desquelles on ne trouve pas » moins de 18 brasses d'eau. » Nous l'avons désigné dans nos cartes sous le nom de *détroit du Géographe*, pour rappeler ainsi l'expédition à laquelle est due la reconnaissance de cette partie de la terre de Diémen.

En traversant le détroit du Géographe, le projet de M. Faure étoit de se porter vers le nord, pour reconnoître la côte orientale des îles Schouten, rentrer ensuite par le détroit supposé entre elles et la terre de Diémen : mais vainement toute la journée du 21 et celle du 22 furent employées à cette recherche ; il ne put découvrir aucun passage, et fut obligé de revenir le 23 dans le détroit du Géographe, pour explorer, par l'ouest, les mêmes terres dont il venoit de prolonger toute la côte orientale. A midi environ, il débarqua dans une petite anse située vers l'extrémité sud de ce qu'il prenoit alors

pour la seconde île Schouten; et comme il faisoit depuis la veille, un temps affreux il résolut, avec d'autant plus de raison, de s'y reposer jusqu'au lendemain matin, que, depuis deux jours on n'avoit débarqué nulle part, et que l'équipage étoit épuisé de fatigue.

M. Bailly profita de cette circonstance pour faire d'utiles observations sur ce point. « De hautes montagnes granitiques, dit-il, dont les » sommités étoient presque entièrement nues, » forment toute la côte orientale de cette partie » de la terre de Diémen; elles s'élèvent brusquement dès leur base : les terres qui les réunissent sont extrêmement basses et ne peuvent » s'apercevoir qu'à une petite distance en mer. » C'est à cette constitution remarquable qu'il » faut attribuer, sans doute, l'erreur des navigateurs qui nous avoient précédés dans ces » parages, et qui avoient pris ces hautes montagnes pour autant d'îles. Nous avons dit que la » côte orientale de ces prétendues îles est escarpée, sauvage et stérile; celle de l'ouest est » basse, agréable et bien boisée : ce contraste, » que mon ami M. Péron a rencontré dans la » constitution générale de l'île Maria, se rattache » probablement aux mêmes causes physiques.

» Cette partie de la terre de Diémen n'est pas
» étrangère au séjour de l'homme ; car nous trou-
» vâmes, en plusieurs endroits, des débris de
» leurs feux et de leurs repas. »

Le 24 février fut employé à remonter vers le nord, en prolongeant la côte occidentale des îles Schouten : mais des rafales impétueuses étant survenues de la partie du sud, nos voyageurs n'eurent que le temps d'aller se réfugier sous le vent d'un petit îlot, que, de l'asile qu'il leur offrit dans cet instant critique, ils nommèrent *îlot du Refuge*. « Il est éloigné, suivant » M. Bailly, de près d'un quart de lieue de la » côte : ce n'est qu'un plateau granitique, qui » s'élève à peine de quelques pieds au-dessus des » flots ; des arbres de médiocre grandeur le re- » couvrent ; on n'y trouve aucune trace d'eau » douce. »

La journée du 25 vit compléter la reconnaissance de la côte occidentale des prétendues îles Schouten : ce fut alors que les dernières incertitudes à leur égard furent levées de la manière la plus positive. En effet, après avoir successivement contourné plusieurs anses profondes séparées de la côte orientale par des isthmes bas et sablonneux, sur l'un desquels ils découvrirent

un grand étang d'eau douce, nos compagnons se trouvèrent à l'extrémité d'une baie, dont ils examinèrent soigneusement toutes les côtes: « Elle » a quinze milles de profondeur, dit M. Bailly, » sur environ quatre lieues d'ouverture : le fond » en est de bonne qualité; le brassage nous a » constamment donné de 5 à 14 brasses : elle est » à l'abri de tous les vents, excepté de ceux » du sud par l'est jusqu'au sud-est; encore se » trouvent-ils en grande partie rompus par l'île » Maria et par l'îlot des Phoques. Son étendue » la rend susceptible de recevoir en même temps » tous les vaisseaux qu'on voudroit y faire entrer; et ces vaisseaux pourroient aisément y » faire du bois, la côte étant abordable pour les » plus grandes embarcations, et présentant partout des forêts. Il ne seroit même pas très-difficile de se procurer l'eau dont ces navires » pourroient avoir besoin, dans le grand étang » d'eau douce que nous avons dit exister sur » la presqu'île. L'aspect de cette baie est d'ailleurs très-pittoresque; deux chaînes de hautes montagnes parallèles, embrassant tout son contour, lui donnent l'apparence d'une belle vallée envahie par les flots. »

Si nous cherchons à résumer maintenant tous

les résultats de ces opérations diverses, nous trouverons :

1° Que des cinq ou six îles Schouten indiquées jusqu'à ce jour sur toutes les cartes, une seule existe véritablement ;

2° Que la portion de côte qui s'étend du cap Nord de cette île Schouten jusqu'au 42° degré 6' de latitude sud, constitue une nouvelle presqu'île, à laquelle nous avons donné le nom de *presqu'île Freycinet* ;

3° Qu'il n'existe aucun autre détroit, aucun autre canal que celui qui se trouve entre l'île Schouten et la presqu'île Freycinet ;

4° Que tout l'espace compris entre les prétendues îles Schouten et la terre de Diémen, forme une grande et très-belle baie, que nous avons nommée *baie Fleurieu*, en l'honneur du savant illustre auquel la France et la marine sont redevables de tant de travaux précieux, de tant d'importans ouvrages ;

5° Que la terre de Diémen, précédemment agrandie par nous de la presqu'île Tasman, de celle Forestier, se trouve encore accrue, par ces dernières opérations, de toutes les îles Schouten, une seule exceptée.

Il suit enfin de l'ensemble de ces résultats di-

vers, que notre travail a si particulièrement embrassé tous les détails de la géographie de cette portion de la terre de Diémen, qu'on peut le regarder comme l'un des plus complets qu'il soit possible d'obtenir dans une expédition de ce genre.

Toutes nos opérations étant ainsi terminées, nous appareillâmes le 27 février dans l'après-midi, et fîmes route pour contourner l'île Maria par le sud. Mais avant de la quitter, présentons un tableau rapide de sa constitution physique : il me paroît d'autant plus indispensable, que la plupart des détails qu'il comporte peuvent s'appliquer aux terres voisines, et notamment à l'île Schouten et à la presqu'île Freycinet.

L'île Maria, découverte en 1642 par Abel Tasman, est située sur la côte orientale de la terre de Diémen, dans le grand océan austral (*pl.* 2); elle gît par 42° 41' 52" de latitude sud, et par 145° 54' 40" de longitude à l'est du méridien de Paris (position de la pointe sud de la baie des Huîtres). Sa forme est très-irrégulière : plus large, plus élevée vers le nord, elle offre les mêmes caractères vers le sud, tandis que très-resserrée vers son milieu, de l'est à l'ouest, elle ne forme plus sur ce point qu'un petit isthme

de 250 à 300 pas de largeur, à peine élevé de 15 à 20 pieds au-dessus du niveau de la haute mer. La situation géographique de cette île, son exposition aux vents polaires du sud, son peu d'étendue, l'élévation des deux parties du nord-est et du sud-est, le voisinage des hautes montagnes de la terre de Diémen, la configuration de l'île tellement rétrécie vers son milieu que l'intérieur en est presque exclusivement occupé par les eaux; enfin des marécages assez étendus qui se trouvent sur la côte nord de la baie des Huîtres, sont autant de circonstances propres à diminuer la proportion de chaleur de cette île. Et, en effet, bien que nous nous y trouvassions au milieu de la saison la plus chaude de ces contrées, le terme extrême de la température que nous y avons éprouvée pendant notre séjour, n'a pas excédé 15^d R., et le terme moyen en a été de 12^d,9 R. Les nuits surtout étoient d'une grande fraîcheur; et le thermomètre se soutenoit à peine, sur les quatre heures du matin, à 8^d.

Les mêmes causes que nous venons d'indiquer successivement comme susceptibles de diminuer la température de cette île, concourent, au contraire, à rendre l'atmosphère plus humide : aussi les vapeurs y paroissent-elles habituellement très-

abondantes; et, soir et matin, le sommet des montagnes en étoit long-temps enveloppé.

Le sol participe de ces caractères de l'atmosphère : il est généralement humide partout où le sable et les roches ne sont pas trop à nu; dans les lieux les plus bas, il est marécageux.

Les eaux douces sont toutefois très-rares à l'île Maria; et si l'on réfléchit avec attention sur tout ce que je viens de dire de la nature du pays et de sa constitution, on concevra bien aisément la cause de cette rareté. Nous n'avons pu voir, dans la baie des Huitres, qu'un très-mince filet d'eau douce sur la côte sud, et quelques trous creusés par les naturels sur le bord des marais de la côte nord : cette dernière eau étoit croupissante et de mauvaise qualité. Dans la baie Riédélé, j'ai découvert deux foibles ruisseaux, l'un au pied du morne du Tombeau, l'autre sur le même rivage, mais un peu plus avancé vers la pointe de sortie. L'eau de ces deux petits ruisseaux étoit de très-bonne qualité; mais comme le mouillage est, sinon impossible, du moins très-dangereux dans la baie de l'Est, leur existence devient à peu près indifférente pour les besoins de la navigation.

Le baromètre, pendant notre séjour, nous a fourni beaucoup et de très-fortes variations; il

s'est effectivement abaissé plusieurs fois de 28^p 4^l à 27^p 10^l et même 27^p 9, 5^l. A l'égard de la constitution atmosphérique, elle avoit les plus grands rapports avec celle d'un automne, déjà même assez avancé, de nos climats.

Les produits minéraux de l'île Maria ne sont pas très-variés; la nature généralement granitique du sol exclut, pour ainsi dire, toute autre substance. Les granits que nous y avons recueillis sont de deux espèces : l'un, d'un vert obscur, à petits grains, forme les rochers de la pointe sud et du sud-est; on le retrouve sur la côte méridionale de la baie des Huitres et vers la pointe nord de cette même baie, mais seulement vers son fond; enfin, il paroît être la base de toutes les roches moins élevées.

La seconde espèce de granit qui se présente sur l'île Maria est remarquable par ses gros cristaux de feld-spath jaunâtre, et par la couleur verdâtre du mica qui se trouve, avec le quartz, interposé entre les cristaux. Ce magnifique granit, que M. Bailly a retrouvé depuis aux îles Furneaux, s'est offert à mon observation dans la baie Riédli, au-dessus du morne des Tombeaux ¹.

¹ Le morne des Tombeaux forme le cap nord de la baie Riédli, sur l'île Maria.

Toutes les masses des rochers voisins de la seconde source d'eau douce en sont formées; et tous les pitons sourcilleux de la partie du nord-est en paroissent également composés.

Parmi les grès, on en remarque également deux espèces principales : l'une, primitive, d'un tissu compact, d'un grain très-fin, d'une texture homogène, blanchâtre et scintillante, forme des masses très-grandes, obstrue les vallons que laissent entre elles les roches granitiques, en s'appuyant sur leur revers; quelques brisans en paroissent composés.

L'autre espèce de grès, secondaire, peu consistante, friable et très-calcaire, forme des couches horizontales, qui se développent d'une manière très-régulière au sommet des remparts granitiques de la côte orientale; leur origine paroît devoir être attribuée à une longue suite de dépôts calcaires.

Parmi les produits minéraux de l'île Maria, il faut indiquer encore une espèce de mine de fer oxidée, d'une belle couleur rouge, d'un grain terreux, d'un aspect argileux, qui se trouve sur différens points de l'île, et qui fournit aux naturels le principal ingrédient dont ils se servent pour barbouiller leurs cheveux en rouge.

La terre végétale, généralement peu profonde sur le sommet des montagnes et sur leur revers, offre au contraire dans les vallons des couches épaisses; Elle y est de la meilleure qualité, forte, grasse et noire; et quand on la fait chauffer violemment, elle devient rouge : ce qui annonce la présence d'un oxide de fer abondant. Dans les lieux marécageux, que j'ai dit se trouver vers la côte nord de la baie des Huîtres, cette même terre, formée presque entièrement de débris végétaux, présente un caractère analogue à celui d'une espèce de tourbe.

Le sable du rivage de la baie Riédlé est plus noir, plus quartzeux, et contient beaucoup de *detritus* de plantes marines; celui de la baie des Huîtres, mêlé de débris de coquillages, y est plus blanc, plus fin et plus calcaire.

Nulle part on ne trouve de substance volcanique; du moins nous n'en avons découvert aucune trace.

Le caractère de la végétation est généralement moins vigoureux sur l'île Maria•que sur la terre de Diémen : la côte orientale en est escarpée, montagneuse, et trop exposée à la fureur des vents pour être très-fertile; celle de l'ouest est ou sablonneuse, ou marécageuse. Considérée

toutefois dans son ensemble, l'île présente de ce dernier côté un aspect assez agréable : elle paroît bien boisée, et dans quelques endroits elle produit un herbage de la meilleure qualité. A l'égard des plantes qui lui sont plus particulières, je dois indiquer surtout une espèce nouvelle de *typha*, des tiges de laquelle les habitants de l'île Maria construisent leurs pirogues; ce qui donne à ces dernières un grand avantage sur celles du canal d'Entrecasteaux.

Dans la classe des mammifères, je n'ai pu voir qu'une seule espèce de dasyure, de la grosseur à peine d'une souris; j'en reçus un individu vivant, en échange de quelques bagatelles que j'offris à un sauvage qui se dispoisoit à le tuer pour le manger.

Les mammifères marins étoient très-abondans sur ces rivages; et nous y vîmes de grands troupeaux de dauphins, de cétacés, et d'innombrables légions de phoques. Ces derniers animaux suffiroient seuls pour donner une grande importance à l'île Maria : nous aurons occasion de revenir ailleurs sur cet objet.

Les oiseaux appartenoint presque tous aux diverses espèces que nous avons observées dans le canal; il faut en excepter une espèce de per-

ruche et un charmant bouvreuil que nous vîmes pour la première fois sur le rivage de l'île Maria.

Parmi les reptiles, nous nous sommes procuré quelques espèces de lézards, dont une appartient à un nouveau genre voisin des scinques.

La classe des poissons m'a fourni plusieurs espèces nouvelles; il en est de même de la classe des insectes et de celle des crustacés. A cette dernière appartenait une grande espèce de maïa, dont nous faisons chaque jour une pêche tellement abondante, qu'on en pouvoit faire des distributions générales aux équipages des deux vaisseaux. Dans les testacés, nos collections se sont enrichies de la magnifique volute onduleuse (*voluta undulosa*, N.), de plusieurs turbots, d'un casque rose de la plus rare beauté, d'une élégante telline, d'une grande variété de phasianelles, qui formoient des bancs très-étendus sur divers points de la baie des Huîtres; d'une coquille intérieure, qui me semble devoir constituer un genre nouveau, voisin des trochus, et dont une espèce assez semblable se trouve fossile à Grignon près de Paris. Dans les zoophytes mous, j'ai réuni trois espèces nouvelles d'éponges, une méduse curieuse, plusieurs ascidies, une belle actinie. Mais, je le répète, l'énumération de

ces divers objets, quelque succincte qu'elle pût être, me conduiroit beaucoup plus loin que la nature de cet ouvrage ne peut et ne doit le comporter.

CHAPITRE XIV.

CÔTE ORIENTALE DE LA TERRE DE DIÉMEN : DÉTROITS
DE BANKS ET DE BASS.

Du 28 février au 29 mars 1802.

Nous avons vu, dans le chapitre précédent, qu'en avant de l'île Schouten (*pl.* 3) se projettent les îlots Taillefer : ils sont au nombre de sept, dont cinq ne sont que de très-grosses roches, plus ou moins élevées au-dessus des flots. Battus sans cesse par une mer orageuse, ces îlots sont nus, stériles, hachés, de forme bizarre, de couleur sombre et rougeâtre; un seul, et c'est le plus étendu, présente quelques sommités d'arbres languissans et rabougris. Leur substance paroît être granitique, comme celle de l'île Schouten, dont ils ne sont séparés que par un canal étroit, mais qui semble devoir être profond.

L'île Schouten elle-même est l'un des points les plus remarquables de ces régions; elle se compose entièrement de hautes montagnes noires,

qui laissent entre elles plusieurs vallées très-profondes : leur pente vers ces vallées est rapide et comme glissante ; moins escarpée vers la mer, elle s'y montre toutefois encore inaccessible. Le revers oriental de ces monts sourcilleux est absolument nu, sans aucune trace de verdure : leur crête se distingue sur plusieurs points par des aiguilles granitiques, qu'on seroit tenté de prendre pour autant de colonnes élevées par la main des hommes. Vers la partie nord de l'île, un de ces rochers se recourbe comme pour former un immense crochet. Une mer profonde baigne cette côte affreuse.

La terre de Diémen se termine sur ce point par un gros cap de deux ou trois cents pieds de hauteur perpendiculaire, que nous avons nommé *cap Degérando*, en l'honneur du respectable savant de ce nom.

Au-delà de ce cap les terres s'élèvent davantage encore : deux groupes de montagnes s'élancent du sein des eaux ; réunis à leur base par un isthme sablonneux et déprimé, qu'on ne peut apercevoir que de très-près, ils paroissent de loin comme deux îles distinctes. Ces hautes montagnes sont primitives ; leurs formes sont grandes ; leur couleur est celle de la terre d'ombre ;

leurs pentes sont rapides, nues et gercées; de leur surface s'élèvent çà et là quelques aiguilles solitaires : en plusieurs endroits, leur rebord est taillé comme un rempart.

La *baie Thouin*, étroite et peu profonde, entièrement ouverte à l'est, se dessine entre ces deux masses de montagnes, qui se portent en avant d'elle, comme pour lui former deux gros caps d'entrée. Celui du sud étant à la fois le plus saillant et le plus remarquable par sa hauteur et la hardiesse de ses formes, nous lui avons donné le nom de *cap Forestier* : il gît par la latitude de $42^{\circ} 11'$.

Du cap Forestier jusqu'à celui que nous avons nommé *cap Lodi*, la côte forme plusieurs petites anses sablonneuses, peu considérables. Dans ce dernier espace les terres sont beaucoup moins élevées que celles du sud; mais bientôt elles se relèvent vers la pointe Saint-Patrick, de Furneaux : elles paroissent bien boisées sur ce point, et l'on distingue des vallées agréables entre les montagnes. Toute cette partie de la côte étoit couverte de feux et de fumée lorsque nous y passâmes.

De la pointe Saint-Patrick au cap Sainte-Hélène les terres continuent à s'élever davantage;

elles se pressent sur plusieurs plans, dont les derniers sont repoussés au loin dans l'intérieur du pays. Quelques pitons se détachent à divers intervalles de cette longue chaîne de montagnes : l'un d'eux fut nommé *pic d'Arcle*; sa cime est très-aiguë, et se présente sous la forme d'une pyramide triède : le plus remarquable d'entre eux paroît avoir plus de 513 toises de hauteur; il s'élève comme un cône immense à 5 ou 6 lieues dans l'intérieur des terres. Nous l'avons nommé *piton Champagny*; il gît dans l'ouest-sud-ouest du cap Sainte-Hélène.

A peu de distance au sud de cette même pointe, par $41^{\circ} 23' 30''$ sud, est une petite île qui mérite d'autant plus d'intérêt, que, dans un temps où la plupart des sources de la grande terre étoient desséchées, elle put fournir de l'eau douce ~~à~~ ceux de nos malheureux compagnons qu'on nous verra bientôt forcés d'abandonner sur ces tristes rivages. Nous l'avons nommée *île Maurouard*, du nom de l'aspirant qui commandoit notre grand canot dans la circonstance dont je veux parler.

La baie des Feux, de Furneaux, occupe l'intervalle compris entre le cap Sainte-Hélène et celui d'Eddystone; elle est large, très-peu pro-

fonde, ouverte à tous les vents de la partie de l'est. Les côtes de cette longue baie se composent de hautes montagnes primitives, couvertes jusque sur leur sommet d'une verdure agréable; le cap Eddystone est lui-même d'une très-grande élévation, et la coupe en est abrupte.

De ce dernier point jusqu'au cap Portland la côte s'abaisse avec rapidité; en plusieurs endroits même elle n'est formée que de dunes uniformes et sablonneuses : cependant on aperçoit encore des montagnes dans l'intérieur du pays; mais elles s'éloignent d'autant plus du bord de la mer, qu'on remonte davantage vers le nord.

A peu de distance au nord du cap Eddystone est une anse étroite, mais profonde; elle est entièrement remplie de brisans.

Plus loin encore se présentent deux groupes de rochers, d'un mille d'étendue, et de l'aspect le plus bizarre : on seroit tenté de les prendre pour les ruines de deux grands villages; et l'illusion à cet égard est si parfaite, qu'il n'est pas jusqu'aux clochers de ces villages qu'on ne pense retrouver dans les hautes aiguilles de granit qui s'élèvent au-dessus des autres roches.

Du cap Dégérando au cap Eddystone la côte

orientale de la terre de Diémen suit la direction générale du nord au sud; mais au-delà d'Eddystone, elle court nord-nord-ouest et sud-sud-est jusque par le travers du cap Portland, qui la termine au nord-ouest. Cette partie est très-basse; et la navigation dans le voisinage est périlleuse, à cause d'un grand nombre de roches, dont plusieurs sont à fleur d'eau.

Le cap Portland lui-même est excessivement bas et presque noyé, ainsi que nous le dirons plus particulièrement ailleurs; il forme la pointe sud de l'entrée du détroit de Banks. Mais arrêtons-nous un instant à l'ouverture de ce détroit, pour terminer d'abord tout ce qui concerne la reconnoissance de la côte orientale de la terre de Diémen.

Furneaux la découvrit et la visita le premier en 1773; mais, contrarié par le mauvais temps, il ne put donner à ses travaux tout le soin qu'ils auroient exigé: on ne trouve d'ailleurs dans sa relation aucun détail, soit sur la topographie, soit sur la navigation de cette côte; il a même négligé d'indiquer les observations qui doivent avoir servi de base à la construction de sa carte.

Le capitaine Flinders, en 1799, prolongea cette côte d'assez près; mais il ne changea rien

au travail de Furneaux, et ne donna lui-même aucun détail nautique ou topographique sur cette partie de la terre de Diémen.

Sous l'un et l'autre rapport, notre propre travail laissera désormais bien peu de chose à désirer; car les circonstances malheureuses dont il me reste à parler, nous ont mis dans le cas de suivre cette côte à diverses reprises, et de si près, qu'il eût été difficile qu'aucun détail intéressant pût nous échapper.

Le lecteur se rappellera sans doute que le 27 février au matin nous appareillâmes de la baie des Huîtres, pour venir, en doublant l'île Maria par le sud, rallier la côte orientale. Heureux jusqu'à ce jour dans toutes nos opérations à la terre de Diémen, nous espérions l'être encore : combien notre erreur étoit grande ! A peine nous avions doublé le cap Péron, que nous éprouvâmes des vents contraires; de forts courans nous portoient au sud; et lorsque les vents sembloient vouloir nous devenir favorables, ils cessoient presque aussitôt, et des calmes opiniâtres nous retenoient immobiles à la surface des ondes. Tous ces obstacles réunis nous contrarièrent tellement, que nous ne pûmes accoster l'île Schouten que le 6 mars au matin.

Durant ces huit jours, nous fûmes presque continuellement plongés dans une atmosphère humide et brumeuse : à peine les deux vaisseaux pouvoient s'entrevoir ; et plusieurs fois on fut forcé de signaler au *Naturaliste* par le canon celle des manœuvres qu'il devoit exécuter. Tous nos ponts ruisseloient d'eau, même pendant le jour ; et durant la nuit, les brouillards, plus condensés, se résolvoient en une espèce de brume tellement pénétrante, qu'il étoit impossible de rien soustraire à son action. La température se soutenoit de 10 à 14^d, bien que nous fussions encore dans la saison chaude de ces contrées. Cette déplorable constitution de l'atmosphère aggrava rapidement l'état des malades qui nous restoient.

Le 6 mars, durant la matinée, nous prolongeâmes à grande distance les îlots Taillefer et l'île Schouten. A midi environ, nous nous trouvions par le travers du cap Forestier, lorsque notre ingénieur-géographe, M. Boullanger, partit dans le grand canot, commandé par M. Maurouard, pour aller relever de plus près tous les détails de la côte. Le bâtiment devoit suivre une route parallèle à celle du canot, et ne le jamais perdre de vue ; mais à peine M. Boullanger étoit parti depuis un quart d'heure, que notre comman-

dant, prenant tout-à-coup, et sans aucune espèce de raison apparente, la bordée du large, s'éloigna : bientôt l'embarcation disparut à nos yeux. Ce ne fut qu'à la nuit qu'on revira de bord sur la terre..... Une brise violente s'étoit élevée; à chaque instant elle fraîchissoit davantage : nos manœuvres furent indécises; la nuit survint, et nous déroba la vue des côtes, le long desquelles nous venions d'abandonner nos malheureux compagnons.....

Les deux jours suivans furent employés à leur recherche; nous ne pûmes avoir aucune connaissance ni du canot, ni des hommes : pour comble de malheur, *le Naturaliste* fut séparé de nous par de violentes rafales, que nous éprouvâmes dans la nuit du 7 au 8. Le même jour, nous voulûmes mettre notre chaloupe à la mer : elle fit une course inutile ; et lorsqu'elle revint nous rejoindre, la mer étoit si mauvaise, que nous eûmes beaucoup de peine à reprendre à bord cette embarcation : deux de ses bordages furent enfoncés contre les flancs du vaisseau.

Dans une circonstance aussi critique, le commandant fit assembler l'état-major d'une part, les maîtres et seconds maîtres de l'autre, pour savoir ce qu'il convenoit de faire. *Chercher nos*

compagnons fut la réponse unanime. Cette recherche devenoit d'autant plus difficile, que l'absence du *Naturaliste*, le manque du grand canot, l'avarie de la chaloupe et l'état de la mer, ne nous laissoient d'autre moyen de l'exécuter qu'avec le vaisseau même; et certes c'étoit une entreprise bien périlleuse que celle de prolonger de très-près, avec un gros navire, toutes les sinuosités d'une côte inconnue et sauvage. Notre chef étoit malade; il se renferma dans sa chambre, après avoir remis le commandement à son lieutenant en pied M. Henri Freycinet, et lui avoir donné l'ordre d'exécuter la recherche demandée par l'équipage et l'état-major. Toute la journée du 9 mars y fut consacrée; pendant huit heures, M. Freycinet manœuvra le long de ces côtes effrayantes, avec une audace, un sang-froid et une précision également dignes d'éloges.

Toutefois cette dernière recherche ne fut pas plus heureuse que les précédentes; et comme il ne nous restoit plus d'espoir de retrouver nos amis que vers le nord, nous fîmes route pour le détroit de Bass.

Durant le séjour que nous avons fait sur cette côte, nous avons pu nous convaincre que la mer y est rarement belle : le moindre vent suffit en

effet pour la rendre houleuse et presque impraticable aux embarcations. A peine la brise du large commençoit à se faire sentir, que déjà on voyoit les flots *moutonner* à l'horizon; et peu d'instans après, nous nous trouvions assaillis de lames dures, courtes et rapides, qui fatiguoient beaucoup notre vaisseau : nous étions pourtant encore dans la belle saison de ces climats.

Tandis que nous faisions route vers le détroit, nous découvrîmes tout-à-coup dans la journée du 10 mars un petit bâtiment qui portoit sur nous. Nous le joignîmes; et son capitaine étant venu de suite à notre bord, nous apprîmes que depuis vingt jours il étoit parti du port Jackson pour aller faire la chasse des phoques aux environs de l'île Maria; que la colonie angloise de la Nouvelle-Hollande étoit très-florissante; qu'on y réunissoit déjà tous les moyens de satisfaire non-seulement aux besoins, mais même aux jouissances de la vie; que nous y étions attendus de jour en jour, et que des ordres avoient été donnés par le gouvernement anglois pour que nous y fussions accueillis avec tous les égards dus à la nature de notre mission et à la dignité du peuple auquel nous appartenions. En échange de ces nouvelles agréables, nous apprîmes au capitaine anglois la

perte de notre chaloupe; nous le priâmes et il nous promit de donner à nos compagnons, dans le cas où il viendrait à les rencontrer, tous les secours possibles. Nous lui indiquâmes aussi l'*ilot des Phoques* dans la *baie Fleurieu*, comme l'un des endroits les plus favorables à la pêche qu'il se proposoit de faire; après quoi nous le quittâmes pour continuer notre route au nord.

Les mêmes obstacles dont j'ai parlé dans notre traversée de l'île Maria à la côte orientale, se réunirent pour nous repousser du détroit; et ce fut seulement le 17 au matin que nous eûmes connaissance des îles Furneaux, qui forment, avec la pointe nord-est de la terre de Diémen, l'une des passes du grand détroit de Bass, dont nous devons dire un mot avant de nous y engager.

Il en est quelquefois des découvertes en géographie comme de celles qu'on peut faire dans les autres sciences. Après avoir trompé tous les efforts du génie, toutes les recherches, toute l'opiniâtreté du savant laborieux, elles viennent ensuite s'offrir comme d'elles-mêmes aux individus les plus étrangers à ces travaux, à ces recherches. Ainsi la découverte du fameux détroit qui sépare la Nouvelle-Hollande de la terre de Diémen, inutilement tentée par plusieurs navi-

gateurs célèbres, étoit réservée au simple chirurgien d'un navire anglois..... Et ce qui n'est pas moins étonnant peut-être, c'est qu'elle n'eut lieu qu'en 1798, c'est-à-dire dix ans après l'établissement de la colonie du port Jackson, malgré la proximité de cet établissement.

Ce détroit a 50 lieues environ de largeur du nord au sud, sur une longueur presque égale de l'est à l'ouest : son ouverture orientale se trouve considérablement diminuée par les Deux-Sœurs, les îles Furneaux, dont le nombre et la grandeur ne sont pas encore bien connus; l'île Clarke, celle de la Préservation et l'île Swan. Entre la terre de Diémen, l'île Swan d'une part, et toutes les autres îles de l'autre, existe un canal de dix milles de largeur : c'est à cette passe du détroit principal, que M. Flinders, qui la découvrit le premier, a cru devoir donner le nom de *détroit de Banks*. Entre les îles Furneaux au nord, et le promontoire de Wilson, qui forme la pointe australe de la Nouvelle-Hollande, et qui se projette de vingt milles vers l'intérieur du détroit, se trouvent le groupe de Kent, les rochers du promontoire, la Pyramide, et plusieurs autres roches très-dangereuses, qui obstruent, au nord des îles Furneaux,

l'ouverture orientale du détroit. A l'ouest se présentent les îles Hunter, flanquées elles-mêmes d'un grand nombre de rochers, de bancs et de récifs redoutables. Plus vers le nord, et précisément au milieu de l'ouverture occidentale du détroit, sont situés l'île King, les îlots du Nouvel-An, le rocher des Éléphants, et plusieurs récifs qui se rattachent au système particulier de ce dernier groupe. J'aurai successivement occasion, dans la suite de cet ouvrage, de décrire en détail chacune de ces terres : il me suffit d'observer maintenant qu'abstraction faite de toutes circonstances physiques autres que celles que je viens d'exposer, la navigation du détroit de Bass doit être difficile et périlleuse; et lorsque j'aurai dit que des courans violens règnent dans ce détroit, qu'il est sujet à d'affreux coups de vent du sud-ouest, le lecteur sera moins surpris de cette continuité de périls imminens auxquels il va voir nos vaisseaux livrés à chacune des époques où nous nous trouvâmes engagés dans ce passage; il concevra mieux la fréquence et la cause des naufrages dont nous aurons à l'entretenir ailleurs.

J'ai dit que le 17 mars nous avions eu connoissance des îles Furneaux : ce sont de très-hautes montagnes que, par un temps favorable, on peut

découvrir aisément de 12 ou 15 lieues au large; elles présentent, dans tous leurs détails, le tableau sauvage de l'île Schouten. L'un des chapitres suivans présentera des observations plus particulières sur leur histoire.

A peine étions nous engagés dans le détroit de Banks, que le ciel se couvrit de nuages sombres et pesans : nous poursuivîmes toutefois notre route. Durant la nuit, les averses et les rafales se succédèrent presque sans interruption.

Le 18, nous prolongeâmes toute la partie de côte comprise entre le cap Portland et l'île Waterhouse. Cette portion de la terre de Diémen, ainsi que nous l'avons fait observer, est extrêmement basse et comme noyée sur divers points : mais dans l'intérieur du pays on apercevoit une haute chaîne, dont la direction paroissoit être du nord-nord-ouest au sud-sud-est; circonstance qui suffit pour rendre raison de la différence prodigieuse qui existe entre la pointe sud-est de la terre de Diémen, et celle du nord-est de la même terre.

Jusqu'alors nous avions eu l'espoir de retrouver notre canot ou notre conserve : mais, après avoir inutilement employé deux jours à leur recherche, nous désespérâmes de les revoir

pendant le reste de la campagne; et l'événement ne réalisa que trop nos soupçons à cet égard.

Pendant la journée du 20, nous eûmes la vue d'un grand nombre de dauphins, et de plusieurs baleines de 40 à 50 pieds de longueur. J'ai négligé d'observer ailleurs que, par le travers du cap Lodi, nous avions rencontré précédemment une grande troupe de ces puissans cétacés.

Du 21 au 26 mars, nous éprouvâmes l'un des plus furieux coups de vent que nous eussions encore reçus dans ces mers : plusieurs de nos voiles furent emportées par les rafales ; et peu s'en fallut que, dans la nuit du 21, nous ne nous perdissions sur les îles Furneaux. Pour échapper à ce dernier malheur, il nous fallut, malgré la force de l'ouragan, charger le navire de voiles ; et, dans la matinée du 22, nous parvînmes à nous échapper du détroit par la passe comprise entre le groupe de Kent et le promontoire. A neuf heures du matin nous doublâmes la Pyramide, énorme rocher qui paroît de loin comme une ruine gothique : puis nous rapprochant, par l'ouest, des îlots du groupe de Kent, nous parvînmes à les doubler, mais avec beaucoup de peine, et en les serrant de très-près.... C'étoit un spectacle majestueux et terrible, que celui de ces

affreux rochers granitiques, nus et déchirés, contre lesquels déferloient avec fracas les vagues mugissantes, qui sembloient à chaque instant vouloir les engloutir sous des torrens d'écume.....

Le 24 mars, la tempête continuoit encore; et ce dernier jour nous eûmes la vue d'une immense quantité de baleines. J'ai parlé déjà plusieurs fois de cette abondance de cétacés le long des côtes de la Nouvelle-Hollande : je reviendrai plus particulièrement ailleurs sur ces animaux intéressans.

Le 27 au matin, l'ouragan avoit cessé : nous nous pressâmes de rentrer dans le détroit, impatiens que nous étions de rallier la côte du sud-ouest de la Nouvelle-Hollande, objet essentiel de notre mission. Dans la matinée, nous prolongeâmes une partie des terres qui, depuis *Ram-Head*, s'étendent jusqu'au promontoire de Wilson.

Aux environs du groupe de Kent nous reconnûmes encore quelques îlots qui n'étoient pas marqués sur nos cartes : l'un d'entre eux avoit la forme et la couleur d'une énorme *brioche*; il en reçut le nom.

Le 28 à midi, nous nous trouvions en vue des îlots qui se projettent en avant du promontoire de Wilson; nous en relevâmes un assez

grand nombre, plus ou moins considérables, mais tous escarpés, stériles, et déchirés par les flots. Nos cartes n'en indiquoient pas à beaucoup près un nombre aussi grand, et sous ce rapport elles étoient défectueuses : elles l'étoient bien davantage encore par la position qu'elles assignent au promontoire, et qui se trouveroit être de $38^{\circ} 57'$ de latitude australe, et de $144^{\circ} 40' 45''$ de longitude à l'est du méridien de Paris; tandis que nos propres observations placent l'extrémité la plus méridionale de ce même promontoire par $39^{\circ} 10' 15''$ de latitude sud, et par $144^{\circ} 20' 15''$ de longitude orientale. Une erreur aussi grande doit être exclusivement attribuée à l'inexactitude du moyen employé par M. Flinders pour la fixation de ce point important. Ce célèbre navigateur nous prévient, en effet, que M. Bass n'ayant fait dans sa route autour du promontoire aucune observation précise, il n'a pu lui-même en déterminer la position que par l'*estime*; et ce moyen, ainsi que l'observe encore M. Flinders, mérite peu de confiance dans des parages où règnent d'aussi forts courans que dans le détroit dont il s'agit. Je dois observer, avant de terminer cet article, que les îlots du groupe de Kent nous ont également paru

trop repoussés vers l'est : mais je ne puis qu'indiquer tous ces résultats précieux de nos observations; ils seront présentés par M. Freycinet, dans la partie *Nautique* du voyage, avec tous les détails que leur importance exige. Revenons donc à notre objet.

Les terres du promontoire sont très-hautes, et présentent deux ou trois plans de montagnes qui s'élèvent vers l'intérieur du pays. Tout le long de cette côte il y a beaucoup d'eau, et la navigation nous parut n'y présenter d'autres dangers que ceux qui résultent des courans, et de la présence des îlots et des roches dont j'ai parlé.

Le promontoire de Wilson forme dans l'ouest un très-gros cap, auquel M. Bass n'a pas donné de nom particulier, et qui se trouve à peine indiqué sur la carte de M. Flinders. En avant de ce cap se trouvent six gros îlots, dont un a près d'un mille et demi de longueur.

Directement au nord se développe une baie très-grande et très-profonde, que nous avons appelée *baie Paterson*, en l'honneur du respectable savant et voyageur anglois de ce nom, l'un des plus intimes amis de M. Bass. Plusieurs pitons très-élevés se distinguoient sur la côte orientale de cette baie, et l'on apercevoit dans

le lointain une chaîne de hautes montagnes.

Le 29 mars, à la pointe du jour, nous commençâmes à prolonger une seconde baie, qui se trouve, comme la précédente, au nord-ouest du promontoire; elle fut nommée *baie de la Vénus*, d'un navire commandé par M. Bass, et dont il sera question ailleurs. Les terres de cette seconde baie sont assez hautes vers ses deux pointes; mais toutes celles qui en forment le contour sont beaucoup plus basses. Dans l'intérieur du continent on voyoit se prolonger la chaîne de montagnes dont les terres du promontoire semblent être le point extrême.

Le même jour, dans l'après-midi, nous nous trouvions par le travers de l'île qui ferme le beau port Western, découvert par M. Bass, mais dont la géographie particulière, ainsi qu'on le verra bientôt, a été complétée par les officiers de notre conserve *le Naturaliste*.

Ici finissent les travaux des navigateurs anglais¹; à ce même point commence notre longue et pénible exploration de la côte Sud-ouest de la Nouvelle-Hollande.

¹ Est-il bien nécessaire de prévenir le lecteur, qu'il n'est et ne peut être ici question que des travaux qui nous étoient connus à cette époque (mars 1802)? L. F.

CHAPITRE XV.

CÔTE SUD-OUEST DE LA NOUVELLE-HOLLANDE.

Du 29 mars au 8 mai 1802.

ON comprend généralement sous les noms de *côte Sud* et de *côte Sud-ouest de la Nouvelle-Hollande*, toute la portion de ce continent qui du 35^e se prolonge jusqu'au 39^e degré sud, et qui du 113^e se développe dans l'est jusqu'au-delà du 144^e degré de longitude orientale, formant ainsi comme une immense écharpe de 7 ou 800 lieues de longueur, dont les deux extrémités viennent se rattacher d'une part au cap Leuwin à l'ouest, et de l'autre au promontoire de Wilson vers l'est.

De ce grand espace, la partie seule qui du cap Leuwin s'étend aux îles Saint-Pierre et Saint - François étoit connue lors de notre départ d'Europe. Découverte par les Hollandois en 1627, elle avoit été, dans ces derniers temps, visitée par Vancouver et surtout par d'Entre-

casteaux ; mais ce dernier navigateur n'ayant pu lui-même s'avancer au-delà des îles Saint-Pierre et Saint-François, qui forment la limite orientale de la terre de Nuyts, et les Anglois n'ayant pas porté vers le sud leurs recherches plus loin que le port Western, il en résulta que toute la portion comprise entre ce dernier point et la terre de Nuyts nous étoit encore inconnue au moment où nous arrivions sur ces rivages ; et comme il ne s'agissoit de rien moins que de résoudre, par cette reconnaissance, le problème de l'intégrité de la Nouvelle-Hollande, et celui de la présence ou de l'absence de toute grande rivière sur ce vaste continent, chacun de nous sentit redoubler son courage et son zèle.

Le 30 mars, à la pointe du jour, nous portâmes sur la terre. Nous l'atteignîmes bientôt, et nous trouvâmes à l'entrée d'une baie profonde, que nous nommâmes *baie Talleyrand*. Sur la côte orientale de cette baie, et presque vers son fond, se trouve un port, dont on distinguoit assez bien les contours du haut des mâts : nous les désignâmes sous le nom de *port du Début* ; mais ayant appris dans la suite qu'il avoit été reconnu plus en détail par le brick anglois *the Lady-Nelson*, et qu'il avoit été nommé *port Phillip*, nous lui

conservons avec d'autant plus de plaisir ce dernier nom, qu'il rappelle celui du fondateur d'une colonie dans laquelle nous avons trouvé des secours si généreux et si puissans.

Le 31, dès la pointe du jour, nous avions de nouveau rallié la terre. Le ciel étoit pur et serrein, la mer belle, et les vents nous étoient favorables : tant de circonstances heureuses nous permirent de ranger la côte de très-près, et de donner à nos opérations géographiques un grand degré d'exactitude. Toute la portion de terre qui gît à l'est du cap Otway, dans un espace de 12 milles environ, est très-haute, et le cap Otway lui-même est bien boisé : mais à ce dernier point l'aspect des terres change tout-à-coup; on ne voit plus qu'une immense falaise taillée partout à pic, d'une couleur grise ou jaunâtre, sans aucune trace de végétation ou de verdure, et qui, formant une foule de petits caps et de petites anses peu profondes, se dessine dans le lointain comme une longue suite de fortifications régulières, ou, plus exactement peut-être, comme cette muraille gigantesque qui sépare la Chine de la Tartarie. Le *cap Volney*, à la hauteur duquel nous étions à midi, est remarquable par une chaîne de roches qui se porte très-avant au

large. Plus loin, nous découvrîmes une portion de terre qui sembloit détachée du continent, et que nous appelâmes *île Latreille*, du naturaliste aussi savant que modeste de ce nom. En continuant notre route le long de la côte, nous arrivâmes par le travers d'un piton de forme conique : il reçut la dénomination de *piton de Reconnaissance*, et le cap le plus voisin celle de *cap du Mont-Tabor*.

A cette époque, le baromètre se soutenoit de 28^p 71 à 28^p 81; c'étoit la plus grande élévation à laquelle nous l'eussions observé jusqu'alors : aussi l'atmosphère se trouvoit-elle d'une sérénité parfaite. Le thermomètre durant le jour varia de 13 à 15^d, et durant la nuit s'abaissa jusqu'à 10^d.

A peu de distance à l'ouest du *cap Folard*, nous aperçûmes des fumées, indice presque certain de la présence de l'homme sur ces tristes plages : plusieurs espèces de mauves, de goélands, de fous et de plongeurs nous apparurent; mais, si l'on en excepte quelques poissons volans, tous les animaux de la mer sembloient avoir fui cette côte, sans abri pour eux, et contre laquelle roulent sans cesse des flots agités. Nos collections se bornèrent donc à quelques

espèces de fucus curieuses et nouvelles. L'une d'elles, que je décrivis sous le nom de *fucus phyllophorus*, me parut surtout remarquable par la disposition de ses feuilles : de chacun des côtés d'une tige large, aplatie, sinueuse, naissent, à des intervalles égaux, des feuilles simples et lancéolées; du pourtour de ces premières feuilles, il s'en élève d'autres d'une forme tout-à-fait semblable, et portées chacune sur un pétiole distinct; dans quelques cas même on voit un troisième ordre de feuilles sortir de ces feuilles secondaires, sans qu'il m'ait paru possible de fixer le terme précis de cette sorte de génération, d'autant plus singulière, que les véritables organes de la reproduction de la plante, les globules, communs à la plupart des fucus, sont très-développés dans cette espèce, et croissent sur un long péduncule à la base des feuilles mères.

A huit heures du matin, le 1^{er} avril, nous aperçûmes une petite île d'une forme presque quadrangulaire, légèrement échancrée sur ses bords; elle est basse, uniformément aplatie, d'une couleur triste et grisâtre, stérile comme le rivage du continent, taillée à pic comme lui; elle gît par 38° 26' 15" de latitude australe et par 139°

52' de longitude orientale : les Anglois l'ont nommée *île Lady-Julia-Percy*. Un cap remarquable se trouve par son travers ; il reçut le nom de *cap Réaumur*. Bientôt nous découvrîmes une seconde île noirâtre, escarpée comme la précédente, aride et basse comme elle ; un très-petit intervalle la sépare de deux îlots d'une constitution analogue ; une des pointes de cette île se dessine comme le museau entr'ouvert d'un énorme dragon. Les flots qui la baignent, les îlots qui s'y rattachent, étoient alors couverts d'innombrables légions d'oiseaux pélagiens, trop jeunes encore pour pouvoir s'envoler : dans un espace de plus de trois quarts de lieue, ces animaux paroisoient comme entassés les uns sur les autres ; leur nombre prodigieux, leurs cris assourdissans et confus, la tendre sollicitude des pères et mères qui voltigeoient par milliers au-dessus de leurs petits, et criant comme eux avec effroi, la forme bizarre des îlots qui servent de retraite à ces tribus nombreuses ; tout cet ensemble avoit quelque chose d'intéressant et de pittoresque.

La partie de côte que nous venions de reconnoître offroit presque partout un tableau de dépression et de stérilité semblable à celui qui

nous avoit frappés la veille; il faut en excepter pourtant un petit nombre de points sur lesquels on voit quelques arbrisseaux tristes et languissans. Le baromètre, pendant ce jour, se soutint de 28^p 6^l à 28^p 7^l, et le thermomètre me donna pour terme moyen 15^d de chaleur, température analogue à celle du printemps de notre patrie.

(2 Avril) Nous arrivâmes bientôt en face de la baie *Descartes*, dont le cap le plus occidental reçut, en l'honneur de l'immortel auteur de l'*Esprit des lois*, le nom de *cap Montesquieu*. Il étoit neuf heures quand, nous dirigeant pour pénétrer dans cette baie, le calme vint nous forcer de suspendre notre navigation. Il est important d'observer à cet égard que, depuis notre atterrissage sur cette côte, le même phénomène s'étoit constamment reproduit chaque jour à la même heure. Une bonne brise de nord-nord-est variable au nord-est, s'élevant à la pointe du jour, diminueoit insensiblement de huit à neuf, de neuf à dix heures, et le calme le plus absolu lui succédoit sur les onze heures ou midi. Bientôt après les vents passaient de l'est au sud-est, en soufflant forte brise, et nous permettoient de donner un grand développement à nos travaux. Il est pro-

nable que c'est à cette circonstance des brises de l'est par le sud, qu'il faut attribuer, en grande partie, l'inutilité de toutes les tentatives faites jusqu'alors pour la reconnaissance de cette côte en venant du nord-ouest au sud-est.

A peine le calme eut cessé que nous fîmes route. La mer brise avec violence contre les dunes blanchâtres et sablonneuses qui forment le rivage. Au-delà de ces dunes, à trois ou quatre lieues dans l'intérieur du pays, on apercevoit trois pitons : le plus gros a quelque ressemblance avec la montagne de la Table du cap de Bonne-Espérance.

Tandis que nous poursuivions ainsi nos découvertes avec une parfaite sécurité, on aperçut tout-à-coup une longue chaîne de brisans qui nous avoit échappée au milieu des reflets du soleil qui scintilloient à la surface des eaux. Nous en étions si près, que nous eûmes à peine le temps d'orienter babord amures, et que nous ne pûmes les doubler qu'à une très-petite distance. Pendant toutes ces manœuvres, on ne voulut pas sonder, dans la crainte de répandre la terreur parmi les matelots. C'étoit, en effet, un spectacle effrayant que celui de ces récifs, qui, sur une ligne de plusieurs milles de longueur, se déve-

loppoient en avant d'une côte basse, stérile et jaunâtre, et dont les crêtes déchirées en dents de scie se distinguoient à peine au milieu des flots d'écume et des remous. A la partie occidentale de ces brisans, que nous nommâmes *les Charpentiers*, se trouvent deux petits îlots blanchâtres. Le cap *Boufflers*, à la vue duquel nous terminâmes nos travaux du 2 avril, en est à quelques milles au nord-ouest. Diverses espèces de goëlands et de sternes furent les seuls animaux que l'air offrit à notre observation; et dans les flots nous aperçûmes plusieurs méduses, indépendamment d'un gros phoque qui nageoit endormi à leur surface. Vers le fond de la baie Descartes, quelques fumées s'élevoient au-delà des dunes; mais, en général, la nature stérile et sauvage de toute cette côte doit en repousser l'espèce humaine : on peut croire au moins qu'elle ne sauroit fournir qu'à l'existence d'un petit nombre d'hommes.

(3, 4, 5 et 6 avril.) Du cap Northumberland des Anglois au cap Boufflers, la côte présente une suite de petites anses très-agréables; puis elle s'enfonce davantage pour former la *baie d'Estaing*, terminée au nord-ouest par un grand cap, qui, du Plin de la France, reçut le nom

de *cap Buffon*. De ce dernier point jusqu'à la *baie de Rivoli*, dans un espace de plus de 40 milles, le continent n'offre plus aucun enfoncement remarquable, aucune espèce d'abri pour les plus foibles bâtimens. Exposée de toutes parts aux vents impétueux du sud-ouest, battue sans cesse par les flots de l'océan austral, cette partie de la Nouvelle-Hollande est plus affreuse encore que celles dont nous avons parlé jusqu'à présent. Une lame terrible roule tout le long de son prolongement, et fait entendre, même durant le calme, un bruit sourd et menaçant. Sur plusieurs points où nous nous rapprochâmes davantage de la côte, nous la vîmes tout écumeuse sous le choc des vagues. La stérilité la plus hideuse est partout empreinte, et nulle part on ne découvre de trace du plus foible ruisseau. Qu'on juge de toute l'horreur de la position des navigateurs qui viendroient à se perdre contre ces rivages..... Tel faillit être cependant notre sort dans la journée du 5 avril. A trois heures du soir, au moment où nous étions le plus occupés de nos travaux géographiques, nous tombâmes sur un banc de roches à fleur d'eau, que nous ne pûmes découvrir qu'au moment où nous allions nous briser contre.

Durant cette dernière partie de nos recherches, c'est-à-dire du 3 au 7 avril, nous observâmes à la surface des flots quelques phoques, une nouvelle espèce de béroë (*beroë dactyloides* N.), de salpa (*salpa octaedra* N.); et dans la soirée du 4 avril, la mer parut couverte d'une charmante espèce de portune, remarquable surtout par la couleur rose de son test et par la belle couleur bleue de ses deux yeux. Je la décrivis sous le nom de *portunus cyanophthalmus* N. La température de la mer à sa surface étoit alors de 14^d de Réaumur. Indépendamment de ces animaux, nous eûmes, dans la matinée du 5 avril, la vue d'une troupe nombreuse de dauphins, et le même jour nous rencontrâmes une colonne de scombres de la grandeur de nos thons (*scomber thynnus*, Lacép.), mais dont il me fut impossible de distinguer exactement l'espèce. La mer, durant toute la nuit, fut excessivement phosphorescente : le ciel étoit sombre, nébuleux; le baromètre ne se soutenoit plus qu'à 28^p 3^l. Ces variations atmosphériques paroissent correspondre à celles des vents, qui souffloient alors du nord-ouest, et qui conséquemment nous arrivoient chargés des vapeurs de l'océan Indien. Dans le fond de la baie de Ri-

voli seulement nous aperçûmes quelques fumées.

Cette baie a une forme irrégulièrement circulaire et une profondeur de 6 à 7 milles; elle se termine au sud par le *cap Lannes*, au nord par celui de *Jaffa*. Vers ce dernier point, un assez fort récif en rétrécit l'entrée.

(7 Avril.) A 35 milles environ du cap Jaffa s'offre une nouvelle baie de 5 à 6 lieues d'ouverture : on la nomma *baie Lacépède*. Le cap Bernouilli, qui forme sa pointe la plus méridionale, est défendu par des récifs très-dangereux, aux approches desquels nous tombâmes par 6 brasses fond de roche, et que nous eûmes beaucoup de peine à doubler. Pour parler de la constitution de cette nouvelle partie de la côte Sud-ouest, il faudroit rembrunir encore, s'il étoit possible, ce triste tableau de stérilité, de monotonie, que la Nouvelle-Hollande n'a cessé de nous offrir jusqu'à présent. L'espèce humaine sembleroit toutefois être assez nombreuse sur cette côte; c'est au moins ce qu'il est permis de présumer, d'après la grande quantité de feux que nous vîmes dans le fond de la baie Lacépède. D'innombrables troupes de cormorans, établies sur quelques îlots voisins du cap Bernouilli, nous parurent être les

possesseurs exclusifs de ces affreux rochers.

Le 8 avril, à midi, nous nous estimions par $36^{\circ} 1' 10''$ de latitude australe, et par $137^{\circ} 5'$ de longitude. Déjà nous avions reconnu une bande de terre de plus de 400 milles, depuis le promontoire de Wilson jusqu'au point où nous nous trouvions alors : bientôt après et à peu de distance du *cap Monge*, nous aperçûmes aux bornes de l'horizon une bande de dauphins si considérable, que nous la prîmes d'abord pour une chaîne de récifs ; mais leur marche rapide ne tarda pas à dissiper notre erreur, et nous ne songeâmes plus qu'à leur faire une guerre meurtrière. Ces pauvres animaux sembloient, à cet égard, vouloir se prêter à nos désirs. Plusieurs détachemens qui, comme autant d'éclaireurs, précédoient la troupe principale, entouraient notre navire de très-près et dans tous les sens ; la vivacité de leurs évolutions, la hardiesse de leurs sauts, nous occupèrent avec d'autant plus d'intérêt que nous n'avions jamais vu des bandes aussi considérables de ces cétacés. A peine concevions-nous comment, au milieu des mers qui nous ont paru peu poissonneuses, ces milliers de dauphins réunis trouvent une pâture suffisante ; comment, aussi pressés, aussi nom-

breux qu'ils l'étoient alors, ils pouvoient exécuter les manœuvres les plus variées, les plus rapides, sans se heurter mutuellement, sans se briser les uns les autres..... En peu d'instans nous en harponnâmes neuf du poids de 800 à 1000 kilogrammes, et cette pêche heureuse nous parut comme un bienfait du ciel. Alors, en effet, le terrible scorbut avoit commencé ses ravages, et les salaisons pourries et rongées de vers auxquelles nous étions réduits depuis plusieurs mois, précipitoient chaque jour le développement de ce fléau.

A peine cette pêche étoit finie, qu'on signala du haut des mâts une voile à l'horizon. Tout le monde crut d'abord que c'étoit *le Naturaliste*, et la joie devint générale; mais bientôt nous nous rapprochâmes assez du bâtiment aperçu pour reconnoître que ce n'étoit point notre conserve. Comme il couroit sous toutes voiles à contre-bord de nous, il ne tarda pas à se trouver par notre travers : alors il mit pavillon anglois; nous arborâmes nous-mêmes les couleurs françoises, et mîmes en panne pour imiter sa manœuvre. Dans ce moment le capitaine anglois nous hêla, en nous demandant si nous n'étions pas l'un des deux vaisseaux partis de

France pour faire des découvertes dans l'hémisphère austral. Sur notre réponse affirmative il fit aussitôt mettre une embarcation à la mer, et peu d'instans après nous le reçûmes à bord. Nous apprîmes que c'étoit le capitaine Flinders, celui-là même qui avoit déjà fait la circonvallation de la terre de Diëmen; que son navire se nommoit *l'Investigator*; que, parti d'Europe depuis huit mois dans le dessein de compléter la reconnoissance de la Nouvelle-Hollande et des archipels du grand océan équatorial, il se trouvoit, depuis environ trois mois, à la terre de Nuyts¹; que, lors de son départ d'Angleterre,

¹ Péron, dans la première édition de cet ouvrage, avançoit ici, sur la foi de la personne qui lui avoit servi d'interprète, car alors il ne savoit pas l'anglois, *que Flinders n'avoit pu pénétrer, comme il en avoit eu le projet, derrière les îles Saint-Pierre et Saint-François*; je l'avois toujours ouï dire ainsi moi-même; cependant la publication du voyage de Flinders ayant prouvé que la route du navigateur anglois avoit réellement passé entre les deux groupes d'îles dont il s'agit, j'ai dû supprimer ici une phrase dont l'erreur étoit manifeste. Au reste, la bonne foi de Péron ne pouvant à mes yeux être mise en doute, je suis entré dans une assez longue discussion à ce sujet dans la préface du second volume de la première édition de ce Voyage: il me suffit d'y renvoyer le lecteur. L. F.

il avoit un second bâtiment avec lui, dont il avoit été séparé par une violente tempête; que, depuis peu de jours, et par ce même coup de vent d'équinoxe qui nous avoit fait courir de si pressans dangers dans le détroit de Bass, il avoit perdu son grand canot, avec huit hommes d'élite et son premier officier. Cette singulière conformité dans nos communs désastres peut servir à prouver de plus en plus toute l'étendue des périls réservés aux expéditions de découvertes.

En nous fournissant ces détails, M. Flinders se montra d'une grande réserve sur ses opérations particulières. Nous apprîmes toutefois par quelques-uns de ses matelots qu'il avoit eu beaucoup à souffrir de ces mêmes vents de la partie du sud qui nous avoient été si favorables, et ce fut alors surtout que nous pûmes apprécier davantage la sagesse de nos propres instructions. Après avoir conversé plus d'une heure avec nous, le capitaine Flinders repartit pour son bord, promettant de revenir le lendemain matin nous apporter une carte particulière de la rivière *Dalrymple*, qu'il venoit de publier en Angleterre. Il revint en effet, le 9 avril, nous la remettre, et bientôt après nous le quittâmes

pour reprendre la suite de nos travaux géographiques.

Nous voici parvenus maintenant à un point où la constitution de la côte, si simple jusqu'alors, se complique tellement, qu'il me seroit impossible d'en donner les détails, quelque intéressans qu'ils soient d'ailleurs. C'est à grands traits qu'il faut décrire les nouveaux objets qui vont se présenter. Au-delà d'un cap saillant que nous avons nommé *cap Crétet*, on découvre d'abord la *presqu'île Fleurieu*, longue de vingt milles environ, formée de terres très-hautes, et qui se dessinent sur plusieurs plans de montagnes que tout annonce devoir être de nature granitique.

A l'ouest de cette presqu'île se présente un premier golfe (*pl. 1*) qui s'avance de 70 milles dans l'intérieur des terres, et que le capitaine Flinders a nommé *golfe Saint-Vincent*¹. En avant de ce golfe, et presque par son travers, est l'île des Kanguroos (*pl. 13*), de 210 milles de tour, séparée à l'ouest de la presqu'île Yorke par le détroit de l'Investigator : les îles Altorpe sont à peu de distance de sa pointe occidentale. Le continent

¹ Relativement à ces noms anglois, voyez dans la préface, tom. 1, les motifs de leur introduction dans le texte. L. F.

s'entr'ouvre de nouveau au-delà pour former le golfe Spencer (*pl.* 1), qui s'enfonce de 180 milles au travers de ce continent, et comporte plus de 400 milles dans le développement de ses côtes. Ce golfe se présente sous la forme de l'embouchure d'un très-grand fleuve, et se termine, en se rétrécissant insensiblement au fond, par des bancs de sable qui l'obstruent. Sur sa côte occidentale et tout près de sa pointe d'entrée, se trouve le port Lincoln, l'un des plus beaux et des plus sûrs que possède la Nouvelle-Hollande ; partout le fond en est excellent ; le brassiage, presque jusqu'à terre, y est de 10 à 12 brasses ; et l'étendue de ce port magnifique le rend susceptible de recevoir les flottes les plus nombreuses. Par le travers de son ouverture est l'île Boston, qui, placée justement à mi-canal, laisse de chaque côté une passe de 2 ou 3 milles, dans chacune desquelles le louvoyage est aussi sûr que facile. Enfin, comme si la nature avoit voulu s'écarter en faveur de ce port du caractère de stérilité et de monotonie qu'elle a imprimé à toutes les terres voisines, elle en forma les rivages de côtes élevées, et les revêtit de forêts épaisses. A la vérité, nous n'y avons pas découvert d'eau douce ; mais la force et la fraîcheur de la végétation, l'é-

l'évation des terres, nous paroissent des indices certains de l'existence de quelques ruisseaux, ou du moins de quelque source considérable. Sur ce point favorisé, des tribus nombreuses d'habitans existent sans doute, car toute la côte nous a paru couverte de feux.

En avant de ce port se trouvent les îles Sir-Joseph - Banks, dont la plus considérable est étroite et allongée. Un second groupe, occupant le milieu de l'ouverture du golfe, porte le nom d'îles Gambier; la principale nous a paru se dessiner sous la forme d'un immense hameçon. Indépendamment de toutes ces îles, il en existe plusieurs autres disséminées aux environs de la pointe occidentale du golfe et en dehors de son entrée.

Non loin du golfe Spencer, la Nouvelle-Hollande forme un cap saillant, que les Anglois ont appelé cap Whidbey; puis elle s'infléchit, se relève à la hauteur du *cap Corréa*, présente sur ce point le groupe des îles de l'Investigator, dont la plus grande, désignée sous le nom d'île Flinders, peut avoir 2 ou 3 milles de longueur. Plus loin se trouve la *baie Lemonnier*, défendue par une chaîne de récifs dangereux. Dépasant ensuite la petite île Olive, on se trouve par le tra-

vers de la baie Streaky, qui présente un développement de côtes d'environ 50 milles, et dans laquelle nous aperçûmes un grand nombre de feux des naturels.

Arrivé à ce terme, les îles se multiplient; et d'abord les îles Saint-François présentent ces îles stériles et blanchâtres qui gisent à 25 milles environ du continent. A peu de distance et dans l'est-nord-est de ce premier groupe, est celui des îles Franklin, dont la constitution est semblable à celle des précédentes. Plus loin, et tout proche de la terre continentale, se découvrent les îles Saint-Pierre, hérissées, pour ainsi dire, de toutes parts de brisans et de hauts-fonds. La *Rambarde*, chaîne affreuse de brisans, occupe presque tout l'espace qui sépare ces îles de celles qu'on voit plus au sud, laissant toutefois un très-bon passage entre elles et le récif. A l'ouest se trouvent les îles Purdie, formant elles-mêmes un petit groupe de quatre îles entremêlées de plusieurs îlots. Dix-huit milles plus loin, en remontant au nord-ouest, on découvre trois petites îles mêlées de récifs qui se projettent au sud du *cap Vien*, et de ce dernier point, pour atteindre l'extrémité orientale de la terre de Nuyts, il faut se porter près de 50 milles plus à l'ouest.

A ces îles nombreuses, que nous venons d'énumérer rapidement, plus qu'au continent encore, doit s'appliquer le triste tableau que tant de fois je me suis trouvé contraint d'offrir dans cette histoire. Toutes sont en effet très-basses, d'une couleur grise, jaune, blanchâtre ou noirâtre; presque toutes paroissent de la plus effrayante aridité : la plupart n'offrent pas un arbre, pas un arbuste; de sombres lichens semblent en encroûter la surface.

Sur l'île des Kanguroos, qui, moins stérile, est aussi boisée en plusieurs endroits, à peine avons-nous pu, en creusant dans le sable, nous procurer quelques barriques d'eau potable : les autres îles paroissent en manquer absolument. Pourroit-on s'étonner, dès lors, que l'espèce humaine n'existe pas sur ces îles, et que nous n'ayons pu y découvrir aucune trace de son séjour, quelque petite que soit la distance qui les sépare du continent ! Mais revenons à ce continent lui-même, que nous avons un instant abandonné pour faire connoître d'abord les îles qui en dépendent.

Le lecteur se rappellera, sans doute, que l'un des objets qui nous étoient le plus fortement recommandés par nos instructions étoit de pénétrer derrière les îles Saint-Pierre et Saint-Fran-

çois, et de reconnoître en détail toute la portion du continent masquée par cet archipel. Sur ce point devoit se trouver le prétendu détroit qui, coupant la Nouvelle-Hollande en deux grandes îles, seroit allé s'ouvrir dans le golfe de Carpentarie. C'étoit encore là que quelques physiciens, ne pouvant concevoir qu'un aussi vaste continent fût dépourvu de toute espèce de rivières, avoient placé l'embouchure de celles qu'ils supposoient exister à la Nouvelle-Hollande; et cette hypothèse se trouvoit, il faut en convenir, autorisée par l'échancrure immense que présente la côte du sud-ouest de cette grande terre. Malheureusement cette ingénieuse supposition n'a pas été justifiée par l'expérience, et il n'existe pas plus de fleuves derrière les îles Saint-Pierre et Saint-François, que sur le reste de la côte.

En effet, au-delà et au nord de la baie Streaky la côte se recourbe derrière ces deux archipels en une suite de petites baies peu profondes; puis elle s'avance à l'ouest en passant au nord des îles Saint-Pierre, et après avoir dessiné plusieurs anses plus ou moins fermées va se terminer au *cap des Adieux*, où se sont terminés nos relèvements, sans aucune apparence de détroit ou même de rivière. Toute cette dernière partie de la Nou-

velle-Hollande, quoiqu'un peu plus variée de site et d'aspect que le reste de la côte que nous avons parcourue depuis le détroit de Bass, ne paroît pas moins stérile, et ce que nous en avons pu visiter n'est que trop conforme à cette apparence.

Sterilis profundî vastitas squalet soli,
Et fœda tellus torpet æterno situ.

SENEC. *in Herc. fur.*

Je viens d'esquisser rapidement le tableau de la côte Sud-ouest de la Nouvelle-Hollande; mais de combien de travaux et de dangers n'est-il pas le fruit! A deux époques différentes il nous fallut visiter ces bords dangereux; et toujours les tempêtes ou les hauts-fonds faillirent causer notre perte. *Le Casuarina* seul put terminer, huit mois après, cette reconnaissance. Le 13 avril surtout fut marqué pour *le Géographe* par des périls imminens : assaillis de rafales pesantes, nous fûmes contraints pendant toute la nuit de louvoyer dans le golfe de l'est, n'ayant souvent que quelques pieds d'eau sous notre navire, et filant de 6 à 7 nœuds. La nuit du 19 avril fut aussi très-pénible. Alors nous nous trouvions engagés dans

le golfe Spencer : les vents impétueux de l'ouest-sud-ouest souffloient avec violence ; le ciel étoit couvert de nuages épais ; des torrens d'une pluie froide, et semblables parfois à de la neige fondue, en sortoient au milieu des éclairs ; les sautes de fond étoient considérables et nous obligèrent à virer de bord pour ainsi dire continuellement. Heureux d'avoir pu nous soustraire, à force de travaux et d'activité, aux dangers qui nous assaillirent durant cette nuit !

Toutes ces difficultés cependant n'étoient rien en comparaison du terrible scorbut, qui promenoit le ravage et la mort dans nos rangs. Déjà plusieurs hommes avoient été jetés à la mer ; déjà plus de la moitié des matelots étoit incapable d'aucun service : deux de nos timoniers étoient seuls debout. La marche de cette épidémie étoit effrayante..... Et comment ne l'eût-elle pas été ? Trois quarts de bouteille d'une eau corrompue composaient notre ration journalière : depuis plus d'un an nous ne recevions pas de vin, nous n'avions pas une seule goutte d'eau-de-vie ; ces liqueurs, indispensables à l'homme de mer européen, indispensables surtout dans des navigations telles que la nôtre, se trouvoient remplacées par trois seizièmes de bouteille d'un

mauvais tafia qu'on prépare à l'Île-de-France, et dont les noirs esclaves de cette colonie font seuls usage. Le biscuit qu'on nous distribuoit étoit criblé de larves d'insectes : toutes nos salaisons étoient pourries ; l'odeur et le goût en étoient tellement insupportables, que les matelots les plus affamés aimoient mieux quelquefois souffrir toutes les angoisses du besoin que de manger ces viandes infectes, et qu'en présence du commandant ils jetoient souvent leur ration à la mer..... D'ailleurs, plus de rafraîchissemens d'aucune espèce ; et ces consolations de l'autorité, si douces pour tous les hommes, si propres à alléger les privations les plus pénibles et les plus douloureuses, ces consolations manquoient à tout le monde..... Strictement réduits à la même ration que les matelots, les officiers et les naturalistes n'étoient pas mieux partagés qu'eux du côté des maux physiques et des peines morales..

Telle étoit déjà la triste situation de notre navire, lorsque, le 30 avril au matin, nous parûmes à la vue des îles Saint-Pierre et Saint-François, impatiens de pénétrer derrière elles, et de résoudre enfin le grand problème de l'intégrité de la Nouvelle-Hollande : mais vainement nous renouvelâmes nos tentatives pendant

huit jours de suite; les ouragans, les calmes et les courans nous repoussèrent alternativement de ces côtes; l'accablement de l'équipage ne lui permettant plus que d'impuissans efforts, il fallut renvoyer à une autre époque ces recherches importantes, et gagner le plus prochain lieu de relâche. On verra dans le chapitre suivant combien cette détermination étoit instante.

Ainsi se termina notre première reconnoissance de la côte Sud - ouest de la Nouvelle-Hollande. Pendant quarante-trois jours qu'elle avoit duré, nous avions reconnu la longue écharpe de côtes qui, du promontoire de Wilson, se prolonge jusqu'au cap des Adieux. Mais plusieurs points de cet espace nous avoient échappé : la géographie de l'île des Kanguroos n'étoit pas complète; nous n'avions pas atteint le fond des deux golfes; et la question de l'intégrité du continent, objet important de notre mission, n'étoit pas résolue..... Une seconde campagne dans ces parages étoit donc encore indispensable, et cette considération dut forcer notre commandant à prendre la route du sud pour aller hiverner au port Jackson.

.....

CHAPITRE XVI.

RETOUR A LA TERRE DE DIÉMEN : SÉJOUR DANS LA BAIE
DE L'AVENTURE : ARRIVÉE AU PORT JACKSON.

Du 8 mai au 20 juin 1802.

L'HIVER venoit de commencer pour les régions australes ; la fréquence des orages, le caractère *rafaleux* des vents, l'agitation extrême des flots, ne venoient que trop de nous l'apprendre : ces circonstances impérieuses, concourant, avec l'épidémie qui régnoit à bord, à nous rendre le besoin du repos plus pressant, il paroissoit naturel de nous diriger sur le port Jackson par la route la plus courte, et conséquemment de traverser le détroit de Bass : le commandant en jugea différemment ; et sans aucune espèce de raison sensible, il donna l'ordre de route pour l'extrémité sud de la terre de Diémen. Une résolution aussi singulière répandit la consternation à bord, et les tristes pressentimens qu'elle inspira furent justifiés bientôt par les plus grands désastres.

Le 9 mai, par une brise violente du nord-nord-est, nous fîmes beaucoup de chemin au sud : pendant toute la nuit du 9 au 10, l'horizon parut tout en feu, tant les éclairs étoient vifs et multipliés; nous eûmes de fortes averses.

Du 10 au 15, le temps fut affreux; le ciel, toujours chargé de gros nuages, ne cessa de verser des torrens d'une pluie très-froide; les vents souffloient avec impétuosité et par rafales; une brume épaisse obscurcissoit l'atmosphère, pénéroit toutes les substances, fatiguoit tous les hommes. Nos malheureux scorbutiques étoient alors couverts de plaies et d'ulcères putrides : chaque jour voyoit augmenter le nombre des malades; les personnes chargées de leur service étoient atteintes de la cruelle épidémie; notre médecin lui-même, M. Lharidon, étoit indisposé. A cette époque, nous avons retrouvé les fidèles habitans des mers australes, les albatros et les damiers, et déjà le thermomètre ne se soutenoit plus qu'à 8^d. Les mieux portans d'entre nous furent très-sensibles à cet abaissement de la température, et nos compagnons malades éprouvèrent surtout la funeste influence de cette constitution atmosphérique.

Le 19 au matin, nous eûmes connoissance de

la terre de Diémen (*pl. 2*); à midi, nous relevions le rocher de Mewstone : à quatre heures, nous étions par le travers des rochers de Pédra Branca : nous espérions pouvoir, avant la nuit, entrer dans le canal d'Entrecasteaux; mais les vents ayant trompé notre espoir, nous mîmes à la cape sous l'île Bruny.

Le 20 au matin, nous nous trouvions très-près de terre, et cependant on pouvoit la distinguer à peine au milieu des brumes qui l'enveloppoient; à neuf heures, nous reconnûmes l'entrée de la *baie de l'Aventure* et les hautes colonnes rougeâtres du cap Cannelé. Soulevées, pour ainsi dire, des abîmes d'une mer orageuse et profonde, ces colonnes s'élèvent à 4 ou 5 cents pieds au-dessus de sa surface, et présentent comme une énorme chaussée de prismes basaltiques, contre laquelle viennent se briser avec fracas les vagues tumultueuses que le vent du sud repousse jusque là des mers glacées du pôle. Cette constitution basaltoïde, que nous avons eu l'occasion d'observer déjà sur l'île Tasman et sur quelques autres points de la terre de Diémen ou des îles voisines, est d'autant plus remarquable, qu'il ne paroît pas exister de substances volcaniques aux lieux mêmes où nous l'avons trouvée.

En avant du cap Cannelé se projette l'île aux Pingouins, rocher sauvage, ainsi nommé par Furneaux, d'une espèce de manchot (*apterodytes minor*) que ce navigateur y découvrit, et qu'il prit pour un pingouin. Cette erreur, qui a peu d'inconvénient sans doute pour la nomenclature géographique, en présente davantage par rapport à la philosophie de l'histoire naturelle. Il est, en effet, constant aujourd'hui que toutes les espèces du genre pingouin se trouvent reléguées dans les mers les plus froides de l'hémisphère boréal; tandis, au contraire, que tous les manchots, antipodes des pingouins, s'il est permis de s'exprimer ainsi, reçurent en partage les eaux plus froides encore de l'hémisphère antarctique.

Après avoir dépassé l'île aux Pingouins, nous nous trouvâmes vis-à-vis du mouillage de la baie de l'Aventure. Ici l'aspect change tout-à-coup; les terres de l'île Bruny, sur ce point, sont formées de hautes montagnes, dont les vallées viennent aboutir à la mer; des ruisseaux nombreux descendent de ces montagnes, que des forêts épaisses tapissent jusque sur leurs dernières cimes, tandis que les contours du rivage sont agréablement dessinés par une belle lisière d'arbres et

d'arbrisseaux. Le calme des flots au fond de la baie, la verdure et la fraîcheur des forêts voisines, formoient un doux contraste avec l'aspect sauvage, les couleurs rembrunies du cap Cannelé, et le tumulte des vagues qu'on entendoit encore gronder dans le lointain.

A peine nous avions jeté l'ancre, que plusieurs embarcations partirent pour aller faire de l'eau, du bois, et porter à terre ceux de nos malades qui étoient susceptibles de quelque mouvement. J'y descendis moi-même avec mon ami M. Bernier, et tous les deux ensemble nous employâmes le reste du jour à visiter le fond de la baie. Le 21, à quatre heures du matin, je repartis pour continuer mes recherches, et de nouvelles collections devinrent le prix de cette dernière course. Enfin, le 22 au matin, le commandant donna l'ordre d'appareiller : telle étoit la fatigue de l'équipage, qu'il fallut plus de quatre heures pour lever l'ancre. Aussitôt que ce travail fut terminé, nous forçâmes de voiles au nord-nord-est, en portant sur l'île Maria, que nous atteignîmes dans la soirée. Mais avant de reprendre l'histoire de notre navigation, il me reste à présenter quelques détails sur la baie de l'Aventure.

Découverte en 1773 par le capitaine Furneaux,

qui lui donna le nom du navire qu'il commandoit, elle appartient à la côte orientale de l'île Brûny, qui forme, avec la terre de Diémen, le superbe canal d'Entrecasteaux. L'isthme Saint-Aignant, qui gît dans le nord-nord-ouest du cap Cannelé, la sépare de ce canal. Les terres de l'isthme étant très-basses, et sa largeur étant à peine de quelques centaines de pas, il doit paroître étonnant que la découverte même du canal ait échappé successivement à Furneaux et au capitaine Cook, qui, long-temps avant l'amiral d'Entrecasteaux, avoient séjourné dans la baie de l'Aventure. Sa latitude est de $40^{\circ} 20'$ sud, et sa longitude de $145^{\circ} 10'$ à l'est du méridien de Paris. Le plan topographique de cette baie, exécuté par l'habile ingénieur françois M. Beaupré, est aussi précieux par ses détails que par la perfection de son ensemble.

De tous les points de la terre de Diémen et des îles qui s'y rattachent, le mieux arrosé sans doute, et sous ce rapport le plus intéressant pour les navigateurs, c'est celui qui nous occupe; il est le seul peut-être où, dans toutes les saisons, il soit possible de faire aisément l'eau nécessaire pour l'approvisionnement d'un ou de plusieurs navires. Cet avantage m'a paru moins

dépendre encore de la hauteur des montagnes et de l'épaisseur des forêts, que de la nature du sol, essentiellement composé de roches granitiques d'un grain très-fin, et d'une couche de terre argileuse qui, placée sous la terre végétale, se développe sur toute la portion de l'île où nous nous trouvions alors. Il suit de cette disposition, que l'eau des pluies et des rosées, celle plus abondante des brouillards et des nuages condensés par les montagnes, ne pouvant s'infiltrer dans l'intérieur du sol, sont forcées de couler à sa surface, où elles forment, indépendamment des nombreux ruisseaux dont j'ai parlé, plusieurs étangs et marécages assez étendus pour nourrir quelques poissons d'eau douce.

Les productions végétales et animales, étant les mêmes ici que celles du canal d'Entrecasteaux, ne pouvoient guère nous offrir d'observations nouvelles; j'y reconnus seulement une espèce de kangaroo plus petite que celle de la terre de Diémen, et qui vraisemblablement doit constituer une espèce particulière. J'observai que, parmi les oiseaux, les cygnes noirs et les pélicans, si communs dans le canal, ne se retrouvoient pas dans la baie de l'Aventure, et leur absence me sembla pouvoir dépendre du caractère

moins paisible des eaux de cette baie. Deux squales de 6 à 8 pieds de longueur, furent les seuls poissons nouveaux que j'y pus découvrir : l'un d'eux (*squalus rhinophanes* N.) est remarquable par la transparence extraordinaire de son long museau; l'autre (*squalus cæpedianus* N.) porte sept évents de chaque côté, comme le *squale perlon*; mais il en diffère surtout par le caractère de ses dents, qui m'ont paru présenter des formes et une disposition inconnues jusqu'alors dans la nombreuse famille des requins. Nos collections s'enrichirent aussi de quelques espèces de mollusques, de crustacées et d'insectes nouvelles peu remarquables, si l'on en excepte une très-grande espèce de crabe, et une forficule voisine de la *forficula bi-punctata* Lin., mais qui en diffère par sa couleur rousse, par la présence d'une tache noire vers la pointe des élytres, par le nombre des articulations des antennes, etc. Je la décris sous le nom de forficule antarctique (*forficula antarctica* N.)

Par ce que j'ai dit ailleurs de nos relations avec les habitants de la terre de Diémen, on a pu voir que non-seulement ceux de l'île Bruny appartiennent à la même race, mais encore qu'ils passent alternativement de l'une de ces terres

sur l'autre. Il est probable qu'à l'époque de notre mouillage dans la baie de l'Aventure, ils se trouvoient sur la grande terre, car nous ne pûmes découvrir aucune trace de leur séjour actuel. Il paroît d'ailleurs que cette portion de l'île Bruny est moins fréquentée par eux que celle qui est opposée à la terre de Diémen : ce qui m'a semblé provenir de la rareté, dans la baie de l'Aventure, des grands haliotis, des gros turbos et des larges huîtres qui font la principale nourriture de ces peuplades. En revanche, elle peut, durant l'été, lorsque les sources du canal sont taries, leur fournir toute l'eau dont ils ont besoin. Mais revenons à la suite de notre voyage.

Après avoir doublé l'île Maria par le sud, nous nous rapprochâmes de l'île Schouten (*pl.* 3); dépassant, dans la matinée du 24, le cap Degérando, le cap Tourville, etc., nous nous avançâmes jusqu'à la hauteur du cap Lodi, cherchant à nous tenir près du rivage pour en reconnoître quelques points qui nous avoient échappé lors de notre première route le long de cette côte : mais déjà ces mers orageuses n'étoient plus tenables; plongés dans une brume épaisse, nous avions peine à distinguer les montagnes les plus élevées de la terre de Diémen; et les vagues de

toutes parts brisoient avec fureur contre les flancs granitiques de ces montagnes. D'un autre côté, le tonnerre se faisoit souvent entendre; et, dans la matinée du 3 juin entre autres, il tomba à diverses reprises beaucoup de grêle très-grosse; double circonstance d'autant plus remarquable, que la saison et la constitution actuelle de l'atmosphère étoient moins favorables au développement des phénomènes électriques.

Cependant, le nombre de nos malades augmentoit d'un instant à l'autre; chaque jour l'océan engloutissoit quelques-uns de nos malheureux compagnons; déjà nous ne pouvions plus virer de bord, sans que tout l'équipage ne fût sur le pont, et cet excès de veilles et de fatigues achevoit d'épuiser le petit nombre d'hommes valides qui nous restoient.

Le 2 et le 3 juin le temps devint très-mauvais; les averses se succédoient sans interruption, et les rafales souffloient avec une violence que nous n'avions pas connue jusqu'alors. Le 4, durant tout le jour, le temps fut tellement affreux, que, quelque accoutumés que nous fussions à la fureur des tempêtes, cette dernière nous fit oublier toutes celles qui l'avoient précédée. Jamais les rafales ne s'étoient suivies avec plus de

rapidité; jamais les vagues ne s'étoient montrées plus tumultueuses : notre navire, heurté par elles à chaque instant , sembloit prêt à s'entr'ouvrir sous leur choc; en un clin d'œil, la misaine fut emportée , tout notre bastingage de dessous le vent fut arraché; nos ancres même faillirent être enlevées des bossoirs, malgré la force des amarres qui les y retenoient; il fallut les saisir de nouveau, et les dix hommes qui nous restoient encore de tout l'équipage y furent employés la plus grande partie du jour. Toute la nuit, la tempête se prolongea par des bourrasques suivies et furieuses : la pluie tomboit par torrens; la mer étoit creuse, et nous accabloit de lames énormes; l'obscurité permettoit à peine d'exécuter les manœuvres les plus simples; tout l'intérieur du navire étoit inondé d'eau de mer..... Quatre hommes venoient encore d'entrer à l'hôpital; il n'en restoit plus que six en état de se tenir sur le pont, et les malheureux tomboient eux-mêmes de fatigue et d'épuisement. Tous les entre-ponts, encombrés de malades, retentissoient de leurs cris de douleur : non, jamais un tableau plus déchirant ne s'offrit à l'imagination. La consternation générale ajoutoit à toute son horreur..... Nous étions sur le point de ne pouvoir plus nous di-

riger au milieu des flots : des palans étoient frappés à toutes les manœuvres ; et malgré ce secours , à peine pouvions-nous changer nos voiles.... Depuis trop long-temps sans doute notre commandant avoit différé l'époque de sa relâche..... Il fallut bien se résoudre enfin à quitter ces mers orageuses de l'extrémité du monde austral, et précipiter notre route vers le port Jackson. « Alors, dit le commandant dans son journal, » et le fait n'est que trop véritable, je n'avois » plus que quatre hommes en état de rester sur » le pont, y compris l'officier de quart.... » Qu'on juge, par ce peu de mots, de tout le ravage exercé par le scorbut ! Personne parmi nous n'en étoit exempt ; il n'étoit pas jusqu'aux animaux domestiques qui n'en fussent frappés ; quelques-uns même, et notamment deux lapins et un singe à aigrette, en étoient morts. Au milieu de tant de désastres, notre second médecin, M. Taillefer, s'honora par le dévouement le plus généreux : resté seul en état de prêter des secours efficaces à nos malades, jour et nuit il étoit debout pour les soigner, pour panser leurs plaies, étuver leurs ulcères fongueux et putrides ; il leur servoit à la fois d'infirmier, de médecin, de consolateur et d'ami.... Ces maux qu'il a vus de si près, il en a

lui-même, dans sa dissertation inaugurale, tracé naguère le déplorable tableau; nous allons en emprunter quelques traits. « Tout se réunissoit, » dit M. Taillefer, pour accabler nos malades : » n'ayant pour nourriture qu'une viande en putréfaction, qu'un biscuit rongé par les vers et » par les charançons, qu'une très-petite quantité » d'eau infecte et corrompue; se voyant privés » des moyens curatifs les plus efficaces, resserrés » dans un bâtiment étroit, jouets des vents et de » la mer, et loin encore de toute relâche, leur » mal chaque jour prenoit un nouvel accroissement. Sur leur corps s'élevoient, dans différens » endroits, des tumeurs que recouvroient des » plaques noires; leur peau, dans toute son étendue, offroit, à la naissance des poils, de petites taches rondes, couleur de lie de vin; leurs » articulations se roidissoient; les muscles fléchisseurs sembloient se raccourcir, et tenoient » demi-fléchis les membres des malades. Mais » rien de plus hideux que l'aspect de leur visage : » à cette teinte plombée propre aux scorbutiques, se joignoit la saillie des gencives hors de » la bouche, qui présentoient des points frappés » de mort, et d'autres ulcérés : les malades exhaloient une haleine fétide, qui, lorsqu'elle étoit

» inspirée, sembloit attaquer le principe de la
» vie. Combien de fois, en leur portant les se-
» cours de notre art, n'ai-je pas senti toutes mes
» forces défaillir ! L'état d'anéantissement dans
» lequel étoient ces malheureux n'empêchoit pas
» qu'ils n'eussent tout l'usage de leurs facultés
» intellectuelles ; mais ce n'étoit que pour en sentir
» plus vivement les atteintes du désespoir, etc. »

Le 5 juin, la bourrasque n'avoit pas entièrement cessé ; mais comme nous courions grand large vers le nord, sa violence nous fatiguoit moins. Nous dépassâmes, dans la nuit, la pointe de la Nouvelle-Hollande, désignée, par Cook, sous le nom de *Ram-Head*. Le 7, nous perdîmes le nommé Racine, notre contre-mâitre de cale, l'un des hommes les plus robustes et les plus estimables de notre équipage : il fut abandonné, comme ses camarades, au milieu des vagues impétueuses qui nous poursuivoient depuis si longtemps.

Du 7 au 15 juin, le mauvais temps continua sans interruption. Durant la nuit du 14 au 15, nous eûmes beaucoup de tonnerre, de la grêle très-grosse, et des éclairs si vifs et si multipliés, que la vue en étoit éblouie.

Enfin le 17 au matin on signala, du haut

des mâts, un navire qui, courant à contre-bord de nous, sembloit chercher à nous rallier : bientôt nous l'eûmes par notre travers; et le capitaine s'étant rendu de suite à notre bord, nous apprîmes que depuis deux jours seulement il étoit parti du port Jackson, pour aller sur les côtes de la Nouvelle-Zélande faire la pêche de la baleine; que M. Flinders se trouvoit depuis quelque temps dans ce port; que *le Naturaliste* y avoit relâché pendant plusieurs jours, et en étoit ensuite reparti pour aller à notre recherche; que le canot que nous avions été contraints d'abandonner sur la côte orientale de la terre de Diémen, avoit été recueilli par un navire anglois du port Jackson; qu'il se trouvoit maintenant, ainsi que son équipage, à bord du *Naturaliste*; que nous étions attendus nous-mêmes avec impatience dans la colonie, où des ordres du gouvernement anglois avoient été reçus pour que nous fussions traités avec les plus grands égards; que nous y trouverions tous les secours dont nous avions besoin. Nous apprîmes enfin que depuis quelques jours seulement on avoit reçu l'annonce officielle de la conclusion de la paix entre la France et l'Angleterre : à la nouvelle de ce grand événement, les cris de la

douleur furent un instant suspendus pour laisser éclater les transports de la plus vive allégresse.

Cependant, depuis plusieurs jours, nous nous trouvions par le travers du port Jackson, sans pouvoir, à cause de la foiblesse de nos matelots, exécuter les manœuvres nécessaires pour y entrer..... Quelle ne fut donc pas la commune joie, lorsque, dans la journée du 20, nous aperçûmes une chaloupe angloise qui se dirigeoit vers nous! Nous apprîmes de l'officier qui la commandoit, que depuis trois jours nous avions été signalés par la vigie de la côte; que M. le gouverneur ayant bien jugé, par nos manœuvres, que nous avions besoin de secours pressans, avoit expédié cette chaloupe avec un pilote et les hommes nécessaires pour nous entrer dans le port..... Nous ne tardâmes pas, grâce à ce puissant renfort, à nous y trouver mouillés.

Ainsi se termina cette longue navigation, l'une des plus meurtrières dont les fastes de la marine aient conservé l'histoire, et qui faillit entraîner la perte totale de notre équipage. A cette époque, en effet, presque tous nos scorbutiques se trouvoient si mal, qu'il auroit infailliblement suffi de quelques jours pour en enlever la moitié : deux d'entre eux périrent même

encore le lendemain de notre mouillage; mais, ces malheureux exceptés, tous les autres se rétablirent avec une promptitude qui tient véritablement du prodige : il n'en mourut pas un, et quelques jours suffirent pour rendre à la santé des hommes véritablement placés sur le bord de la tombe. Quel peut donc être cet effet magique de la terre et des végétaux sur une maladie contre laquelle la médecine déploie en vain, à bord des vaisseaux, toutes ses ressources les plus actives, toutes ses préparations les plus énergiques?.....

Heureusement les moyens de prévenir ces épidémies désastreuses sont mieux connus : la physique, la chimie, ont prêté d'utiles secours à l'hygiène navale; Cook, Bougainville, la Pérouse, Marchand, Vancouver, ont montré, durant les navigations les plus longues, tout ce qu'il étoit possible d'obtenir, pour la santé des équipages, des soins apportés au choix des aliments, à leur préparation, à la propreté des hommes et des vaisseaux, au sage emploi du temps, etc., etc; et lorsqu'on vient à se rappeler tous les ravages qu'exerçoit jadis le scorbut à bord des navires européens, on se sent pénétré de reconnaissance pour ces médecins géné-

reux, pour ces marins éclairés, à qui l'art de la navigation doit tous les perfectionnemens dont elle s'est enrichie dans ces temps modernes. Qu'on parcoure, en effet, les relations anciennes des voyages; partout les tableaux les plus déchirans viennent s'offrir au lecteur : ce n'étoit pas

De tous ces ouvrages publiés dans ces derniers temps sur le scorbut, il n'en est aucun, suivant moi, qui contienne autant d'idées utiles et nouvelles que celui qui a pour titre, *Réflexions sommaires sur le Scorbut*, par M. Kéraudren, Inspecteur du service de santé de la marine.

Jamais la différence du scorbut de terre d'avec celui de mer n'avoit été mieux saisie, mieux exposée; jamais les causes du scorbut marin n'avoient été développées d'une manière plus précise. La classification nosologique de cette affection, subordonnée jusqu'à ce jour à des idées hypothétiques, se trouve ramenée par M. Kéraudren à ses véritables principes, ceux des phénomènes généraux et particuliers de la maladie : d'où l'auteur conclut, avec raison, ce me semble, que le scorbut *est une maladie atonique du système vasculaire*.

Dans le paragraphe qui traite des moyens de prévenir et de guérir le scorbut, on retrouve les idées les plus saines, les rapprochemens les plus utiles, les aperçus les plus ingénieux. La théorie de l'auteur sur le principe d'action des végétaux frais contre le scorbut, me paroît être à la fois la plus simple, la plus lumineuse et la plus probable de toutes celles qui ont été jusqu'à ce jour proposées sur cet objet.

seulement dans les navigations lointaines que le cruel scorbut détruisoit les équipages; les plus courtes traversées suffisoient pour le développer; souvent même les bâtimens partis d'Europe en étoient accablés avant d'avoir atteint les régions équatoriales. Ainsi furent dévastés les vaisseaux, les escadres ou les flottes de Moleenaar, de Houttmann, de Sébald de Wert et d'Olivier de Noort, en 1598¹; de Van-der-Hagen,

¹ A cette même époque, les navires anglois n'étoient pas moins maltraités par le scorbut que les flottes hollandaises. En effet, sur la fin de l'année 1598, deux vaisseaux et un yacht étant partis d'Angleterre pour les Indes orientales, cette maladie ne tarda pas à se manifester à leur bord; on fut successivement obligé d'abandonner l'yacht, de brûler un des vaisseaux, de réunir les équipages sur le troisième. Mais ce dernier bâtiment lui-même, ne pouvant plus être manœuvré, faute de monde, vint échouer sur la côte de l'île Bontan, proche de Malaca, où tout le reste de l'équipage mourut, hormis sept hommes, dont deux noirs. (*Voyage* de Wolphart Hermansen, page 370.)

Dans des temps plus modernes, les mêmes causes de destruction produisirent des effets non moins terribles à bord de la flotte de l'amiral Vernon, lors du siège de Carthagène en Amérique. Plus récemment encore, l'armée navale d'Angleterre chargée de la conquête de la Havane, fut horriblement ravagée par ce fléau; des bataillons entiers

en 1599; de Van-Neck et de l'expédition d'Achin, en 1600; de Matelief, en 1605; de Verhoeven, en 1607; de Nassau, en 1624; de Hagenaar, en 1631, etc. etc.

Heureusement ces calamités, dont il seroit facile d'étendre l'énumération, sont de nos jours aussi rares qu'elles étoient fréquentes à ces époques reculées; et dans tous les cas malheureux de ce genre que l'histoire moderne a pu nous offrir, on retrouve l'origine du scorbut dans l'oubli ou dans la négligence des moyens préservatifs consacrés par la saine médecine et par l'expérience des plus illustres navigateurs : on en voit surtout un effrayant exemple dans la célèbre flotte de l'amiral Anson; les désastres des vaisseaux *l'Iphigénie*, *le Nootka*, *le Friendship*, *l'Alexandre*, en ont offert dans ces dernières années de nouvelles preuves..... Enfin, nos propres malheurs pourront fournir une grande et terrible leçon aux navigateurs : ces malheurs, en effet, n'eurent d'autre cause que le mépris

furent anéantis : il n'échappa que trente-six hommes du régiment du général Weble, composé de huit cents hommes d'élite et l'un des plus beaux corps de l'armée anglaise; le scorbut seul avoit dévoré tout le reste.....

de notre chef pour les précautions les plus indispensables à la santé des hommes : il méconnut les ordres généreux du gouvernement à cet égard ; il dédaigna les instructions qui lui avoient été remises en Europe ; il fit peser, à toutes les époques du voyage, les privations les plus horribles sur son équipage et sur ses malades..... Ah ! puisse au moins sa faute être utile à ses successeurs, et leur épargner des regrets et des remords ! Puissent tous les marins de ma patrie se persuader enfin que les soins donnés à la conservation des équipages, n'intéressent pas seulement le succès de leurs entreprises et la cause de l'humanité, mais qu'ils se rattachent encore essentiellement à la gloire de leur corps, à la prospérité de leur pays ! Puisse toujours être présente à leur pensée, cette phrase bien remarquable d'un des plus habiles navigateurs anglois de ces derniers temps : « C'est à cet *inestimable* progrès de l'hygiène navale, dit Van-couver, que l'Angleterre doit, *en grande partie*, le haut rang qu'elle tient aujourd'hui parmi les nations. »

CHAPITRE XVII.

OPÉRATIONS DU NATURALISTE DANS LE DÉTROIT DE BANKS.

Du 8 au 19 mars 1802.

LE lecteur se rappellera, sans doute, la séparation du *Naturaliste* et du *Géographe* sur la côte orientale de la terre de Diémen. Avant de présenter les détails de notre séjour au port Jackson, où *le Naturaliste* rentra peu de jours après notre arrivée, il me paroît indispensable, pour ne pas intervertir l'ordre des événements, d'exposer d'abord les résultats de ses travaux particuliers pendant cette dernière partie de sa navigation. MM. Boullanger, Freycinet et Bailly seront ici mes guides et les narrateurs principaux des événements que je dois faire connoître.

« Malgré tous les soins que nous avons pris
» pour suivre la route que *le Géographe* nous
» avoit paru faire, nous ne pûmes cependant
» pas, dit M. Freycinet, le conserver à vue. La
» marche supérieure de ce bâtiment, la multi-

» plicité des routes qu'il fit sans nous en indi-
» quer aucune par les signaux d'usage, le mau-
» vais temps enfin que nous eûmes durant toute
» cette même nuit, sont autant de raisons suffi-
» santes pour expliquer cette séparation.

» Le 8 mars, nous poussâmes la bordée de
» terre, dans l'espoir de découvrir *le Géographe*.
» A quatre heures du soir nos vigies ayant aperçu
» une voile dans l'est-sud-est, nous ne crûmes pas
» devoir douter que ce ne fût notre conserve, et
» nous manœuvrâmes de manière à pouvoir la
» rallier : mais en approchant, nous reconnûmes
» que c'étoit une goëlette anglaise. Le capitaine
» nous apprit qu'elle se nommoit *l'Endeavour* ;
» que, partie depuis quatorze jours du port Jack-
» son, elle alloit à l'île Maria faire la pêche des
» phoques. Cette goëlette avoit été construite
» dans le port d'où elle sortoit; sa coque étoit en
» bois de casuarina, et sa mâture en eucalyptus.
» Après avoir donné à ce navire quelques ren-
» seignemens sur les parages où il pouvoit es-
» pérer de trouver un plus grand nombre de
» phoques, nous le quittâmes pour continuer
» notre recherche.

» Le 10, de grand matin, nous aperçûmes un
» second bâtiment sous voiles, faisant route aux

» mêmes amures que nous; nous reconnûmes
» un brig anglois : bientôt il en partit une em-
» barcation qui se dirigea sur nous.... Quelle ne
» fut pas notre surprise en reconnoissant le canot
» du *Géographe*, portant MM. Boullanger, Mau-
» rouard et les huit matelots qui les avoient
» suivis ! Avec quel empressement n'accueillîmes-
» nous pas ces compagnons, sur le sort desquels
» nous n'avions eu jusqu'alors aucune inquié-
» tude, persuadés que nous étions qu'ils avoient
» rejoint leur navire dans la soirée du 6 mars ,
» mais dont la fin eût été si déplorable, sans la
» rencontre heureuse que le hasard leur avoit
» procurée !

» Nous apprîmes de M. Boullanger qu'après
» avoir cherché vainement, dans la soirée du 6
» mars, à rejoindre *le Géographe*, ils avoient pris
» le parti, M. Maurouard et lui, de venir mouil-
» ler à l'abri de la côte; que la journée du 7 avoit
» été employée par eux à prolonger le rivage, et
» à continuer les opérations géographiques de la
» veille; que, forcés de passer encore la nuit en
» mer, ils avoient eu beaucoup à souffrir du
» froid, de la pluie et d'une brise violente du
» sud-ouest. — Notre situation à cette époque
» étoit horrible, dit M. Boullanger : le peu de

» vivres et d'eau que nous avions reçus pour
» un jour en partant du navire, étoient épu-
» sés; nous tombions de fatigue; nous étions
» accablés d'insomnie, pénétrés d'eau de mer,
» en proie, dans un foible esquif, à toute la fu-
» reur d'une mer orageuse, livrés à l'inquiétude
» la plus cruelle sur une séparation dont le
» terme sembloit chaque jour se reculer devant
» nous.

» Le 8 mars, nos compagnons, en continuant
» de se porter vers le nord, rencontrèrent une
» grande troupe de cormorans; ils en tuèrent
» quelques-uns; et pour comble de bonheur, ils
» découvrirent l'*île Maurouard* (pl. 3), sur la-
» quelle ils purent renouveler leur provision
» d'eau douce : ils y passèrent la nuit pour ré-
» parer leurs forces épuisées.

» Le 9, à la pointe du jour, ils poursuivirent
» leur navigation au nord, rangeant la terre de
» très-près, et continuant leurs opérations géo-
» graphiques avec un dévouement bien hono-
» rable dans de telles circonstances. A quatre
» heures et demie du soir ils eurent la vue des
» îles Furneaux; à cinq heures ils mouillèrent
» pour passer la nuit sous la protection des ro-
» chers singuliers qu'on a décrits dans le cha-

» pitre XIV. A peine ils venoient d'exécuter cette
» manœuvre, qu'ils aperçurent un bâtiment sous
» voile; ils appareillèrent aussitôt et le joignirent :
» c'étoit le brig anglois *le Harrington*, du port
» de 200 tonneaux, commandé par le capitaine
» Campbell.

— Cet Anglois généreux, continue M. Boul-
» langer, nous accueillit de la manière la plus
» obligeante, et se prêta de la meilleure grâce du
» monde aux diverses demandes que nous lui
» fîmes, tant pour nous que pour notre équi-
» page. Nous avions le plus grand besoin de vi-
» vres et de repos : nous trouvâmes auprès du
» capitaine Campbell tout ce que nous pouvions
» désirer; on nous servit d'excellentes salaisons,
» des pommes-de-terre du port Jackson, et du
» biscuit qui y avoit été fabriqué. Le brig qu'il
» commandoit avoit été construit dans les chan-
» tiers de cette colonie, et il étoit venu dans le
» détroit de Banks pour y charger des peaux de
» phoques rassemblées sur divers points par des
» hommes établis à cet effet sur les îles Furneaux,
» l'île King, etc. Néanmoins le capitaine Camp-
» bell offrit obligeamment de nous conduire au
» port Jackson, si, durant le peu de jours qu'il
» destinoit à visiter la rivière Dalrymple et le

» port Western, nous n'avions pas eu connois-
» sance de nos bâtimens. Il nous proposa de nous
» déposer, en attendant, sur les îles Furneaux,
» où il viendrait nous reprendre à l'époque indi-
» quée. Nous remerciâmes beaucoup M. Camp-
» bell de son extrême complaisance, en lui fai-
» sant observer toutefois que nous ne pouvions
» nous résoudre à abandonner sitôt la recherche
» de nos navires; qu'en croisant encore une quin-
» zaine de jours à l'entrée du détroit, nous avions
» l'espoir de les y rejoindre; que nous le priions
» en conséquence de nous faire délivrer une
» quantité de vivres suffisante pour cet intervalle
» de temps, et pour que nous pussions nous
» rendre ensuite au port Jackson, au cas où notre
» attente viendrait à être trompée. Non-seule-
» ment le généreux capitaine s'empressa de nous
» satisfaire sur tous les points, mais encore il
» nous offrit de lui-même bien au-delà de ce que
» nous aurions osé désirer; il nous promit une
» carte, des tables de la déclinaison du soleil,
» dont nous avions besoin pour diriger notre
» route, ainsi qu'une provision de poudre et de
» plomb de chasse.

» Toutes ces dispositions étant ainsi réglées
» avec M. Campbell, nous passâmes agréablement

» et commodément la nuit à bord du *Harrington*,
» pénétrés tous de la reconnaissance la plus vive
» pour tant d'attentions et de générosité. De tels
» procédés recevoient un nouveau prix à nos
» yeux, de la situation politique de nos deux
» nations en Europe, le capitaine anglois nous
» ayant appris lui-même que la guerre se pour-
» suivait avec plus de fureur que jamais.

» Le 10 mars au matin, nous nous disposions
» à quitter M. Campbell pour établir notre croi-
» sière devant le détroit de Banks, lorsque, du
» haut des mâts, on aperçut un gros navire, que
» nous ne tardâmes pas à reconnoître pour le
» *Naturaliste* : prenant alors congé de nos hôtes,
» nous nous rembarquâmes dans notre canot
» pour nous rapprocher du vaisseau françois, sur
» lequel nous arrivâmes peu de temps après; heu-
» reux d'avoir ainsi échappé aux malheurs de
» toute espèce qu'une séparation de ce genre de-
» voit entraîner à sa suite! »

Le récit de M. Boullanger ne permettant pas de douter que le *Géographe* ne fût encore vers le sud, le capitaine Hamelin se résolut à l'attendre dans le détroit de Banks; en conséquence de cette décision, il vint mouiller, dans la soirée du 10 mars, auprès de l'île Swan. Le 11, à la

pointe du jour, MM. Boullanger, Freycinet et Saint-Cricq furent envoyés au cap Portland; pour en fixer avec soin la position géographique. Le 12, MM. Maurouard et Boullanger furent expédiés avec le canot du *Géographe*, pour retourner au sud compléter la reconnaissance de la partie de côte comprise entre l'île Swan et la *pointe du Naturaliste*, où ils avoient terminé leurs relèvemens. Enfin le 13, à huit heures et demie du soir, M. Faure partit dans le grand canot du *Naturaliste*, pour aller visiter la baie de Kent : M. Bailly l'accompagnait.

« Le 14, dit M. Freycinet, les vents ayant
» passé du nord-est à l'est-sud-est, se mirent à
» souffler avec une telle violence, que l'inquié-
» tude fut générale sur le sort des embarcations
» qui venoient de partir : bientôt il nous fallut
» craindre pour nous-mêmes. A quatre heures
» du soir, le câble de bâbord rompit; on laissa
» tomber aussitôt l'ancre de tribord, en em-
» ployant toutes les précautions d'usage, c'est-
» à-dire en se servant de *bosses cassantes* frap-
» pées sur le câble; mais à peine avions-nous étalé
» dessus, que ce câble rompit lui-même, et dans
» un instant deux de nos grosses ancres furent
» ainsi perdues. Il nous fallut appareiller et fuir

» précipitamment ce dangereux mouillage, mal-
» gré les périls auxquels nous livrions nos canots
» en les abandonnant. La tempête se prolongea
» jusqu'au 18 mars; et durant tout ce temps,
» nous ne cessâmes de louvoyer dans le détroit,
» le capitaine Hamelin aimant mieux courir des
» chances hasardeuses, que de laisser périr ses
» embarcations, dont les besoins lui étoient
» connus. »

Dans la journée du 18, ces embarcations étant venues le rejoindre, M. Hamelin se rapprocha de Waterhouse pour y chercher *le Géographe*. Cette démarche ayant été sans succès, il se reporta de nouveau sur l'île Swan, afin de draguer ses ancres; mais il ne put, malgré tous ses soins, en retrouver aucun indice : alors il forma le projet de croiser pendant quelques jours à l'ouverture du détroit de Bass, se proposant d'aller ensuite chercher directement au sud *le Géographe*, qu'il avoit toutes les raisons possibles de croire y être encore. Mais avant d'y retourner avec lui, hâtons-nous d'exposer les résultats intéressans de la mission de M. Faure aux îles Furneaux; son compagnon, M. Bailly, nous en fournira tous les détails.

Expédiés, comme nous l'avons dit précédem-

ment dans la soirée du 13 mars, pour aller reconnoître la baie de Kent (*pl.* 3), située entre les îles Furneaux, l'île Clarke et l'île Préservation, MM. Faure et Bailly naviguèrent durant toute la nuit au milieu des brumes. Le lendemain, en louvoyant pour gagner la dernière de ces îles, ils perdirent leur mât de misaine, qui fut brisé par la force des vents; favorisés toutefois par de forts courans, ils atteignirent l'île sur laquelle ils se dirigeoient.

« L'île Préservation, ainsi nommée, rapporte
» M. Bailly, de sa situation à l'entrée de la
» baie de Kent, qu'elle protège contre les vents
» d'ouest, est entourée d'un grand nombre de
» roches et d'îlots qui servent de retraite à des
» phoques sans nombre. Elle-même n'est autre
» chose qu'un large plateau granitique, élevé de
» 100 pieds environ au-dessus du niveau de la
» mer : la côte en est presque partout découpée
» en une infinité de petites anses sablonneuses,
» mais devant lesquelles on trouve un grand
» nombre de roches où la mer vient briser avec
» fureur, et qui semblent placées tout exprès
» pour interdire l'entrée de ces anses protec-
» trices. La plupart de ces rochers forment des
» brisans recouverts à peine de quelques pieds

» d'eau ; les autres s'élèvent à peu de hauteur au-
» dessus de la surface de la mer.

» La roche granitique dont se compose la sub-
» stance entière de l'île Préservation , poursuit
» M. Bailly , est recouverte d'une couche de terre
» peu profonde , mais qui suffit cependant à la
» nourriture de quelques petits arbrisseaux et
» d'une herbe assez épaisse. Sous cette herbe ha-
» bite un nombre prodigieux de manchots de
» couleur blanche et bleue (*aptenodytes minor*,
» *Forst.*). Ces oiseaux sont nichés deux à deux
» dans des terriers formés par les racines des ar-
» brisseaux et par une espèce de plante grasse
» qui recouvre la presque - totalité de l'île. En
» quelques lieux , où les plantes manquent , ils
» creusent leur trou dans le sol. La marche en
» de tels endroits est difficile et fatigante , parce
» que le terrain , criblé , pour ainsi dire , de toutes
» parts , s'effondre à chaque instant sous le poids
» du voyageur , qui s'y enfonce jusqu'aux genoux.
» Durant tout le jour les manchots restent tapis
» et comme engourdis dans leur gîte ; mais aussi-
» tôt que la nuit arrive ils se précipitent en
» foule vers le rivage de la mer pour y chercher
» le poisson et les autres animaux dont ils se
» nourrissent : ce n'est qu'à la pointe du jour

» qu'ils rentrent dans leurs asiles. Pour s'y pro-
» curer sans doute une plus douce chaleur, ils
» les tapissent de feuilles sèches et de plumes ;
» c'est là qu'ils élèvent leurs petits jusqu'au mo-
» ment où ceux-ci, devenus assez forts pour mar-
» cher jusqu'au rivage, peuvent se suffire à eux-
» mêmes. Ces oiseaux sont peu farouches, et ne
» se défendent qu'en cherchant à donner quelques
» coups de bec à ceux qui veulent les prendre :
» ils paroissent aimer beaucoup la chaleur, car
» durant la nuit ils accouroient en foule vers nos
» feux, et s'exposaient souvent à être brûlés. Un
» de nos matelots qui se trouvoit enveloppé d'une
» couverture fut entre autres tellement assailli
» par eux, qu'il ne put fermer l'œil ; ces animaux
» cherchoient, avec une inconcevable opiniâ-
» treté, à s'introduire entre lui et sa couverture ;
» et quoique de colère il en eût tué plusieurs,
» sans cesse il en revenoit d'autres à la charge.
» Ces oiseaux ont un cri très-aigu, analogue à
» celui du canard. Comme nous n'étions pas dans
» le temps de la ponte, nous ne pûmes trouver
» aucun œuf ; mais presque tous les nids conte-
» noient deux petits assez forts et déjà garnis
» de plumes : cette circonstance sembleroit indi-
» quer que chaque couvée pour cette espèce de

» manchots n'est pas plus nombreuse. La chair
» en est d'ailleurs très-désagréable à manger :
» leur graisse est une espèce d'huile qui se li-
» quéfie à la plus légère chaleur, mais qu'elle pé-
» nétrant toute la substance de l'animal, lui com-
» munique une saveur huileuse et une odeur
» nauséabonde. Cuits ou plutôt grillés sur les
» charbons ardents, les manchots acquièrent un
» goût peu différent de celui des harengs saurs ;
» et c'est la seule manière dont nous les ayons
» trouvés mangeables.

» La côte nord-est de l'île Préservation est en
» même temps la plus saine et celle qui présente
» un meilleur abri ; la côte du sud, au contraire,
» est toute hérissée de brisans et de récifs qui
» la rendent inabordable. Une grande quantité
» de débris de navires de diverses grandeurs,
» disséminés sur toute la circonférence de l'île,
» attestent la fréquence des tempêtes et leurs
» déplorables effets. Le naufrage du *Sydney*, vais-
»seau qui appartenait à la colonie du port
» Jackson, est remarquable surtout par les cir-
» constances suivantes. De tout l'équipage, dix-
» sept hommes seulement s'étoient sauvés. Après
» être restés quelque temps sur l'île Préserva-
» tion, ils résolurent de gagner le continent de

» la Nouvelle-Hollande, et de retourner par
» terre au port Jackson. Ils parvinrent effecti-
» vement à se réunir tous au promontoire de
» Wilson; de là ils se mirent en marche pour
» l'établissement anglois, qui étoit distant d'envi-
» ron cent soixante lieues. Dans la route, ils eu-
» rent à lutter contre toutes les horreurs de la faim
» et de la soif: ils furent surtout inquiétés par
» les hordes de sauvages qui peuplent ces tristes
» bords, et il leur fallut soutenir plusieurs com-
» bats contre ces hommes farouches. A travers
» tant d'obstacles et de dangers, trois de ces
» malheureux parvinrent à gagner le terme de
» leur voyage; les quatorze autres avoient péri
» sous les traits des sauvages ou dans les fatigues
» de la route.

» De toutes les observations géologiques que
» peut offrir l'île Préservation, il n'en est pas de
» plus remarquable que celle dont je vais parler.
» Dans la partie sud de l'île, la plus sauvage et
» la plus stérile, sur des espèces de buttes assez
» élevées on voit de gros blocs de granit isolés,
» s'élevant au-dessus du sol, sur lequel ils repo-
» sent comme en équilibre et sans y paroître
» adhérens.

» Dans quelques endroits de l'île, dans ceux

» surtout où viennent aboutir les sinuosités du
» terrain, sont de petits espaces tapissés d'une
» verdure agréable, entretenue par l'humidité
» plus grande de ces lieux déclives. Là vivent
» en paix, et sans crainte d'être troublées par
» les hommes, des oies d'une espèce particulière
» à ces rivages : elles sont d'une couleur brune
» assez uniforme, et parsemées de taches ron-
» des d'environ un centimètre de diamètre, de
» la même couleur que le reste du corps,
» mais d'une nuance plus foncée. Ces oies sont
» peu farouches, et se laissoient si facilement
» approcher, que nous pûmes nous en procurer
» sans peine une quantité assez grande pour
» nous nourrir pendant les deux jours que nous
» passâmes sur l'île. Ce n'étoit cependant pas,
» je pense, la première fois qu'elles se trou-
» voient attaquées dans leur paisible retraite;
» car à peu de distance du point où ces animaux
» étoient le plus nombreux, nous rencontrâmes
» les débris de plusieurs cabanes construites avec
» des perches liées les unes aux autres par des
» cordes de chanvre, et qui sans doute avoient
» servi d'asile à quelques-uns des malheureux
» naufragés, dont les navires présentoient de tou-
» tes parts d'effrayans débris.

» Au sommet des plus grands arbres de l'île
» Préservation, et ces arbres n'ont pas plus de
» 12 pieds de hauteur, on trouve des nids d'oi-
» seaux formés par l'assemblage de petits mor-
» ceaux de bois entrelacés avec soin. Ces nids
» ont environ 3 pieds de diamètre, et plus d'un
» pied d'épaisseur; ils sont assez solides pour
» supporter un homme, ainsi que j'en ai fait
» moi-même l'expérience : ils étoient tous aban-
» donnés à l'époque où nous nous trouvions sur
» ces rivages, mais une couche épaisse de fiente
» les couvroit encore.

» Cependant la fureur des vents qui nous re-
» tenoit sur l'île Préservation s'étoit assoupie,
» la pluie même avoit entièrement cessé : nous
» nous empressâmes donc de partir, et le 15
» mars au matin nous fîmes route pour la baie
» de Kent. A midi nous nous trouvions sur la
» côte nord-ouest de l'île Clarke : nous y dé-
» barquâmes un instant. De grosses roches de
» granit détachées du sol en forment le rivage;
» on y voit peu d'arbres élevés, mais bien une
» très-grande quantité d'arbrisseaux et de sous-
» arbrisseaux. Il fallut, pour s'avancer à quelque
» distance de la côte, gravir contre d'énormes
» blocs de roches, dont la nudité atteste la vio-

» lence des vents qui règnent dans ces parages.

» Nous ne tardâmes pas à repartir de l'île
» Clarke (*pl.* 3), et peu de temps après nous
» nous trouvâmes à l'ouverture de la baie de
» Kent. Les terres qui bordent cette baie sont
» hautes dans la partie de l'est et dans celle de
» l'ouest : celles du fond, au contraire, sont
» basses, sablonneuses et bien boisées ; elles pa-
» roissent former un isthme étroit, et sous ce
» rapport la constitution de cette partie des
» îles Furneaux ressemble parfaitement à celle
» de la presqu'île Freycinet, de l'île Maria, de
» la presqu'île Forestier, etc. La baie de Kent
» est bien loin d'offrir tous les avantages qu'on
» croiroit pouvoir attendre de sa position et
» de sa grandeur : en effet, un banc de sable,
» sur lequel il n'y a pas assez d'eau même pour
» un canot, en obstrue toute la partie orientale,
» et occupe vers ce point à peu près la moitié
» de l'étendue totale de la baie. Du côté de
» l'ouest sont des rochers qui rendent la navi-
» gation dangereuse et le mouillage même dif-
» ficile ; et si l'on ajoute que cette grande baie
» se trouve presque entièrement ouverte aux
» vents du sud, les plus orageux de ces mers
» australes, on conviendra sans doute qu'elle

» ne sauroit jamais être d'une grande utilité
» pour la navigation.

» Il n'en est pas ainsi de l'espèce de petit port
» compris entre l'île Clarke, l'île Préservation
» et la plus méridionale des îles Furneaux; il
» est commode et sûr : son étendue est d'environ
» 3 milles de longueur sur un mille et demi de
» largeur moyenne; une profondeur de 6 à 15
» brasses, fond de sable et de vase, y promet
» partout un bon mouillage; enfin, il se trouve
» tellement environné par les terres voisines,
» qu'il seroit parfaitement défendu contre tous
» les vents, si ceux de l'est à l'ouest, en passant
» par le sud, ne pouvoient pas s'y faire sentir
» quelquefois avec violence, les terres qui leur
» sont opposées étant très-basses. La mer cepen-
» dant ne paroît pas devoir y être jamais bien
» mauvaise; car, quoique nous nous y trouvas-
» sions nous-mêmes par un vent forcé, le débar-
» quement fut toujours facile dans toutes les
» parties du port. Je ne doute donc pas que lors-
» que les passes de l'est auront été mieux con-
» nues, ce port ne soit souvent fréquenté par
» les pêcheurs, sa disposition étant telle, que,
» par toutes les directions de vents, on peut y
» entrer et en sortir avec vent large. A l'égard

» de l'eau douce, elle manque absolument sur
» l'île Préservation et sur l'île Clarke; j'ignore
» même si l'île Furneaux pourroit en fournir;
» mais toute la partie de cette île qui avoisine
» le port que je décris, étant couverte de hautes
» montagnes très - bien boisées, et cette côte
» étant découpée en baies profondes, je suis
» porté à croire que des recherches dirigées sur
» ce point y feroient découvrir une ou plusieurs
» sources suffisantes pour les besoins des naviga-
» teurs. Mais revenons à la suite de notre voyage.

» En nous éloignant de la baie de Kent, nous
» portâmes sur la côte nord de l'île Clarke, où
» nous débarquâmes à l'entrée de la nuit : cette
» côte est basse, formée de roches disposées en
» bancs verticaux et parallèles entre eux et au
» rivage.

» A quelques pas de la mer, la terre est cou-
» verte d'arbustes et d'arbrisseaux; mais on n'y
» voit pas de grands arbres comme sur la partie
» des îles Furneaux opposée à l'île Clarke : nous
» n'y avons trouvé non plus aucune trace d'eau
» douce, et nous en fûmes d'autant moins éton-
» nés, que cette île, ainsi que nous l'avons dit
» précédemment, n'est qu'un plateau granitique
» peu élevé au-dessus de la mer, et revêtu à

» peine d'une foible couche de terre végétale.
» Ces tristes rivages, comme ceux de l'île Préservation, étoient semés de débris de navires, parmi lesquels nous distinguâmes surtout un affût de canon et des fragmens de caisse à la marque de la compagnie angloise des Indes orientales. On trouve sur cette île une grande quantité de phoques de moyenne grandeur; les roches et les îlots qui l'environnent en sont couverts : la chasse de ces animaux seroit donc aussi facile qu'avantageuse sur ce point, et les Anglois sans doute ne tarderont pas à s'y porter pour exploiter cette branche de commerce.

» Le 17 mars au matin, nous appareillâmes pour aller rejoindre *le Naturaliste* au mouillage où nous l'avions laissé : mais ce bâtiment ne s'y étant pas trouvé, contre notre attente, et la brume épaisse qui surchargeoit l'atmosphère ne nous permettant pas de tenir plus longtemps le large, nous débarquâmes sur l'île Swan (*pl.* 3). Cette île, placée à l'entrée du détroit de Banks, est basse; son sol est formé d'une roche granitique noire, amphibolique, sur laquelle se développent des monticules de sable qui recouvrent presque entièrement la

» surface de l'île : ces monticules produisent
» quelques arbrisseaux. De belles grèves per-
» mettent d'aborder facilement, et offrent des
» anses assez sûres pour des canots et d'autres
» petites embarcations. Les phoques abondent
» sur les côtes de cette île : on y trouve aussi un
» grand nombre d'oies sauvages, de la même
» espèce que celles de l'île Préservation. A la vé-
» rité, nous n'y avons pas vu d'eau courante ;
» mais nous nous sommes procuré facilement
» toute celle dont nous pouvions avoir besoin,
» en creusant un puits de quelques pieds de
» profondeur dans un bas-fond où nous suppo-
» sâmes, d'après la constitution du pays, que les
» eaux des terrains voisins devoient se rendre.

» Après avoir pris quelques heures de repos
» sur l'île Swan, nous en repartîmes pour aller à
» Waterhouse (*pl.* 3), lieu de notre rendez-vous
» avec le *Naturaliste*. Bientôt nous doublâmes le
» cap Portland ; c'est une terre basse, couverte de
» broussailles ; le sol cependant en est granitique :
» on y voit un vaste emplacement qui, dans les
» grandes marées et les tempêtes, doit être couvert
» des eaux de la mer ; c'est du moins ce que nous
» crûmes devoir penser, en voyant ce sol dénué
» d'arbres, tout couvert de vase et de sel marin.

» Cette partie de la terre de Diémen est habitée
» par une grande quantité de petits animaux assez
» semblables aux kanguroos-rats : nous en primes
» un, qui malheureusement n'a pas été conservé.
» A quelque distance dans l'intérieur on voit des
» forêts formées de très-beaux arbres, et qui s'é-
» tendent à perte de vue. Le pays est plat jusqu'à
» la distance de 5 ou 6 lieues du bord de la mer;
» mais à cet éloignement on découvre des mon-
» tagnes élevées, qui semblent former une chaîne
» courant du sud-est au nord-ouest. Toute la côte
» qui borde le cap dans l'est est assez difficile à
» approcher, à cause des îlots qui la bordent, et
» que la mer recouvre à peine. A l'ouest du cap
» Portland, il y a une grande baie, qui semble
» promettre un bon mouillage contre les vents
» de l'est, du sud-est, du sud et du sud-ouest; le
» fond y est assez considérable, et le débarque-
» ment facile.

» L'île Waterhouse, sur laquelle nous arrivâ-
» mes à six heures du soir, a l'apparence d'un
» plateau élevé de 150 à 200 pieds au-dessus du
» niveau de la mer, s'étendant en pente du côté
» de l'est, du nord et de l'ouest, mais coupé à pic
» du côté du sud. La partie intérieure du sol est
» composée d'un granit noir amphibolique, sem-

» blable à celui qui se trouve au cap Portland et
» à l'île Swan : sur ce granit reposent des lits de
» grès horizontaux. Toute la partie supérieure du
» plateau est couverte d'arbres, tandis que les
» pentes ne présentent que des arbrisseaux très-
» rapprochés entre eux, surtout dans les parties
» qui forment des ravins. Ces arbrisseaux entre-
» tiennent la terre dans un état d'humidité habi-
» tuel; on voit couler sous leur ombrage un grand
» nombre de filets d'eau douce, susceptibles de
» fournir aux besoins des hommes établis sur cette
» île. Nous y avons vu une grande quantité de
» manchots, semblables à ceux de l'île Préserva-
» tion, outre une espèce de petits animaux que
» l'équipage ne manqua pas d'appeler des rats,
» mais que tout annonce devoir appartenir à un
» genre ou même à un ordre bien différent. Ces
» animaux ont le poil long et soyeux; leur cou-
» leur est d'un gris jaunâtre; ils sont d'ailleurs si
» peu farouches, qu'ils venoient jusqu'au milieu
» de nous manger les débris de nos repas. L'un
» de nos matelots en prit un avec la main, sans
» que l'animal parût s'en effrayer. Waterhouse
» est fréquentée par un grand nombre de pho-
» ques, dont quelques-uns sont d'une grosseur
» énorme. On y voit aussi des côtes de baleines,

» que la mer rejette sur la plage en grande quantité.

» Le lendemain, dès la pointe du jour, tous
» les regards cherchoient *le Naturaliste*, et ce bâtiment ne se rencontroit pas encore; l'inquiétude parmi nous étoit fort grande; déjà nous formions les plus tristes conjectures sur son sort et sur celui qui nous étoit réservé, lorsque nous aperçûmes ce bâtiment qui louvoyoit en face de Waterhouse : nous appareillâmes aussitôt pour aller le rejoindre, et peu de temps après nous nous trouvâmes réunis à nos compagnons : heureux tous également d'avoir échappé aux dangers que, pendant les cinq jours qui venoient de s'écouler, la tempête nous avoit fait courir dans le détroit de Banks!

CHAPITRE XVIII.

OPÉRATIONS DU NATURALISTE DANS LE DÉTROIT DE BASS.

Du 19 mars au 28 juin 1802.

CEPENDANT *le Géographe* ne paroissant pas dans le détroit de Bass, et tout se réunissant pour prouver qu'il devoit être encore dans le sud, le capitaine Hamelin résolut de l'y aller chercher. En conséquence, il appareilla dans la journée du 21 mars, et dès le lendemain il se trouvoit à la hauteur du cap Degérando (*pl.* 3). Six jours furent employés à louvoyer le long de la côte orientale de la terre de Diémen; nulle part on ne put découvrir de trace du commandant, ce qui força M. Hamelin à précipiter son retour dans le détroit de Bass : mais déjà tout moyen de réunion étoit impraticable, et *le Géographe* avoit commencé la reconnoissance hydrographique de la côte du sud-ouest de la Nouvelle-Hollande.

Trompé dans ses recherches, mais retenu toujours par les ordres les plus précis de son

chef, le capitaine Hamelin se rapprocha de nouveau, dans la journée du 1^{er} avril, de l'île Waterhouse; et pour retirer encore quelque avantage de ce séjour forcé dans le détroit de Bass, il expédia MM. Faure et Freycinet pour la rivière Dalrymple, avec ordre de vérifier les principaux détails de la carte anglaise, et de reconnoître jusqu'à quel point on pouvoit compter sur son exactitude. Ces messieurs ne rejoignirent le vaisseau que dans la matinée du 7, et M. Freycinet rendit compte alors des résultats de cette expédition. On sut par lui que des courans très-forts se font sentir à l'embouchure de cette rivière; qu'elle se trouve obstruée sur ce point par des bancs de roches et de sable qui en rendent la navigation assez difficile. « Mais, ajoute » M. Freycinet, comme sa largeur est considéra- » ble, lorsque les passes en seront mieux con- » nues, l'entrée de cette rivière ne sauroit offrir » aucun danger véritable; sur l'une et l'autre rive » on observe un grand nombre de petits enfon- » cemens qui pourroient servir à mettre les bâti- » mens en sûreté contre les vents et les courans. » Le plan de M. Flinders donne assez bien les » traits principaux de la forme de la rivière; » mais il s'y trouve beaucoup d'incorrections

» qu'il nous a été plus facile de reconnoître que
» de corriger, le terme fixé pour notre retour à
» bord du navire ne nous permettant pas de
» nous livrer aux détails de la géographie de
» cette rivière intéressante.

» Le terrain qui borde ses rivages m'a paru en
» général de très-bonne qualité : la végétation est
» partout extrêmement vigoureuse, et le pays est
» bien boisé ; mais les bois qui y croissent sem-
» blent peu propres aux constructions navales.

» Dans toute l'étendue que nous avons pu
» reconnoître, l'eau de la rivière est si fortement
» saumâtre, qu'elle ne sauroit jamais servir aux
» besoins des navigateurs. Il en est de même de
» la plupart des ruisseaux qui viennent s'y ren-
» dre ; cependant quelques-uns d'entre eux pré-
» sentent, à cet égard, une heureuse exception.

» Pour ce qui concerne la partie de côte de la
» terre de Diémen comprise entre Waterhouse
» et la rivière Dalrymple, elle est basse et bien
» boisée : on aperçoit dans l'intérieur, et sur-
» tout du côté de la rive gauche de la rivière,
» de très-hautes montagnes, dont quelques-unes
» nous ont semblé très-arides, et comme for-
» mées de roches nues. »

Toujours plus incertain sur le sort du *Géo-*

graphe, mais toujours rigoureux observateur des ordres qu'il avoit reçus, M. Hamelin ne tarda pas à venir reconnoître le promontoire de Wilson, et à s'y établir en croisière, tandis que plusieurs canots expédiés sur divers points de la côte devoient en compléter tous les détails géographiques. Dans l'une de ces embarcations, l'ingénieur M. Boullanger avoit reçu l'ordre d'aller reconnoître ce promontoire, les rochers qui l'avoisinent, et la partie de terre qui, du promontoire, se prolonge dans l'ouest jusqu'à l'entrée du port Western (*pl. 1*). Avec les deux autres embarcations commandées par MM. Milius et Brévedent, l'ingénieur-géographe M. Faure se dirigea vers le port Western même, afin de vérifier le plan des Anglois, de le corriger, ou même de le refaire dans le cas où il le jugeroit trop inexact.

Huit jours furent employés à ce dernier travail, duquel il résulta que le plan des Anglois étoit effectivement très-incomplet; que l'espace de grande presque île marquée dans la carte de M. Flinders comme occupant tout le fond du port, est une véritable île dont M. Brévedent a fait le tour le premier, et que nous avons nommée *île des François*; que le port

Western a deux entrées, l'une à l'est, impraticable pour les gros navires, l'autre dans l'ouest, qui se partage elle-même en deux passes distinctes, par un banc considérable qui se trouve au milieu du canal; que ce port offre partout un bon mouillage, et qu'il est assez vaste pour contenir un nombre prodigieux de navires de toutes grandeurs; que le débarquement y est facile; que le sol est essentiellement composé d'un granit rougeâtre à grains moyens, et de bancs de grès adossés contre les masses granitiques; qu'il existe sur divers points des courans d'eau douce, susceptibles de fournir abondamment aux besoins des navigateurs; que le terrain y est fertile, la végétation très-active; que le pays est bien boisé; que le port Western, en un mot, est l'un des plus beaux qu'il soit possible de trouver, et qu'il réunit tous les avantages qui peuvent en faire un jour un établissement précieux : la hauteur des marées y est ordinairement de 5 à 6 pieds; mais il paroît qu'ellés peuvent, dans certains cas, s'élever jusqu'à 15 pieds.

Pendant leur séjour dans le port Western, nos compagnons eurent une entrevue avec les sauvages de cette partie de la Nouvelle-Hol-

lande. L'espèce humaine leur a paru très-peu nombreuse sur ce point : ceux des naturels qu'ils ont pu voir se sont montrés soupçonneux, défiants et perfides; leur langage paroît n'avoir d'autre rapport avec celui des peuples de la terre de Diémen, que l'excessive rapidité de sa prononciation; du reste, par tous les traits de leur figure, par la conformation de leur tête, par leurs cheveux lisses et très-longs, les habitants du promontoire se distinguent éminemment de ceux du canal d'Entrecasteaux : leurs dents sont belles et bien rangées; il ne paroît pas qu'ils soient dans l'usage de s'en arracher aucune par devant : la nourriture de ces peuples se compose particulièrement de coquillages; ils se peignent le corps et la face de bandes, de croix, de cercles blancs et rouges, et se percent la cloison du nez pour y passer une baguette de 6 à 7 pouces de longueur : comme les indigènes du port Jackson, ils portent en sautoir une espèce de collier, formé par un grand nombre de petits tubes de grosse paille (*pl. 22 et 29*); comme ces derniers peuples, comme ceux aussi de la terre de Diémen, ils se noircissent le corps et la figure avec du charbon pilé. De treize individus qu'on a pu voir, un seul étoit cou-

vert d'une sorte de manteau de peau noire; tous les autres étoient absolument nus. Pour se chauffer, ou seulement peut-être par un effet de leur indifférence, ils allument dans les bois les incendies les plus désastreux. Telles sont les observations recueillies sur les peuples de la pointe sud de la Nouvelle-Hollande. Quelque incomplètes qu'elles puissent être, elles s'appliquent cependant d'une manière fort exacte aux nations diverses qui se rencontrent sur la surface du continent austral; on ne sauroit douter que ces peuplades n'appartiennent toutes à la même race.

A cette époque, le capitaine Hamelin se trouvoit dans une position bien embarrassante : il venoit de parcourir toutes les parties du détroit de Bass, sans avoir pu découvrir de traces du *Géographe*; ses vivres étoient épuisés, ou du moins il ne lui en restoit pas assez pour gagner un lieu de relâche dans la mer des Indes; et avant de s'y rendre il avoit à faire la géographie de la côte sud-ouest de la Nouvelle-Hollande. Dans cette extrémité, le seul parti qu'il eût à prendre étoit de se diriger sur le port Jackson; ce fut aussi celui auquel il s'arrêta. En conséquence, après avoir mis à bord

toutes ses embarcations, il traversa le détroit de Bass, doubla, dans la journée du 20 avril, le cap Howe (*pl. 1*), un des plus méridionaux de ceux que Cook avoit reconnus, prit de ce point sa direction au nord, et se trouva le lendemain par la latitude du mont Dromadaire, précisément, à un jour près ¹, le même jour, à la même heure que, trente-deux ans auparavant, l'immortel Cook en avoit fait la découverte. Enfin, le 24 avril il eut la vue du port Jackson, dans lequel il mouilla le lendemain.

La guerre, à cette époque, subsistoit encore entre la France et l'Angleterre, et le capitaine Hamelin avoit lieu de craindre qu'on ne lui interdît le séjour du port, ou que du moins on ne lui refusât les secours qu'il venoit y chercher. Ses inquiétudes ne furent pas longues; les Anglois l'accueillirent, dès le premier instant, avec cette générosité grande et loyale que le perfectionnement de la civilisation européenne peut seul expliquer, et que lui seul a pu produire. Les maisons les plus distinguées de la colonie furent ouvertes à nos compagnons, et pendant toute la durée de

¹ Cook découvrit le cap Howe le 19 avril 1770, à 6 heures du soir.

leur séjour ils y trouvèrent cette hospitalité délicate et affectueuse qui honore également celui qui la pratique et celui qui en est l'objet. Toutes les ressources du pays furent mises à la disposition du capitaine françois ; et déjà M. Hamelin se préparoit à renouveler complètement ses provisions pour se rendre à la côte Sud-ouest, lorsque l'arrivée du capitaine Flinders au port Jackson vint le plonger dans de nouvelles incertitudes. Alors, en effet, il apprit que *le Géographe* se trouvoit depuis long-temps sur cette même côte ; et comme le commandant lui avoit répété plusieurs fois que son intention étoit d'aller, après cette campagne, relâcher à l'Ile-de-France, il prit lui-même la résolution de s'y rendre. En conséquence, il redoubla d'activité dans ses préparatifs, et le 18 mai, au matin, il appareilla, laissant à terre son premier lieutenant M. Milius, qui étoit malade.

Peu de jours avant le départ du *Naturaliste* on avoit reçu la nouvelle officielle de la conclusion de la paix entre la France et l'Angleterre. Cet événement ne pouvoit rien ajouter aux sentimens affectueux que les Anglois du port Jackson n'avoient cessé de prodiguer à leurs hôtes ; mais il fut un grand sujet de joie pour ces der-

niers. Il leur étoit bien doux, en effet, au moment du départ, de songer qu'ils alloient trouver leur patrie heureuse et paisible. Vaine espérance ! le démon de la guerre n'avoit pas encore assouvi sa rage, et peu s'en fallut que notre conserve ne fût une de ses premières victimes, ainsi que nous le dirons ailleurs.

Instruit par sa propre expérience, et par tout ce qu'il avoit entendu dire au port Jackson des dangers du détroit de Bass, le capitaine Hamelin avoit résolu d'abord de porter droit au sud pour aller doubler la pointe australe de la terre de Diémen : cependant, pour abrégér la route qu'il avoit à faire, il voulut tenter au moins le passage du détroit ; mais, repoussé plusieurs jours de suite par les courans et les vents d'ouest, assailli par les orages et le gros temps, il fut contraint de revenir à son premier projet, et d'aller contourner le cap Sud.

Le 5 juin on se trouvoit par $44^{\circ} 55'$ de latitude australe : la mer étoit horrible ; les vents souffloient avec fureur et par rafales ; il ne cessoit de tomber des torrens de pluie, et, pour comble de malheur, les vents, qui se maintenoient de la partie de l'ouest en passant par le sud, ne permettoient pas de doubler

le cap le plus méridional de la terre de Diémen.

Le 8 juin le même temps continuoit encore. L'équipage, toujours plongé au milieu des brumes, accablé de fatigues, réduit à la plus mauvaise nourriture, se plaignit hautement de tant de contrariétés; et comme il paroissoit impossible de lutter avec avantage contre la violence des vents de sud-ouest, le capitaine Hamelin fit assembler ses officiers pour prendre leur avis. Tous s'accordèrent sur l'insuffisance des vivres qui restoient à bord pour une traversée qui s'annonçoit sous de si tristes auspices, et dont la durée paroissoit devoir être plus longue du double qu'on ne l'avoit calculée. Ces considérations décidèrent le capitaine Hamelin à revenir sur ses pas, et dès le même jour il ordonna la route au nord. A cette dernière époque il se trouvoit par 47° sud, exposé à toutes les rigueurs de l'hiver austral qui commençoit; et les premiers symptômes du scorbut se manifestoient déjà parmi les hommes de l'équipage.

Le 20 juin on eut la vue de l'île Maria (*pl* 2); le 21 on se trouvoit à la hauteur des îles Furneaux (*pl* 1 et 3); le 23 on découvrit Ram-Head sur la côte orientale de la Nouvelle-Hollande. La mer, qui jusqu'alors avoit été si

orageuse et si grosse, cessa de tourmenter le navire; les brumes se dissipoient insensiblement, la température étoit plus douce, et tout annonçoit à nos compagnons qu'ils étoient déjà loin des parages orageux de l'extrémité du monde austral. Enfin, le 27 juin au soir ils eurent la vue du port Jackson, dans lequel ils entrèrent le lendemain; mais, contrariés par les calmes et les vents, ils ne purent arriver que le 3 juillet au mouillage que nous occupions nous-mêmes depuis quelques jours. Ainsi se trouvèrent réunis pour la seconde fois, et par le plus inconcevable des hasards, deux bâtimens que la même obstination du commandant de l'expédition à ne pas se trouver aux rendez-vous fixés par lui, força deux fois à naviguer isolés, aux deux époques du voyage où il eût été le plus avantageux d'agir de concert....

CHAPITRE XIX.

SÉJOUR AU PORT JACKSON.

Du 20 juin au 18 novembre 1802.

PAR tout ce que j'ai dit déjà dans les derniers chapitres, on aura dû pressentir aisément que notre arrivée au port Jackson ne pouvoit pas y causer beaucoup de surprise; mais combien ne dûmes-nous pas être étonnés de l'état florissant de cette colonie intéressante et lointaine ! La beauté du port fixoit tous les regards (*pl.* 16). « D'une entrée qui n'a pas plus » de 2 milles en travers, le port Jackson s'étend » graduellement jusqu'à former un bassin spacieux, ayant assez d'eau pour les plus grands » navires, offrant assez d'espace pour contenir en » pleine sûreté tous ceux qu'on voudroit y rassembler : mille vaisseaux de ligne pourroient y » manoeuvrer aisément. Il suit une direction occidentale, s'enfonce environ 13 milles dans » l'intérieur du pays, et contient au moins cent

» petites anses formées par des langues de terre
» fort étroites, dont le prolongement fournit
» d'excellens abris contre tous les vents.... Pour
» l'étendue, pour la sûreté, le port Jackson est,
» sans contredit, l'un des plus beaux du monde.»
Ainsi parle le commodore Phillip, et cette description n'a rien d'exagéré.

Vers le milieu de ce port magnifique, et sur son bord méridional, dans l'une de ses anses principales, s'élève la ville de Sydney, capitale du comté de Cumberland et de toutes les colonies angloises aux terres australes (*pl.* 1, 16, 17, 18 et 19). Assise sur le revers de deux coteaux voisins l'un de l'autre, traversée dans sa longueur par un petit ruisseau (1) *, cette ville naissante offre un coup d'œil agréable et pittoresque. A droite, et sur la pointe ouest de Sydney-Cove, on découvre la batterie du pavillon des Signaux (2), établie sur un rocher d'un accès difficile; six pièces de canon, protégées par un retranchement de gazon, croisent leur feu avec celui d'une autre batterie (23) que nous décrirons bientôt, et défendent ainsi, de la

* Ce chiffre et les suivans désignent sur le plan de la ville de Sydney (*pl.* 17), les divers objets dont il est parlé ici.

manière la plus efficace, l'approche de la ville et de son petit port particulier. Plus loin (3) se présentent les grands bâtimens de l'hôpital, susceptibles de recevoir deux ou trois cents malades : il faut distinguer parmi ces bâtimens celui (4) dont toutes les pièces, préparées en Europe, furent apportées dans les vaisseaux du commodore Phillip, et qui, peu de jours après l'arrivée de la flotte, se trouva en état de recevoir les malades qu'elle avoit à bord. De ce même côté de la ville, et sur le rivage de la mer, on voit un très-beau magasin (5), au pied duquel les plus gros navires peuvent venir décharger leurs cargaisons. Dans plusieurs chantiers particuliers (6) sont en construction des goëlettes et des brigs de diverses grandeurs, employés au commerce, soit intérieur, soit extérieur, de la colonie : ces bâtimens, du port de 50 à 300 tonneaux, se font exclusivement avec les bois indigènes, et leur mâture même est tirée des forêts australes. J'ai fait observer dans le chapitre xiv de cette histoire, que la découverte du détroit qui sépare la Nouvelle-Hollande d'avec la terre de Diémen, avoit été faite sur une simple chaloupe baleinière, commandée par M. Bass, chirurgien du vaisseau *la Reliance*. Consacrée,

pour ainsi dire, par cette grande découverte, par cette audacieuse navigation, la chaloupe de M. Bass (7) est conservée dans le port avec une sorte de respect religieux : quelques tabatières faites avec le bois de sa quille sont des reliques dont les possesseurs se montrent aussi fiers que jaloux; et M. le gouverneur ne crut pas pouvoir faire un présent plus honorable à notre commandant, que celui d'un morceau du bois de cette chaloupe enchâssé dans une large bande d'argent, autour de laquelle étoient gravés les principaux détails de la découverte du détroit de Bass. C'est à la cale dite *de l'Hôpital* (8) que doivent être déchargés les navires des particuliers : au-delà de l'hôpital, et sur la même ligne, est la prison (9), pourvue de plusieurs cachots, susceptible de contenir cent cinquante à deux cents prisonniers; une haute et forte muraille l'environne, une garde nombreuse veille jour et nuit à sa sûreté. Non loin, se trouve le magasin (10) destiné à recevoir les vins, les liqueurs fortes, les salaisons et les autres approvisionnements de ce genre : en face est la place d'armes (11), où la garnison vient chaque matin défilér la parade, et s'exercer aux évolutions. Toute la partie méridionale de cette place est

occupée par la maison de M. le lieutenant-gouverneur (12), derrière laquelle il existe un vaste jardin (13), qui se recommande également à l'intérêt du philosophe et du naturaliste, par le grand nombre de végétaux utiles qu'a su y réunir, de tous les pays du monde, son respectable possesseur, M. Paterson, membre de la Société royale de Londres, et voyageur distingué. Entre la maison (12) et le magasin (10) dont je viens de parler, on remarque la maison publique d'éducation (14) : là, sont formées dans les principes de la religion, de la morale et de la vertu, ces jeunes filles, l'espoir de la colonie naissante; que des parens trop corrompus ou trop pauvres ne pourroient élever avec assez de soin; là, sous des institutrices respectables, elles apprennent dès leurs premiers ans à connoître tous les devoirs d'une bonne mère de famille, à les respecter, à les chérir. Mais n'anticipons point sur l'un des tableaux les plus touchans que nous ayons à présenter à nos lecteurs, et réservons tous les détails de cette vénérable institution pour le chapitre où je dois présenter l'ensemble du beau système de colonisation établi sur ces rivages. Derrière la maison du lieutenant-gouverneur (12), dans un très-grand magasin (15),

sont déposés tous les légumes secs, toutes les farines qui appartiennent à l'État : c'est une espèce de grenier public, destiné surtout à l'entretien des troupes, et des personnes qui reçoivent leur subsistance du gouvernement. Sur toute la longueur de la grande place (17) de Sydney règnent les casernes (16), en avant desquelles il y a plusieurs pièces d'artillerie de campagne : les édifices destinés au logement des officiers (18) forment les parties latérales de cette place, et le magasin à poudre (19) en occupe le milieu. Près de là, dans une petite maison particulière, se rassemblent habituellement les principaux administrateurs civils et militaires : c'est une espèce de café entretenu à frais communs, où l'on a réuni différens jeux, et notamment un billard, dont chacun peut jouir à son gré sans aucune espèce de rétribution. Derrière la place d'armes que j'ai précédemment décrite (11), on voit une grosse tour carrée (20), qui sert d'observatoire à ceux des officiers anglois qui s'occupent d'astronomie : on a jeté au pied de cette tour les fondemens de l'église, dont elle doit être le clocher; mais une construction de ce genre exigeant beaucoup de dépenses, de bras et de temps, les gouverneurs ont négligé jusqu'à

ce jour de s'en occuper, aimant mieux transmettre à la colonie des établissemens plus immédiatement indispensables à son existence, à sa prospérité. En attendant que l'église soit finie, on célèbre l'office divin dans une des salles du grand magasin des blés du gouvernement (15). Deux beaux moulins à vent (21), établis sur la crête de la colline de l'ouest, terminent de ce côté la série des principaux monumens publics. Sur le petit ruisseau qui traverse la ville (1), il y avoit un pont de bois (22) qui, par le moyen d'une forte chaussée, occupoit, pour ainsi dire, tout le fond de la vallée qui lui sert de lit. Nous allons le passer pour jeter un coup-d'œil rapide sur la partie orientale de la ville de Sydney.

A la pointe est de la crique se trouve une seconde batterie (23), dont le feu croise avec avantage celui de la batterie des Signaux (2) :

Ce pont de bois a été détruit depuis notre départ, pour faire place à un nouveau pont en pierre ; en même temps un moulin à eau a été construit sur ce point par le gouvernement, et de fortes écluses ont été faites, soit pour retenir l'eau du ruisseau, soit pour arrêter celle des marées qui remontent fort avant dans le vallon, et qui peuvent être avantageusement employées à faire agir le moulin.

celle dont je parle maintenant étoit désarmée à l'époque où nous nous trouvions au port Jackson, mais elle a été rétablie depuis notre départ. Sur le rivage, en se rapprochant de la ville, on rencontre une petite saline (24) où des Américains, établis à cet effet au port Jackson depuis 1795, préparent, en faisant évaporer de l'eau de mer, une partie du sel employé dans la colonie. Plus loin, et vers le fond du port, est la cale dite *du gouvernement* (25), parce que l'usage en est réservé pour les agens et les navires de l'État. Entre cette cale et la saline est le lieu d'abattage en carène pour les vaisseaux; les quais naturels en sont tellement à pic, que les plus gros navires y peuvent être abattus avec une extrême facilité et sans danger. Près de la cale du gouvernement on voit trois magasins publics : dans l'un (26) sont réunis tous les objets nécessaires aux divers usages de la vie domestique, tels que poteries, ameublements, ustensiles de toute espèce, batterie de cuisine, instrumens d'agriculture et de labourage, etc., etc., etc. Le nombre de ces objets est véritablement immense, et le mode d'administration en est plein de sagesse et de générosité. Sur ces bords lointains, en effet, les marchan-

dises de l'Europe sont à un si haut prix, qu'il eût été presque impossible à la population qui s'y trouve, de se procurer celles qui sont indispensables aux premiers besoins de la vie : le gouvernement anglois y a pourvu; de grands magasins, entretenus à ses frais, regorgent de tout, et tout s'y délivre à des prix fixes extrêmement modérés, quelquefois même au-dessous de ceux du premier achat en Europe. Mais, pour empêcher les spéculations avides et la dilapidation, on ne peut être admis dans ces espèces de dépôts sans un ordre écrit du gouverneur, dans lequel sont spécifiés les objets à délivrer au porteur. On tient en réserve dans la maison voisine (27) les divers habillemens destinés soit aux troupes, soit aux *convicts* ¹; il s'y trouve aussi de grands amas de toiles et de cordages pour les navires du gouvernement. Le dernier des trois édifices dont je parle, est une espèce d'atelier public (28), où travaillent des filles et des femmes condamnées. Derrière ces magasins est située la maison du gouverneur (29), construite à l'italienne,

¹ Les Anglois appellent ainsi les personnes déportées à la Nouvelle-Galles du sud par suite d'une condamnation criminelle.

entourée d'une colonnade aussi simple qu'élégante, et devant laquelle se développe un très-beau jardin, qui descend jusqu'au rivage de la mer : déjà, dans ce jardin, le pin de l'île Norfolk, le superbe *columbia*, s'élève à côté du bambou de l'Asie; plus loin, l'orange du Portugal, la figue des Canaries, mûrissent à l'ombre du pommier des bords de la Seine; le cerisier, le pêcher, le poirier, l'abricotier, vivent confondus au milieu des banksias, des métrosidéros, des corréas, des mélaleucas, des casuarinas, des eucalyptus et d'une foule d'autres arbres indigènes. Au-delà du jardin du gouvernement, et sur le revers d'un coteau voisin, on voit le moulin à vent (30), la boulangerie et les fours de l'État, destinés surtout à la préparation du biscuit de mer, et susceptibles d'en fournir par jour 15 à 1800 livres. Non loin d'une crique prochaine, et dans le lieu que les naturels connoissent sous le nom de *Wallamoula*, est située la charmante habitation (32) du commissaire général de la colonie, M. Palmer : un ruisseau d'eau douce la traverse, et vient se jeter dans le fond de l'anse, qui forme elle-même un port aussi sûr que commode. C'est là (34) que M. Palmer fait construire les petits bâtimens

qu'il emploie à la pêche de la baleine, à la chasse des phoques, soit à la Nouvelle-Zélande, soit dans le détroit de Bass. La briqueterie voisine (33) fournit une quantité considérable de tuiles, de briques et de carreaux pour les constructions publiques et particulières de la colonie.

A peu de distance, au sud de la ville de Sydney, à gauche de la grande route qui conduit de cet endroit à Parramatta, on rencontre les débris de la première potence (35) dressée sur le continent de la Nouvelle-Hollande. Repoussée, pour ainsi dire, par le développement des habitations, cette potence a été remplacée par une autre du même genre qu'on aperçoit dans la même direction (36), et tout près du village de Brick-Field (38). Ce village, qui se compose d'une quarantaine de maisons, réunit plusieurs fabriques de tuiles, de poteries, de faïenceries, etc. ; la position en est agréable; et le sol, moins stérile que celui de Sydney, s'y prête avec plus d'avantage aux diverses espèces de culture introduites dans ces climats lointains. La grande route dont nous venons de parler passe au milieu de Brick-Field, tandis qu'un petit ruisseau le coupe par son travers avant d'aller se perdre

dans le fond d'une crique voisine. Entre ce village et Sydney, est le cimetière public (37), remarquable déjà par plusieurs tombes très-grandes et d'une exécution beaucoup plus recherchée qu'on ne devoit naturellement l'attendre de l'état des arts dans la colonie et de l'époque de sa fondation.

Cependant une foule d'objets non moins intéressans se pressoient autour de nous; dans le port on voyoit réunis plusieurs bâtimens arrivés depuis peu de différens pays du monde, et destinés pour la plupart à de nouvelles et hardies navigations. Ceux-ci, partis des rives de la Tamise ou du Shannon, alloient faire la pêche de la baleine sur les rivages brumeux de la Nouvelle-Zélande; ceux-là, expédiés pour la Chine, après avoir déposé le fret qu'ils avoient reçu du gouvernement anglois pour la colonie, se préparoient à faire voile vers l'embouchure du fleuve Jaune; quelques-uns, chargés de charbon de terre, devoient porter ce précieux combustible au cap de Bonne-Espérance et dans l'Inde. Plusieurs bâtimens plus petits alloient recevoir, dans le détroit de Bass, des fourrures rassemblées par les hommes établis sur les îles de ce détroit pour faire la chasse aux animaux marins

qui les peuplent. D'autres navires, plus forts que ces derniers, montés par des navigateurs plus audacieux, plus nombreux, et pourvus de toute espèce d'armes, partoient pour les côtes de l'Amérique occidentale : encombrés de marchandises diverses, ces bâtimens alloient établir, à main armée, un commerce interlope extrêmement avantageux avec les habitans des rivages péruviens. Ici, l'on préparoit une expédition pour aller faire à la côte nord-ouest d'Amérique le riche commerce des pelleteries; là, on pressoit l'armement de vaisseaux pourvoyeurs expédiés vers les îles des Navigateurs, des Amis et de la Société, pour en rapporter à la colonie de précieuses salaisons. Dans le même temps, l'intrépide M. Flinders, après avoir opéré sa jonction avec sa conserve *the Lady Nelson*, se disposoit à reprendre la suite de son grand voyage autour de la Nouvelle-Hollande, voyage terminé bientôt après par les plus grands désastres. Déjà la route du port Jackson étoit familière aux navigateurs américains, et leur pavillon ne cessa de flotter dans ce port pendant le séjour que nous y fîmes.

Tout cet ensemble de grandes opérations, tous ces mouvemens de navires, imprimaient à

ces rivages un caractère d'importance et d'activité que nous ne nous attendions point à rencontrer sur des bords naguère inconnus à l'Europe, et notre intérêt redoubloit avec notre admiration.....

La population de la colonie étoit pour nous un nouveau sujet d'étonnement et de méditations. Jamais peut-être un plus digne objet d'étude ne fut offert à l'homme d'état et au philosophe; jamais peut-être l'heureuse influence des institutions sociales ne fut prouvée d'une manière plus évidente et plus honorable qu'aux rives lointaines dont nous parlons. Là, se trouvent réunis ces brigands redoutables qui furent si long-temps la terreur du gouvernement de leur patrie : repoussés du sein de la société européenne, relégués aux extrémités du globe, placés dès le premier instant de leur exil entre la certitude du châtimement et l'espoir d'un sort plus heureux, environnés sans cesse par une surveillance inflexible autant qu'active, ils ont été contraints à déposer leurs mœurs antisociales. La plupart d'entre eux, après avoir expié leurs crimes par un dur esclavage, sont rentrés dans les rangs des citoyens. Obligés de s'intéresser eux-mêmes au maintien de l'ordre et de la justice, pour la con-

servation des propriétés qu'ils ont acquises; devenus presque en même temps époux et pères, ils tiennent à leur état présent par les liens les plus puissans et les plus chers.

La même révolution, déterminée par les mêmes moyens, s'est opérée dans les femmes; et de misérables prostituées, insensiblement rendues à des principes de conduite plus réguliers, forment aujourd'hui des mères de famille intelligentes et laborieuses.

Ce n'est pas seulement dans le caractère moral de ces femmes que des modifications importantes se font observer; il en est une dans leur état physique, dont les résultats peuvent éclairer également le législateur et le médecin, et qui mérite, sous ce rapport, d'être exposée plus en détail. Tout le monde sait que les filles publiques des grandes capitales sont généralement peu fécondes : à Pétersbourg comme à Madrid, à Paris comme à Londres, l'enfantement est une espèce de phénomène parmi les courtisanes de ce genre, sans que, de leur propre aveu, on puisse en assigner d'autre cause qu'une sorte d'inaptitude à la conception. La difficulté des recherches à cet égard n'avoit pas permis de déterminer jusqu'à quel point cette espèce de stérilité devoit être

attribuée au genre de vie de ces femmes, jusqu'à quel point elle pouvoit être modifiée par le changement de condition ou d'habitudes. L'un et l'autre problème se trouvent résolus par ce qui se passe dans l'établissement singulier qui nous occupe. Après un an ou deux de séjour au port Jackson, la plupart des prostituées de l'Angleterre y deviennent d'une fécondité remarquable; et ce qui prouve bien évidemment, ce me semble, que cet effet appartient bien moins au climat qu'au changement d'habitudes des femmes dont il s'agit, c'est que celles de ces prostituées à qui la police permet de continuer leur honteux trafic, restent stériles comme en Europe. De cette observation, il est permis de déduire ce résultat important pour la physiologie, que l'excès des plaisirs vénériens peut flétrir les organes de la femme, épuiser leur sensibilité, au point de les rendre inhabiles à la conception; que pour restituer à ces organes toute leur activité première, il suffit de renoncer à des excès funestes, et d'apporter dans ses plaisirs cette modération qui en fait le charme le plus réel, puisqu'elle peut seule en prolonger le terme.

Tandis que ces divers objets appeloient ainsi

nos méditations, tous les administrateurs et tous les citoyens de la colonie se pressaient autour de nous pour réparer nos maux, pour nous les faire oublier. Nos nombreux malades, admis dans les hôpitaux du gouvernement, y recevoient des chirurgiens anglois les soins les plus empressés. M. Thomson, médecin en chef de la colonie, dirigeoit lui-même le traitement de ces malades avec la plus touchante activité. Tout ce que le pays pouvoit offrir de ressources fut mis à notre disposition. M. le gouverneur nous ayant ouvert un crédit illimité sur le trésor public, on remit à notre chef des cédules royales imprimées, qu'il pouvoit, à son gré, remplir de telle somme qu'il jugeoit convenable; et ces cédules, sans aucune autre garantie que la signature du commandant françois, étoient acceptées par tous les habitans avec la confiance la plus entière. Nos salaisons, nos boissons, notre biscuit, étoient à leur terme; on nous procura tous les moyens de renouveler ces provisions importantes, et plusieurs fois on ouvrit les magasins de l'État pour en tirer différens articles que les négocians n'avoient pu nous fournir. Grâce à des secours aussi puissans, nous pûmes habiller nos équipages, qui manquoient de tout, réparer nos

deux navires, en acheter un troisième, et nous mettre en état de reprendre la suite de notre voyage.

Dans le même temps, nos recherches scientifiques recevoient les plus précieux encouragemens. Un poste de soldats anglois, uniquement établi pour ce soin, veilloit à la garde de notre observatoire, placé sur la pointe orientale de l'anse de Sydney (*pl.* 17). Tout le pays étoit ouvert aux incursions des naturalistes. Le port d'armes, si difficilement accordé dans ces régions aux habitans eux-mêmes, nous avoit été permis, ainsi qu'aux gens de notre suite : des guides, des interprètes nous étoient fournis pour nos courses les plus longues; en un mot, les procédés de l'administration angloise à notre égard furent si pleins de grandeur et de générosité, que ce seroit manquer à tous les principes de l'honneur et de la justice que de ne pas consigner ici l'expression de notre reconnaissance.

A l'exemple des chefs du gouvernement de la colonie, tous les citoyens les plus distingués nous accueillirent avec la plus délicate bienveillance. Chacun d'eux, se rappelant sans doute les nobles procédés de la France à l'égard des

vaisseaux de Cook et de Vancouver ¹, sembloit se montrer jaloux d'acquitter sa part de cette honorable dette de la nation angloise envers la nôtre. Souvent ils répétoient avec complaisance ce bel axiome que la France inscrivit la première au code des nations européennes : « La cause des » sciences est la cause des peuples : *Causa scientiarum, causa populorum.* »

Cependant l'objet essentiel de notre séjour au port Jackson se poursuivoit de toute part avec une ardeur égale. Tandis que nos marins réparoient les vaisseaux, renouveloient les provisions du voyage, les naturalistes étendoient leurs recherches sur toutes les parties de l'histoire physique de ce pays intéressant. Déjà le scorbut, qui roidissoit mes articulations engorgées, commençoit à céder à l'influence heureuse des alimens et du climat : je dirigeai mes premiers pas du côté de Botany-Bay (*pl.* 16), dont l'embouchure se trouve à quelques lieues au sud du port Jackson.

¹ Dans un temps où tous les principes de la justice étoient méconnus en France, la Convention nationale ordonna, par une loi, de respecter les vaisseaux de Vancouver, et de leur fournir les secours dont ils pourroient avoir besoin.

Un chemin large et commode conduit par terre de Sydney à cette grande baie : tout le pays intermédiaire, aride et sablonneux, ne paroît propre à aucune espèce de culture ; aussi n'y trouve-t-on pas d'habitations européennes. Après avoir formé la haute colline au pied de laquelle est assis l'établissement de M. Palmer, le terrain se développe en une plaine sablonneuse qui s'étend jusqu'aux bords marécageux de la rivière Cook. Diverses espèces d'hakéas, de styphélias, d'eucalyptus, de banksias, d'embothryums, de casuarinas, croissent au milieu de ces sables, et de larges espaces sont exclusivement occupés par les xanthoréas, qui portent leurs épis gigantesques jusqu'à la hauteur de 18 à 20 pieds. Dans le lointain, on distingue la fumée de quelques foyers ; ce sont ceux des hordes malheureuses qui vivent sur ces tristes rivages.

A mesure qu'on se rapproche de Botany-Bay, le terrain s'abaisse de plus en plus, et bientôt on arrive à des marécages dangereux, formés et entretenus par les eaux saumâtres de la rivière Cook vers le nord, et de la rivière Georges vers le sud. Ces marais sont tellement étendus et quelquefois si profonds, qu'il est impossible, en différens endroits, de les franchir pour arriver

jusqu'à la mer. Sur leurs bords, et tout le long des deux rivières dont je viens de parler, la végétation est très-active; mille espèces d'arbres et d'arbustes, pressées à la surface du sol, donnent à cette partie de la contrée qui nous occupe un aspect enchanteur, et lui prêtent une apparence de fécondité si grande, que le capitaine Cook et ses illustres compagnons y furent trompés eux-mêmes. Il s'en faut pourtant beaucoup que cette baie, tant célébrée par ces navigateurs, ait justifié les espérances que leur brillante description en avoit fait concevoir. Obstruée par de grands bancs de vase, ouverte aux vents de l'est, elle ne présente pas à la navigation toute la sûreté dont celle-ci peut avoir besoin dans certains cas, et la nature marécageuse du sol des environs le rend à la fois très-insalubre et peu propre aux cultures ordinaires. Aussi le commodore Phillip, après avoir fait reconnoître le port Jackson, sempressa-t-il d'abandonner Botany-Bay; et depuis cette époque on n'y a fait aucune autre espèce d'établissement, que celui d'un four pour la préparation de la chaux qu'on retire des coquillages, qui sont très-abondans sur ce point de la côte. Botany-Bay et ses environs sont connus des indigènes sous le nom de *Gwea*, et c'est à

cette contrée qu'appartient la tribu des sauvages Gwea-Gal, qui reconnoissent Banelong pour leur chef.

3 Dix milles environ à l'ouest de Sydney est la ville de Parramatta ; je ne tardai pas à partir pour l'aller visiter. Le médecin en chef du *Naturaliste*, mon ami M. Bellefin m'accompagnoit ; un sergent du régiment de la Nouvelle-Galles du sud nous servoit de guide, et devoit, par l'ordre du colonel Paterson, nous procurer les moyens de donner à nos recherches tout le développement possible. Une grande route conduit de Sydney à Parramatta : sans être pavée, elle est belle et très-bien entretenue ; presque partout elle est assez large pour que trois voitures puissent y rouler aisément de front : des ponts ont été jetés aux endroits où les eaux les rendoient nécessaires, et nulle espèce d'obstacle n'y ralentit la marche du voyageur. Ouverte au milieu de ces vastes forêts si long-temps respectées par la hache, cette grande route se dessine au loin comme une immense avenue de feuillage et de verdure. Une douce fraîcheur, un agréable ombrage, règnent toujours sous ces berceaux touffus, dont le silence n'est troublé que par les cris et les jeux des nombreuses per-

ruches et des autres oiseaux qui les peuplent.

Tout le terrain par lequel on s'avance ainsi vers Parramatta est généralement plat, et offre à peine quelques foibles collines. A mesure qu'on s'éloigne du bord de la mer, il devient moins stérile, et la végétation y présente des produits plus variés. En quelques endroits, les arbres laissent entre eux de plus larges intervalles; une herbe très-fine et très-odorante se développe alors à la surface du sol, comme un agréable tapis de verdure : c'est au milieu de ces pâturages que vivent les riches et nombreux troupeaux de moutons dont nous aurons à parler bientôt. La douce température de ces climats, l'absence de toute espèce d'animaux féroces, la nature particulière et l'odeur agréable de la plupart des végétaux, ont été si favorables à ces bêtes précieuses, que les plus belles races de l'Espagne et de l'Angleterre y réussissent également bien. Déjà la laine de ces animaux antarctiques l'emporte, dit-on, sur les riches toisons de l'Asturie, et les fabricans de Londres, qui la paient plus cher, l'estiment aussi davantage. Dans le Tableau général des colonies angloises aux Terres australes, chapitre XXI, j'insisterai d'une manière spéciale sur cet objet, qui semble devoir ouvrir

à la Grande-Bretagne une nouvelle branche de commerce aussi facile que lucrative.

Cependant les forêts s'entr'ouvrent çà et là; des défrichemens plus ou moins étendus s'offrent au voyageur; il découvre de jolies habitations ombragées par des arbres élégans; il contemple, avec une douce émotion, ces champs nouveaux, où la foible graminée du nord s'élève sur les débris des énormes eucalyptus : il retrouve avec plaisir sur ces bords lointains les animaux les plus utiles de sa patrie; les taureaux y bondissent avec une vigueur égale ou même supérieure à celle que développoient leurs pères au milieu des froids pâturages de l'Hibernie; la vache, plus féconde, donne aussi plus de lait dans ces climats moins rigoureux que les nôtres; le cheval de l'Angleterre s'y présente avec la même force, avec la même fierté qu'aux rives de la Tamise; et le cochon de l'Europe s'améliore par ses croisemens multipliés avec ceux des îles de la mer du Sud, qui lui sont supérieurs pour la taille et pour la qualité de la graisse et de la chair. Toutes les espèces de volailles n'ont pas moins bien réussi que nos grands animaux, et les basses-cours pullulent de différentes variétés d'oies, de poules, de canards, de dindes, de faisans, etc.,

dont plusieurs paroissent préférables à nos plus belles espèces européennes.

L'intérêt du voyageur s'accroît encore, lorsqu'il vient à visiter l'intérieur des habitations qu'il rencontre. Sous ces toits agrestes, au milieu de ces forêts épaisses, habitent en paix des brigands qui étoient naguère la terreur de leur pays, et qui, familiarisés pour ainsi dire avec le besoin du crime, sembloient ne devoir attendre d'autre terme à leurs forfaits que le supplice et la mort : là vivent ces escrocs, ces filous, ces fripons de toute espèce, misérable vermine qui paroît se multiplier d'autant plus que notre état social se perfectionne davantage. Tous ces malheureux, jadis le rebut et la honte de leur patrie, sont devenus, par la plus inconcevable des métamorphoses, des cultivateurs laborieux, des citoyens heureux et paisibles. Nulle part, en effet, on n'entend parler de meurtres ou de vols ; la sécurité la plus parfaite règne à cet égard dans toute la colonie. Heureux effet des lois aussi sévères que bienfaisantes qui la régissent, et sur lesquelles nous nous proposons bien d'insister dans une autre partie de cette histoire !

Pour jouir plus à notre aise de ce tableau touchant, nous entrons souvent, M. Bellefin et

moi, dans ces habitations champêtres. L'accueil le plus obligeant nous étoit fait partout; et lorsque nous venions à voir les soins empressés des mères pour leurs enfans, et que nous nous rappelions que peu d'années auparavant ces mêmes femmes, étrangères à toute affection tendre, à tout sentiment délicat, n'étoient autre chose que de hideuses prostituées, cette nouvelle révolution dans les mœurs nous inspiroit les réflexions les plus attachantes et les plus douces.

Enfin nous arrivâmes à la vue de Parramatta. Assise au milieu d'une plaine agréable, sur le bord de la rivière du même nom, rivière que de petits bâtimens peuvent remonter jusque là, cette ville est moins considérable que Sydney; elle se compose de cent quatre-vingts maisons environ, qui forment une très-grande rue parallèle à la rivière, et coupée à angle droit par une autre rue plus petite qui d'un côté vient aboutir à un pont de pierre, et de l'autre se prolonge jusqu'à l'église. Ce dernier édifice, dont la construction est lourde et grossière, n'étoit pas encore terminé lorsque nous le visitâmes; et les travaux en sont d'autant moins actifs, que les gouverneurs de la colonie ont attaché jusqu'ici beaucoup plus d'importance à d'autres parties de

leur administration, telles que les hôpitaux, les prisons, les ateliers publics, les défrichemens, les pêches, la navigation, etc., pour lesquelles ils ont réservé les fonds et les bras disponibles.

A l'une des extrémités de la grande rue de Parramatta, on remarque des casernes susceptibles de recevoir deux cent cinquante à trois cents hommes d'infanterie; elles sont construites en briques, forment une espèce de grand fer à cheval, et ont en face une place bien entretenue et bien sablée, où les troupes de la garnison peuvent faire leurs exercices ordinaires. Ces troupes consistoient alors en une compagnie de cent vingt hommes du régiment de la Nouvelle-Galles, sous le commandement du capitaine Piper.

Le total de la population de Parramatta, en y comprenant sa garnison et les habitans des fermes voisines, peut être évalué de quatorze à quinze cents individus, livrés presque tous à la culture des terres, au soin des troupeaux et à la pratique d'un petit nombre d'arts mécaniques¹. On y trouve un hôpital bien entretenu,

¹ En 1796 la population de Parramatta étoit déjà de 975 individus; et cependant cette ville ne comptoit pas encore huit ans d'existence.

dont M. d'Arcy-Wentworth étoit médecin en chef; une prison assez forte; une maison de travail pour les femmes déportées; une maison d'éducation publique pour les jeunes filles de la colonie, etc. Cette ville est en outre le chef-lieu de la justice de paix du comté de Cumberland, et doit devenir, par la suite, le siège des principales administrations civiles de la colonie, toutes celles qui se rapportent à la navigation, au commerce, à la guerre, devant rester à Sydney.

Vers l'extrémité occidentale de la grande rue de Parramatta, on découvre le coteau de Rose-Hill, d'où la cité d'abord avoit reçu son nom; mais celui de Parramatta, que les naturels donnent à cette partie de la contrée, a généralement prévalu parmi les Anglois eux-mêmes. Toute la face orientale de Rose-Hill offre vers la ville une pente extrêmement adoucie, sur laquelle se développe le beau jardin du gouvernement. Là, sont suivis avec ardeur d'intéressans essais pour la naturalisation des végétaux étrangers à la colonie; c'est encore là qu'on a rassemblé les plantes indigènes les plus remarquables, destinées à enrichir les célèbres jardins royaux de Kew; c'est de là qu'ont été successivement tirées la plupart de celles dont l'Angleterre a fait, dans

ces derniers temps, l'acquisition précieuse, et qui sont devenues pour les naturalistes anglois la source d'honorables ouvrages. Un botaniste éclairé, infatigable et modeste, M. Cayley, est venu d'Europe pour diriger le jardin de Parramatta; et le savant colonel M. Paterson, à qui la Nouvelle-Galles est redevable de cet établissement, n'a cessé d'y prendre un vif intérêt.

La partie ~~de~~ Rose-Hill opposée à Parramatta présente une coupe abrupte, et forme un grand croissant qu'on seroit tenté de regarder d'abord comme un ouvrage de l'homme. Au pied de ce coteau coule un ruisseau peu considérable dans les temps ordinaires, mais qui, lors des inondations, si fréquentes et si terribles dans ces climats, devient une source de désastres pour les plantations voisines.

Au sommet de Rose-Hill s'élève la maison du gouvernement ¹; elle est simple, élégante, bien distribuée, et tire son principal ornement de sa situation même, qui domine la ville, ses

¹ Cette maison du gouvernement à Parramatta s'appelle *the Crescent* (le Croissant), nom qu'elle a reçu de la forme particulière de la colline qui l'environne.

prairies, ses forêts et sa rivière. Cette maison est ordinairement inhabitée; mais la disposition et l'ameublement en sont tels, que toutes les fois que le gouverneur et le lieutenant-gouverneur viennent y passer quelques jours, ils peuvent l'un et l'autre y loger commodément, ainsi que leurs familles et leur suite.

Ce fut pour ajouter au charme naturel d'un si beau site, que les gouverneurs anglois établirent à Rose-Hill les premiers vignobles de la colonie. Si la vigne avoit pu réussir sur le revers du croissant dont je viens de parler, la maison du gouvernement eût alors été comme enceinte sur ce point par un riche amphithéâtre de pampres et de verdure; mais l'expérience a malheureusement prouvé que cette position étoit, de toutes celles qu'on eût pu choisir, la plus défavorable à la culture qu'on se proposoit d'établir. En effet, cette partie de Rose-Hill se trouve exposée au nord-ouest, et rien n'est plus redoutable que les vents qui soufflent de ce point de la Nouvelle-Hollande.

Aussi, malgré le succès que sembloient garantir aux plantations de ce genre la température du climat et la nature du sol, les plus grands sacrifices n'ont-ils obtenu jusqu'à ce jour

que des résultats décourageans. En vain le gouvernement anglois a fait porter à la Nouvelle-Galles les meilleurs plans du cap de Bonne-Espérance, des Canaries, de Madère, de Xérès et de Bordeaux; en vain il a fixé à grands frais des vigneronns européens au port Jackson; l'activité de ces hommes et leur intelligence ont échoué contre les terribles vents du nord-ouest. Pendant un second voyage que je fis avec le colonel Patterson à Parramatta, j'eus souvent occasion d'interroger ces vigneronns, dont deux étoient originaires de Bordeaux : tous s'accordoient à dire que le climat et le sol conviennent parfaitement à la vigne, mais qu'il leur paroissoit impossible qu'elle pût jamais y réussir tant qu'on s'obstinerait à conserver les plantations à Rose-Hill.

« Dans aucune partie du monde, me disoient-ils,
» la vigne ne pousse avec plus de force et de
» vigueur que dans celui-ci. Toutes les apparen-
» ces, pendant deux ou trois mois, se réunissent
» pour promettre à nos soins des récoltes abon-
» dantes; mais à peine le plus léger souffle vient-
» il à partir du nord-ouest, que tout est perdu
» sans ressource; bourgeons, fleurs et feuilles,
» rien ne résiste à son ardeur dévorante; tout
» se flétrit, tout meurt. »

Contraint de céder à la leçon de l'expérience, ainsi qu'aux plaintes de ces vigneron, M. le gouverneur King venoit enfin de se résoudre à transporter les vignobles dans une autre partie de la contrée que ces hommes avoient eux-mêmes choisie, et qui leur paroissoit susceptible de justifier les plus hautes espérances.

Quel que puisse être le résultat de cette nouvelle tentative, il est certain que le gouvernement anglois n'abandonnera la culture de la vigne qu'à la dernière extrémité, et qu'il sacrifiera tout pour assurer un succès qui seroit bientôt pour lui la source des plus grands avantages. En effet, par un de ces hasards difficiles à concevoir, la Grande-Bretagne est la seule des grandes puissances maritimes qui ne récolte pas de vins, soit sur son territoire, soit dans ses colonies; et cependant la consommation de cette liqueur est immense à bord de ses flottes et dans toute l'étendue des vastes régions soumises à son empire. Contrainte de tirer cette énorme quantité de boissons de la France, de l'Espagne, du Portugal et même de la Hollande, elle voit à regret une forte partie des capitaux de la nation absorbés tous les ans par ses achats en ce genre, et aspire avec ardeur aux moyens de se libérer

de ce tribut onéreux. Ce fut principalement dans cette vue, ainsi que nous l'avons fait observer ailleurs, qu'elle tenta, durant la dernière guerre, la conquête des îles Canaries; c'est un des grands motifs qui l'ont déterminée deux fois à l'attaque du cap de Bonne-Espérance. Ce qu'elle n'a pu obtenir, ou ce qu'elle n'aura sans doute encore obtenu que momentanément par la force de ses armes, elle le sollicite, elle l'espère de ses colonies aux Terres australes; et malgré les obstacles dont je viens de parler, tout annonce qu'elle doit arriver à son but. Mais, sans insister plus long-temps sur des considérations de ce genre, revenons à ces vents destructeurs du nord-ouest dont nous avons parlé; ils vont nous offrir encore un de ces nombreux phénomènes particuliers à la Nouvelle-Hollande, et dont l'explication ou même l'existence semble contredire les principes les plus incontestables de la physique générale des grands continens et de leur histoire météorologique.

Le comté de Cumberland, qui comprend tous les établissemens actuels de l'Angleterre à la Nouvelle - Galles du sud, se trouve borné à l'est par le grand océan austral; au nord, par Broken-Bay et la rivière d'Hawkesbury, dont



nous parlerons bientôt; au sud, par Botany-Bay et la rivière George; à l'ouest, par une chaîne de montagnes qui, en se recourbant au-dessus de Broken-Bay et au-dessous de Botany-Bay, enveloppe tout le comté comme dans une grande demi-lune. Ce système de montagnes n'est qu'une faible portion de la grande chaîne qui, du cap le plus nord de la Nouvelle-Hollande, s'avance le long de la côte orientale de ce continent jusqu'à son extrémité la plus australe, et vient se raccorder par le groupe de Kent et les îles Furneaux, avec les monts sourcilleux de la terre de Diémen, qui paroissent en être à la fois le prolongement et le point extrême.

Affectant, comme les Cordillères, la direction générale du nord au sud, ces montagnes de la Nouvelle-Hollande offrent un rapport singulier dans leur disposition avec celles des Andes de l'Amérique méridionale. Personne n'ignore, en effet, que cette chaîne puissante se rapproche tellement de la côte occidentale du nouveau continent, qu'elle ne laisse à ses pieds qu'une plaine très-étroite; tandis qu'à l'est de cette même chaîne se développent les immenses vallées au milieu desquelles roule l'effroyable masse des eaux de la Plata, de l'Orénoque et de l'Amazone.

Ce que la nature a fait pour l'Amérique australe, elle le reproduit, pour ainsi dire, à la Nouvelle-Hollande, mais dans un sens absolument inverse. C'est à la côte orientale de cette dernière terre qu'appartiennent les montagnes dont nous parlons : non-seulement on en retrouve à peine quelques traces le long des rivages occidentaux du continent, mais encore tout ce qu'on a pu voir de cette dernière partie semble annoncer qu'il existe sur ce point des plaines analogues à celles de la Guiane, du Brésil et du Paraguay. Malheureusement il se trouve entre ces plaines de l'Amérique australe et celles de la Nouvelle-Hollande une différence extrême : les premières, revêtues partout d'une couche riche et profonde de terre végétale, arrosées dans tous les sens par de grands fleuves et par d'innombrables rivières, reproduisent dans toute leur étendue le tableau séduisant d'une fécondité prodigieuse ; tandis que les tristes plages de l'ouest de la Nouvelle-Hollande, couvertes d'un sable aride, privées de toute espèce de rivière, réduites à quelques foibles ruisseaux d'eau douce, paroissent avoir été vouées par la nature à la stérilité la plus hideuse. Mais il me suffit d'avoir indiqué ces grands phénomènes de

la constitution physique du continent qui nous occupe, phénomènes sur lesquels je dois insister ailleurs plus en détail : c'est aux montagnes du comté de Cumberland qu'il faut nous attacher d'abord.

Ces montagnes, quoique officiellement désignées sous le nom de montagnes de Carmarthen et de Lansdown, sont si généralement appelées Montagnes-bleues (*bleue - Mountains*) par les colons anglais et par les auteurs qui en ont traité jusqu'à ce jour, qu'il me semble indispensable d'en parler moi-même sous cette dernière dénomination.

Par un temps clair et serein, on découvre aisément ces montagnes du haut de la ville de Sydney, c'est-à-dire à la distance de 30 milles environ ; elles présentent alors comme une bande bleuâtre peu élevée au-dessus de l'horizon, et dont l'uniformité laisse à peine soupçonner quelques plans intérieurs. Observées des hauteurs de Castle-Hill, c'est-à-dire à 17 milles d'éloignement, elles offrent moins de régularité dans leurs crêtes : on distingue çà et là quelques cimes plus hardies ; les plans se dessinent sur plusieurs lignes qui paroissent s'élever davantage à mesure qu'elles s'enfoncent dans l'inté-

rieur du pays; et leur couleur, devenue plus sombre, semble indiquer une constitution aride et sauvage.

Vues de plus près, des environs d'Hawkesbury, à la distance seulement de 7 ou 8 milles, « elles se présentent, dit M. Bailly, comme un » vaste rideau qui borde l'horizon du côté du » nord-ouest : aucune échancrure, aucun piton, » n'en dessine les contours ; une ligne horizon- » tale, au-dessous de laquelle on distingue un » plan régulier d'une teinte rembrunie, en forme » le triste aspect. » En s'avancant jusqu'au pied même de ces montagnes, M. Bailly reconnut partout la même uniformité dans leur prolongement, la même continuité dans leurs crêtes : la seule échancrure qu'elles offrent en effet sur ce point est celle d'où s'élance la rivière Grose, dont la source, encore inconnue, paroît remonter au loin dans l'intérieur de ces montagnes, et qui constitue, par sa réunion avec la Nepean, la fameuse rivière d'Hawkesbury (*pl.* 16), dont nous aurons tant de fois à parler dans la suite de cette histoire.

La hauteur des premiers plans des Montagnes-bleues est à peine de 2 à 300 toises, et la substance de ces premiers plans est exclusive-

ment composée de la même espèce de grès quartzeux qui forme tous les environs de Sydney, les collines sur lesquelles elle est assise, ainsi que toute l'étendue de pays qui, des bords de la mer, se développe jusqu'au pied des montagnes. Partout où les Anglois ont pu pénétrer, ils n'ont rencontré que ces grès; et bien qu'ils se soient avancés déjà à plus de quarante milles en ligne droite au travers des montagnes, ils n'ont pu franchir encore ces immenses couches de grès, et trouver nulle part aucune espèce de roche primitive. Nous verrons cependant ailleurs que, d'après les collections faites par MM. Depuch et Bailly dans le lit profond de la rivière d'Hawkesbury, nous verrons, dis-je, qu'on ne sauroit douter que les Montagnes-bleues ne soient d'origine primitive et granitique : mais les nombreux obstacles dont nous allons parler n'ont pas encore permis aux voyageurs européens d'arriver jusques aux plateaux granitiques de l'intérieur.

Le peu d'élévation apparente des Montagnes-bleues et de leur uniformité, ne permettant pas d'abord aux Anglois de soupçonner toute la difficulté de la reconnaissance de ces montagnes,

on se contenta, dans les premiers temps de la colonie, d'envoyer quelques hommes pour en escalader les cimes. A la même époque, plusieurs convicts, cherchant à se dérober à l'esclavage, tentèrent de franchir cette chaîne redoutable : quelques - uns de ces malheureux trouvèrent la mort dans cette entreprise, et les autres furent contraints d'y renoncer.

Ce ne fut qu'au mois de décembre 1789 que le gouverneur crut devoir s'occuper, d'une manière particulière, des montagnes de l'ouest. Le lieutenant Dawes partit, à l'effet de les reconnoître, avec un fort détachement de troupes et des vivres pour dix journées de marche; mais, après neuf jours de fatigues et de dangers, il revint au port Jackson, sans avoir pu s'avancer au-delà de 9 milles dans l'intérieur des montagnes. D'après son rapport, il avoit été arrêté par des ravins impraticables, par des chaînes de rochers très-hautes, très-escarpées et bordées de précipices.

Huit mois après l'expédition du lieutenant Dawes, c'est-à-dire au mois d'août 1790, le capitaine Tench partit lui-même avec une forte escorte de soldats, et tous les objets nécessaires pour tenter de nouveau le passage des Montagnes-

bleues; mais cette excursion ne fut pas plus heureuse que la première.

Ces mauvais succès ayant découragé le gouvernement anglois, trois ans s'écoulèrent sans qu'il crût devoir faire aucune autre entreprise de ce genre; et si l'on en excepte quelques tentatives particulières non moins infructueuses que les précédentes, il ne fut rien fait pour la reconnaissance du pays de l'ouest. Il appartenait au célèbre voyageur M. Paterson de rappeler l'intérêt public sur les Montagnes-bleues, et lui-même fut chargé¹ d'une nouvelle expédition, dont tout sembloit devoir garantir le succès. En effet, après avoir reconnu l'embouchure de Broken-Bay (*pl.* 17), M. Paterson devoit remonter la rivière d'Hawkesbury, aussi loin qu'elle seroit navigable, et se porter, pour ainsi dire, dès le premier instant, jusqu'au pied des montagnes qu'il vouloit franchir. Pour faciliter cette navigation, on avoit fait construire deux canots extrêmement légers. A bord de ces canots étoient embarqués des vivres en abondance, des munitions, des échelles de corde, des grappins, des cordages, etc. Une forte es-

¹ Septembre 1793.

corte de soldats accompagnoit le colonel; plusieurs montagnards écossois, des plus audacieux, étoient attachés à sa suite; quelques naturels du port Jackson devoient lui servir de guides et d'interprètes. Enfin, M. Paterson lui-même étant habitué, dès sa première enfance, à gravir les montagnes les plus difficiles de l'Écosse sa patrie, et s'étant familiarisé, par ses longs voyages au milieu des déserts de l'Afrique, avec toutes les privations d'une telle entreprise, il paroissoit impossible de réunir des moyens de succès plus nombreux et plus grands. Toutes ces précautions échouèrent cependant contre les obstacles, et le courage de M. Paterson dut céder, comme celui de ses prédécesseurs, aux difficultés prodigieuses de sa mission. En effet, après avoir découvert la Grose, qui vient se jeter dans l'Hawkesbury au-dessus de Richmond-Hill, le colonel anglois continua de s'avancer l'espace de 10 milles environ, dépassant plusieurs cascades, dont une avoit une rapidité de plus de 10 ou 12 milles à l'heure. Bientôt après la navigation devint impraticable; l'un des deux canots fut submergé, l'autre échoua sur des troncs d'arbres qui obstruoient le cours de la rivière. Vainement la troupe voulut continuer sa route vers

l'intérieur des montagnes; les cataractes se multiplioient, leur ensemble n'avoit pas moins de 400 pieds de hauteur perpendiculaire; d'effroyables précipices se présentoient de toutes parts; une crête de montagne escaladée en laissoit voir d'autres plus arides encore et plus inaccessibles: il fallut enfin se résoudre à rebrousser chemin. Du point où ils étoient arrivés, les Anglois avoient en face un très-grand pic, que le colonel nomma pic Harrington. Ce fut aussi dans cette excursion qu'on eut, pour la première fois, occasion de communiquer avec les *Bédia-Gal*, peuples singuliers qui vivent dans les forêts voisines de la rivière d'Hawkesbury, et qui diffèrent des naturels du port Jackson et de ceux de Botany-Bay par les mœurs, le langage, la manière de vivre, et surtout par un caractère extrêmement remarquable de leur constitution physique: tous les individus de cette race ont les bras et les cuisses d'une longueur démesurée par rapport au reste du corps.

Un an n'étoit pas encore écoulé depuis l'entreprise dont je viens de rendre compte, et déjà d'autres individus gravissoient les montagnes de l'ouest¹. C'étoit Hacking, quartier-maître du

¹ Août 1794.

Sirius, homme audacieux et déterminé, qui s'avancoit à la tête de quelques hommes intrépides comme lui, pour franchir ces remparts inexpugnables. Dix jours furent employés par Hacking et ses compagnons à chercher un passage au travers des montagnes. Leurs efforts ne furent pas tout-à-fait inutiles; ils pénétrèrent environ 20 milles plus loin que ceux qui les avoient précédés; mais après avoir franchi plusieurs cimes très-élevées, Hacking fut contraint de rétrograder lui-même. Au-delà des différens pitons qu'il venoit de reconnoître, les montagnes présentoient de nouveaux plans, qu'il jugea plus inaccessibles encore que les premiers. Du nord au sud, ces montagnes formoient comme un immense boulevard inexpugnable sur tous les points, et de la plus effrayante aridité. Un grès rougeâtre et ferrugineux constituoit la masse apparente de ces pitons intérieurs. Parmi ces monts affreux, on ne put apercevoir qu'un seul sauvage, qui s'enfuit précipitamment à la vue des Anglois; on n'y vit d'autre quadrupède qu'une espèce de kangaroo rouge, encore inconnue aux naturalistes, et qui formera sans doute l'une des espèces les plus curieuses de ce genre, si remarquable déjà par toutes ses particu-

larités de mœurs et de conformation physique.

Au nombre des hommes les plus intéressans qui ont paru jusqu'à ce jour dans ces colonies australes de l'Angleterre, il faut placer M. Bass, médecin du vaisseau *la Reliance*, celui-là même qui dans une foible chaloupe baleinière osa s'aventurer sur une mer inconnue, et découvrit le premier ce détroit fameux auquel la reconnaissance publique a décerné son nom. Cet homme extraordinaire sous tous les rapports voulut tenter aussi le passage des Montagnes-bleues; et dès le mois de juin 1796, il partit, accompagné d'un petit nombre d'hommes, dont le courage et l'adresse lui étoient également connus. Jamais une audace plus grande ne fut déployée dans aucune tentative de ce genre. Les pieds et les mains armés de crochets de fer, M. Bass, à diverses reprises, escalada d'horribles montagnes taillées à pic. Arrêté plusieurs fois par des précipices, il se faisoit descendre avec des cordes au fond de leurs abîmes. Tant de dévouement ne servit à rien; et M. Bass, après quinze jours de fatigues et de dangers inouïs, revint à Sydney, confirmant, par sa propre impuissance, tout ce qu'on savoit déjà de l'impossibilité de franchir ces remparts extraordinaires.

Du sommet d'un piton très-élevé qu'il avoit atteint, M. Bass découvrit devant lui, à la distance de 40 à 50 milles, une seconde chaîne de montagnes, d'une élévation plus grande que toutes celles qu'il venoit de traverser, et l'espace intermédiaire ne présentait ni moins d'obstacles ni moins de dangers que celui qu'il avoit parcouru d'abord. Dans cette périlleuse excursion, M. Bass et sa troupe eurent surtout à souffrir de la disette d'eau douce : leur provision s'étant épuisée, et ces montagnes arides ne leur laissant aucun moyen de la renouveler, ils se virent bientôt réduits aux tourmens de la soif la plus dévorante.

« Si parfois, me disoit ce voyageur intrépide,
» nous venions à rencontrer un peu de terre hu-
» mide, ou même quelque reste de boue dans le
» creux des rochers; alors, appliquant nos mou-
» choirs à la surface de ces substances, nous les
» sucions avec force pour en exprimer le peu
» d'humidité qu'elles conservoient encore. »

Telles avoient été, jusqu'à l'époque de notre arrivée au port Jackson, les différentes tentatives pour s'ouvrir un passage au-delà des Montagnes-bleues; tels en avoient été les tristes résultats. Dégoûté par tant de sacrifices et d'efforts inutiles, le gouvernement anglois depuis plusieurs

années restoit indifférent sur cet objet. Nous parvînmes cependant, mes compagnons et moi, à force d'en entretenir M. le gouverneur King, à lui persuader, vers la fin de notre relâche ¹, de diriger une nouvelle expédition vers les montagnes de l'ouest. La conduite en fut remise à M. Barrallier, émigré françois, ingénieur de la colonie et aide-de-camp du gouverneur. J'aurois bien désiré pouvoir faire partie de cette excursion intéressante; mais M. King ne crut pas devoir étendre sa complaisance jusqu'à ce point. A tous les soins de prévoyance employés dans les expéditions antérieures, on ajouta la précaution très-ingénieuse de placer de distance en distance de petits postes, qui, se multipliant à mesure qu'on avançoit dans l'intérieur des montagnes, établissoient une chaîne active de communication entre le gros de la troupe et les établissemens anglois les plus voisins. M. Barrallier ne fut pourtant pas plus heureux que ne l'avoient été les autres; il paroît même qu'il ne put pas pénétrer aussi loin que quelques-uns de ses prédécesseurs. Il ne rapporta de cette pénible course qu'un petit nombre d'échantillons de grès ana-

¹ Octobre 1802.

logue à celui qui forme le rivage de la mer, et qui se reproduit dans toute l'étendue de pays encinte par les montagnes.

Ce qu'il y a de plus singulier peut-être dans l'histoire de ces montagnes, c'est que les naturels du pays n'ont pas à leur égard des notions plus précises que les Européens. Tous conviennent de l'impossibilité de franchir cette barrière de l'ouest; et ce qu'ils racontent des pays qu'ils supposent exister au-delà, prouve bien que ces pays leur sont parfaitement inconnus. Là, disent-ils, est un lac immense, sur les rives duquel vivent des peuples blancs comme les Anglois, habillés comme eux, élevant comme eux des maisons de pierre et de grandes villes, etc. Nous verrons ailleurs que l'existence de ce grand lac, de cette espèce de mer Caspienne, n'est pas moins dénuée de probabilité que celle des peuples blancs et de leur civilisation; je ferai seulement observer ici qu'il est vraisemblable que ces idées ne remontent pas au-delà de l'établissement de la colonie anglaise, qui paroît les leur avoir inspirées.

Du reste, les sauvages de ces bords ont une sorte de crainte religieuse pour les Montagnes-bleues. C'est là, selon eux, que réside une espèce

d'esprit ou de dieu malfaisant, dont nous donnons (*pl.* 33) plusieurs figures grotesques tracées par les naturels eux-mêmes. Du sommet de ces montagnes inexpugnables, ce dieu terrible leur envoie la foudre, les vents brûlans et les inondations qui dévastent alternativement leur pays. Quelque ridicule qu'une telle croyance puisse être en elle-même, elle a cependant sa source dans l'observation des phénomènes de la nature; car c'est, en effet, du haut des Montagnes-bleues que partent tous les fléaux dont il s'agit. Considérées sous ce dernier rapport, la plupart des idées religieuses des peuples ne méritent pas moins d'exciter l'intérêt du physicien que celui du philosophe; il seroit facile d'accumuler des preuves intéressantes de cette utile vérité.

Je viens d'esquisser rapidement l'histoire générale des montagnes du comté de Cumberland; cette digression étoit indispensable pour l'intelligence exacte de tout ce que les vents du nord-ouest, à l'occasion desquels j'ai dû la faire, présentent d'extraordinaire ou même d'inconcevable dans la comparaison de leur origine avec les phénomènes qui les accompagnent.

Nous venons de voir que toute la partie de l'ouest et du nord-ouest de cette portion de la

Nouvelle-Hollande est occupée par une chaîne de montagnes très-étendue ¹, et dont l'élévation paroît devoir être égale à celle des hautes chaînes déjà connues. Qui ne seroit tenté de croire, d'après une telle constitution, que les vents qui traversent ces montagnes australes doivent être généralement caractérisés par une température plus froide? Cette conséquence est si naturelle et si conforme à tous les principes de la physique générale ou particulière, elle est pour la science météorologique le résultat d'une expérience si longue et si constante, qu'elle sembleroit ne pouvoir admettre aucune espèce de modification; et cependant elle reçoit, dans le cas dont il s'agit, l'exception la plus incontestable et la plus absolue : comme si l'atmosphère de la Nouvelle-Hollande, ainsi que les animaux et les végétaux de ce singulier continent, devoit avoir ses lois propres, et se soustraire à tous les principes de nos sciences, à toutes les règles de nos systèmes, à toute l'analogie de nos idées!

¹ Ce que nous dirons bientôt des crues prodigieuses auxquelles sont sujettes les plus petites rivières de cette contrée, servira de plus en plus à prouver combien l'étendue des Montagnes-bleues doit être considérable.

Bien éloignés, en effet, de la froideur plus ou moins grande qu'ils sembleroient devoir emprunter des montagnes immenses qu'ils traversent, les vents du nord et du nord-ouest sont, pour le comté de Cumberland, des vents enflammés, comparables à tout ce que l'Afrique peut offrir de plus redoutable en ce genre. Leur souffle dévorant détruit tout ce qui se trouve exposé à son action : rien ne résiste à l'ardeur de ce *campsin* austral ; en peu d'instans il flétrit la végétation la plus active ; devant lui, les fontaines et les ruisseaux se dessèchent ; les animaux même périssent par milliers sous sa funeste influence. Mais, comme les effets cessent ici d'être en rapport avec les causes, c'est à l'expérience seule qu'il faut en appeler ; et nous pouvons, à cet égard, après le témoignage des habitans les plus éclairés de la Nouvelle-Galles, nous appuyer de l'autorité du plus précieux historien que ce pays ait encore eu.

« (Février 1791.) A cette époque, dit Collins, la plupart des torrens et des ruisseaux étoient à sec ; on fut obligé de creuser le lit de la rivière de Sydney, qui pouvoit à peine fournir aux besoins de la ville..... Le 10 et le 11 de ce mois, la chaleur devint si forte, qu'à Sydney le thermo-

mètre à l'ombre s'éleva jusqu'à 105^d de Farenheit (32^d, 4 de Réaumur). A Rose-Hill, la chaleur fut tellement excessive, que des milliers de grandes chauves-souris en périrent. Dans quelques parties du port, la terre étoit couverte de différentes espèces d'oiseaux, les uns déjà suffoqués, et les autres réduits aux abois par la chaleur; plusieurs tomboient morts en volant. Les sources qui n'étoient pas encore taries furent tellement infectées par le grand nombre de ces oiseaux et des chauves-souris qui, venus pour s'y désaltérer, avoient expiré sur leurs bords, que l'eau pendant plusieurs jours en fut corrompue. Le vent souffloit alors du nord-ouest, et il fit beaucoup de mal aux jardins, consumant tout ce qui se trouvoit devant lui. Les personnes que des affaires indispensables appeloient au dehors déclarèrent qu'il étoit impossible de tenir pendant cinq minutes la face tournée du côté d'où venoit ce vent. (*Account of new south Wales*, pag. 153 et 154.)

» (Novembre 1791.) L'excessive chaleur durant ce mois rendit beaucoup de monde malade. Le 4, un convict qui, sans avoir la tête couverte, attendoit M. White dans le passage de sa maison à sa cuisine, fut frappé d'un coup de soleil,

qui le priva presque aussitôt de la parole, du mouvement, et, en moins de vingt-quatre heures, de la vie. Le thermomètre, à midi de ce jour-là, se soutenoit à 95^d F. (28^d R.), et le vent étoit au nord-ouest. A cette même époque, notre eau se trouvoit non-seulement altérée, mais encore tellement réduite par l'évaporation, que le gouverneur donna l'ordre qu'aucun navire ne pût en faire au ruisseau de la ville; et, en outre, pour remédier dans la suite à ce mal, autant du moins que l'état de la colonie pouvoit le permettre, il arrêta que toutes les pierres de taille employées à la construction des édifices publics ou particuliers seroient prises dans le lit du ruisseau, de manière à former des espèces de citernes capables de conserver une assez grande quantité d'eau pour en fournir aux habitans durant la saison chaude. (*Pag.* 189.)

» (Décembre 1792.) La température durant ce mois fut très-forte. Le 5, la chaleur devint étouffante, le vent souffloit avec violence du nord-ouest. La contrée, comme pour ajouter à l'ardeur dévorante de l'atmosphère, étoit en feu de toutes parts. A Sydney, l'herbe et les broussailles qui se trouvoient derrière la colline de l'ouest avoient pris feu, ou peut-être avoient été mises en feu

par les naturels; l'incendie, excité par le vent chaud qui souffloit avec force, se propageoit rapidement, et dévorait tout avec une incroyable furie. Déjà une maison étoit brûlée; toute la crête du coteau étoit couverte de flammes, qui menaçoient la ville d'une entière destruction. Heureusement les efforts réunis de la garnison et des habitants parvinrent à arrêter les progrès de cette terrible conflagration. La crainte du danger avoit contraint tous les individus à sortir de leurs maisons: à peine pouvoit-on respirer; la chaleur étoit insupportable; la végétation souffroit beaucoup; les feuilles de la plupart des plantes potagères étoient réduites en poudre, et le thermomètre à l'ombre se soutenoit à 100^d F. (30^d 2 R.) A Parramatta, à Tongabee, la chaleur n'étoit pas moins excessive; tout le pays étoit pareillement en feu, et quelques habitations devinrent la proie des flammes. Pendant ce jour d'alarmes, le tonnerre se fit entendre à diverses reprises dans le lointain, et sur le soir il tomba quelque pluie qui rafraîchit un peu l'atmosphère. (*Pag.* 257.) »

L'action de ce vent redoutable se fit sentir jusqu'à la hauteur de l'île Maria, et conséquemment à plus de 200 lieues de distance du port Jackson; car à la même époque où le vent de

nord-ouest dévastait ainsi la colonie angloise, le navire américain *the Hope* éprouvait aux environs de l'île Maria une horrible tempête excitée par ce même vent. Le temps étoit sombre, pesant et très-chaud; l'atmosphère paroissoit comme remplie d'une épaisse fumée. (*Pag.* 255.)

» (Août 1794.) Le vent brûlant de terre (*land-wind*) nous visita le 25 pour la première fois dans cette saison, soufflant jusqu'au soir avec beaucoup de violence; alors il fut remplacé, comme il arrivoit ordinairement après ces jours si chauds, par le vent de sud. (*Pag.* 386.) »

Des faits nombreux que je viens d'exposer, et dont il m'eût été facile de multiplier l'énumération d'après Phillip, Hunter, Watts, Tench, King, etc., nous pouvons donc déduire la conséquence suivante :

« Les vents qui traversent la Nouvelle-Hollande du nord-ouest au sud-est, se présentent dans le comté de Cumberland, avec le double caractère d'une sécheresse et d'une ardeur extrêmes, malgré l'étendue et la hauteur des montagnes au-dessus desquelles ils passent pour arriver jusqu'à ce dernier point. »

Déjà, sur les côtes de la terre de Leuwin, les vents de l'est à l'ouest nous avoient offert

des qualités analogues : nous avons vu depuis, à l'extrémité sud de la terre de Diémen, les mêmes phénomènes accompagner les vents du nord, qui ne pouvoient cependant y parvenir qu'après avoir traversé les hautes montagnes du promontoire de Wilson, celles des îles Furneaux, le détroit de Bass, et les sommets de la terre de Diémen elle-même, qui paroissent devoir être éternellement glacés. Nous nous trouvons donc conduits par l'ensemble de toutes les observations de ce genre à cette seconde conséquence, plus générale que la première :

« Tous les vents qui traversent la Nouvelle-Hollande du nord au sud, de l'est à l'ouest, et du nord-ouest au sud-est, sont des vents brûlans et secs. »

Tous ces résultats, et d'autres qui y sont analogues, pourroient être appliqués avec intérêt à la solution du grand problème de l'état physique de l'intérieur de la Nouvelle-Hollande. Poursuivons ici la description du territoire de Parramatta.

J'ai fait observer déjà que l'écartement des arbres dans les forêts des environs de cette ville, l'abondance des herbages et leur excellente qualité, faisoient, pour ainsi dire, de cette partie

de la Nouvelle-Galles du sud, un immense pâturage propre à nourrir des bestiaux. Un tel avantage ne pouvoit échapper au gouvernement anglois, et dès les premières années de la fondation de la colonie, il porta sur ce point tous les grands animaux domestiques qu'il avoit à sa disposition. Ils s'y sont tellement multipliés, que, dans les seules bergeries de l'État, on comptoit, à une époque peu éloignée de celle de notre séjour au port Jackson, 1800 bêtes à cornes, dont 514 taureaux, 121 bœufs et 1165 vaches. La progression de l'accroissement de ces animaux est si rapide, que, dans l'espace de onze mois seulement, le nombre des bœufs et des vaches a été porté de 1856 à 2450; ce qui suppose pour l'année entière une augmentation de 650 individus, ou du tiers de la totalité. Qu'on calcule maintenant la marche d'un tel accroissement d'animaux pour une période de trente ans, et l'on restera persuadé qu'en le réduisant même à moitié la Nouvelle-Hollande se trouveroit alors couverte sur ce point d'innombrables troupeaux de bétail.

Les moutons ont fourni des résultats encore plus avantageux; et telle est la rapidité de leur multiplication sur ces rivages lointains, que le

capitaine Mac-Arthur, l'un des plus riches propriétaires de la Nouvelle-Galles, ne craint pas d'assurer, dans un mémoire publié à ce sujet, que dans vingt ans la Nouvelle-Hollande pourroit fournir seule à l'Angleterre toute la laine qu'on y importe aujourd'hui des pays voisins, et dont le prix d'achat s'élève chaque année, dit-il, à 1,800,000 livres sterling (environ 43,000,000 de francs). (Biblioth. Britan. n° 219, pag. 72.)

M. Mac-Arthur possède lui-même plus de 4000 moutons, dont j'ai visité quelques troupeaux, et qui m'ont généralement paru de la plus rare beauté¹. « Le climat de la Nouvelle-Hollande, dit-il dans son intéressant mémoire, » est particulièrement favorable à la multiplication des bêtes à laine fine; et vu l'étendue » illimitée des plus beaux pâturages, on pourroit élever en peu d'années des millions de

¹ La ferme du capitaine Mac-Arthur, qui est très-belle et bien entretenue, comprend 3400 arpens de terre, dont 3160 sont en pâturages, 40 sont semés en froment, et le reste est employé à diverses espèces de cultures moins importantes. On compte sur cette même ferme 27 chevaux ou jumens, et 182 bêtes à cornes, dont 3 taureaux, 55 bœufs et 124 vaches.

» ces animaux, sans autre dépense que les gages
» de quelques bergers..... Je calcule qu'avec les
» soins convenables mes troupeaux doubleront
» de trente en trente mois, et l'expérience a
» déjà prouvé que ce calcul étoit au-dessous
» de leur accroissement réel..... Les échantillons
» de la laine de ces troupeaux, continue-t-il, ont
» été soumis à l'examen des connoisseurs les
» plus exercés de l'Angleterre; elles rivalisent
» avec celles de l'Espagne, et paroissent même
» avoir plus de finesse que la plupart de ces
» dernières. »

Ce n'est pas seulement pour le capitaine Mac-Arthur que les moutons sont devenus à la Nouvelle-Hollande la source des plus grands avantages. Pendant mes diverses courses, j'eus fréquemment occasion de voir des troupeaux aussi remarquables par le nombre que par la beauté des individus qui les composoient. M. Palmer ¹ possède environ 800 bêtes à laine; M Mars-

¹ Le total des concessions de M. Palmer s'élève à 1070 arpens, dont une grande partie est située sur les bords féconds de la rivière d'Hawkesbury. De ce terrain, 320 arpens sont semés en froment, 20 en maïs, 15 en orge, 3 en pois et haricots, 2 en pommes-de-terre; 392 arpens constituent les pâturages, où vivent les moutons dont je parle,

den ¹ en réunit un nombre encore plus considérable : la plupart des autres colons ont également

ainsi que 17 chevaux ou jumens, 27 bêtes à cornes, outre une assez grande quantité de chèvres et de cochons : 318 arpens défrichés depuis peu pourront être bientôt mis en culture.

¹ M. Samuel Marsden, pasteur de la ville de Parramatta, possède 651 arpens, dont 103 se trouvent employés à divers genres de cultures : il nourrit sur sa ferme, indépendamment de ses troupeaux de moutons, 10 chevaux ou jumens, 26 bêtes à cornes, 30 cochons et 10 chèvres. Cette ferme est à quelque distance dans l'intérieur du pays, à gauche de la rivière de Parramatta : du sommet du coteau où elle est assise, on découvre une partie du cours de la rivière : les bâtimens en sont spacieux et bien construits; le jardin réunit déjà la plupart des arbres fruitiers de l'Europe..... Et cependant en 1794, tout étoit encore, sur ce point, couvert d'immenses et inutiles forêts d'eucalyptus. Avec quel intérêt n'ai-je pas parcouru ces champs nouveaux, au milieu desquels le respectable pasteur me conduisoit lui-même avec la plus affectueuse bienveillance ! Qui le croiroit ! cette habitation est à 7 ou 8 milles de Parramatta, isolée, pour ainsi dire, au milieu des bois ; et ce fut par un très-joli chemin, dans un cabriolet très-élégant, que M. Marsden m'y conduisit. Combien n'a-t-il pas fallu de travaux et d'efforts pour ouvrir de telles routes ! et ces routes, ces habitations, ces prairies, ces champs, ces moissons, ces vergers, ces troupeaux, étoient le résultat de huit ans de travaux !

leurs troupeaux particuliers. Errans au milieu des bois , sans ennemis d'aucune espèce , ne connoissant point les frimas de l'hiver , l'humidité froide des automnes de nos climats , protégés contre les ardeurs du soleil par l'ombre des forêts qu'ils habitent , nourris toujours des herbes les plus salubres et les plus aromatiques , ces troupeaux se présentent déjà avec un caractère de force et de beauté qui semble devoir , en se développant encore à l'aide du concours de tant de circonstances favorables , les conduire à un degré de perfection inconnu jusqu'à ce jour. En effet , que n'a-t-on pas droit d'attendre de l'influence d'un climat qui , sur les moutons de l'Asie et de l'Afrique , a produit des changemens si précieux et si remarquables ? Tout le monde sait que les moutons du Bengale et du cap de Bonne-Espérance sont revêtus , au lieu de laine , d'une espèce de poil très-court , très-roide , et presque absolument inutile aux besoins des manufactures et des arts. Vainement , dit-on , des essais multipliés avoient été faits pour procurer à ces animaux cette riche fourrure qui donne aux troupeaux européens tant d'importance et de valeur ; on n'avoit pu jusqu'à ce jour arriver à ce but , ou du moins le résultat de ces essais avoit

été jugé si peu avantageux, que les propriétaires les plus éclairés du cap de Bonne-Espérance et du Bengale en élevant leurs moutons ne sembloient pas s'occuper de leur dépouille. Les choses se sont passées d'une manière bien différente à la Nouvelle-Hollande. En croisant les moutons à poil avec ceux de l'Angleterre et de l'Espagne, on est parvenu en moins de dix ans à transformer le poil des animaux de l'Afrique et de l'Asie en une laine qui n'est pas encore bien longue, mais qui se fait distinguer par un grand degré de finesse et par le caractère doux et soyeux qui lui est propre. « Le fait suivant, dit » M. Mac-Arthur, prouve l'étonnante rapidité de » cette amélioration. J'ai la toison d'une de mes » brebis de race commune; des fabricans l'ont » estimée 9 pences (0 f 94 c) la livre; et quand » je leur ai montré la toison de l'agneau provenant de cette même brebis et d'un bélier espagnol, ils en ont porté la valeur à 3 shillings » (3 f 75 c). Ce n'est pas seulement dans la qualité de la laine que cette amélioration se fait » observer; elle se trouve aussi dans le poids des » toisons : ainsi la plus forte de ces toisons, en » 1800, pesoit à peine 3 livres 8 onces; en 1802, » leur poids moyen étoit de 5 livres : alors la

» beauté de la laine étoit telle, que le prix de
» chaque livre s'étoit élevé de 3 à 6. shillings
» (de 3 £ 75 c à 7 £ 50 c.) » (Bibl. Brit. *loco*
» *citato.*)

A l'égard des moutons de race espagnole, qui font la souche principale des troupeaux de la Nouvelle-Galles, ils proviennent d'un assez grand nombre de beaux mérinos, que le gouvernement anglois a fait transporter à diverses époques au port Jackson, et de trente béliers de la plus rare beauté, qui, destinés par la cour d'Espagne au vice-roi du Pérou, furent pris, dit-on, durant la dernière guerre par un navire anglois, non loin des rivages où ils devoient être débarqués.

Cependant je m'étois déjà procuré dans mes courses fréquentes aux environs de Parramatta une suite d'animaux aussi riche que variée. Plus de cent cinquante espèces d'insectes nouveaux avoient été successivement ajoutées à mes collections ; et, parmi ces espèces, on comptoit quarante papillons revêtus pour la plupart des couleurs les plus vives. Parmi les coléoptères, on distinguoit avec admiration la belle cétoine, que j'ai décrite sous le nom de *cetonia orpheus*, à cause de la lyre d'or qui se dessine, sous la forme la plus régulière, au milieu du dos

de l'insecte, dont la couleur générale est celle de l'émeraude.

La famille des lézards, qui compte sur tous les points de la Nouvelle-Hollande tant d'espèces multipliées, m'en avoit fourni plusieurs d'un grand intérêt. Un de ces lézards appartient au genre stellion, *Cuv.*, et se distingue de tous ses congénères par l'aplatissement extraordinaire de son tronc, dont l'épaisseur est à peine de 10 lignes, sur une longueur de 4 pouces, et une largeur de 5 pouces, ce qui donne au corps de cet animal quelques rapports imparfaits avec celui d'une torpille. C'est de cette conformation bizarre et inconnue jusqu'à ce jour parmi les sauriens, que j'ai cru devoir déduire le nom spécifique de celui-ci (*stellio discosomus*, *N.*). Son goître aérien, extrêmement développé, est d'une couleur bleue très-intense.

Dans les scinques, dans le genre nouveau, voisin de celui-ci, que j'ai cru nécessaire d'établir sous le nom de *scincoïde*, dans les tupinambis et les geckos, Parramatta m'offrit encore plusieurs espèces très-remarquables. J'y recueillis également ce lézard curieux que le célèbre Shaw a décrit sous le nom de gecko à large queue (*gecko platurus*), mais qui me paroît si différent, par sa

conformation et par ses mœurs, des geckos proprement dits, que j'ai cru devoir l'en séparer pour en faire le type d'un nouveau genre, qui, sous le nom de geckoïde (*geckoides*, *N.*), devra suivre immédiatement celui des geckos dans l'ordre des rapports naturels et dans celui des classifications des naturalistes modernes.

En effet, tous les geckos reconnus jusqu'à ce jour ont les doigts courts, larges, aplatis, déprimés, et revêtus à leur face inférieure d'un très-grand nombre de petites folioles imbriquées, par le moyen desquelles ils peuvent grimper contre les corps les mieux polis, ou même courir, comme les mouches, à la surface des plafonds des appartemens. Les geckoïdes, au contraire, ont des doigts grêles, allongés, très-comprimés latéralement, et dépourvus des folioles qui caractérisent les geckos. Il résulte de cette première différence dans les organes du mouvement, que les geckoïdes sont privés de la faculté de grimper, et de passer une partie de leur vie sur les arbres, comme la plupart des lézards à pieds garnis de folioles. C'est dans les lieux bas et fangeux qu'habitent les geckoïdes, et leur nourriture s'y compose de larves d'insectes aquatiques et de quelques-uns de ces insectes mêmes. Leur

physionomie est d'ailleurs, comme celle des geckos, triste et repoussante; leur yeux sont gros et protubérans; la pupille en est linéaire et verticale: tout leur corps est extrêmement plat, et leur queue, taillée en forme de fer de lance, est tellement articulée, qu'on peut à peine toucher un de ces animaux sans qu'elle se détache à l'instant et se sépare tout entière du reste du corps.

Le long des côtes arides et sablonneuses des terres de Leuwin, d'Endracht et de Witt, je n'avois pu découvrir aucune espèce de batraciens; j'en avois été d'autant moins surpris, que le défaut d'eau douce nous ayant semblé partout absolu, il étoit presque impossible à ces animaux aquatiques d'exister sur de tels rivages. Je n'en regrettois cependant pas moins de n'avoir pu me procurer un seul individu de cette grande famille de reptiles, lorsque mon séjour à Parramatta vint me mettre à même de compléter sous ce rapport l'ensemble de mes travaux zoologiques sur la Nouvelle-Hollande.

Là, je réunis en effet deux espèces de grenouilles, inconnues jusqu'alors, que je décrivis, l'une sous le nom de *rana pustulosa*, l'autre sous celui de *rana pollicifera*, parce qu'elle porte aux

pieds de derrière un petit appendice très-saillant, qu'on seroit tenté de prendre au premier coup d'œil pour un sixième doigt. Le genre crapaud m'offrit aussi deux espèces nouvelles, que j'ai nommées *bufo leucogaster* et *bufo proteus*; les individus de la première ont en effet le ventre d'une blancheur remarquable, et ceux de la seconde m'ont offert une grande variété de couleurs. Le crapaud protéé est un des plus petits que l'on connoisse, car à peine a-t-il un pouce de longueur; par ses nuances agréables et variées, il semble s'éloigner du genre dégoûtant auquel il appartient.

Sur le bord des ruisseaux, dans les fontaines et le creux des rochers les plus frais, sous le feuillage des bois, on rencontroit souvent la magnifique espèce de rainette que j'ai décrite sous le nom de *hyla cyanea*. Tout le dos de cet animal est d'une couleur bleu-pourpre très-vive, relevée de chaque côté du corps par deux bandes éclatantes d'argent; le ventre affecte une teinte de bleu de Prusse foncé. Cette espèce est une des plus grandes comme une des plus belles de son genre; elle n'a pas moins de 5 pouces 6 lignes de longueur, depuis le bout du museau jusqu'à l'extrémité des pattes de derrière. Parmi les au-

tres rainettes que je me procurai dans l'excursion dont je rends compte, il en est une qui se distingue par un assez grand nombre de petites taches noires, rondes, environnées d'un petit cercle blanc, disséminées sur un fond brun : je l'ai nommée rainette ocellée (*hyla ocellata*, N.). Une troisième reçut la dénomination de nébuleuse (*hyla nebulosa*, N.), à cause de la disposition vague de ses couleurs. La rainette ianopode (*hyla ianopoda*, N.) est plus particulièrement remarquable par la belle couleur violette de ses pieds de derrière. Dans la citripode (*hyla citripoda*, N.), toutes les articulations des cuisses postérieures sont distinguées par une grande tache couleur de citron. Plus petite que toutes celles dont je viens de parler, la rainette rougeâtre (*hyla rubicola*, N.) est toute parsemée de très-petits points blancs sur un fond d'une couleur de lie-de-vin extrêmement légère. Parmi les coquilles terrestres et fluviatiles, je fis également plusieurs découvertes intéressantes : il en fut de même pour les vers et les poissons de la rivière de Parramatta. Mais telle est l'abondance des objets nouveaux qui s'offrirent à mes recherches, qu'il me faudroit sacrifier des détails d'un intérêt plus grand et plus général, à

la simple énumération que je voudrois en faire.

Tous mes travaux étant ainsi terminés, nous partîmes, M. Bellefin et moi, pour retourner à Sydney ; mais avant de quitter Parramatta, il n'est peut-être pas inutile de dire quelque chose de l'hôte chez lequel nous logeâmes pendant toute la durée du séjour que nous fîmes dans cette ville. Cet homme étoit un Juif françois, nommé Larra, voleur et faussaire, m'a-t-on dit, et déporté comme tel au port Jackson, sur la flotte du commodore Phillip. Après avoir accompli le temps de sa condamnation et de son esclavage, Larra devint libre et citoyen. Corrigé par le malheur, d'un vice dont les fruits avoient dû lui paroître si amers, il se livra courageusement au travail, qui seul pouvoit le soustraire à la misère. Ayant obtenu une concession de terrains, il en opéra le défrichement avec un grand succès : bientôt il lia son propre sort à celui d'une femme de sa nation et de sa religion, déportée, comme lui, pour des causes infamantes, mais ramenée de même, par l'exil et l'infortune, à l'habitude du travail, en même temps qu'à des mœurs plus honnêtes. Soutenus par les secours généreux que le gouvernement prodigue aux individus qui se comportent bien,

les deux époux défrichèrent en commun un terrain fertile : leurs mains en tracèrent péniblement les premiers sillons ; mais des récoltes abondantes devenues le prix de ces sueurs ne tardèrent pas à mettre la petite famille à l'abri des besoins physiques. Alors M. Larra, portant une partie de son industrie sur d'autres objets, appliqua ses premières économies à des spéculations commerciales, qui lui réussirent au-delà de ses espérances. Insensiblement, et par les moyens les plus honorables, il a su tellement accroître sa fortune, qu'il est généralement regardé comme l'un des plus riches propriétaires de la Nouvelle-Galles ; et la régularité de ses mœurs, l'honnêteté de son caractère actuel, lui ont acquis une considération réelle auprès des principaux employés civils et militaires de la colonie.

Bien qu'à proprement dire M. Larra ne tienne pas une hôtellerie publique, c'est cependant chez lui que vont descendre toutes les personnes les plus distinguées que leurs affaires appellent à Parramatta, et qui désirent être plus libres et mieux servies. En nous adressant à cet homme, M. Paterson lui avoit écrit, à notre insu, de nous traiter avec tous les soins et tous les égards

qu'il pourroit avoir pour sa propre personne, lui recommandant aussi de n'accepter de notre part aucune espèce d'indemnité ¹. Cette recommandation du lieutenant-gouverneur produisit un tel effet sur notre hôte, que, durant les six jours que nous restâmes à Parramatta, nous y fûmes constamment servis avec une élégance et même avec un luxe que jamais nous n'aurions cru pouvoir exister sur ces bords, si nous n'en eussions été l'objet. Les meilleurs vins de Madère, de Xérès, de Porto, du Cap et de Bordeaux, paroisoient seuls sur notre table; tous les services étoient en vaisselle plate; tous les flacons, tous les verres étoient de cristal, et la bonne chère étoit à l'avenant. Attentif à deviner, pour ainsi dire, le goût de ses convives,

1. Malgré cette lettre de M. Paterson, nous fîmes tant d'instances auprès de M. Larra, qu'en qualité de compatriote il consentit enfin à recevoir de nous-mêmes le prix de son hospitalité; ce dont M. Paterson conçut un vif ressentiment contre lui. Pour nous et notre guide, il nous en coûta 14 pounds 6 shillings (environ 357 francs de notre monnaie), et cette somme ne paroitra pas trop forte, si l'on considère la manière somptueuse avec laquelle on s'étoit, bien malgré nous, obstiné à nous servir pendant toute la durée de notre séjour.

M. Larra nous fit toujours servir à la françoise : une telle galanterie lui étoit d'autant plus facile, que, parmi les convicts qu'il avoit chez lui pour domestiques, il se trouvoit un excellent cuisinier de Paris, ainsi que deux autres jeunes gens de notre nation. Ces trois malheureux nous parurent pénétrés de regrets et de remords : il n'en étoit pas de même d'un autre François, nommé Morand, qui demouroit à Sydney, et dont l'histoire est d'ailleurs assez singulière pour mériter de trouver place ici. *Son seul crime*, disoit-il, *étoit d'avoir voulu s'associer à la banque d'Angleterre sans mise de fonds* : il racontoit son aventure avec cette sorte de complaisance et d'orgueil que peut seul donner le fanatisme le plus extravagant.

« La guerre, disoit Morand, venoit d'éclater » entre la Grande-Bretagne et la France; les » forces des deux nations étoient aux prises : » mais il me paroissoit plus facile de détruire » notre rivale par les finances que par les armes. » Je résolus donc, *en bon patriote*, de me charger de cette ruine et de la consommer au » sein de Londres même. Si j'avois réussi, s'écrioit-il avec enthousiasme, la France m'eût » dressé des autels; et à quoi a-t-il tenu qu'au

» lieu d'être traité comme un brigand, je n'aie
 » été proclamé le vengeur de ma patrie ! A peine
 » arrivé en Angleterre, je commençai mes opé-
 » rations ; elles réussirent au-delà de toute espé-
 » rance. Secondé surtout par un Irlandois non
 » moins habile que moi, et qui, *mu comme moi*
 » *par un noble patriotisme*, montrait encore plus
 » d'acharnement à la ruine de l'Angleterre, je
 » parvins bientôt à contrefaire les billets de la
 » banque avec une perfection si grande, qu'il
 » nous étoit très-difficile à nous-mêmes de dis-
 » tinguer ceux qui sortoient de nos presses d'a-
 » vec les billets véritables ». Déjà je triomphois ;
 » toutes mes dispositions étoient faites pour

« Ici Morand faisoit un rapprochement singulier. « Nous
 » autres François, disoit-il, nous n'avons pas assez de pa-
 » triotisme ; nous sacrifions trop à ce que nous appelons
 » *l'honneur*, et que le gouvernement anglois qualifie, avec
 » raison, de sottise. Par exemple, ajoutoit-il, dans le temps
 » où à Londres même je travaillois à contrefaire les billets
 » de la banque, le gouvernement anglois entretenoit publi-
 » quement une fabrique de faux assignats ; et moi, pour
 » pouvoir avec moins de risques lui rendre la pareille,
 » j'avois été obligé de venir chercher un asile en Angle-
 » terre. Avec le ridicule esprit national que nous avons,
 » bien loin de m'encourager en France, on m'y eût guillo-
 » tiné. »

» inonder l'Angleterre des produits de notre fa-
» brique; il ne me manquoit plus que quelques
» renseignemens particuliers pour le numéro-
» tage, lorsque mon compagnon, que jusqu'alors
» j'avois regardé comme *un honnête homme*, s'a-
» visa de *voler* dans notre dépôt quelques-uns
» de ces billets, auxquels manquoient encore
» des formalités légères, il est vrai, mais indis-
» pensables. Il fut arrêté presque aussitôt; et
» comme il n'avoit pas craint de manquer déjà
» une fois à *l'honneur*, il ne craignit pas non
» plus dans cette nouvelle circonstance de se
» montrer comme un lâche. Il révéla tout; je fus
» arrêté, plongé dans les cachots avec lui : tous
» nos instrumens, tous les produits de notre
» fabrique furent saisis, et la Grande-Bretagne
» fut sauvée de la ruine que je lui préparois.

» Quelque évidentes que fussent les preuves
» de notre *projet*, je ne désespérois cependant
» pas, grâce à la nature des lois criminelles en
» Angleterre, d'échapper à la mort; mais telles
» étoient la foiblesse et la terreur de mon maudit
» *associé*, que je ne pouvois douter de notre
» perte commune, si j'étois réduit à paroître
» devant les tribunaux en confrontation avec
» cet homme pusillanime. Pour prévenir mon

» propre malheur, qui n'auroit pu retarder le
» sien, *je résolu de l'engager à me débarrasser*
» *de lui* : d'ailleurs, comme auteur de nos dé-
» sastres, il étoit bien juste qu'il en subit la
» peine. Dans un discours très-pathétique, je
» m'efforçai donc de lui prouver que notre mort
» étant inévitable, nous n'avions plus à songer
» qu'au moyen de nous soustraire à la douleur
» et à l'ignominie; et que, mourir pour mourir,
» il valoit mieux tomber en hommes d'honneur
» que d'expirer sous la main du bourreau. ...
» L'Irlandois étoit ébranlé, mais non pas encore
» résolu : je lui fis sentir alors que si sa propre
» infamie ne le touchoit pas, il devoit au moins
» épargner à ses enfans le malheur de s'entendre
» traiter un jour de *filz de pendu*; et que s'il
» n'avoit pu leur laisser des richesses, il falloit,
» par un dévouement généreux, les arracher à la
» flétrissure et à la honte.

» Ces dernières réflexions enflammèrent l'Ir-
» landois d'un noble courage. Nous nous procu-
» râmes du sublimé corrosif : je feignis d'en
» prendre; il en prit réellement, il mourut; et
» débarrassé de ce *fripon imbécile*, j'évitai la po-
» tence qui m'attendoit avec lui. J'en fus quitte
» pour être déporté dans cette colonie, où je suis

» condamné à passer le reste de mes jours. Le
 » temps de mon esclavage est fini; j'exerce avec
 » avantage deux de mes premiers métiers, ceux
 » d'orfèvre et d'horloger. Les deux *scélérats*¹ qui
 » travaillent avec moi triplent mes profits. Dans
 » un petit nombre d'années je serai l'un des plus
 » riches propriétaires de la colonie; et j'en serois
 » déjà l'un des plus heureux, si je n'étois tour-
 » menté sans cesse du regret d'avoir si malheu-
 » reusement échoué dans une entreprise *hono-*
 » *nable*, et de me voir à cette occasion regardé
 » comme un vil criminel, même par ceux d'entre
 » vous, mes compatriotes, qui ne peuvent pas
 » connoître les *nobles principes* de ma conduite,
 » ou qui ne savent pas les apprécier. »

Nous appliquons généralement en Europe la
 dénomination de *ruisseau* à un courant d'eau
 douce *continu*, peu considérable, qui, après un
 cours très-borné, va se perdre quelquefois dans
 des réservoirs particuliers, ou même dans la
 mer, mais qui presque toujours se mêle et se

1 C'est ainsi que M. Morand appelle ceux des convicts
 orfèvres ou horlogers qu'il emploie chez lui à ses travaux,
 et qu'il traite avec un souverain mépris. « Ces gredins,
 » disoit-il quelquefois en parlant d'eux, se feroient pendre
 » pour une montre. »

confond avec d'autres courans semblables à lui.

La réunion de plusieurs ruisseaux constitue la *rivière*, qui réunit à tous les caractères que nous venons d'exposer ceux d'avoir un cours plus rapide, plus prolongé au travers des continents ou des grandes îles, et de se réunir *ordinairement* à des courans de la même nature qu'elle, pour former un troisième ordre de courans, auxquels nous réservons le nom de *fleuves*. Le caractère de ces derniers, outre celui de se jeter immédiatement dans la mer, doit être d'avoir un cours étendu, et de rouler une masse d'eau très-volumineuse.

Les *torrens*, quelque considérables qu'ils puissent être, diffèrent essentiellement des ruisseaux, des rivières et des fleuves, en ce que leur cours, subordonné à l'ordre des saisons ou aux vicissitudes de l'atmosphère, *n'est pas continu, mais seulement périodique*.

Ces notions générales étant bien établies, nous allons en faire l'application à l'hydrographie particulière de la Nouvelle-Hollande; et ici de nouveaux phénomènes, non moins extraordinaires peut-être que ceux qui nous ont été successivement présentés par les Montagnes-bleues et les vents du nord-ouest, vont s'offrir à nos méditations.

En effet, sur toute l'étendue de ce vaste continent, qui embrasse près de quatre cent mille lieues carrées de surface, on ne connoît pas encore une seule rivière de la grandeur de la Marne ou de l'Allier, en admettant toutefois la définition que je viens de donner du mot *rivière*.

Vainement le navigateur qui prolonge les côtes de cette terre immense; croit découvrir à chaque instant l'embouchure d'un nouveau fleuve; vainement remonte-t-il au loin dans l'intérieur du continent avec les plus fortes embarcations, ou même avec de gros navires; la salure de ce prétendu fleuve ne diminue pas : on reconnoît bientôt qu'il n'a d'autres mouvemens que ceux qui lui sont imprimés par le flux et le reflux de la mer..... Cependant, la profondeur de ses eaux est si considérable, sa largeur est si grande, il s'enfonce tellement dans le pays, que l'illusion doit se soutenir encore..... La navigation est poursuivie plus avant; des ouvertures multipliées se laissent apercevoir; elles paroissent comme autant de grands ruisseaux : on s'y enfonce, et nulle part on ne trouve d'eau douce..... L'espérance affoiblie est pourtant soutenue par l'aspect imposant du bras principal, qui continue d'offrir tous les caractères apparens d'un grand fleuve. Déjà

on l'a remonté l'espace de 60 ou 80 milles; on croit pouvoir s'avancer à une distance beaucoup plus considérable..... Vain espoir! ce fleuve majestueux se termine tout-à-coup en un misérable ruisseau d'eau douce, incapable de porter les plus foibles embarcations, et où coulent à peine, à diverses époques de l'année, quelques pouces d'eau..... Le voyageur, étonné, s'arrête; et lorsqu'il vient à s'apercevoir que le flux et le reflux sont presque aussi sensibles au terme de sa course que vers les côtes qu'il vient de quitter, il ne peut concevoir comment dans un si grand espace la pente du terrain peut rester si foible.

Tel est le tableau général que présentent toutes les rivières de la Nouvelle-Hollande; il n'en est pas une à laquelle il ne soit rigoureusement applicable, sans aucune autre espèce de modification que celles qui résultent de l'étendue plus ou moins grande de ces diverses rivières. Ainsi, la rivière George, celle de Cook à Botany-Bay, celle de Parramatta au port Jackson, celle d'Hawkesbury à Broken-Bay, la rivière Hunter, celle de l'Endeavour, toutes les rivières du golfe de Carpentarie récemment reconnues par le capitaine Flinders, les rivières ou les havres de la baie des Chiens-Marins, la rivière des Cygnes,

celle de la baie du Géographe, le port du roi George, les golfes Spencer et Saint-Vincent, le port Phillip, le port Western, etc., reproduisent tous une suite de phénomènes analogues à ceux que je viens d'exposer. La terre de Diémen, malgré la différence de sa constitution géologique, offre la même singularité pour toutes les rivières qui lui sont propres. Ainsi, la rivière Huon, le port des Cygnes, la rivière du Nord, la rivière Dalrymple, etc., ne sont autre chose que des espèces de golfes plus ou moins étroits, plus ou moins profonds, mais tous essentiellement salés, soumis tous à l'influence des marées, empruntant d'elles leur mouvement principal, et se terminant tous par de foibles ruisseaux presque entièrement à sec durant la saison chaude de l'année.

Quelque bizarres que soient déjà toutes les circonstances dont je viens de parler à l'égard des rivières de la Nouvelle-Hollande, ce ne sont cependant pas les seules particularités que leur étude doit nous offrir ; le caractère de leurs inondations va bientôt nous ouvrir une carrière nouvelle de méditations et de recherches : mais il convient d'abord de terminer tout ce qui concerne mon premier voyage à Parramatta.

Ce n'est pas seulement par l'ouverture de routes agréables et commodes que le gouvernement anglois cherche à favoriser les communications dans ses colonies des terres australes : dès la fin de 1793 il a fait établir sur la rivière de Parramatta des espèces de paquebots qui, partant tous les jours de cette dernière ville et de celle de Sydney pour aller de l'une à l'autre, sont destinés au transport des hommes, des marchandises, et de toute autre espèce d'objets. Le prix du passage est d'un shilling (1 f 25 c) par homme et par chaque quintal pesant : pour avoir le droit de disposer seul à son gré du chargement d'un de ces paquebots, il suffit de payer six shillings (7 f 50 c).

Outre ces moyens publics de transport, le gouvernement entretient plusieurs embarcations, la plupart très-commodes et très-élégantes, dont le service est exclusivement consacré soit au gouverneur lui-même, soit aux principaux employés de l'État. Ce fut dans une chaloupe de ce genre que nous fîmes, M. Bellefin et moi, notre retour à Sydney. Nous nous embarquâmes vis-à-vis des casernes de Parramatta, lieu où la rivière conserve encore assez d'eau pour les plus grosses chaloupes, tandis que deux cents pas plus loin

ce n'est plus qu'un misérable ruisseau incapable de porter la plus frêle pirogue.

A mesure qu'on s'éloigne de Parramatta le lit de la rivière s'étend; il devient plus profond, et bientôt on ne trouve pas moins de 8 ou 10 brasses d'eau; les plus grands navires pourroient y naviguer. Sur l'une et l'autre rive, l'attention se trouve appelée par une foule de petites anses qui s'enfoncent plus ou moins dans l'intérieur des terres, et dont les contours sont agréablement ornés de belles forêts. Déjà cependant l'Européen a marqué son passage et son habitation par des défrichemens plus ou moins étendus. Ici, dans le fond d'une anse verdoyante, on découvre l'humble cabane d'un nouveau colon; le bruit de la hache qu'il fait retentir au loin annonce ses efforts et son activité : plus loin, dans une prairie sauvage, errent, peu nombreux encore, les bœufs, les vaches et les chevaux de la ferme naissante; ailleurs mûrissent les premières moissons de ces champs nouvellement créés. Quelquefois, au sommet d'un coteau pittoresque on voit s'élever une habitation plus vaste et plus élégante; des cultures plus considérables l'environnent; les serviteurs et les troupeaux s'y montrent en plus

grande quantité.....: tout annoncée à l'observateur un propriétaire plus riche et plus industrieux que ses voisins.

Tel étoit M. Cox, payeur de la colonie, et que j'avois connu déjà chez M. le colonel Paterson. Aussitôt qu'il nous aperçut, M. Bellefin et moi, il s'embarqua dans un canot dépendant de sa ferme, et vint nous inviter d'une manière si pressante à nous reposer chez lui, que nous ne pûmes nous refuser à ce témoignage de son amitié.

Tandis qu'à la hâte on préparoit le dîner, nous nous occupions à visiter la ferme dans tous ses détails, et chacun de ses détails devenoit pour nous un nouveau sujet de surprise. Ce n'étoit cependant pas la seule possession de ce genre que M. Cox eût acquise déjà sur ces bords; car dans un second voyage que je fis chez lui avec M. et M^{me} Paterson, et M. Laycock, fils, lieutenant du régiment de la Nou-

M. Laycock père, quartier-maître du régiment, possède 1470 arpens de terre, dont une grande partie est située dans les cantons les plus fertiles de la colonie. Il réunit dans ses diverses habitations 6 chevaux ou juments et 128 bêtes à cornes, dont 53 bœufs et 75 vaches, sans compter un nombreux troupeau de moutons.

lui-même devoit retourner en Europe, chargé de rendre compte au gouvernement des résultats du voyage.

Forcés, M. Lesueur et moi, par ces dernières dispositions, à nous occuper sans délai de la mise en ordre des objets que nous devions envoyer en France sur *le Naturaliste*, nous suspendîmes toute espèce de recherches ultérieures, pour nous livrer exclusivement à ce soin. Pendant plus de trois semaines nous travaillâmes, pour ainsi dire jour et nuit, à cet arrangement difficile et minutieux. Que de constance ne falloit-il pas, en effet, pour disposer d'une manière méthodique et sûre plus de 40,000 animaux de toutes les classes, recueillis sur tant de plages pendant les deux années qui venoient de s'écouler ! Trente-trois grosses caisses étoient remplies de ces collections, les plus nombreuses et les plus riches qu'aucun voyageur eût jamais fait parvenir en Europe, et qui, étalées en partie dans la maison que j'occupois avec M. Bellefin, firent l'admiration de tous les Anglois instruits, et particulièrement du célèbre naturaliste M. Paterson.

De tous les pays connus, il n'en est peut-être aucun où les phénomènes électriques soient aussi fréquens et aussi terribles que dans la colonie

qui nous occupe. Déjà, dans notre traversée de la côte Sud-ouest au port Jackson, nous avions été surpris de la continuité des phénomènes de cette espèce, au milieu d'une saison et par une constitution de l'atmosphère si peu favorables à leur existence; mais dans les derniers temps de notre séjour à Sydney, nous fûmes témoins d'orages si violens et si multipliés, que notre étonnement dut redoubler encore. Jamais le tonnerre ne nous avoit fait entendre des éclats plus effrayans; jamais nous n'avions vu des éclairs aussi vifs, aussi précipités, sillonner l'atmosphère..... Dans l'une de ces tempêtes la foudre éclata sur le navire anglois *the Perseus*, qui n'avoit point de paratonnerre, et elle faillit entraîner la perte de ce vaisseau.

Le 7 octobre nous offrit, en ce genre, un phénomène dont je ne connois aucun exemple dans les fastes de la météorologie. Toute la matinée de ce jour, le temps avoit été très-beau; le ciel et la mer étoient également calmes. Dans l'après-midi *le vent passa tout-à-coup au nord-ouest*, en soufflant bon frais et par rafales; une énorme quantité de gros nuages noirs, repoussés par ces vents du sommet des Montagnes-bleues, se précipita dans la plaine. Ces nuages étoient si

pesans, qu'ils rasoient, pour ainsi dire, la surface de la terre. La chaleur étoit suffocante; le thermomètre de Réaumur s'étoit élevé presque subitement de 18 à 27^d. Bientôt les nuages s'entr'ouvrirent avec un horrible fracas; les éclairs étoient éblouissans, et de toutes parts on voyoit la foudre sillonner les nues en serpenteaux d'une lumière bleuâtre. A ce moment de la tempête, les vents souffloient pour ainsi dire de tous les points de l'horizon, et leur violence s'étoit accrue en raison de ce désordre. Toutefois, quelques averses d'une pluie très-grosse étant tombées, nous espérons de voir bientôt cesser l'orage, lorsque du sein profond d'un nuage plus élevé, mais plus noir que les autres, partit tout-à-coup une grêle abondante, bien plus remarquable par la forme de ses grains que par leur grosseur : quelques-uns des plus volumineux pesoient près d'une once; et chacun d'eux, au lieu de cette disposition plus ou moins globuleuse des grêlons de nos climats, avoit une figure allongée, irrégulièrement prismatique, et dont les proportions, dans le plus gros échantillon que je pus voir, étoient les suivantes : 29 lignes de longueur, 17 lignes de largeur, et 8 lignes d'épaisseur.

Quelque nouvelle que fût pour nous une telle forme de grêle, elle ne l'étoit cependant pas pour les Anglois, qui, depuis leur établissement sur ces bords avoient eu plusieurs fois occasion de l'observer, mais jamais avec des caractères aussi prodigieux qu'au mois de décembre 1795. L'exactitude des détails suivans, publiés par M. Collins, m'a été garantie par les individus les plus respectables et les plus éclairés de la colonie.

« (Décembre 1795.) Le commencement de ce mois, dit Collins, fut marqué à Hawkesbury par un phénomène météorologique très-extraordinaire. Quatre fermes de *Ruse-creek* furent entièrement ravagées, non par la neige ou par la grêle, mais bien par la chute de larges pièces de glace. Le lieutenant Abbott, commandant militaire sur ce point, dans la relation qu'il en adressa au gouverneur, rapporte que l'orage venoit de la partie du nord-ouest. L'effet de cette grêle prodigieuse avoit été effrayant : le froment étoit renversé sur la terre, les épis étoient hachés, et le grain parfaitement battu ; les plus grosses tiges de maïs n'avoient pu résister : le côté des arbres exposé à l'orage, paroissoit comme criblé de mitraille ; la terre étoit jonchée de leurs débris. Les deux jours suivans furent extrêmement doux, et

cependant la grêle restoit encore sur le sol presque aussi grosse qu'au moment de sa chute. Quelques morceaux de cette grêle, apportés d'Hawkesbury par le lieutenant Abbott, avoient encore deux jours après 6 à 8 pouces de longueur, sur deux doigts au moins d'épaisseur. On ne s'étoit pas aperçu de cet orage à Sydney, non plus qu'à Parramatta. (Collins, *op. cit.* pag. 445.) »

Quel climat que celui qui, dans toutes les parties de son histoire, présente une suite de phénomènes si remarquables !

A peine l'arrangement de nos collections étoit terminé, que je repartis avec le colonel Paterson pour aller visiter l'établissement de Castle-Hill. Après avoir remonté la rivière de Parramatta l'espace de trois lieues environ, nous débarquâmes, le colonel et moi, avec quelques soldats, pour commencer nos recherches d'histoire naturelle. Au milieu de ces arbres divers que le temps ou la hache ont renversés de toutes parts, sous leur écorce fongueuse et décomposée, nous rencontrions à chaque instant de beaux coléoptères, diverses espèces de lézards et de reptiles, dont nous fîmes une riche collection. En nous enfonçant à diverses reprises dans l'intérieur des bois où les Anglois n'avoient encore porté ni le

fer ni le feu, nous observâmes, mon illustre compagnon et moi, que les insectes y sont beaucoup plus rares qu'aux lieux déjà défrichés par les Européens; et cette singularité nous parut dépendre de l'habitude où sont les sauvages d'incendier les forêts, et de détruire ainsi une énorme quantité d'œufs, de larves d'insectes, et même d'insectes parfaits.

De tous les végétaux européens, celui qui a le mieux réussi à la Nouvelle-Galles, c'est le pêcher, soit que la nature du sol généralement sablonneux et léger lui ait été plus favorable, soit que la température du climat ait été plus appropriée à ses facultés végétatives. Déjà des champs entiers sont couverts d'arbres de cette espèce, et la récolte de leurs fruits est assez abondante pour qu'on puisse en faire sécher de grandes quantités : plusieurs colons en préparent une sorte de vin assez agréable; d'autres retirent de ce vin un alcool de bon goût; dans quelques cas même on a vu des cultivateurs engraisser leurs cochons avec des pêches. En un mot, tout semble annoncer que cette culture doit devenir incessamment pour la Nouvelle-Galles une branche de commerce analogue à celle des raisins au cap de Bonne-Espérance, ou des figues aux îles Canaries.

En arrivant à Parramatta nous allâmes loger, M. Paterson et moi, dans la maison du gouvernement, que j'ai décrite ailleurs; et dès le lendemain nous partîmes avec le bon M. Caylay pour commencer nos courses d'histoire naturelle. Avec quel intérêt nous parcourûmes durant plusieurs jours ces lieux si riches en productions nouvelles pour l'Europe! avec quelle ardeur nous nous disputons le noble plaisir des découvertes! avec quelle affectueuse générosité mes honorables collaborateurs m'enrichissoient de tous les objets qui s'étoient soustraits à mes propres recherches!

Durant ces petits voyages si pleins d'un charme réel, je répétai plusieurs fois une observation assez importante pour qu'elle mérite de fixer plus particulièrement l'attention. Dans les vallées que nous traversons souvent couloient quelques ruisseaux d'eau douce, si foibles et si resserrés dans leur lit, que d'une seule enjambée on pouvoit aisément franchir les plus larges; et cependant, à 15 ou 20 pieds d'élévation au-dessus de leur cours habituel on observoit sur le sol et sur les arbres des preuves évidentes que les eaux s'étoient récemment élevées jusqu'à cette hauteur. Mes compagnons me confirmèrent toute la vérité

de cette remarque, et me fournirent à ce sujet de précieux détails qui, réunis à ceux que j'avois obtenus déjà sur la même matière, ou que j'obtins encore dans la suite de notre séjour au port Jackson, me permettent de présenter avec plus d'intérêt l'histoire des débordemens des rivières de cette partie de la Nouvelle-Hollande.

Nous avons vu que toutes ces rivières, quelque considérable que fût leur embouchure, n'étoient autre chose que des espèces de golfes alimentés par l'Océan, et qui se terminoient tous par de foibles ruisseaux presque entièrement à sec durant une partie de l'année, et qui sont sujets à des crues extraordinaires. Nous allons revenir maintenant sur ces inondations; mais pour bien concevoir tout ce qu'elles peuvent offrir de surprenant dans leur origine et dans leurs effets, il faut que nous donnions d'abord une description plus détaillée de la rivière Hawkesbury, qui présente en ce genre la suite des phénomènes les plus étonnans et les plus propres à nous éclairer sur l'étendue des montagnes que nous avons déjà décrites.

Quinze milles au nord du port Jackson, se trouve l'enfoncement auquel le capitaine Cook, qui ne fit que l'entrevoir, donna le nom de *Bro-*

ken-Bay, à cause des déchirures que présentent de toutes parts à la vue les terres qui l'avoisinent. Cette baie se divise dès son entrée, en plusieurs branches, dont trois sont plus grandes et plus remarquables que les autres. Celle du nord est la plus étendue, mais la plus inutile, attendu qu'elle n'a lors de la basse mer que 12 pieds d'eau à son entrée : celle du sud, que le commodore Phillip regarda comme la plus belle pièce d'eau qu'il eût jamais vue, et qu'il nomma *Pitt-Water*, est très-considérable, et pourroit aisément, d'après ce navigateur illustre, contenir tous les vaisseaux de la Grande-Bretagne; mais elle se trouve malheureusement obstruée par un banc de roches, sur lequel à marée basse il n'y a que 18 pieds d'eau, ce qui ne lui permet pas de recevoir les gros navires. La troisième branche de Broken-Bay prend la direction du sud-ouest; elle est plus étroite que le Pitt-Water; mais sa profondeur étant partout de 5 à 13 brasses, elle peut admettre les vaisseaux du plus haut rang.

Au-delà de ces trois branches principales, Broken-Bay forme encore plusieurs bras étroits et profonds; puis elle se resserre davantage; et là commence, ou plutôt là se termine la rivière

d'Hawkesbury, à l'origine de laquelle il nous faut remonter d'abord avant d'en continuer la description.

Tout le comté de Cumberland se trouve, ainsi que nous l'avons dit ailleurs, environné par la chaîne inabordable des Montagnes-bleues. Du sommet le plus inaccessible de ces montagnes, et directement à l'ouest de Broken-Bay, se précipite par une longue suite de cataractes la rivière Grose, qui n'est ordinairement qu'un faible ruisseau. Parvenue jusqu'à la hauteur d'une colline très-remarquable dont nous parlerons ailleurs, et que les Anglois connoissent sous le nom de *Richmond-Hill*, la Grose se confond avec une seconde rivière appelée *la Nepean*; et l'une et l'autre perdent leur nom en cet endroit pour prendre celui d'Hawkesbury. La Nepean, dont le cours n'est pas encore bien déterminé dans toute son étendue, prolonge de très-près toute la base des montagnes de l'ouest, y décrit une grande courbe, s'avance vers le sud, se détourne à la hauteur du mont Hunter, traverse en cet endroit des prairies très-fertiles et souvent inondées par ses eaux, puis s'engage entre les montagnes, et dès ce moment on ne sait plus rien ni sur sa direction ni sur son étendue. Tel est ce-

pendant, au dernier point de la reconnoissance des Anglois, le peu de largeur de la Nepean, qu'on seroit tenté de croire que la source de cette rivière est prochaine, si le caractère des inondations produites par ses débordemens ne prouvoit pas qu'elle s'avance au loin dans l'intérieur des montagnes, et qu'elle doit y avoir des ramifications immenses. Souvent, en effet, cette rivière, si méprisable en apparence, se gonfle tout-à-coup; ses eaux se soulèvent à de grandes hauteurs; elles s'élancent au-delà de leurs barrières accoutumées, roulent en torrens dévastateurs sur les campagnes voisines, et répandent au loin le ravage et la terreur. Ne connoissant rien encore de ces débordemens affreux, les Anglois qui s'établirent les premiers sur les rives de l'Hawkesbury en éprouvèrent de grands dommages, et depuis lors encore ils n'ont trouvé d'autre moyen pour s'y soustraire, que d'éloigner leurs habitations de ces bords dangereux, ou de les établir dans les lieux les plus élevés et les plus inaccessibles aux eaux. Malgré cette double précaution, les cultivateurs riverains de l'Hawkesbury sont bien loin de se croire à l'abri de tout désastre : et comment se flatter, en effet, d'échapper toujours à des inondations de 25, 30, 40 et

même 50 pieds au-dessus du niveau ordinaire de la rivière, à des inondations qui n'ont aucun rapport avec l'ordre naturel des saisons, et qu'on a vues se renouveler jusqu'à onze fois par an. Ces dernières circonstances méritent de fixer plus particulièrement nos recherches et nos méditations.

Tout le monde sait que dans les climats équatoriaux l'année se partage en deux grandes saisons, celle de la sécheresse et celle des pluies : cette dernière correspond à l'époque où le soleil arrive de l'équateur au tropique, enveloppé, pour ainsi dire, des vapeurs que la force de ses rayons a soulevées de la surface des mers, et qui, se résolvant sans cesse en torrens, se trouvent remplacées sans cesse par de nouvelles vapeurs. A cette époque de l'année, toutes les rivières se gonflent et débordent sur les campagnes; de grands espaces de terrain sont ensevelis sous les eaux; l'air lui-même est rempli d'une humidité chaude et dangereuse; les maladies éclatent bientôt avec une violence inconnue dans nos climats moins ardents.... Mais déjà le soleil rétrograde vers l'autre tropique, traînant à sa suite les vapeurs, les brouillards, les torrens et l'humidité. Alors, pour les régions qu'il vient de quitter

l'atmosphère s'épure, le sol détrempé se consolide, les rivières rentrent dans leur lit accoutumé, la végétation se développe avec une activité d'autant plus grande, que la chaleur humide a distendu les vaisseaux et ramolli le tissu des plantes. Des effets analogues ont lieu pour les animaux; leur fibre languissante se raffermi, les épidémies cessent, et l'homme se trouve à la fois rendu à l'abondance et à la santé.

Cette esquisse rapide de la marche des saisons dans les pays équatoriaux convient encore à ceux qui sont voisins des tropiques; et jusqu'à la hauteur de 30 et même de 35 degrés de latitude, tous les grands phénomènes de la météorologie affectent plus ou moins la succession régulière dont nous venons de parler.

Ces principes étant admis, il ne seroit pas extraordinaire que le comté de Cumberland, qui se trouve en deçà du 35^e degré de latitude australe, fût exposé à des débordemens considérables, si le caractère même de ces débordemens n'offroit la preuve la plus évidente qu'ils ne sauroient avoir pour cause le grand ordre des saisons équatoriales. Dans cet ordre, en effet, tout est immuable; les pluies et les inondations ont leur époque distincte et précise; on peut les cal-

culer et les prévoir; elles n'ont lieu qu'une seule fois par an, et ne se renouvellent jamais dans des saisons opposées. Il n'en est pas de même pour ce qui concerne la rivière d'Hawkesbury; car l'expérience a déjà prouvé, 1° que les débordemens de ce fleuve ont indistinctement lieu à toutes les époques de l'année; 2° que le nombre de ces débordemens peut varier par an d'un ou deux jusqu'à onze, sans qu'il soit possible d'apporter aucune raison sensible de cette différence; 3° que ces inondations prodigieuses n'ont aucun rapport soit avec la constitution de l'atmosphère, soit avec la force ou la direction des vents; 4° qu'elles sont, il est vrai, précédées souvent par de violentes tempêtes, mais que ces tempêtes elles-mêmes peuvent indistinctement venir de tous les points de l'horizon, sans que leur influence sur les inondations en paroisse plus ou moins grande; 5° que non-seulement ces inondations n'ont aucun rapport général avec la marche des saisons et la nature des vents, mais encore qu'elles ne gardent entre elles aucune espèce d'ordre particulier : tantôt, en effet, six mois se sont écoulés sans qu'il en soit survenu aucune, tantôt on en a vu jusqu'à trois et même quatre dans un mois.

Nous pouvons donc déduire de tous ces faits la conséquence, bien remarquable sans doute, que les débordemens des rivières du comté de Cumberland ne présentent rien d'analogue à ce qui se passe en ce genre dans les pays équatoriaux, et même dans ceux qui avoisinent les tropiques.

D'une autre part, l'explication de ces phénomènes ne s'accorde pas davantage avec ce qui a lieu dans les climats tempérés, où les grands débordemens des fleuves ont pour cause principale la fonte des neiges et des glaces accumulées dans les régions montagneuses. Cette résolution des frimas y est annuelle et périodique; elle a lieu presque toujours au printemps; très-rarement elle est retardée jusqu'à la canicule : mais fut-elle observée jamais au milieu des rigueurs de l'hiver ?

Il ne nous reste donc plus d'autre cause possible à assigner aux débordemens de l'Hawkesbury, que la fréquence et la force des pluies qui tombent dans les montagnes où elle prend sa source : mais, dans cette supposition, combien doivent paroître étonnantes ces pluies excessives, qui soulèvent tout-à-coup les eaux d'un foible courant à la hauteur de 30, 40 et 50 pieds, qui se renouvellent à toutes les saisons les plus

opposées; qui se répètent tant de fois chaque année; et d'une manière si indépendante de la constitution de l'atmosphère, de la direction des vents et des tempêtes! Sur quelle immense étendue de pays ne doivent-elles pas tomber en même temps! Quelle rapidité doit avoir leur cours au travers des montagnes, pour que de tant de points divers elles puissent se réunir presque instantanément en des masses prodigieuses!..... Il faut l'avouer, la Nouvelle-Hollande, pour ce phénomène comme pour tant d'autres, se soustrait à toutes nos analogies; elle heurte toutes nos connoissances, elle ébranle toutes nos idées scientifiques les plus rigoureuses et les plus universellement admises..... A mesure que nous aurons encore à parler de ce continent, à juste titre nommé par les Anglois *le continent sans pareil*, nous retrouverons d'autres exemples non moins inconcevables de ces espèces de bizarreries de la nature : mais avant de revenir aux foibles ruisseaux de Parramatta, à l'occasion desquels il a fallu nous transporter sur les rives de l'Hawkesbury, terminons d'abord tout ce qui concerne l'histoire de ce fleuve.

Si par ses inondations il jette l'alarme parmi les cultivateurs établis dans son voisinage, que

de bienfaits il répand en revanche sur toute la contrée qu'il parcourt! Entraînant avec lui du sommet des montagnes et de l'intérieur du continent toute la terre végétale qu'il rencontre sur sa route, il la précipite dans les vallées, il la dépose dans les champs qu'il inonde, il l'y accumule en des couches précieuses, dont quelques-unes, au rapport de M. Marsden, n'ont pas moins de 30, 40 et même 60 pieds de profondeur : inépuisable aliment pour la culture la plus active et la plus variée! Aussi, rien n'est comparable à la fécondité des bords de cette rivière antarctique; sans beaucoup de travail, et presque sans labours la terre sur ce point présente à l'homme les moissons les plus riches; on a vu le blé, dans un premier défrichement, y rapporter sans fumier jusqu'à 95 pour un, l'orge 140, et le maïs jusqu'à 200. C'est là que se trouve le grenier principal de la colonie angloise, c'est de là qu'elle tire le froment qui lui est nécessaire; c'est une espèce de *Delta*, comparable à tout ce que celui des rivages africains peut offrir de plus étonnant en fertilité. Aussi les Anglois, à qui ce rapprochement ne pouvoit pas échapper, appellent-ils communément la rivière d'Hawkesburry, le *Nil de la Nouvelle-Hollande* (Collins, page 415); et

il faut l'avouer, plusieurs circonstances sont favorables à cette ingénieuse comparaison. Comme le Nil, l'Hawkesbury cache son origine dans des montagnes inaccessibles; comme le fleuve africain, il est sujet à d'affreux débordemens; il entraîne comme lui, du haut des monts qu'il dépouille, toute la terre végétale pour la déposer ensuite dans la vallée où se dessine son cours; comme le Nil, au milieu d'une terre généralement sauvage et stérile, il est la source de l'abondance et du bonheur. La principale différence qui paroisse exister entre ces deux fleuves, c'est que la crue du Nil est unique, qu'elle revient constamment à la même époque, qu'on en peut calculer et le terme et les progrès, et les effets; tandis que rien de semblable ne peut s'appliquer à la rivière d'Hawkesbury. Entre le Nil d'Égypte et le Nil de la Nouvelle-Hollande, il est encore une différence qui mérite d'être indiquée : en Égypte, c'est le défaut d'inondations que redoute le cultivateur; à la Nouvelle-Hollande, c'est leur excès. Ainsi donc, jusque dans ses rapports avec le phénomène le plus extraordinaire de l'ancien monde, le continent austral semble vouloir mettre en défaut tous les raisonnemens fondés sur l'analogie.

Le tableau que je viens d'offrir ne convient pas seulement à la rivière d'Hawkesbury; toutes les autres rivières et même tous les ruisseaux du comté de Cumberland sont sujets à des crues analogues, et qui paroissent avoir une cause commune dans des pluies abondantes tombées sur des espaces plus ou moins grands.

Cependant M^{me} Paterson, qui désiroit faire avec son époux et moi le voyage de Castle-Hill, étoit venue nous rejoindre en voiture à Parra-

Ce n'est pas seulement dans les grands principes de son organisation et dans leurs résultats, que la colonie anglaise de la Nouvelle-Galles mérite d'être étudiée; jusque dans les plus petits détails qui la concernent, l'observateur attentif peut découvrir de nouveaux et importants sujets de méditations. Ainsi, tandis que j'ai vu des colonies européennes puissantes, établies depuis des siècles, où il n'existe pas une seule voiture de luxe, où il seroit même impossible de s'en servir, faute de routes praticables, on compte déjà dans la ville naissante de Sydney huit ou dix voitures, dont quelques-unes sont très-élégantes et très-belles, indépendamment de plusieurs wiskys et cabriolets répandus sur toute la surface de la colonie. Avec la plus frêle de ces voitures, on peut traverser le comté de Cumberland dans tous les sens; et cependant il n'y a pas encore vingt ans que, pour la première fois, des hommes civilisés ont paru sur ces rivages lointains !....

matta. Nous partîmes aussitôt pour aller prendre M. Cox et sa famille dans la ferme qu'il occupe sur les bords de la rivière, et dont j'ai déjà parlé; nous y couchâmes; et le lendemain matin, de bonne heure, nous nous mîmes tous en route pour le lieu que nous devions visiter.

A mesure qu'on s'éloigne de Parramatta, le terrain s'élève davantage : les environs de Castle-Hill se composent d'un système de collines entrecoupées par d'agréables vallons, au travers desquels serpentent çà et là quelques foibles ruisseaux. La terre végétale y paroît généralement plus profonde et d'une qualité meilleure qu'à Parramatta.

De tous les établissemens de la Nouvelle-Galles, Castle-Hill est le plus récent (*pl.* 16); à peine il comptoit trois ans d'existence à l'époque où je m'y trouvois. La ville naissante n'étoit encore formée que par la réunion d'une douzaine de maisons : mais déjà sur les coteaux voisins on apercevoit de vastes défrichemens, et plusieurs jolies fermes se montroient au fond des vallées. Six cents *convicts* ¹, la hache à la main,

¹ Ce sont ces mêmes ouvriers, la plupart Irlandois déportés pour cause de délits politiques, qui, peu de temps

faisoient crouler de toute part les forêts sous leurs coups pour ouvrir de nouvelles routes ; en vingt endroits , on voyoit s'élever d'immenses tourbillons de flammes et de fumée produits par l'embrasement des nouvelles concessions.

Long - temps le gouvernement anglois , pour s'opposer à ces incendies destructifs , exigea que les défrichemens fussent faits par le simple abatage des bois : on espéroit que la partie saillante des souches et leurs racines , décomposées bientôt par la chaleur et l'humidité , bien loin de nuire aux travaux de l'agriculture , deviendroient pour elle un précieux engrais. Ce moyen , dit-on , est employé avec avantage dans plusieurs parties de l'Amérique ; mais il en est arrivé bien autrement à la Nouvelle-Hollande : comme si toujours l'expérience devoit se trouver en défaut sur ce continent ! Ce bois d'eucalyptus , qu'il est si rare

après notre départ , ainsi que les journaux anglois l'ont appris à l'Europe , se révoltèrent spontanément. On les vit , réunis à d'autres troupes de leurs compatriotes , marcher au nombre de 1300 hommes contre la ville de Parramatta , livrer une bataille sanglante à toutes les troupes angloises réunies , et succomber bien moins par la force des armes développée contre eux , que par leur confiance indiscrete aux promesses du gouverneur.

de trouver sans altération dans les arbres vivans, et qui paroîtroit devoir être si facilement décomposable, ce même bois, défendu sans doute par sa qualité résineuse contre l'action destructive de l'atmosphère, en brave impunément toutes les vicissitudes : partout les restes des troncs abattus depuis quinze ans sont encore intacts, ainsi que leurs racines, qui nuisent d'autant plus aux travaux des laboureurs, qu'elles sont plus près de la superficie du sol et plus étendues. On est obligé, pour s'en débarrasser, de creuser profondément le sol autour de ces vieilles souches, et de les déraciner avec beaucoup de peines et d'efforts : quelquefois on les brûle, en entretenant pendant des semaines entières un feu qui les consume insensiblement.

Ces difficultés imprévues ayant forcé les Anglois de renoncer à cette première méthode de défrichemens, ils ont adopté celle du feu, qu'ils pratiquent de la manière suivante : après avoir isolé par un large abattis la portion de forêt à brûler, ils y mettent le feu sur plusieurs points, et peu de jours suffisent pour dévorer ces produits de tant de siècles d'opérations et d'efforts de la nature. Cette dernière méthode, outre l'avantage de la promptitude et de la facilité dans

l'exécution, offre encore ceux d'extirper, pour ainsi dire, toutes les plantes étrangères à celles qu'on veut introduire; en même temps elle pénètre le sol d'une chaleur fécondante qui le dispose à porter de premières moissons plus riches, et les débris des végétaux brûlés sur la terre lui fournissent encore un salubre engrais.

Après nous être un instant rafraîchis à Castle-Hill, nous en partîmes tous ensemble pour aller visiter une habitation voisine. « Je désire, me » dit M. Paterson, vous faire connoître un de » vos anciens compatriotes et l'un de mes amis; » c'est M. le baron de la Clampe, ancien colonel » françois, qui a servi honorablement sa patrie » dans les dernières guerres de l'Inde, et qui depuis, forcé, par les suites de votre révolution, » à chercher un asile en Angleterre, refusa toujours de porter les armes contre son pays. Fatigué d'une inaction trop peu conforme à ses » goûts et à ses habitudes anciennes, il a sollicité » la permission de venir s'établir dans ces lointains climats. Non-seulement on s'est empressé » de déférer à la demande de cet homme estimable, mais encore on lui a procuré plusieurs » avantages qui lui garantissent, pour le reste » de sa carrière, une existence sinon brillante,

» au moins heureuse et paisible. Depuis trois ans
» qu'il est à Castle - Hill, il n'est encore venu
» qu'une seule fois à Sydney; il fuit le monde,
» et se refuse aux invitations les plus pressantes
» de ses meilleurs amis, pour se livrer tout en-
» tier à l'agriculture : vous pourrez bientôt juger
» par vous-même de toute l'intelligence et de
» toute l'activité qu'il y porte. »

Déjà nous avions marché pendant près d'un quart d'heure au milieu d'un bois touffu, lorsque nous découvrîmes la modeste habitation et les champs du pauvre colonel françois. A la tête de six convicts qui lui sont fournis par le gouvernement anglois, presque nu comme eux, il leur donnoit l'exemple du travail et du courage. L'arrivée inattendue d'une société si nombreuse déconcerta M. de la Clampe, qui parut mortifié de s'offrir à nous dans un costume tellement misérable, qu'il eût été difficile, sous ce rapport, de distinguer le maître d'avec les criminels qui travailloient sous ses ordres. Il rentra donc précipitamment dans sa maison pour s'habiller, et ne tarda pas à venir nous joindre.

L'intérieur du manoir champêtre, où nous nous trouvâmes bientôt introduits, offroit l'agréable alliance d'une extrême simplicité et

d'une sorte d'élégance, qui prouvoit d'autant mieux l'esprit et le goût de son auteur, qu'elle étoit plus complètement étrangère à toute espèce de luxe.

Alors M. Paterson apprit à M. de la Clampe qui j'étois, et à quel titre je me trouvois dans la colonie. Au nom de François, le malheureux émigré s'avança vers moi, et m'embrassant avec transport : « Ah ! monsieur, me dit-il, comment va notre France ? » Avec quelle douce satisfaction je m'empressai de raconter à cet intéressant compatriote toute cette suite de prodiges à la suite desquels notre patrie commune se trouvoit enfin rendue au bonheur et à la paix ! Avec quel intérêt mon récit fut écouté ! Avec quelle effusion de cœur le bon M. de la Clampe adressa des vœux au ciel pour la prospérité d'un pays qu'il lui avoit été impossible d'oublier, et qui lui étoit toujours si cher !

Après un frugal repas, qui eut lieu aux dépens des provisions que M. Paterson avoit fait apporter, nous partîmes pour aller visiter les possessions de notre hôte ; lui-même nous servoit de guide ; il se plaisoit à nous instruire des plus petits détails de ses opérations et de leur résultat : mais de tout ce qu'il put nous faire voir,

rien ne fixa plus mon intérêt qu'une belle plantation de cotonniers et de cafiers qu'il avoit faite lui-même, et à laquelle tout sembloit promettre le plus heureux succès. M. de la Clampe m'assura même qu'à la suite d'expériences très-longues et très-difficiles, il étoit parvenu à faire produire à ses cotonniers des cotons de diverses nuances, et principalement de celle qui est particulière aux beaux nankins de la Chine, et que jusqu'alors on n'avoit pu obtenir, soit par la culture, soit par la teinture. « Ou je me trompe » fort, me disoit l'émigré françois, ou dans peu » de temps j'aurai créé pour cette colonie deux » branches de commerce et d'exportation également précieuses; il ne me reste que ce moyen » d'acquitter une dette sacrée envers le peuple » qui m'accueillit au temps du malheur; et je » hâte d'autant plus l'instant où j'aurai satisfait » à ce devoir et à ce besoin de mon cœur, » qu'une reconnoissance purement affectueuse » conviendrait beaucoup mieux à mes principes » de délicatesse et de patriotisme. »

Tandis que je portois ainsi mes propres recherches sur une grande portion de la colonie où nous nous trouvions, deux de mes collègues, MM. Depuch et Bailly, minéralogistes de l'expé-

dition, visitoient Tongabee et Hawkesbury, les deux dernières villes du comté de Cumberland, et s'avançoient jusqu'au pied des montagnes de l'Ouest. Je vais indiquer les principaux détails de leur-course intéressante, d'après le manuscrit qu'a bien voulu me remettre M. Bailly.

Accompagné du médecin en chef M. Thomson, nos amis partirent de Sydney le 21 octobre au matin, remontèrent par eau jusqu'à Rose-Hill, et débarquèrent en route environ aux deux tiers du chemin de Sydney à Parramatta, pour visiter une petite brasserie où l'on fabrique de la bière d'une qualité inférieure, parce qu'on n'emploie encore à cet usage que du maïs et une préparation de houblon faite en Angleterre.

A peine arrivés à Parramatta, nos deux minéralogistes allèrent visiter le lit de la rivière ou plutôt du ruisseau de cette ville. « La largeur
» de ce lit et sa profondeur, dit M. Bailly, com-
» parées au peu d'eau qui s'y trouvoit alors,
» n'attestent que trop toute la violence des
» crues auxquelles ce ruisseau est sujet; et qui
» de temps à autre désolent la contrée; mais
» ces inondations qui sont la terreur des habi-
» tans, servent à merveille le géologue, en décou-
» vrant mieux à sa vue la constitution du pays.

» Les bancs de grès qui forment tout le sol
» de Sydney et des environs, se prolongent jus-
» qu'ici et même fort au-delà de ce point, comme
» nous le dirons bientôt; mais ceux de Parra-
» matta se distinguent beaucoup des premiers,
» en ce qu'ils recouvrent, à quelques pieds de
» profondeur, des schistes bitumineux tout rem-
» plis d'impressions de plantes, parmi lesquelles
» on remarque celles de diverses espèces de fou-
» gères. Ces schistes sont disposés par couches
» horizontales, et alternent avec des grès et des
» poudings imprégnés d'une matière noire et
» bitumineuse. C'est au milieu de toutes ces sub-
» stances que coule le ruisseau de Parramatta.

» S'il étoit permis d'en juger par l'analogie et
» par les indices nombreux que présente la con-
» stitution du terrain, on pourroit affirmer qu'il
» se trouve une grande quantité de houille sous
» le sol même de Parramatta; la découverte déjà
» faite de cette substance dans le port Stephens
» au nord, et dans celui d'Hacking au sud du
» port Jackson, tend à confirmer cette présomp-
» tion. On peut même croire que la houille de
» Parramatta doit exister à peu de profondeur
» au-dessous de la surface de la terre : cette der-
» nière circonstance, la position au centre du

» pays, la facilité du transport se réunissant
» pour donner un grand intérêt à cette mine
» supposée, on peut croire que le gouvernement
» anglois ne négligera pas long-temps d'en recon-
» noître et d'en constater l'existence. »

Trois milles environ au nord-ouest de Parra-
matta se trouve la ville naissante de Tongabee ;
nos compagnons ne tardèrent pas à s'y rendre.
« Une partie de la route, continue M. Bailly, se
» fait au travers des bois, le reste dans les champs
» cultivés et fertiles qui couvrent Constitution-
» Hill. Tongabee n'est encore qu'une espèce de
» village formé par des maisons éparses ; il est
» situé sur le bord d'un ruisseau dans une
» vallée féconde, entouré de collines peu élevées
» et toutes couvertes de cultures. Le froment
» constitue la branche principale de ces cultu-
» res ; et dans le moment où nous y étions, les
» blés alors en fleur sembloient promettre une
» riche moisson. Tongabee est, à juste titre,
» regardé comme l'un des greniers de la colonie.
» La population, lorsque nous y passâmes, ne
» nous parut pas être considérable ; mais un
» assez grand nombre de maisons construites
» en planches, et alors inhabitées, annonçoient
» qu'elle avoit dû y être plus forte. Nous ap-

» primes, en effet, que presque toutes les terres
» de Tongabee étant cultivées pour le compte
» du gouvernement, les convicts employés aux
» travaux de l'agriculture ne résident dans
» ce lieu qu'aux époques où ces travaux exigent leur présence ; après quoi ils sont conduits sur divers points de la colonie pour être appliqués à d'autres services publics ou particuliers.

» La route qui conduit de Parramatta à Tongabee, et de ce dernier endroit à la ville d'Hawkesbury, est large et bien entretenue, surtout aux endroits difficiles. Quelques officiers choisis parmi les employés du gouvernement, veillent sans cesse à ce que cette route ne soit pas dégradée, et la font réparer toutes les fois qu'ils le jugent convenable.

» A la distance de trois ou quatre milles au-delà de Tongabee, les terres sont presque toutes en culture; elles se montrent couvertes de maisons et de fermes plus ou moins spacieuses et plus ou moins agréables. Bientôt on arrive sur le bord d'un ruisseau qui coule au pied d'une colline peu élevée, mais assez rapide. Un pont est jeté sur ce ruisseau : c'est là que se terminent alors les défrichemens opérés au nord-

» est de Tongabee. Dans toute cette partie de la
» Nouvelle-Galles, on élève beaucoup de bes-
» tiaux, qui, répandus dans les campagnes, pour-
» roient causer de grands dommages aux champs
» cultivés : pour prévenir un tel inconvénient,
» les propriétaires ont adopté un genre de clô-
» tures en usage dans l'Amérique septentrionale,
» et que peuvent seuls permettre l'abondance des
» bois et leur défaut absolu de valeur. Ces clô-
» tures se composent de gros madriers posés
» horizontalement les uns sur les autres, et dis-
» posés en zigzag, de manière à former une suite
» régulière d'angles alternativement saillans et
» rentrans.

» L'eau du ruisseau dont je viens de parler a
» un goût légèrement saumâtre, qu'on ne sauroit
» attribuer à l'infiltration des eaux de la mer, bien
» moins pourtant à cause de la distance qui existe
» entre l'Océan et le lieu dont il s'agit, que par
» rapport à la grande différence de niveau entre
» l'un et l'autre. Cette qualité saumâtre provient
» sans doute de quelque amas de sel gemme
» (*soude muriatée native*) placé dans l'intérieur
» du sol, et qui peut se trouver en contact mé-
» diat ou immédiat avec les eaux du ruisseau
» dont je parle. Cette opinion paroît d'autant

» moins hasardée, que déjà, dans diverses parties du comté de Cumberland, on a recueilli de gros blocs de ce sel cristallisé.

» Après avoir traversé le ruisseau salé, on ne rencontre plus jusqu'à Hawkesbury de maisons ni de terres cultivées. Tout le pays est couvert de bois, et n'offriroit guère qu'un terrain plat, si quelques légères ondulations du sol n'en rompoient l'uniformité. Quelques mares disséminées çà et là présentent de très-bonne eau douce, qui paroît y avoir été déposée par les pluies.

» Cependant nous cherchions en vain à découvrir les Montagnes-bleues, qui limitent la colonie vers l'ouest : les forêts, au milieu desquelles nous marchions, nous en avoient jusqu'alors dérobé la vue, et nous n'étions plus qu'à quelques milles d'Hawkesbury, lorsqu'une clairière naturelle nous permit de les apercevoir. Elles formoient de ce point comme un vaste rideau qui bernoit l'horizon du côté du nord-ouest. Aucune échancrure, aucun piton, ne s'offroient à nos regards; une ligne horizontale et régulière dessinoit le prolongement de cette chaîne immense.

» Nous sortimes du bois à un mille environ

» d'Hawkesbury ; dès lors la vue s'étend de
» toute part sur des campagnes bien cultivées,
» et rien ne l'arrête que les montagnes, qui s'é-
» lèvent, comme un énorme rempart, à 7 ou
» 8 milles de distance. Un grand nombre de
» maisons irrégulièrement disposées sur la rive
» droite de la rivière, qui est très-escarpée en
» cet endroit, forment ce qu'on appelle la ville
» d'Hawkesbury. Parmi ces maisons, on re-
» marque surtout celle du gouvernement, qui
» est d'une belle apparence et très-agréable-
» ment située ; elle n'est séparée de la rivière
» que par un très-grand jardin, terminé par une
» jolie terrasse. Cette maison est particulière-
» ment destinée à recevoir le gouverneur et le
» lieutenant-gouverneur, lors de leurs voyages
» vers cette partie de la colonie. Plusieurs au-
» tres maisons disséminées sur toute la cam-
» pagne environnante, annoncent autant de ri-
» ches fermes dont elles sont dépendantes. Une
» crique d'eau douce ¹ serpente au milieu du ter-
» rain compris entre la forêt d'où nous sortions
» et la rivière d'Hawkesbury. Cette crique, for-

¹ J'appelle ici *crique*, à l'imitation des Anglois, un amas d'eau stagnante semblable à un bras de rivière.

» tement encaissée, est d'une grande profondeur;
» elle a vingt pas de largeur environ : on la passe
» sur un pont de bois très-solide, construit par un
» particulier, en faveur duquel le gouvernement
» a cru devoir établir, pour un certain nombre
» d'années, un droit de péage. »

En arrivant à Hawkesbury, MM. Depuch et Bailly allèrent loger chez M. Arndell ¹, médecin et premier magistrat de la ville, pour lequel M. le gouverneur King leur avoit donné des lettres de recommandation, et qui les accueillit avec la plus affectueuse bienveillance. A l'endroit où est située cette ville la rivière est à peu près de la largeur de la Seine à Paris, et des bâtimens de cinquante tonneaux peuvent la remonter jusque là. « Cette rivière, continue M. Bailly, ne nous a pas paru très-poissonneuse; elle nourrit deux espèces de poissons, dont l'un a la forme et les proportions de la carpe, tandis que l'autre est à peine de la grosseur du goujon (*cyprinus gobio*, Lacép.), auquel il ressemble d'ailleurs beaucoup. »

Après avoir rapidement examiné la ville et ses

¹ M. Arndell possède 630 acres de terre, dont 70 sont semées en froment, 40 en maïs, 20 en orge, etc.

environs, mes collègues partirent pour aller visiter les Montagnes-bleues, en remontant par eau jusqu'à leur pied. Le bon M. Arndell leur avoit procuré un guide qui connoissoit bien le pays.

« Nous voyagions entre des terres bien cultivées,
» au milieu desquelles on apercevoit çà et là des
» maisons et des fermes, qui formoient un con-
» traste agréable avec les forêts qui couvrent en-
» core une partie du terrain. A trois ou quatre
» milles au-dessus de la ville, le pays cesse d'être
» cultivé, et les défrichemens s'arrêtent au pied
» d'un grand bois qui se prolonge au loin des
» deux côtés de la rivière : quoique toujours fort
» large en cet endroit, l'Hawkesbury commence
» à être moins profonde, et n'a souvent que cinq
» ou six pieds d'eau ; des arbres multipliés en
» obstruent le cours, et y rendent la navigation
» difficile. Nous étant échoués nous-mêmes sur
» l'un de ces arbres, ce ne fut qu'avec une peine
» extrême que nous parvînmes à nous débar-
» rasser.

» Sur la rive gauche de la rivière, au lieu où
» commencent les forêts, on observe un escar-
» pement dont le talus forme un angle de plus
» de 80°. Cet escarpement longe la côte l'espace
» de deux milles environ ; il est entièrement

» composé de schistes noirs disposés par couches qui me parurent horizontales. Malgré la roideur de cette pente, on apercevoit des sentiers que nos guides nous assurèrent être habituellement fréquentés par les naturels. Il faut être aussi agile qu'exercé, pour pouvoir gravir ainsi le long de ces remparts.

» En visitant les bords de la rivière nous trouvâmes, d'espace en espace, des atterrissements formés par des amas de galets qu'elle charrie. Ces galets sont un mélange de granits, de porphyres et autres matières appartenant aux montagnes primitives; plus petits et plus rares aux environs d'Hawkesbury, ils augmentent de grosseur et deviennent plus communs à mesure qu'on s'approche du haut de la rivière : ces dernières circonstances nous faisoient espérer que nous serions rendus bientôt dans le lieu de leur origine; et cette présomption se trouvoit appuyée par le voisinage des montagnes.

» Au-delà de l'escarpement dont je viens de parler, le pays commence de nouveau à se découvrir, et laisse apercevoir des fermes et des champs cultivés, qui bordent les deux côtés de la rivière ¹. A l'extrémité de ces champs, et sur

¹ Quelque considérables que puissent paroître les défri-

» la rive gauche, on aperçoit un monticule peu
» élevé, mais très-remarquable à cause de son
» isolement, et qui se nomme *Richmond-Hill*.
» C'est là que se terminoient, de ce côté, les dé-
» frichemens et la culture de la Nouvelle-Galles :
» c'est aussi là que l'Hawkesbury cesse d'être na-
» vigable pour les bateaux un peu considérables,
» à cause des bancs de sable qui l'obstruent.
» M. Arndell, prévoyant cet obstacle, avoit
» donné ordre à nos conducteurs de nous pro-
» curer à Richmond-Hill un très-petit canot, sus-
» ceptible de nous porter au-delà des bancs qui
» nous arrêtoient.

» Bientôt nous rencontrâmes une petite île
» basse, située au confluent de deux rivières (la

chemens dont parle M. Bailly, ceux qui se trouvent au-
dessous de la ville d'Hawkesbury, en descendant la rivière
vers Broken-Bay, sont bien plus étonnans encore. Dans une
course que le même minéralogiste avoit faite quelques jours
auparavant du côté dont je parle, il avoit admiré ces
témoignages pour ainsi dire prodigieux de l'activité des
hommes que l'Europe envoya naguère au milieu des forêts
de la Nouvelle-Hollande. « Nous descendîmes la rivière, dit
» M. Bailly, l'espace de 7 ou 8 milles, naviguant presque
» toujours entre des terres très-bien cultivées et couvertes
» des plus riches moissons. »

» Grose et la Nepean); la substance de cette île
» est exclusivement formée de galets, et quelques
» arbres languissans végètent à peine à sa surface.
» Des deux bras qui cernent l'île, celui du sud
» étoit seul navigable : il ne le fut pas long-
» temps, car nous le trouvâmes obstrué par
» plusieurs bancs de galets, sur lesquels nous
» échouions à chaque instant. D'ailleurs, la pente
» de ce bras étoit si forte, que le courant nous
» emportoit sans cesse; il fallut nous mettre plu-
» sieurs fois à l'eau pour traîner notre esquif,
» qui n'obéissoit plus à l'action des avirons.

» Après avoir ainsi lutté quelque temps contre
» ce dernier obstacle, nous prîmes enfin le parti
» de remettre pied à terre, et nous débarquâmes
» sur l'île dont je viens de parler. Elle doit son
» origine aux dépôts des galets que la rivière en-
» traîne de l'intérieur des montagnes qu'elle tra-
» verse. Ces galets sont de toute espèce de sub-
» stances, mais particulièrement de celles qui
» forment les montagnes primitives; les granits,
» les porphyres, les gneiss ou schistes micacés,
» constituent effectivement la plus grande partie
» de ces galets, confondus d'ailleurs avec des
» schistes bitumineux, des grès, des poudings,
» des brèches et autres roches d'origine secon-

» daïré. Les diverses substances primitives dont
» je viens de parler ne se trouvant pas ailleurs
» que dans le lit de la rivière, on doit en conclure, sans doute, que les montagnes d'où elle
» tire sa source sont elles-mêmes de nature primitive : toutefois les recherches des Anglois
» n'ont pu les conduire au-delà des bancs de
» grès qui forment les plans les plus avancés des
» montagnes, et qui s'étendent jusqu'aux rivages
» de la mer.

» Contrariés par les différens obstacles qui
» s'opposoient à notre navigation ultérieure, dépourvus des moyens nécessaires pour nous enfoncer dans des forêts qui ne présentent ni
» chemin ni ressource d'aucune espèce, nous nous décidâmes, M. Depuch et moi, à reprendre la route d'Hawkesbury. La rapidité de la
» rivière nous servit merveilleusement à notre retour, et nous eûmes bientôt franchi les bancs
» divers de sable et de roches qui nous avoient arrêtés d'abord. Nous fûmes toutefois redevables en partie de cette facilité à une circonstance nouvelle, et dont nous étions éloignés
» sans doute de soupçonner le concours. La marée montante avoit élevé les eaux de la rivière
» d'un pied, malgré la distance de plus de 50

» milles où nous nous trouvions du bord de la
» mer, en mesurant toutes les courbures que fait
» l'Hawkesbury dans son cours. Il résulte de
» cette observation que la différence de niveau
» entre le pied des Montagnes-bleues et le bord
» de la mer n'est pas de plus de 2 à 3 pieds, at-
» tendu que l'élévation des marées au port Jack-
» son est ordinairement de 4 ou 5 pieds. »

Après avoir exposé les principaux détails de son excursion intéressante, M. Bailly résume ainsi les résultats de ses recherches et de celles de son collègue sur les produits minéraux du comté de Cumberland :

« Indépendamment du grès *quartzeux* que nous
» avons dit former tout le terrain qui s'étend du
» bord de la mer jusqu'aux montagnes de l'Ouest,
» on trouve de grands espaces d'un *terrain schis-*
» *teux* ; mais celui-ci n'est que secondaire relati-
» vement au premier, soit par la place qu'il oc-
» cupe, soit par sa position à la surface des
» couches de grès qu'il recouvre partout.

» Ces grès et ces schistes sont disposés en cou-
» ches horizontales, ou du moins très-rappro-
» chées de cette direction : tantôt elles ont une
» épaisseur de plusieurs mètres ; tantôt elles ont
» à peine quelques millimètres ; ordinairement

» elles sont peu adhérentes entre elles et se séparent avec facilité.

» Dans le grès, on trouve assez souvent des cavités plus ou moins grandes, tapissées à la manière des géodes, par une espèce de *fer oxidé hématite* dissous par les eaux, et déposé ensuite sur les parois des cavités dont il s'agit.

» Sur les bancs de grès et de schistes que nous venons de décrire, repose la couche de *terre végétale*, qui, peu profonde, vers le bord de la mer, le devient davantage à mesure qu'on s'enfonçe dans l'intérieur des terres, et qui, sur les rives de l'Hawkesbury, acquiert une grande épaisseur.

» La terre végétale n'est pas la seule substance qui paroisse avoir été déposée sur les couches de grès; on y trouve aussi des bancs d'une *argile ferrugineuse* très-compacte, dont on fait de très-bonnes briques.

» Dans d'autres endroits, et surtout aux environs de Sydney, sur la route de Parramatta, il existe d'autres couches d'une *argile blanchâtre mêlée de quartz, de mica, et d'une matière ferrugineuse qui paroît être du fer carburé*. Ce mélange remarquable, qu'on a comparé et qui ne ressemble pas mal à une décomposition gra-

» nitique, a été décrit, il y a quelques années,
» dans les Transactions philosophiques de la so-
» ciété royale de Londres, sous le nom de *syd-*
» *néyte* ou *sydnéya*, et présenté comme une
» substance nouvelle, quoiqu'il ne contienne au-
» cun élément qui lui soit particulier. Cette ar-
» gile, ou plutôt ce mélange, s'emploie avec
» succès dans la fabrication de diverses espèces
» de poteries, pour lesquelles plusieurs fours
» sont établis dans le village de Brick-Field. J'en
» ai vu quelques produits également remarqua-
» bles et par la finesse de la pâte et par sa blan-
» cheur.

» Dans toute l'étendue de pays occupée par
» les Anglois, et dans les lieux voisins, tels que
» le port Stephen, la rivière Hunter, le port
» Hacking, la baie Bateman, etc., on n'a pu dé-
» couvrir encore le plus léger vestige d'aucune
» pierre calcaire (*chaux carbonatée*), et les habi-
» tans sont réduits partout à la petite quantité
» de cette substance qu'ils peuvent se procurer
» par la calcination des coquillages, et surtout
» des huîtres, dont on trouve à Botany-Bay des
» amas assez considérables. Vainement les gou-
» verneurs ont promis de fortes récompenses à
» ceux des citoyens ou des convicts qui pour-

» roient découvrir quelque banc de pierre à
» chaux; toutes les recherches ont été jusqu'à
» ce jour sans succès, et rien n'annonce qu'elles
» puissent être plus heureuses dans la suite.

» Sur la route d'Hawkesbury à Tongabee,
» à peu près à égale distance de l'une et de l'autre de ces villes, nous avons observé, mon collègue et moi, *du fer oxidé hématite cloisonné*.
» Cette substance étoit répandue à la surface du
» sol en grande quantité et en masses d'un assez
» gros volume; nous soupçonnâmes qu'elle ne
» pouvoit pas venir de bien loin, et qu'elle avoit
» été réunie sur ce point par quelque accident
» particulier, dont il seroit difficile, au reste,
» de déterminer la nature, car il n'existe dans le
» pays aucune sorte d'exploitation. Cette matière
» nous parut susceptible de fournir un fer excellent; et dans un pays tout couvert de bois, la
» découverte d'une mine de cette espèce devien-
» droit précieuse sous plus d'un rapport.

» Excepté ce *fer*, on n'a découvert jusqu'à
» ce jour aucune *substance métallique*; et parmi
» les amas de cailloux déposés par les rivières
» qui sortent des montagnes, je n'ai rien vu
» qui puisse faire présumer l'existence de quel-
» que filon dans l'intérieur de ces montagnes.

» De tous les produits minéraux que possède
» la colonie anglaise, le plus abondant et le plus
» utile c'est le charbon de terre. Au port Hack-
» king, au port Stephens, il en existe des cou-
» ches immenses, placées pour ainsi dire à la
» surface du sol, et affectant toutes les direc-
» tions possibles. Ce charbon est d'une excel-
» lente qualité; le seul reproche qu'on puisse lui
» faire, c'est d'être un peu trop gras : on en brûle
» à Sydney pour les usages économiques; et des
» chargemens de cette substance faits pour le
» Bengale ainsi que pour le cap de Bonne-Espé-
» rance y ont été d'un débit avantageux.

» Indépendamment du charbon de terre que
» je soupçonne devoir exister sous le sol de
» Parramatta, nous avons découvert, mon ami
» Depuch et moi, au pied des montagnes, de
» grands amas d'un *schiste bitumineux* qui brûle
» avec une flamme très-vive, en répandant une
» fumée épaisse et d'une odeur de bitume extrê-
» mement prononcée. La combustion ne fait
» perdre en aucune manière aux morceaux de
» ce schiste la forme qu'ils avoient d'abord; elle
» les rend seulement plus friables, et les dé-
» pouille de leur couleur. Dans un pays dé-
» pourvu de houille et où le bois seroit rare,

» ce schiste pourroit offrir une ressource précieuse.

» A toutes les substances minérales dont je viens de parler, il faut ajouter le sel gemme (*soude muriatée native*), dont on m'a dit avoir trouvé des quantités assez considérables sur divers points de la colonie; j'en ai vu moi-même entre les mains du gouverneur un échantillon de plus d'un pied de diamètre.

» Après avoir ainsi terminé, mon collègue et moi, toutes nos observations minéralogiques, soit au pied des Montagnes-bleues, soit aux environs d'Hawkesbury, nous reprîmes la route de Parramatta, où nous rentrâmes le lendemain. Pendant le peu de séjour que nous y fîmes, j'allai visiter une tannerie qui étoit peu considérable encore, il est vrai, mais qui prendra, chaque jour plus de développement, à mesure que les bestiaux deviendront plus nombreux. Je vis préparer dans cet établissement quelques peaux de phoques qui sont avantageusement appliquées à divers usages économiques.

» Je ne dois pas finir cet exposé succinct sans publier ici toute la noblesse des procédés du gouverneur de la colonie et du res-

» pectable M. Arndell à notre égard. Les canots,
» les rameurs, le guide, l'interprète, tout nous
» fut fourni par le gouvernement anglois; notre
» chef nous avoit refusé même les vivres néces-
» saires pour ce voyage..... »

Ce n'est pas seulement sous le rapport de ses montagnes, de ses fleuves, de ses vents et de ses orages, que la Nouvelle - Galles présente une suite de grands phénomènes; parmi les végétaux et les animaux, la nature y a pareillement multiplié les singularités, et l'histoire même de ses habitans en offre plusieurs qui leur sont propres : le beau système de colonisation suivi par l'Angleterre sur ces rivages lointains, n'exciteroit pas moins d'admiration. Mais déjà l'étendue trop considérable de ce chapitre m'interdit tous détails ultérieurs : je dois renvoyer ailleurs l'exposé des résultats précieux que pourroient fournir ces considérations nouvelles, et terminer d'abord ce qui concerne notre séjour au port Jackson.

J'ai déjà dit que *le Naturaliste*, chargé des collections et des hommes valétudinaires des deux vaisseaux, devoit immédiatement retourner en France avec le capitaine Hamelin. En conséquence de cette résolution, MM. Lesché-

nault ¹, Faure et Bailly, les seuls de mes collègues qui restassent à bord de ce navire, passèrent sur *le Géographe*, qui, de son côté, perdit l'intéressant M. Depuch, trop épuisé pour continuer la campagne, et MM. Bougainville, Maurouard et Brue, aspirans de première classe : ces trois messieurs avoient eu le malheur d'encourir la haine de notre chef, et avoient été condamnés par lui à cette espèce de déportation, ainsi que notre second médecin M. Taillefer, celui-là même dont le dévouement pour nos malades avoit été si noble et si courageux ².

Ces tristes et dernières dispositions ayant été prises, nous appareillâmes, le 18 novembre au matin, après cent cinquante-deux jours de relâ-

¹ Pendant toute la durée de notre séjour au port Jackson, M. Leschenault n'avoit cessé de déployer la plus infatigable ardeur; de toute part il avoit réuni d'immenses collections de végétaux, et rassemblé sur leur histoire des détails du plus grand intérêt.

² Il est agréable de pouvoir ajouter que nos trois compagnons, à peine de retour en Europe, furent promus au grade d'officier, et que tous les trois se sont distingués dans les derniers combats. A l'égard de M. Taillefer, il reçut le grade de chirurgien-major, comme une digne récompense de ses services et de son noble dévouement.

che à la Nouvelle-Galles. Mais avant de reprendre le récit de notre navigation, il me semble nécessaire de présenter, dans des cadres particuliers, le résultat de quelques-unes de mes observations et de mes expériences. Celles qui ont pour objet la mesure de la force physique des sauvages du comté de Cumberland, doivent être connues du lecteur dès à présent.

CHAPITRE XX.

EXPÉRIENCE SUR LA FORCE PHYSIQUE DES PEUPLES
SAUVAGES DE LA TERRE DE DIÈMEN, DE LA NOU-
VELLE-HOLLANDE ET DES HABITANS DE TIMOR.

ELLE est encore récente, cette époque mémorable, où l'on vit des hommes célèbres, entraînés par une imagination ardente, aigris par les malheurs inséparables de notre état social, s'élever contre lui, en méconnoître les bienfaits, et réserver pour l'homme sauvage toutes les sources du bonheur, tous les principes de la vertu. Leur funeste éloquence égara l'opinion, et pour la première fois on vit des hommes sensés gémir sur les progrès de la civilisation, et soupirer après cet état misérable, illustré de nos jours sous le nom séducteur d'*état de nature*..... Heureusement les voyageurs modernes, en nous faisant successivement connoître tant de peuples sauvages, nous ont permis d'apprécier ces vains sophismes à leur juste valeur; et notre expédi-



tion, sous ce rapport, aura pu servir utilement la vraie philosophie.

De tous les biens dont les apologistes de l'homme sauvage se complurent à le gratifier, la force physique est celui sur lequel ils insistèrent plus particulièrement et plus constamment. Produit et compagne d'une santé vigoureuse, la force physique seroit en effet l'un des premiers titres à la supériorité; et si véritablement elle devoit être l'apanage exclusif ou même plus particulier de l'état sauvage, la civilisation; il faut en convenir, nous auroit ravi l'un des gages les plus certains du bonheur. Aussi les détracteurs de l'ordre social ont-ils rapporté leurs déclamations les plus éloquentes à cette espèce de dégradation de l'homme civilisé, et se sont-ils efforcés de la consacrer en principe. Jusqu'à ce jour, cependant, on a manqué de tout moyen pour comparer exactement la force des individus et des peuples; jusqu'à ce jour on n'a fait aucune expérience directe sur cet objet. Coulomb, dans le beau mémoire qu'il soumit en l'an 6 à l'Institut, n'avoit eu d'autre objet que de déterminer *la quantité d'action journalière que les hommes (françois) peuvent fournir par leur travail particulier, suivant les différentes manières dont ils emploient leurs*

forces. Commandé par les circonstances, cet illustre physicien n'avoit pu qu'indiquer les expériences à faire sur les différens peuples, et les modifications diverses que la force devoit présenter suivant les climats et la nature des alimens. Nous aurons bientôt occasion de justifier, par nos propres expériences, toute la justesse de ses aperçus à cet égard. Cette partie de l'histoire de l'homme étoit donc, au moment de notre départ d'Europe, l'une de celles qui réclamoient davantage l'intérêt des naturalistes et leur zèle.

L'invention récente du *dynamomètre* de Renier venoit d'ouvrir une nouvelle carrière aux observations de ce genre. Sans être parfait, sans doute, *sans pouvoir fournir le terme précis de la force absolue*, cet instrument donne du moins des approximations directes : il rend les effets comparables ; et, par les nombreuses expériences que j'ai pu faire pendant trois ans, j'ai acquis la certitude qu'il étoit, à cet égard, beaucoup plus rigoureux qu'on ne pourroit le soupçonner d'abord. J'avois l'avantage de le porter le premier au-delà des mers, et de pouvoir l'employer au milieu des peuples de l'hémisphère austral : je n'ai rien négligé pour en tirer tout le parti possible ; et si les circonstances ne m'ont pas permis

de donner à cette partie de mes travaux tout le développement dont elle était susceptible, du moins me suis-je efforcé constamment de leur assurer un avantage précieux, celui de l'exactitude.

SECTION PREMIÈRE.

Expériences sur les peuples sauvages de la terre de Diémen.

Sur la terre de Diémen, sur l'île Maria qui l'avoisine, il existe une race d'hommes tout-à-fait différente de celle qui peuple le continent de la Nouvelle-Hollande. Pour la taille, les individus se rapprochent assez des Européens; mais ils en diffèrent par leur conformation (*pl. 4, 5, 6, 7 et 8*). Avec une tête volumineuse, remarquable surtout par la longueur de celui de ses diamètres qui, du menton, se dirige vers le sinciput; avec des épaules larges et bien développées, des reins bien dessinés, des fesses généralement volumineuses, presque tous les individus présentent en même temps des extrémités foibles, allongées, peu musculueuses, avec un ventre gros, saillant et comme ballonné. Du reste, sans chefs proprement dits, sans lois, sans aucune forme de gouvernement

régulière, sans arts d'aucune espèce, sans aucune idée de l'agriculture, de l'usage des métaux, de l'asservissement des animaux; sans vêtement, sans habitation fixe, sans autre retraite qu'un misérable abat-vent d'écorce (*pl. 11*) pour se défendre de la froideur des vents du sud, sans autres armes que le casse-tête et la sagaie (*pl. 9*); toujours errant au milieu des forêts ou sur le rivage des mers, l'habitant de ces régions réunit sans doute tous les caractères de l'homme non social; il est par excellence *l'enfant de la nature*. Combien il diffère cependant, soit au moral, soit au physique, de ces tableaux séduisants que l'imagination et l'enthousiasme créèrent pour lui, et que l'esprit de système voulut ensuite opposer à notre état social! . . .

Avec des hommes aussi farouches, nos rapports ont été, si non rares, au moins presque toujours périlleux; et la plupart de nos entrevues, ainsi qu'on a pu le voir, se sont terminées par des agressions hostiles de leur part.

Si nos relations générales étoient si difficiles, les observations dynamométriques l'étoient bien davantage encore. Aussi, malgré mon zèle, n'ai-je obtenu sur ces rivages que des données peu nombreuses et même incomplètes, puisqu'il ne m'a

pas été possible d'engager un seul des naturels à essayer sa force rénale. Néanmoins toutes mes observations ayant été faites sur des individus des mieux constitués de la nation, et les résultats en ayant été bien décidés, et bien constans surtout, on peut, sans crainte d'erreur, les appliquer à la généralité des individus de cette première race : or, ces résultats indiquent chez tous un défaut de vigueur véritablement extraordinaire. En effet, bien que mes expériences aient été répétées sur la classe la plus vigoureuse de la population, celle de 18 à 40 ans, aucun Diéménois n'a pu faire marcher l'aiguille de pression au-delà du 60° degré; et le terme moyen des douze observations que j'ai pu faire, n'est que de 50,6 kilogrammes. Nous verrons bientôt combien sont grandes les différences des épreuves faites sur les Européens. L'opposition des forces d'homme à homme vient confirmer ces premières données de l'instrument. Nos matelots eurent constamment l'avantage lorsqu'ils luttèrent contre les sauvages, et ces derniers ne furent pas plus heureux avec un de nos officiers, M. Maurouard : celui d'entre eux qui nous avoit paru le plus robuste, lutta quelques instans avec lui; mais l'officier françois le terrassa plusieurs fois

de suite avec une grande facilité. Contraint moi-même, sur l'île Maria, de subir pour la force du poignet une épreuve analogue, j'en sortis avec un succès égal, ainsi qu'on a pu le voir plus haut.

On peut induire de l'ensemble de ces faits et de ces expériences, que le terme moyen de la force des peuples sauvages de la terre de Diémen et des îles qui l'avoisinent, est de beaucoup inférieur à celui que, par les mêmes moyens et dans les mêmes lieux, nous avons observé à l'égard des Européens.

SECTION II.

Expériences sur les peuples sauvages de la Nouvelle-Hollande.

Toute la Nouvelle-Hollande, depuis le promontoire de Wilson au sud, jusqu'au cap d'Yorck au nord, paroît être habitée par une seconde race d'hommes essentiellement différente de celles qu'on a connues jusqu'à ce jour. La stature de ces hommes est à peu près la même que celle des habitans de la terre de Diémen ; mais, indépendamment de plusieurs autres caractères qu'il n'est

pas de mon objet de retracer ici, ils diffèrent surtout de ces derniers par la couleur moins foncée de leur peau, par la nature de leurs cheveux lisses et longs, et par la configuration remarquable de leur tête, qui, moins volumineuse, se trouve déprimée en quelque sorte vers son sommet, tandis que celle des Diéménois est, au contraire, allongée dans le même sens. Le torse des individus de ce nouveau peuple est aussi généralement moins développé : du reste (*pl. 25*), même disproportion entre les membres et le tronc, même foiblesse, même gracilité de membres, et souvent aussi même tuméfaction du ventre. Pour ce qui concerne l'état social, les habitans de la Nouvelle-Hollande sont, à la vérité, tout-à-fait étrangers encore à la culture des terres, à l'usage des métaux ; ils sont, comme les peuples de la terre de Diémen, sans vêtemens, sans arts proprement dits, sans lois, sans culte apparent, sans aucun moyen assuré d'existence ; contraints, comme eux, d'aller chercher leur nourriture au sein des forêts ou sur les rivages de l'océan. Mais déjà les premiers élémens de l'organisation sociale se manifestent parmi eux : les hordes particulières sont composées d'un plus grand nombre d'individus ; elles ont des chefs ;

les habitations (*pl.* 35), quoique bien grossières encore, sont plus multipliées, mieux construites; les armes (*pl.* 29 et 30) sont plus variées et plus redoutables; la navigation est plus hardie, les canots (*pl.* 31 et 34) sont mieux travaillés, les chasses plus régulières, les guerres plus générales; le droit des gens n'y est déjà plus étranger; enfin, ces peuples ont assujéti le chien; il est le compagnon de leurs chasses, de leurs courses et de leurs guerres. Du reste, aussi farouches que les Diéménois, ils se montrent encore plus intraitables envers les étrangers. Dampier, Cook, La Pérouse et Flinders ont été forcés en différents lieux, à diverses époques, de faire usage des armes à feu pour repousser leurs insultes, et nous-mêmes nous n'avons évité cette cruelle nécessité qu'en nous condamnant à la retraite.

Dix-sept sauvages de ce continent austral se sont soumis à l'expérience du dynamomètre : on peut en voir les résultats particuliers dans le tableau N° II. Parmi les individus que comprend ce tableau, quatorze sont de l'âge de 18 à 40 ans, et conséquemment appartiennent aux époques de la vie où l'homme est dans toute sa vigueur. Néanmoins ces sauvages se présentent ici avec le même caractère de faiblesse que nous venons

d'observer chez ceux de la terre de Diémen. Un seul a pu faire marcher l'aiguille de pression jusqu'au 62^e degré, et le terme moyen de la force de ces quatorze individus excède à peine 51^d : quelques-uns même étoient tellement foibles, qu'ils n'ont pu outre-passer 40^d.

Pour la force des reins, mêmes résultats : si l'on excepte le jeune Ourou-Maré, qui a fait marcher l'aiguille jusqu'à 13^d, 0, aucun d'eux n'a pu atteindre au-delà de 12^d, 4 ; et le plus grand nombre est tellement resté au-dessous de ce dernier point, que le terme moyen de la force des quatorze individus dont je viens de parler, est à peine de 10^d, 2. Nous pouvons donc déduire de cette seconde série d'observations, une conséquence analogue à celle que nous a fournie la première, c'est-à-dire que la force physique ac-

Des erreurs de chiffres, fort graves, s'étaient glissées dans toutes les expériences rénales faites par Péron ; je les ai indiquées dans l'errata du second volume de la première édition du *Voyage aux Terres australes*, après avoir expliqué comment j'ai été conduit à reconnaître ces erreurs et comment j'ai pu les corriger. Il me paroît tout-à-fait inutile de rentrer maintenant dans de pareils détails, mais je dois dire que les corrections dont il s'agit ont toutes été faites ici avec attention. L. F.

quiert chez les sauvages de cette partie de la Nouvelle-Hollande un développement peu considérable. Nous aurons bientôt occasion de présenter quelques aperçus sur les causes qui paroissent plus particulièrement déterminer cette foiblesse.

SECTION III.

Expériences sur la force physique des habitans de Timor.

En passant de la terre de Diémen à la Nouvelle-Hollande, nous nous sommes, pour ainsi dire, élevés d'une manière insensible du dernier degré de l'état sauvage à celui qui le précède immédiatement. Pour conserver cette précieuse gradation de l'état social, il faudroit pouvoir parler maintenant des peuples de la Nouvelle-Guinée, supérieurs à ceux de la Nouvelle-Hollande : redescendant ensuite vers la Nouvelle-Zélande, nous y trouverions, d'après les relations les plus authentiques, le quatrième degré de l'organisation sociale ; les peuplades du grand Océan équatorial nous en offriroient le cinquième échelon ; Timor et les Moluques m'ont paru n'en présenter que le sixième. Malheureusement les trois degrés

intermédiaires nous manquent encore ; et je me garderai bien, au défaut d'observations positives, d'avoir recours à des analogies, toujours plus ou moins insuffisantes, et souvent trompeuses. Je me contenterai d'exposer les résultats de mes propres expériences sur les peuples malais de Timor et des îles voisines, Rottie, Sumbava, Simab, Macassar, Ende et Solor. Appartenans à la même race, habitans des mêmes régions, soumis aux mêmes lois, aux mêmes usages, se nourrissant des mêmes alimens, tous m'ont semblé pouvoir être, sans erreur sensible, confondus dans les mêmes tableaux. Il en est de même de quelques Chinois qui, depuis plusieurs siècles fixés de père en fils sur ces rivages, peuvent en être regardés comme indigènes. Au surplus, pour prévenir toute objection à cet égard, j'ai soigneusement indiqué la patrie de chacun des individus soumis à mes observations.

Les Malais, ainsi que je l'ai dit ailleurs, sont étrangers aux îles du grand archipel d'Asie. Conquérans intrépides et sanguinaires, ils les ont envahies à une époque dont l'histoire et même la tradition ne gardent aucun souvenir. Établis sur le rivage de la mer, occupant toutes les côtes, ils sont réunis en sociétés nombreuses et régu-

lières ; ils habitent dans des villes ou des villages plus ou moins étendus. Soumis à des rois plus ou moins puissans ; parvenus, par leur commerce habituel avec les Européens, à un état de civilisation assez avancé, ils exercent différens arts, ils se livrent à la culture des terres, au soin des troupeaux, à la pêche, au commerce, à la navigation, autant que leur apathie naturelle le permet et que leurs besoins l'exigent. Issus des farouches guerriers de *Malac*, ils en conservent le langage, les mœurs, les coutumes, la religion et les lois ; mais ils ont perdu, par l'habitude d'une longue soumission aux Portugais et aux Hollandais, une partie de la férocité de leurs ancêtres.

Cinquante-six individus de cette race ont été le sujet de mes expériences : tous les détails en ayant été réunis dans le tableau N° III, je vais seulement discuter ici les principaux résultats de ces expériences. Par rapport à la différence des âges, on observe que la force devient presque double de 18 à 30 ans ; qu'elle augmente très-peu de 30 à 40 ; qu'elle diminue presque graduellement de 40 à 50, de 50 à 60 : d'où l'on peut conclure que la période de 18 à 40 ans est effectivement celle qui, dans ces climats, présente la force de l'homme dans son plus grand

développement. C'est dans cette classe que nous avons choisi les sujets de nos observations à la terre de Diémen, à la Nouvelle-Hollande, ainsi que parmi les François et les Anglois; c'est aussi de cette classe que nous nous occupons exclusivement ici. Or, il résulte des expériences qui la concernent :

1° Qu'aucun individu n'a fait preuve de cette vigueur remarquable qu'on observe assez souvent parmi les Européens;

2° Que presque tous se sont montrés très-foibles;

3° Que le terme moyen de leur force rénale est de 11,6 myriagrammes;

4° Que celui de la force des mains est de 58,7 kilogrammes;

5° Que les Malais de Timor sont un peu plus forts, soit des reins, soit des mains, que les sauvages de la terre de Diémen et de la Nouvelle-Hollande;

6° Qu'ils sont beaucoup plus foibles, sous l'un et l'autre rapport, que les François et les Anglois, ainsi que nous allons l'observer.

SECTION IV.

Expériences sur la force physique des François.

Chez les peuples sauvages ou peu civilisés dont nous venons de parler, les observations dynamométriques offrent un caractère de rigueur et de généralité qu'on ne sauroit jamais leur donner au milieu de nos sociétés européennes. Notre nombreuse population, la diversité de nos professions, de nos exercices, de nos alimens, de nos travaux habituels, etc., excluent toute comparaison exacte; et pour trouver le terme moyen de la force d'un peuple puissant et civilisé, comme le françois, par exemple, il faudroit un nombre si considérable d'observations, il faudroit les répéter sur tant de classes de la société, qu'on peut regarder un semblable résultat comme effectivement impossible à obtenir. Il n'en est pas ainsi des hordes sauvages, surtout de celles qui peuplent la Nouvelle-Hollande et la terre de Diémen : ici, la population est partout si foible, que les peuplades les plus nombreuses comptent à peine une centaine d'in-

dividus, et que la plupart en ont moins de cinquante; ici, toute différence de conditions, d'exercices, d'alimens, est inconnue : avec les mêmes besoins, avec les mêmes ressources, tous les individus ont les mêmes travaux à supporter, les mêmes privations à subir, les mêmes jouissances à partager. Cette uniformité, qui se reproduit dans tous les détails de leur existence, qui se soutient à toutes les époques de la vie, imprime aux individus un caractère de similitude physique et morale dont on auroit peine à se former une juste idée dans notre état social. Aussi n'hésité-je pas, malgré le petit nombre d'observations que j'en viens de présenter sur la force des habitans de la terre de Diémen, de la Nouvelle-Hollande et même de Timor, à regarder ces résultats comme beaucoup plus positifs que ceux qu'on pourroit tirer de séries d'expériences plus nombreuses faites sur des peuples européens. Je suis donc bien éloigné de vouloir déduire ici, des observations dynamométriques que j'ai pu faire sur les Anglois et les François, aucune conséquence sur la force réelle des deux nations auxquelles appartiennent les individus inscrits dans les tableaux N^{os} IV et V; je les présente seulement comme un terme de comparaison.

d'autant plus propre à faire ressortir toute la faiblesse des peuples sauvages dont j'ai parlé, que ces expériences ont été faites dans les mêmes climats, sur des individus du même âge : elles reçoivent un nouvel intérêt de la différence de profession des hommes qu'elles comprennent ; on y voit figurer, en effet, des négocians, des militaires, des juges, des naturalistes, des médecins, des matelots, etc.

Dans le tableau N° IV, on peut suivre tous les détails des observations faites sur dix-sept de nos compatriotes ; on y verra que la force manuelle de ces dix-sept François est, terme moyen, de 69,2 kilogrammes, et celle des reins, de 15, 2 myriagrammes ; quantités bien supérieures l'une et l'autre à celles que nous avons successivement indiquées pour la terre de Diémen, la Nouvelle-Hollande et Timor. Nous reviendrons sur cette comparaison.

SECTION V.

Expériences sur la force physique des Anglois.

Dans le tableau N° V, j'ai réuni les diverses expériences faites sur quatorze Anglois du port

Jackson : le résultat moyen est de 71,4 kilogrammes pour les mains, et de 16,3 myriagrammes pour les reins. Cette légère différence en plus pour les Anglois paroît dépendre en grande partie de celle qu'il y avoit entre la santé des individus des deux nations, les François revenant alors de courir les mers, et les Anglois se trouvant au contraire dans leurs foyers; elle peut d'ailleurs avoir été déterminée par tant d'autres petites circonstances locales ou individuelles, qu'il seroit ridicule de vouloir en tirer quelque induction sur la force relative des uns et des autres.

SECTION VI.

Résultats généraux des expériences faites sur la force physique des sauvages de la terre de Diémen, de la Nouvelle - Hollande, des habitans de Timor, des François et des Anglois.

En réunissant maintenant les résultats généraux des cinq séries d'expériences que je viens de rapporter, on trouve, pour la force manuelle, les nombres suivans, exprimés en kilogrammes :

Terre de Diémen	50, 6.
Nouvelle-Hollande	51, 8.

Timor	58, 7.
François	69, 2.
Anglois.	71, 4.

Et pour la force des reins, les quantités suivantes, exprimées en myriagrammes :

Terre de Diémen. (*Voy.* page 405).

Nouvelle-Hollande	10, 2.
Timor	11, 6.
François.	15, 2.
Anglois.	16, 3.

D'où il résulte,

1° Que les habitans de la terre de Diémen, les plus sauvages de tous, *les enfans de la nature par excellence*, sont les plus foibles;

2° Que ceux de la Nouvelle-Hollande, qui ne sont guère plus civilisés, sont plus foibles que les habitans de Timor;

3° Que ces derniers, à leur tour, sont beaucoup plus foibles, soit des reins, soit des mains, que les Anglois et les François.

Nous pouvons donc déduire de l'ensemble de ces résultats la conséquence suivante :

Le développement de la force physique n'est pas toujours en raison directe du défaut de civilisation; il n'est pas un produit constant, il n'est pas un résultat nécessaire de l'état sauvage.

Telles sont les conséquences des observations que j'ai pu faire avec le dynamomètre pendant notre long et pénible voyage : je me proposais bien d'en faire de nouvelles au cap de Bonne-Espérance sur la race hottentote ; mais l'intérêt de la science a dû me commander à l'Ile-de-France le sacrifice de l'instrument auquel je devois ce curieux travail. Je l'ai remis, avec l'autorisation du gouverneur de la colonie, à M. Chapotin, médecin du gouvernement, et j'ai lieu d'espérer qu'entre ses mains il pourra fournir un jour les résultats les plus précieux. Nul pays, en effet, n'est aussi propre aux observations de ce genre que l'Ile-de-France : sur ce théâtre extrêmement resserré, l'activité de nos Européens réunit chaque jour les hommes des climats les plus divers, le nègre des bords du Sénégal et du Niger, le farouche Yolof, le fier Malgache, le Cafre belliqueux et colossal, le robuste Mosambique ; en un mot, toutes les noires légions de l'Afrique s'y trouvent confondues : on y rassemble et le Malais cruel sorti des rochers de Macassar ; et l'habitant plus paisible des îles de la Sonde et des Moluques ; les hommes indolens ; foibles et doux qui puisent les eaux de l'Indus et du Gange s'y trouvent en grand nombre, et quelques individus

des îles du grand Océan commencent à s'y montrer : enfin, des milliers de navires y abordent annuellement de toutes les parties du monde.... Quelle importance des observations dynamométriques dirigées avec intelligence, suivies avec opiniâtreté, ne recevraient-elles pas, si on les étendoit successivement à cette multitude de peuples si différens les uns des autres ! Mais, sans rien préjuger sur un travail bien exécuté, qu'il me soit permis de présenter maintenant quelques réflexions générales sur les causes présumées de la foiblesse des trois peuples dont j'ai parlé.

SECTION VII.

Des causes présumées de la foiblesse des habitans de la terre de Diémen, de la Nouvelle-Hollande et de Timor.

Je viens de constater, par des expériences directes, un degré de foiblesse très-remarquable dans les peuples de la terre de Diémen, de la Nouvelle-Hollande et de Timor : doit-on imputer exclusivement cette foiblesse à leur manière d'exister en société, ou même à l'absence de tout état social parmi eux?.... Ce problème, aussi difficile qu'in-

intéressant, exigeroit sans doute, pour qu'on pût en donner une solution rigoureuse, plus de faits que je n'en ai recueilli. Cependant ceux que j'expose ici me paroissant susceptibles de jeter un grand jour sur cette matière, j'ai cru devoir leur donner tout le développement que l'importance de la question exige.

Les physiologistes modernes se réunissent pour avouer que, toutes choses égales d'ailleurs, une nourriture abondante et salubre, un exercice habituel, continu, modéré surtout, sont les conditions les plus favorables au développement de la force physique, à son entretien. Une température un peu froide paroît être une troisième condition avantageuse, quoique moins générale et moins exclusive que les précédentes. Les dispositions contraires à celles que nous venons d'indiquer, ont été jugées devoir produire un effet opposé. Ce petit nombre de principes étant admis, les causes de la faiblesse des peuples dont nous parlons, doivent, ce me semble, paroître aussi simples qu'énergiques. Pour le prouver, il me suffira de retracer succinctement l'état physique du sol sur lequel chacun de ces peuples se trouve placé par la nature.

1^o Habitans de Timor.

La grande île Timor, trop peu connue des Européens et surtout des naturalistes, est, sans contredit, l'un des pays les plus fertiles du monde. Il n'est pas de mon objet d'insister maintenant sur le riche tableau de ses productions végétales et animales ; il me suffira de dire, en peu de mots, que toutes les espèces de fruits particulières au climat de l'Inde s'y trouvent réunies, sans qu'il en coûte à l'homme aucun soin de culture, aucun travail autre que celui de cueillir ces trésors ; la nature fait tout le reste : le riz est d'une qualité supérieure ; les meilleures racines, la patate, l'igname, le manioc, et plusieurs autres qui me sont inconnues, y foisonnent de toutes parts : en un mot, le règne végétal paroît y avoir accumulé tous ses dons.

Dans le règne animal, même profusion de bienfaits. Autour de la case du Malais indolent pullulent à l'envi des troupes de poules, de canards, de cochons, de chèvres, de moutons, de buffles, de chevaux, etc. Toutes les forêts de l'intérieur sont remplies de troupeaux considérables de la plupart de ces mêmes animaux re-

devenus sauvages. Ajoutez-y d'innombrables légions de singes, et d'énormes chauves-souris dont les Malais aiment beaucoup la chair, qui est effectivement très-tendre et très-délicate; et l'on conviendra sans doute que, dans cette partie, l'habitant de ces régions n'a plus rien à désirer. Je ne parlerai pas des oiseaux des forêts, quelque abondans, quelque variés qu'ils puissent être, parce qu'au milieu de tant de richesses il les dédaigne absolument. Les rivières lui offrent en abondance des poissons excellens. Mais rien n'est comparable à la fécondité des rivages de la mer : tous les naturalistes de la capitale ont pu juger, par l'énorme quantité d'espèces d'animaux, poissons, crustacés, mollusques, testacés, zoophytes, etc., que nous en avons rapportée, M. Lesueur et moi, combien est prodigieuse la variété des êtres qui les peuplent. On peut à son gré se les procurer tous sans travail, sans aucun instrument : il suffit, à chaque basse marée, de descendre au rivage pour y prendre à la main une foule de ces animaux qui s'étant imprudemment oubliés à la retraite des flots, se trouvent délaissés dans de petits lacs trompeurs creusés au milieu des madrépores : là, ils restent bientôt à sec et présentent la proie la plus facile, quand

l'eau qui remplit ces trous s'est écoulée à travers les fissures.

Du côté des alimens, nul peuple-donc, il faut en convenir, n'a plus été favorisé que celui de Timor : excellence, abondance, diversité, tout se trouve réuni pour son usage. Sous ce rapport, il fut placé par la nature dans une des conditions physiques les plus favorables.

Malheureusement cette facilité prodigieuse de satisfaire à tous les besoins de la vie, cette abondance de tous les biens, sans mélange de peines et de labeurs, ont déterminé chez toute la nation un caractère d'apathie et d'indifférence si décidé, une aversion si forte pour le travail et la fatigue, que l'idée seule de s'y livrer attristeroit un Malais de ces régions. Demeurer accroupi une partie de la nuit et du jour, le derrière sur ses talons, à l'ombre d'un tamarinier, d'un palmier, d'un bananier ou d'un manguier; mâcher sans cesse le bétel, boire du calou, faire trois ou quatre repas assez légers; toucher une sorte de guitare faite avec une feuille de latanier et un cylindre de bambou; dormir à diverses reprises du jour et de la nuit; tresser quelques nattes, ou s'occuper d'autres ouvrages aussi légers, aussi faciles; se baigner enfin, se pei-

gner, se frictionner avec de l'huile de coco; tel est le cercle invariable des occupations d'un Malais libre à Timor. Pour les esclaves, ils sont en si grand nombre dans chaque maison, on exige d'eux si peu de travaux, ils les exécutent si lentement, que leur existence particulière n'est guère moins oisive que celle de leurs maîtres. On peut donc considérer ce peuple comme plongé dans un état permanent d'inaction ou de repos. Un tel genre de vie ne nous paroîtrait-il pas, ainsi qu'à tous les physiologistes, une raison suffisante de cette foiblesse prouvée par le dynamomètre, et que l'inspection attentive de la conformation des individus ne démontre pas d'une manière moins positive? En effet, sans avoir les membres aussi foibles que les peuples de la terre de Diémen et de la Nouvelle-Hollande, les Malais de Timor les ont cependant peu développés et surtout peu musculeux; les formes en sont aussi beaucoup plus adoucies, les contours beaucoup plus gracieux que chez les Européens: aussi leur corps vu à nu a-t-il un caractère d'élégance que les nôtres ne sauroient offrir.

On doit conclure de ces observations, que l'inaction doit être considérée comme la cause

essentielle du défaut de vigueur chez les habitants de Timor.

La température de l'île ne paroît pas non plus y être étrangère. Dans mon *Mémoire sur la dysenterie des pays chauds et sur l'usage du bétel*, qui sera imprimé dans le 38^e chapitre de ce voyage, j'insiste sur l'action débilitante de l'atmosphère humide et chaude de l'île Timor ; je prouve, par notre trop funeste expérience et par l'expérience plus déplorable encore du navire Américain *le Hunter*, combien sont rapides et meurtriers les effets produits par cette constitution atmosphérique : je démontre que les habitants eux-mêmes ne sont pas à l'abri de cette maligne influence, mais que, guidés par un instinct admirable, ils sont parvenus de bonne heure à y opposer des moyens aussi simples que efficaces ; je parle de ces bains froids souvent réitérés, de ces frictions non moins fréquentes, par lesquels ils cherchent à redonner à la peau cette vigueur, cette énergie que la chaleur humide tend à détruire ; je fais connaître cette foule d'ingrédients aromatiques, amers, astringens, et surtout cette chaux vive, cet areck, ce bétel, dont ils font usage pour ranimer intérieurement la tonicité de l'estomac et du canal intestinal.

Toutes ces indications me semblent, à la vérité, parfaitement bien remplies; mais de telles pratiques n'en attestent pas moins une cause puissante d'affaiblissement général, dont l'action ne sauroit jamais être parfaitement neutralisée, quelques remèdes qu'on pût d'ailleurs employer pour la combattre.

Ces derniers faits se trouvent d'accord avec les résultats obtenus par Coulomb, dont le témoignage, si précieux par lui-même, reçoit un nouveau prix des nombreuses expériences qui les lui ont fournis. « La quantité moyenne d'action, » dit ce physicien célèbre, « varie suivant le climat. J'ai fait exécuter de grands travaux à la Martinique par les troupes; le thermomètre y est rarement au-dessous de 20^d : j'ai fait exécuter en France les mêmes genres de travaux par ces mêmes troupes, et je puis assurer que sous le 14^e degré de latitude, où les hommes sont presque toujours inondés de leur transpiration, ils ne sont pas capables de la moitié de la quantité d'action journalière qu'ils peuvent fournir dans nos climats. » (Mémoires de l'Institut, 1^{re} classe, tome II, pag. 429.)

La haute température de Timor, son humidité

habituelle, la vie indolente de ses habitants, me semblent donc fournir elles seules une explication satisfaisante de la foiblesse particulière au premier des trois peuples dont nous avons parlé. Ici donc, il faut en convenir, le degré de civilisation ne paroît pas y influer d'une manière essentielle, immédiate. Il n'en est pas ainsi pour la terre de Diémen et la Nouvelle-Hollande.

2° Nouvelle-Hollande et terre de Diémen.

La nature semble avoir traité les habitants de ces contrées en marâtre. Le règne végétal n'y fournit presque rien : nous n'y avons jamais trouvé aucun fruit mangeable qui fût de la grosseur d'une cerise ; on n'y connoît encore d'autres racines nutritives que celles de diverses fougères et quelques bulbes d'orchidées. Le règne animal, à son tour, n'offre d'espèces un peu considérables que le casoar et le kangaroo, l'un et l'autre devenus très-rares sur la grande terre, à cause de la chasse continuelle qu'on leur fait. La pêche pourroit, à la vérité, fournir aux habitants une ressource plus abondante, plus assurée ; mais l'imperfection de leurs instrumens et de leurs méthodes de pêche, l'hiver

pour les habitans de la terre de Diémen, les orages fréquens de la Nouvelle-Hollande, et surtout les émigrations des poissons, tout concourt à rendre cette dernière ressource trop souvent insuffisante et quelquefois même absolument nulle. C'est alors que se manifestent ces cruelles famines dont le gouverneur Phillip eut occasion d'observer les tristes effets peu de temps après son arrivée à la Nouvelle-Hollande. « Alors, » dit M. Collins, « on rencontroit les malheureux » naturels réduits à un tel excès de maigreur, » qu'on les eût pris pour autant de squelettes, » et qu'ils paroisoient être sur le point de » succomber d'inanition. » Les productions maritimes même ne sont d'aucun secours pour les peuplades repoussées dans l'intérieur des terres : ce sont celles-là surtout qui font une guerre active aux grenouilles, aux lézards, aux serpens, à diverses espèces de larves, et particulièrement à de grosses chenilles qui se réunissent autour des branches de l'eucalyptus résineux, et y forment des groupes de la grosseur de la tête. Les araignées même, comme à la Nouvelle-Calédonie, font partie de leurs repas : dans plusieurs circonstances ces hordes misérables sont réduites à vivre de certaines herbes, à ron-

ger l'écorce de différens arbres; enfin, il n'est pas jusqu'aux fourmis nombreuses qui dévastent leur sol, qu'elles n'aient été contraintes de faire servir à leur nourriture. Collins (op. cit., *pag.* 558) a parlé de cette pâte dégoûtante que les naturels préparent, en pétrissant ces insectes et leurs larves avec les mêmes racines de fougère dont il vient d'être question : usage repoussant, dont la famine la plus hideuse a pu seule inspirer la première idée, et dont je ne crois pas qu'on ait trouvé la moindre trace dans tout le reste de l'univers.

Certes, de pareils alimens ne sont guère favorables au développement de la force physique; et sans doute il seroit difficile de rencontrer ailleurs un peuple plus maltraité, sous ce rapport, que celui dont je parle.

Il en est de même de l'exercice. Au lieu de cette action modérée, continue, que l'expérience nous apprend être si propre à développer et à entretenir la vigueur, le sauvage dont il s'agit, entraîné par le besoin impérieux de se procurer des alimens, se livre pendant plusieurs jours à des courses longues et pénibles, ne prenant de repos que dans les instans où son corps tombe de fatigue et d'épuisement. Vient-il à

trouver une pâture abondante? alors, étranger à tout autre mouvement que ceux qui sont indispensables pour qu'il puisse assouvir sa voracité, il n'abandonne plus sa proie; il reste auprès, jusqu'à ce que de nouveaux besoins le rappellent à de nouvelles courses, à de nouvelles fatigues non moins excessives que les précédentes. Or, quoi de plus nuisible au développement réel, à l'entretien harmonique des forces, que ces alternatives de fatigue outrée, de repos automatique, de privations accablantes, d'excès et d'orgies faméliques! Dans cette seconde partie du mode d'existence des peuples de la Nouvelle-Hollande et de la terre de Diémen, nous retrouvons donc encore une cause générale de foiblesse extrêmement active, et qui se montre à toutes les époques de la vie de ces hommes malheureux.

Cette raison, jointe à la rareté des alimens, à leur disette même, et plus souvent à leur mauvaise qualité, ne pourroit-elle pas, sinon avoir primitivement déterminé, du moins avoir exagéré cette maigreur, cette émaciation excessive des extrémités de ces hommes, dont tous les voyageurs ont parlé avec étonnement? M. Labillardière, aux précieux travaux duquel il m'est bien doux d'avoir tant de fois à payer un juste

tribut d'éloges , avoit observé déjà ce vice de conformation chez les habitans de la terre de Diémen : Cook avoit fait la même remarque sur les peuples de la Nouvelle-Hollande (1^{er} Voy., *tom. IV, pag. 40*); et, tout récemment, elle se retrouve dans l'ouvrage de Collins, sur les sauvages des environs de Botany - Bay et du port Jackson (*op. cit. pag. 549 et 550*). Ce même caractère s'observe d'une manière plus effrayante, à ce qu'il paroît, chez les sauvages de la Terre-de-feu, les misérables Pescherais, les seuls , pour le dire en passant, qu'on puisse avec raison comparer aux peuples de la terre de Diémen. « Leurs épaules, » dit Forster , « et leur » estomac sont larges et osseux; le reste de leur » corps est si mince et si grêle, qu'en en voyant » séparément les diverses parties, nous ne pouvons nous persuader qu'elles appartenissent aux » mêmes individus. » (Cook, 2^e Voy., *tom. IV, pag. 34.*)

Sans doute il ne seroit pas invraisemblable de considérer un vice de conformation aussi général, aussi décidé, comme dépendant de l'organisation physique propre à des peuples qui, sous tant d'autres rapports, se distinguent de ceux déjà connus. Cependant, si l'on fait attention que,

quelque commun qu'il puisse être, on trouve néanmoins des individus doués de proportions beaucoup plus belles ; si l'on se rappelle aussi que l'effet nécessaire de la disette , des fatigues excessives et des mauvais alimens, est de flétrir les formes, de dessécher l'habitude du corps, phénomène dont nous trouvons surtout un exemple remarquable dans ces Arabes du désert dont M. de Volney nous a fourni le premier la curieuse histoire ; peut-être ne sera-t-on pas éloigné de penser que les vices de conformation propres aux peuples dont il s'agit dépendent en grande partie de l'état de misère et de famine habituel dans lequel ils vivent. C'est l'opinion de la plupart des Anglois instruits du port Jackson ; elle est celle de M. Collins (op. cit., *pag.* 550) ; et je dois l'avouer, il me paroît difficile de ne pas la partager.

En dernière analyse, il sembleroit donc résulter de tout ce que je viens de dire, que le défaut d'alimens et leur mauvaise qualité, les fatigues indispensables pour les obtenir, peuvent être considérés comme les causes essentielles de la foiblesse des hommes de la Nouvelle-Hollande et de la terre de Diémen ; mais cette disette d'alimens, cette nécessité de faire usage des substances

les plus dégoûtantes, ces fatigues excessives pour se les procurer, ne peuvent-elles pas être considérées à leur tour comme un résultat immédiat et nécessaire de l'état sauvage dans lequel ces peuplades malheureuses végètent encore?..... C'est ce que le raisonnement et l'analogie semblent devoir consacrer.

En effet, supposons pour un instant que ces enfans déshérités de la nature viennent à déposer leurs mœurs féroces et vagabondes; supposons que, réunis en tribus plus nombreuses, ils se rassemblent dans des villages; que tous ensemble conviennent de mettre un terme à ces guerres éternelles et sanguinaires qui dévorent la population; supposons que le droit de propriété vienne exciter au milieu d'eux une heureuse émulation; que la violence et la force de l'individu, réprimées par la force de tous, aient cessé d'être l'unique règle de la conduite de chacun; en un mot, supposons-les pour un instant au même degré de civilisation que les Kamtschadales ou les Samoïèdes : ce n'est pas beaucoup exiger sans doute ! et cependant de quels changemens heureux cette seule différence d'organisation sociale ne va-t-elle pas devenir le principe ! Combien les ressources de l'homme ne vont-elles pas se multiplier ! Com-

bien ne va-t-il pas se trouver loin de ce dénue-
ment déplorable dans lequel il traîne maintenant
sa précaire existence !

Déjà ne croit-on pas voir les diverses espèces
de kanguroos, devenues domestiques, pulluler
autour de sa cabane ? Le casoar, qui se prête plus
facilement encore aux soins de l'homme, va lui
présenter journellement sa chair abondante et
délicate, ses œufs volumineux et de bon goût.
Le cygne noir se multipliera dans toutes les
pièces d'eau voisines, et le beau faisan à queue
de lyre, le superbe menura des Montagnes-bleues
annonce assez par la famille à laquelle il appar-
tient, de quels avantages il pourroit payer les
soins de l'homme.

Bientôt ses arts perfectionnés par le loisir, et
surtout par cette heureuse communauté d'idées
et d'efforts que la société seule rend possible,
vont lui fournir des instrumens de pêche plus
variés, plus parfaits. Avec beaucoup moins de
temps, avec beaucoup moins de peine, il ob-
tiendra au rivage des produits plus abondans.
Il ne tardera pas à découvrir le moyen de se
ménager, par la dessication, par la salaison, des
ressources certaines pour les temps d'hiver ou
d'orages, pour ceux encore où les poissons doi-

vent se retirer vers d'autres plages. Alors aussi, son canot mieux travaillé lui permettra d'étendre sa navigation : les îles voisines ne lui seront plus étrangères ; les innombrables légions de manchots et de phoques qui les peuplent, seront pour lui une proie aussi facile qu'inépuisable ; leur huile va donner une nouvelle saveur à ses alimens ; leurs fourrures lui procureront un abri plus puissant contre les vicissitudes de l'atmosphère ; la belle oie du détroit de Bass sera bientôt réunie dans sa basse-cour. De ces mêmes îles encore il rapportera le wombat ou phascolome (*pl.* 58), cet animal désagréable à la vue, mais dont la chair est si tendre, si savoureuse, et que nous avons trouvé, aussi familier qu'un chien, dans les cabanes des pêcheurs anglois de l'île King. Le kangaroo gris, dont la chair est bien meilleure que celle du kangaroo géant, sera l'une des plus précieuses acquisitions que l'homme pourra faire encore dans ces îles, et cette dernière ne sera pas une des moins importantes.

Certes, il n'y a rien de forcé dans le tableau que je viens de tracer ici des biens que l'homme peut rassembler en très-peu de temps ; et cependant combien déjà tout est changé pour lui !

Sa subsistance est assurée pour toujours ; elle est indépendante des saisons , de l'approche ou de la retraite du poisson ; elle est plus abondante et de meilleure qualité. Dès ce moment , étranger à ces privations cruelles , à ces fatigues excessives , à ces courses accablantes et réitérées qui consomment sa vigueur , qui épuisent son existence , l'homme sans doute verra bientôt son tempérament devenir plus robuste ; sa force croîtra dans le même rapport ; et s'il est vrai , comme tout semble l'indiquer , que les vices de sa conformation soient un des funestes effets de l'état habituel de famine et de misère dans lequel il vit maintenant , ne peut-on pas pressentir que cette émaciation hideuse doit être insensiblement remplacée par des formes moins grêles , moins flétries ?

Ces modifications heureuses ne seront pas bornées au seul individu ; la société elle-même ne tardera pas à en partager les salutaires effets. La population , si foible aujourd'hui , fera des progrès rapides : on ne verra plus , comme on le voit maintenant sur ces tristes bords , des femmes réduites à se faire avorter par les moyens les plus cruels , pour ne pas donner l'existence à des enfans qu'elles craignent avec raison de ne pou-

voir pas nourrir ; on ne verra plus des pères, forcément dénaturés, écraser avec de grosses pierres, sur le corps de leur mère qui vient de mourir, ces pauvres orphelins qu'elle délaissa trop jeunes, parce qu'ils ne sauroient ni les nourrir ni les traîner dans leurs courses lointaines. M. Collins, dont j'ai déjà cité l'ouvrage, parle de cette dernière coutume avec les mêmes détails que je viens d'indiquer. (Collins, *appendix*, n^o XI.) Nous en avons été instruits nous-mêmes sur les lieux par les personnes les plus dignes de foi ; et si l'on veut réfléchir sur les particularités de l'existence de ces peuples, on ne tardera pas à reconnoître que ces actions barbares en sont une conséquence effroyable sans doute, mais nécessaire..... Triste prérogative de cet état de nature, tant préconisé naguère, que de justifier, ou même de légitimer

• Lorqu'à la Nouvelle-Hollande une femme accouche de deux enfans mâles ou femelles, le plus foible et *le moins pesant* des deux est aussitôt étouffé par sa mère : si des deux individus naissans l'un est mâle et l'autre femelle, cette dernière seule est mise à mort, et le garçon est conservé. (Observation communiquée par mon collègue M. Leschenault, et dont l'exactitude m'avoit également été garantie par les hommes les plus respectables de la colonie du port Jackson.)

ces horribles forfaits, que les avantages de la civilisation rendent à peine vraisemblables pour nous ! !.....

« Chez ces peuples (les Groënlandois), un enfant à la mamelle dont la mère meurt, est enterré tout vivant auprès d'elle, si le père ou les parens ne peuvent pas lui trouver de nourrice. Le sort des veuves avancées en âge est le même; si personne ne veut se charger d'elles, on les enterre vivantes à côté de leur mari. Les missionnaires n'ont pu parvenir encore à faire cesser ces usages barbares. » (Derestre, *Histoire des pêches*, tom. II, pag. 441.)

« Si une femme devient grosse pendant qu'elle nourrit un enfant, elle se fait avorter. La raison qu'elle en donne, c'est qu'elle ne peut pas nourrir deux enfans à la fois. » (Denys, *Histoire de l'Amérique septentrionale*, tom. II, pag. 365.)

« Je ne dois pas oublier une maxime de politique fort étrange, qui est beaucoup en usage parmi ces peuples (les habitans Eskimaux de la baie d'Hudson); ils permettent, ou plutôt ils obligent leurs femmes d'avorter souvent. La raison de cet usage est afin de se soulager en quelque façon, en diminuant le fardeau pesant qui opprime une pauvre famille incapable de nourrir ses enfans. » (Ellis, *Voyage à la baie d'Hudson*, tom. II, partie 11^e, pag. 118.)

« Les femmes des Knisteneaux » (peuples du Canada, dont les tribus s'étendent des bords de la mer Atlantique et des rives du fleuve Saint-Laurent jusqu'au pays d'Atha-

SECTION VIII.

Résultats généraux.

On peut déduire de l'ensemble des faits que j'ai successivement exposés dans ce mémoire, les résultats suivans :

basca) « vivent dans le même état de sujétion que celles de » toutes les autres tribus sauvages..... On voit que la vie » de ces femmes est une suite continuelle de travail et de » peine : c'est aussi l'idée qu'elles en ont elles-mêmes ; et par » un effet de cette opinion, elles font quelquefois périr leurs » filles, pour leur épargner les malheurs attachés à leur » condition ; souvent aussi elles osent se faire avorter pour » n'avoir pas la peine de nourrir et de soigner leurs enfans. » (Mackenzie, Voyage dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale, tom. I, pag. 242.)

« A Paragoa (la plus grande des îles Calamianes), lorsqu'un enfant vient au monde avec quelque défectuosité qui » l'empêche de travailler, on l'enterre tout vivant. » (Gemelli Careri, Voyage autour du monde, tom. V, pag. 93.)

« L'avortement est commun au Japon, et des mères » malheureuses ne craignent pas d'étouffer leurs enfans à la » mamelle, lorsqu'ils leur donnent trop d'embarras, ou » qu'elles n'ont pas de quoi les nourrir. » (Gemelli Careri, Voyage autour du monde, tom. V, pag. 323.)

1° Les habitans de Timor, de la Nouvelle-Hollande et de la terre de Diémen, incomparablement moins civilisés que les François et les Anglois, sont néanmoins beaucoup plus foibles qu'eux.

2° La température humide et chaude de l'île

» La mort est en beaucoup d'occasions plus à rechercher qu'à craindre parmi les sauvages, surtout dans un âge avancé, lorsqu'ils n'ont plus de force et d'activité pour la chasse. Le père alors sollicite son changement de climat, le fils s'empresse de remplir le rôle d'exécuteur, en mettant fin à l'existence de l'auteur de ses jours.

» Parmi les Chippeways septentrionaux (peuples qui habitent entre le lac Supérieur et celui de Nipégon), lorsque le père d'une famille semble répugner à l'usage commun, et que ses enfans sont obligés de le soutenir du travail de leurs mains, on lui propose de l'abandonner sur le rivage de quelque île, ou de souffrir courageusement la mort, selon les lois du pays : dans ce dernier cas, le plus âgé des enfans donne à son père le coup de mort avec son tomahawk. » (J. Long, Voyage chez différentes nations sauvages de l'Amérique septentrionale pag. 141 et 143.)

« *Tum quasi non sat eorum paucitatem tam multæ quàm variae pestes exhauriant, si quem suorum vident diuturniori morbo languere, necant ultrò grandævos præsertim, et scilicet per amoris studiique in eos sui testificationem, cum mors, aiunt, eorum ærumnis modum ponat.* » (Ducieux, *Hist. Canadensis*, lib. I, pag. 61.)

Timor, et surtout la vie trop indolente, trop inactive de ses habitans, paroissent devoir être considérées comme les causes essentielles de la foiblesse du premier de ces peuples.

3° A la terre de Diémen, à la Nouvelle-Hollande, le défaut d'alimens, leur mauvaise qualité, les fatigues excessives auxquelles l'homme est contraint de se livrer pour les obtenir, semblent être en même temps les causes primitives de sa foiblesse et des vices de sa conformation.

4° Mais j'ai prouvé que cette disette habituelle dépend exclusivement de l'état sauvage dans lequel ces peuples végètent encore : donc cet état-là même, proclamé si long-temps comme la source de la puissance physique et de la vigueur, devient ici le principe d'une foiblesse excessive.

5° J'ai pareillement prouvé qu'il étoit probable que le perfectionnement de l'état social, en rendant l'homme de ces contrées à l'abondance, pourroit déterminer un développement plus considérable des forces physiques, et faire disparaître les vices de sa conformation actuelle : donc les progrès de la civilisation deviendroient ici la double source de la vigueur et de la perfection physique.

6° Que penser désormais de ces éloquentes déclamations contre le perfectionnement de l'ordre social, déduites de la force extraordinaire de l'homme sauvage, ou plutôt, pour parler le langage des sophistes, de *l'homme de la nature* !.....

Je me garderai cependant bien de donner à ces résultats de mon travail sur ce sujet plus d'extension qu'ils n'en doivent avoir. J'ai prouvé que le problème de la force physique des peuples, même les plus grossiers, n'est pas aussi simple qu'on auroit pu d'abord le croire ; que, d'une part, il se rattache essentiellement aux détails de leur constitution physique, de leur organisation sociale, et que, de l'autre, il se trouve lié par les rapports les plus intimes avec l'histoire du climat, de sa température, de ses productions diverses, etc. Envisagée sous ce point de vue, la question que je viens de traiter est loin de pouvoir être résolue d'une manière générale ; mais il me suffit d'avoir le premier en ce genre ouvert la carrière de l'observation, et d'avoir opposé des expériences directes, des faits nombreux à cette opinion trop communément admise, trop dangereuse peut-être, et bien certainement trop exclusive, *de la dégénération*

physique de l'homme par le perfectionnement de la civilisation.....

Dans le cours de ce mémoire j'ai cru devoir m'abstenir de toute espèce de citation, afin de présenter mes propres travaux d'une manière plus indépendante et plus simple; il m'eût été facile pourtant de recueillir chez les voyageurs anciens et modernes une foule d'observations analogues à celles que je viens de rapporter, et qui, sans avoir la rigueur dont les miennes sont redevables à l'emploi du dynamomètre, fournissent cependant des résultats semblables.

Ainsi, tous les historiens s'accordent à dire que la plupart des nations de l'Amérique, au temps même de la découverte de ce continent, se composaient d'hommes extrêmement foibles. Consultez à cet égard Hernandez Oviedo, Som.^o, *pag.* 51, Hist., lib. III, c. VI; Torquemada, Monar. Ind., I, *pag.* 580; Simon, Notic. hist., *pag.* 41; Correal, II, *pag.* 138; Lionel Wafer's a new Voyage, etc., *pag.* 131.

Herrera, dans son intéressante histoire, a consacré la même observation : « Y mandando (el » rey catolico Hernando V, al almirante don

» Bartolome Colon), che se buscasse forma
» como se llevassen muchos negros de Guinea,
» perque era mas util el trabajo de un negro
» que de quatro Indios. » (Dec. I^a, lib. ix,
cap. v, *pag.* 297.)

Le célèbre évêque de Chiapa s'exprime encore d'une manière plus positive à cet égard : « Son
» assi mesmo las gentes mas delicadas, flacas y
» tiernas en complicion, è que meno pueden
» sufrir trabajos, y que mas facilmente mueren de
» qualquiera enfermedad. » (Las obras del bispo
D. Fray Bartolome de Las Casas, *pag* 4, v^o.)

L'historien le plus justement estimé, le plus érudit et le plus impartial que l'Amérique ait eu jusqu'à ce jour, ne porte pas un jugement plus favorable sur la vigueur des peuples de ce continent. « Non - seulement, dit Robertson,
» les indigènes de l'Amérique avoient de l'aver-
» sion pour la fatigue, mais encore ils étoient in-
» capables de la supporter. Lorsqu'on les arra-
» cha par la violence à leur indolence naturelle,
» ils succombèrent à la fatigue de travaux que
» les habitans de l'ancien continent auroient exé-
» cutés avec facilité. *Cette foiblesse de constitu-
» tion, qui étoit universelle* parmi les peuples qui
» occupoient les régions de l'Amérique dont

» nous parlons, peut être regardée *comme une*
» *marque caractéristique* de cette espèce d'hom-
» mes. » (Robertson, Histoire de l'Amérique,
tom. II, pag. 234.)

Ailleurs, le même historien s'exprime en ces termes : « La force d'un Espagnol surpassait celle
» de plusieurs Américains. » (Robertson, Histoire de l'Amérique, *tom. IV, pag. 51.*)

Les voyageurs modernes ne nous rendent pas un compte plus avantageux de la force des peuples de l'Amérique septentrionale. « La supériorité des Virginiens et des Kentockois sur les sauvages a été constatée non-seulement de troupe
» à troupe, mais encore d'homme à homme,
» dans toutes les guerres. » (Volney, Tableau des États-Unis d'Amérique, *tom. I, pag. 447.*)

J. Long cite des faits analogues par rapport aux sauvages du Canada. (J. Long, Voyage chez différentes nations sauvages de l'Amérique septentrionale, *pag. 70.*)

« Ces sauvages, dit Mackenzie en parlant de
» ceux qui habitent au-delà de Horn-mount,
» étoient maigres, petits, laids, mal faits, avoient
» les jambes grosses, etc. » (Mackenzie, Voyage dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale, *tom. I, pag. 383.*)

Le même voyageur présente un tableau analogue de la constitution des peuples qui vivent au milieu des Rocky-mountains, sur les bords de la rivière d'Unjiga. « Ces Indiens, » dit-il, sont de petite stature, n'ayant pas plus » de 5 pieds 1 pouce (anglois). Ils ont la main » greue qu'on doit s'attendre à trouver chez des » gens qui ont sans cesse des difficultés à sur- » monter pour se procurer leur nourriture. » (Mackenzie, Voyage dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale, *tom. II, pag. 317.*)

Les habitans de la côte nord-ouest de l'Amérique ne sont pas plus robustes que ceux de la côte orientale et de l'intérieur de ce continent. « Ces Indiens, dit La Pérouse en parlant des » sauvages de la Nouvelle-Californie, sont généralement » petits et foibles. » (Voyage de La Pérouse, *tom. II, pag. 249.*)

Le même navigateur, en parlant d'un autre peuple de la côte nord-ouest, s'exprime d'une manière encore plus positive. « La charpente du » corps de ces sauvages, dit-il, est foible; le » moins fort de nos matelots auroit culbuté à la » lutte le plus robuste des Indiens. » (Voyage de La Pérouse, *tom. II, pag. 205.*)

Ce n'est pas seulement l'Amérique du nord

dont il s'agit maintenant, ou l'Amérique équatoriale dont nous avons traité d'abord, qui nourrissent des peuples plus foibles que les Européens; sans parler, en effet, des indigènes de la Guyane et des Péruviens, dont la foiblesse est si généralement reconnue par tous les historiens, La Pérouse nous apprend que « les habitans du » Chili sont en général d'une stature moins » grande que celle des François, et qu'ils paroissent aussi beaucoup moins robustes. » (La Pérouse, *tom. IV, pag. 36.*)

Enfin, à l'extrémité la plus australe du Nouveau-Monde, sur la Terre-de-Feu, ne retrouve-t-on pas ces misérables Pescherais, également remarquables par la difformité de leur constitution et par leur foiblesse? (Cook, *2^e Voyage, tom. IV, pag. 33, 34, 50, etc.*)

Si des rivages de l'Amérique nous passons aux divers archipels du grand océan équatorial, nous retrouvons encore une foule de nations qui le cèdent en vigueur aux peuples européens.

« En général, dit Cook, le peuple de l'île de » Pâques est d'une race foible. » (*2^e Voyage, tom. II, pag. 223.*)

« Ces insulaires (ceux des îles de Tanna, d'Er- » romango, d'Anattom) sont d'une médiocre sta-

» ture et minces de taille; il en est beaucoup de
» petits, on en voit peu de gros ou de robustes. »
(Cook, 2^e Voyage, *tom. III, pag. 207.*)

« Les habitans de l'île des Léproux ont les
» jambes et les bras grêles. » (Cook, 2^e voyage,
tom. III, pag. 59.)

Ces Taïtiens eux-mêmes, qui passent à juste
titre pour les plus beaux hommes des îles du
grand Océan, sont inférieurs aux Européens
sous le rapport de la force physique. Tous les
Anglois qui ont séjourné parmi ces peuples, et
que j'ai pu connoître au port Jackson, s'accor-
dent sur ce fait, énoncé déjà par deux célèbres
compagnons du capitaine Cook. « Les Taïtiens
» sont en général de très-beaux hommes; ils n'ont
» pas moins de 5 pieds 6 pouces (anglois), mais
» ni leur force ni leur vigueur ne répondent à
» la majesté de leur taille et de leur carrure. »
(Voyage de Banks et Solander, *pag. 65.*)

Les insulaires de l'archipel des Amis ne sont
pas plus redoutables que ceux des îles de la So-
ciété; car, dans les luttes qu'ils eurent avec les
matelots françois de l'amiral d'Entrecasteaux, ces
hommes sauvages eurent presque toujours le
désavantage. (Labillardière, Voyage à la re-
cherche de La Pérouse, *tom. II, pag. 176.*)

Des faits analogues sont cités par Cook, pour les peuples de la Nouvelle-Zélande (2^e Voyage, *tom. I, pag. 250 et 254*); pour ceux de la Nouvelle-Guinée, par Jacques Le Maire (*Navigation aux Terres australes, pag. 642*); et si la nature de cet ouvrage ne s'opposoit pas trop à ce que je continuasse les citations de ce genre, il me seroit facile de prouver qu'il n'est aucune partie du globe qui ne recèle des peuples plus ou moins sauvages qui, sous le double rapport de la perfection physique et du développement des forces, sont cependant de beaucoup inférieurs aux grandes nations européennes : mais ce que j'ai dit doit suffire pour infirmer une opinion aussi fausse dans son principe, qu'exagérée dans ses conséquences.

EXPÉRIENCES DYNAMOMÉTRIQUES.

TABLE I.

SAUVAGES DE LA TERRE DE DIËMEN.

N° DE L'EXPÉR.	NOM ET AGE DES INDIVIDUS.	FORCE		DÉTAILS PARTICULIERS.
		des MAINS.	des REINS.	
		kilog.	myria.	
1	—, 18 à 20 ans.	41,0	»	D'une constitution assez forte pour le pays.
2	—, 20 à 22 ans.	40,0	»	Extrém. grél. et foib.; ventre gros.
3	—, 22 à 24 ans.	60,0	»	Torse assez robuste; membre foib.
4	—, 24 à 25 ans.	50,0	»	Habitude du corps grêle et misérable; ventre balonné.
5	OURIAGA, 25 à 27 ans.	57,0	»	Assez bien constitué, épaules larges et fortes.
6	BARA-OUROU, 28 à 30 ans.	54,3	»	L'un des mieux constit. et des plus beaux individus de la nation.
7	—, 30 à 32 ans.	51,7	»	Constitution languissante; jambes très-foibles.
8	—, 32 à 34 ans.	46,2	»	Figure cruelle; barbe très-forte; beaucoup de poils sur le dos.
9	—, 34 à 36 ans.	55,0	»	Physionomie farouche; habitude du corps fatiguée.
10	—, 34 à 36 ans.	49,0	»	Reins peu musculeux; membres foibles; ventre gonflé.
11	—, 35 à 38 ans.	59,0	»	Fig. féroce; barbe épaisse et noire; beaucoup de poils sur le corps.
12	—, 38 à 40 ans.	44,0	»	Jambes et bras très-foibles.
<i>IV. B.</i> 1° Je n'ai pu me procurer les noms de la plupart des individus inscrits dans cette première table; 2° Aucun d'eux n'a voulu essayer sa force rénale au dynamomètre; 3° L'âge indiqué dans ces deux tables n'est qu'approximatif; le système de numération des peuples de la terre de Diëmen et de la Nouvelle-Hollande ne s'étendant pas au-delà de trois, et les individus dont il s'agit n'ayant aucune idée de leur âge.				
Termes moyens de cette première table. { Mains. 50,6 kilogrammes. Reins. « myriagrammes.				

TABLE II.

SAUVAGES DE LA NOUVELLE - HOLLANDE.

N ^o DE L'ENRÊ.	NOM ET AGE DES INDIVIDUS.	FORCE		DÉTAILS PARTICULIERS.
		des MAINS.	des REINS.	
		kilog.	myria.	
1	COU-DÉ COU-DÉL, 10 à 12 ans.	30,0	7,3	Joli petit enfant d'une consti. foib.
2	TOUL-GRA, dit BOUL-DOG, 14 à 15 a.	31,0	11,0	Assez bien conformé, très-vif, spirituel, excellent mime.
3	MO-RO-RÉ, 16 à 18 ans.	43,0	11,0	Petit, mais assez bien constitué.
4	CA-POU-ER-RÉ, 16 à 18 ans. . .	45,0	9,6	Habitude générale du corps assez forte pour le pays.
5	EUTÉLOR (nom donné par Péron), 18 à 20 ans.	56,0	10,4	Brave, audacieux, l'un des plus robustes de sa nation.
6	OU-ROU MA-RÉ GA-LA, 18 à 20 a.	47,0	9,1	Constitut. peu forte; fig. sauvage.
7	OU-ROU MANÉ, 19 à 21 ans. . .	55,0	13,0	Bien fait, autant que le type général de la nation peut le permettre.
8	ACA-RA-DA PA-RA, 25 à 28 ans. .	44,0	9,1	Constitution très-foible; physionomie dure et farouche.
9	OUI-ROUÉ, 27 à 30 ans.	52,0	11,0	Torse bien développé; membres grêles; figure fausse et féroce.
10	OUCA-LA-GA, 27 à 30 ans. . . .	58,0	9,6	Assez bien fait; physionomie sombre; yeux hagards.
11	BOURRA BOURRA, 27 à 30 ans. .	50,0	9,1	Court, trapu, beaucoup de poils sur le corps; homme féroce.
12	PA-RA-MA-RA, 30 à 33 ans. . . .	60,0	12,4	Constitution vigoureuse, membres très-allongés; regard cruel.
13	MOU-GUÉAN, 30 à 33 ans.	32,0	9,1	Assez bien pris dans sa taille; velu sur tout le corps.
14	COURÉ OURÉ OULOU, 33 à 35 ans.	55,0	9,1	Habitude grêle; membres foibles; ventre saillant.
15	DAL-RÉ, 33 à 35 ans.	46,0	9,6	Court, trapu, couleur du corps d'un brun très-foncé.
16	BANELONG, 35 à 36 ans.	57,0	11,0	Chef; constitution assez belle, mais un peu grêle.
17	MA-RA-ORA, 30 à 40 ans.	62,0	10,4	Barbe très-épaisse; membres très-longs et très-grêles.
Termes moyens des 13 derniers numéros. { Mains. 51,8 kilog. Reins. 10,2 myriag.				

TABLE III.

HABITANS DE L'ÎLE DE TIMOR.

N° DE L'EXPÉ.	NOM ET PATRIE DES INDIVIDUS.	ÂGE.	FORCE		DÉTAILS PARTICULIERS.
			des MAINS.	des REINS.	
		ans.	kilog.	myria.	
1	LIANDER (de Timor)	8	16,0	4,2	Bien constitué; physionomie peu agréable; beaucoup de poils sur le corps.
2	CORNÉLIS	11	24,0	8,6	Fils d'un ancien roi (n° 54); bel enfant, physionomie douce et spirituelle.
3	TRIGUI	12	39,0	8,5	Bien constitué; fig. intéressante, pleine d'expres. et de vivacité.
4	MEUONE	12	25,5	5,7	Constitution foible; peu de physionomie; air de langueur.
5	PONE	13	29,0	9,0	Bel enfant, frère du n° 2; physionomie calme et pleine de dignité.
6	CARÉLI	13	30,0	8,0	Traits presque européens; bien constitué; expression vive et pétulante.
7	SALMONE	14	28,0	9,1	Physionomie très-gracieuse; mé-tis; belle conformation.
8	CAPITAN (de Solor)	14	30,0	7,6	Joli petit enfant; yeux beaux et grands, caractère semillant.
9	BOBNOMEN	14	28,0	5,7	Figure niaise, caractère lent et timide; constitution peu robuste.
10	SOCANA (de Java)	15	45,0	9,1	Court, trapu, peu vigoureux; plus âgé, je pense qu'il ne me l'a dit.
11	RASCHIMATE (de Macassar)	15	31,0	8,5	Belle figure, gr. et bien proport., caractère pétulant et guerrier.
12	ABRAAM (de Timor)	15	31,0	8,5	Métis; joli jeune homme, d'une figure agréable; peu robuste.
13	MAO	15	35,0	8,1	Belle constitution; attitude noble et décente; traits fins et réguliers; beaucoup d'expression.
14	BRELICOUTE	16	49,0	9,6	Superbe constit. ; membres robustes; air à la fois spirituel, fier et guerrier.
15	POULÈ	16	30,0	7,3	Constit. foible; membres grêles; figure spirituelle et agréable.

N ^o DE L'EXPÉD.	NOM ET PATRIE DES INDIVIDUS.	AGE.	FORCE		DÉTAILS PARTICULIERS.
			des		
			MAINS.	REINS.	
		ans.	kilog.	myria.	
16	LÊMA (de Solor)	17	25,0	7,3	Mal conformé; maltraité par la petite vérole; constitution faible et malade.
17	ACDOUIG (de Timor)	17	20,0	5,4	Constitution très-foible, très-délicate; extrémités grêles; expression de langueur.
18	ONMBON (de Solor)	17	31,0	7,3	Constitution très-robuste; regard sourcilleux et fier; caractère impétueux et martial.
19	KINGINK (Chinois)	18	40,0	8,8	Constitution grêle; physionomie douce, agréable, très - calme; natif de Timor.
20	MOUDA (de Timor)	19	45,0	11,7	Joli jeune homme; constitution foible et languissante; physionomie gracieuse et douce.
21	DIDERICA	19	50,0	10,0	Bien conformé; traits agréables; regard expressif; air martial.
22	TILMANN	19	52,0	7,9	Constitution peu forte; physionomie spirituelle et guerrière.
23	PATRISSE YACOK	22	65,0	13,0	Peu robuste; assez bien proportionné; exprea. de la physionomie grossière.
24	POUNOU	22	50,0	8,5	Grêle, fluet; physionomie languissante et muette.
25	SIDÈ (de Savu)	23	51,0	11,0	Court, trapu, cependant foible; de la finesse dans la physion.
26	SIA (de Timor)	23	55,0	10,0	Court, trapu; constit. vigoureuse; figure dure et grossière.
27	LASSI (de Rottie)	24	63,0	11,7	Constit. assez forte; jambes faibles, traits réguliers, fig. douce.
28	COSSERAN (de Java)	24	44,0	10,4	Très-petit; constit. très-foible, énervée; soldat de la compagnie.
29	YACOK (de Timor)	25	67,0	13,0	Roi tributaire de la compagnie; tempérament épuisé; foible quoiqu'assez musculeux.
30	ZOUKIN LODRIKI PRÉRA	25	69,0	12,4	Court, trapu, velu; fig. sauvage et repoussante.
31	BLENDOR (de Rottie)	26	62,0	13,0	Constitution assez foible; très-maigre, nerveuse cependant; physionomie expressive.
32	YOCON (de Java)	26	55,0	12,4	Très-petit; constit. foible, énervée; soldat de la compagnie.

N ^o DE L'EXPÉD.	NOM ET PATRIE DES INDIVIDUS	AGE.	FORCE		DÉTAILS PARTICULIERS.
			des	des	
			MAINS.	REINS.	
		ans.	kilog.	myria.	
33	BÉRÉ (de Rottie)	26	72,0	13,0	Bel homme, fort, vigoureux, bien proportionné; figure spirituelle.
34	YOUCA (de Simao)	28	60,0	13,0	Bien conformé; physion. douce, assez agréable; membres grêles.
35	KIPOUTOU (de Timor)	28	58,0	11,4	Chinois; mince, grêle; physionomie terne et muette.
36	AIBERTA	28	70,0	12,4	Fils d'un roi malais; petit, trapu; assez robuste; figure muette.
37	DÉSÉLFA	28	40,0	9,6	Petit; constitution foible et grêle; peu de barbe; physionomie assez spirituelle.
38	SÈWELI	30	50,0	13,7	Court et trapu; constitut. assez forte; jambes grêles; physionomie grossière.
39	FINTÉ	32	60,0	11,7	Constitution sèche et nerveuse; physionomie sombre, mais expressive et fine.
40	Boi	33	68,0	13,0	Court, gras et trapu; fig. austère et farouche; barbe épaisse et noire.
41	KÉO	35	51,0	11,7	Grand, sec, maigre et fluet; constitut. languissante et malade.
42	SANEDER	35	64,0	10,8	Sec, maigre, assez robuste pourtant, physionomie sombre et sauvage.
43	HAMBO KINE (Chinois)	38	66,0	13,0	Maigre, fluet; figure ignoble; constitution frêle et maigre.
44	LACA (de Timor)	39	61,0	11,0	Habitude du corps mince et grêle; constit. foible, regard féroce.
45	NABA (de Savu)	40	57,0	13,0	Bel homme, gras et gros; tronc bien développé; membres grêles.
46	BAOU (de Timor)	40	58,0	11,4	Assez bien constitué; reins larges; extrémités maigres; figure commune.
47	BANMBA (Chinois)	42	47,0	7,9	Gras et gros; fig. bouffie; physionomie sotte, ignoble et grossière.
48	YATTI (de Flores)	44	66,0	15,1	Gras et gros; physionomie sotte, ignoble et grossière.
49	LONMERÓ (de Savu)	44	62,0	12,4	Petit; cheveux grisâtres; figure muette quoique sauvage.
50	AMADIMA	48	55,0	11,0	Roi de l'île Savu; gros, gras, trapu; quelque chose d'austère dans le regard.

N° DE L'EMPLA.	NOM ET PATRIE DES INDIVIDUS.	AGE.	FORCE		DÉTAILS PARTICULIERS.
			des MAINS.	des REINS.	
			ans.	kilog.	
51	BROUAN (de Timor).	48	51,0	8,8	Constit. assez forte; physionomie niaise, ignoble et repoussante.
52	TÔMI (de Savu).	48	50,0	9,6	Constit. foible et mince, peu de barbe; peu de physionomie.
53	LÊBA.	50	52,0	9,1	Belle physion.; quelques poils gris; proport. assez régulières.
54	NÉAS (de Timor).	51	55,0	11,7	Ancien roi de Coupang; belle expression; assez bien constitué.
55	YARA (de Savu).	52	52,0	7,9	Frère du roi Amadima (n° 50); constitution foible et malade.
56	YOUNOU (de Sumbava). . . .	60	62,0	13,0	Constitution sèche et maigre; robuste pour son âge; assez bien proportionné.

Termes moyens des différens âges. . .	{	de 10 à 20 ans. . .	{	Mains. . 34,2 ^k
			Reins. . 8,2 ^m	
		de 20 à 30 ans. . .	{	Mains. . 58,2 ^k
			Reins. . 11,8 ^m	
		de 30 à 40 ans. . .	{	Mains. . 60,6 ^k
	Reins. . 11,9 ^m			
	{	de 40 à 50 ans. . .	{	Mains. . 54,7 ^k
			Reins. . 10,6 ^m	
		de 50 à 60 ans. . .	{	Mains. . 56,3 ^k
			Reins. . 10,9 ^m	
		Termes moyens des individus	de 18 à 40 ans. . .	{
			Reins. . 11,6 ^m	

TABLE IV.

FRANÇOIS.

N ^o DE L'EXPÉR.	NOM DES INDIVIDUS, DE 20 A 50 ANS.	FORCE		DÉTAILS PARTICULIERS.
		des MAINS.	des REINS.	
		kilog.	myria.	
1	MILIUS, capitaine de frégate. . .	69,0	18,1	Constitution forte et robuste; large corpulence, haute stature.
2	FAURE, ingénieur-géographe. . .	72,0	16,8	Court, mais trapu; barbe forte et noire.
3	PICQUET, lieutenant de vaisseau.	70,0	16,1	Constitution analogue à celle du n ^o 1 ^{er} .
4	FREYCINET (Louis), <i>idem</i>	71,0	20,3	Système musculaire très-énergi- que. (<i>Voyez</i> le n ^o 2.)
5	MICHAUX, botaniste.	82,0	18,5	Habitude du corps sèche, mais robuste.
6	ORIOLE, matelot.	66,0	14,4	Petit et court, mais bien const.
7	BELLEFIN, médecin.	70,0	13,0	Petit, mais bien conformé.
8	OCCRE, barbier.	66,0	16,4	(<i>Voyez</i> le n ^o 5).
9	BILLARD, aspirant de marine. . .	69,0	14,0	Formes peu robustes, quoique grand.
10	BAILEY, minéralogiste.	60,0	11,7	Court, gros, gras, trapu; système musculaire peu vigoureux.
11	SOUPAL, matelot.	70,0	12,4	Court, gros et trapu; constitu- tion forte.
12	LE CORRE, capitaine marchand.	65,0	13,7	Constitution fatiguée; grand, mai- gre et bien conformé d'ailleurs.
13	BRUE, aspirant de marine. . .	66,0	14,4	Grand et bien conformé.
14	VATEL, gabier.	73,0	15,8	Petit; bien constitué; bien mus- culeux quoique maigre.
15	MOREAU, aspirant de marine. . .	72,0	13,0	Habitude du corps grande, sèche et maigre.
16	PÉRON, zoologiste.	70,0	11,7	Petite stature; constitution mai- gre et peu forte.
17	DUMONT, <i>idem</i>	66,0	17,8	Grand, maigre, sec, robuste et bien musculéux.
Termes moyens.		{ Force des mains. . . . 69,2 kilog. Force des reins. . . . 15,2 myriag.		

TABLE V.

ANGLOIS.

N ^o DE L'ENR.	NOM DES INDIVIDUS DE 20 à 50 ANS.	FORCE		DÉTAILS PARTICULIERS.
		des MAINS.	des REINS.	
		kilog.	myriag.	
1	PATERSON, lieutenant-gouvern.	63,0	»	Taille ordinaire, bien conformé, peu robuste.
2	CAMPBELL, négociant.	69,0	»	Petit, maigre, sec et peu robuste.
3	BÉLASSIS, colonel d'artillerie. .	70,0	15,8	Bel homme, mais constitution énermée.
4	SMITH, capitaine marchand. . .	76,0	21,3	Haute stature, fortes proportions.
5	OBY, capitaine d'infanterie. . .	65,0	12,7	Taille ordinaire, constitution maigre et débile.
6	HARRIS, chef de police.	78,0	17,8	Court, trapu, très-robuste.
7	JEMISSON, médecin.	79,0	16,4	Grand, gros, fort et bien constitué.
8	MAINTCHIN, major d'infanterie. .	77,0	15,8	Habitude sèche et maigre, mais assez belle.
9	GRIMES, ingénieur.	65,0	15,1	Petit, maigre, bien proportionné.
10	DAVIS, capitaine d'infanterie. .	66,0	15,1	Constitution assez belle, mais énermée.
11	CHAPMAN, secrét. du gouvernem.	68,0	14,4	Très-petit, très-mince, très-maigre, mais bien constitué d'ailleurs.
12	THOMSON, juge de paix.	69,0	»	Court, gros, gras; constitution peu vigoureuse.
13	BROADHURST, négociant.	72,0	17,2	Très-bel homme; gros, gras, très-muscleux.
14	TAOUROUD, propriétaire.	83,0	17,8	Constitut. foible en apparence; maigre et fluet.
Termes moyens.		{ Force des mains. . . 71,4 kilog. Force des reins. . . 16,3 myriag.		

TABLE VI.

RÉSULTATS GÉNÉRAUX DE TOUTES LES EXPÉRIENCES
DYNAMOMÉTRIQUES.

	FORCE	
	DES	DES
	MAINS.	REINS.
	kilogr.	myriag.
1° Terre de Diémen.	50,6	»
2° Nouvelle-Hollande.	51,8	10,2
3° Timor.	58,7	11,6
4° François.	69,2	15,2
5° Anglois.	71,4	16,3

CHAPITRE XXI.

TABLEAU GÉNÉRAL DES COLONIES ANGLOISES AUX TERRES AUSTRALES, EN 1802 *.

ADMINISTRATION.

Population. — Lorsque les Anglois vinrent pour la première fois, en 1788, s'établir à la Nouvelle-Hollande, onze bâtimens de diverses grandeurs y déposèrent 1030 individus. Depuis cette époque,

* Je ne prétends affirmer ni infirmer ici aucun des faits avancés par Péron dans ce Tableau des Colonies angloises aux Terres australes, mais je crois devoir prévenir le lecteur que, ne partageant pas toujours les manières de voir de l'auteur, c'est dans la relation de mon dernier Voyage autour du monde, sur la corvette *l'Uranie*, que se trouveront réunies les observations qui me sont propres, sur l'importante colonie de la Nouvelle-Galles du Sud. L. F.

la population s'est accrue si rapidement ¹, que, dans le cours de 1802, un recensement général avait donné les résultats suivans :

Hommes libres n'ayant jamais été <i>convicts</i> ² , y compris les officiers civils et militaires.	300
Femmes libres de la même classe, y compris celles des officiers.	70
Hommes libres ayant été <i>convicts</i>	2630
Femmes libres <i>idem</i>	540
Hommes <i>convicts</i>	4832
Femmes <i>idem</i>	940
Enfans nés dans la colonie : { Garçons.	1100
{ Filles.	963
Régiment de la Nouvelle-Galles	840
Sur l'île de Norfolk.	980
Total des individus.	13195

Dispositions générales. — Dans les premiers instans de la fondation de la colonie, la population se trouva naturellement divisée en deux

¹ En 1804, la population seule de la ville de Sydney étoit de deux mille six cents âmes; elle étoit d'environ cinq mille en 1811 (*Voyez* : *Voyage round the world*, etc. by John Turnbull, *pag.* 77, seconde édition, 1813). L. F.

² C'est ainsi qu'on nomme les coupables déportés de l'Angleterre pour un crime quelconque. L. F.

classes : les hommes libres et les condamnés ¹. A la première classe se rattachoient tous les officiers civils et militaires : ceux-ci furent les premiers propriétaires. Les gens de la seconde classe, tous réduits à l'esclavage, furent partagés entre le gouvernement et les propriétaires. Chacun de ces derniers obtint un certain nombre d'acres de terrain, et à chaque concession furent affectés quelques convicts esclaves, des outils de diverses sortes furent distribués, et l'on vit, presque en même temps, les forêts s'écrouler sous la hache du charpentier, la terre s'entr'ouvrir sous la charrue du cultivateur, et les arts domestiques s'établir au sein des cabanes ou des maisons élevées à la hâte sur ces bords si long-temps sauvages.

Des salaisons abondantes, des liqueurs de toute espèce, une énorme quantité de farines, de légumes secs, avoient été transportés sur la flotte;

¹ On pourroit y ajouter les indigènes; mais ces derniers, qui sont peu nombreux et vivent avec les Anglois en assez bonne intelligence, n'ont pu être encore amenés (en 1813) aux premiers commencemens de la civilisation. Les Anglois laissent à ces sauvages toute liberté de suivre leurs goûts et leurs habitudes, et ne cherchent point à les asservir : rarement ils ont été obligés de se garantir de leurs coups, même lors de la fondation de la colonie. L. F.

ces provisions , déposées dans des magasins nationaux , furent distribuées par rations aux différens propriétaires, à leurs familles et à leurs esclaves. Des objets d'habillement et des instrumens aratoires furent gratuitement fournis aux nouveaux colons, et bientôt les défrichemens multipliés permirent les premières plantations. Toutes les graines potagères de notre Europe, plusieurs de celles de l'Amérique, de l'Afrique et de l'Asie, furent semées à la fois et réussirent parfaitement : il en fut de même de nos arbres fruitiers, le pêcher, l'abricotier, le pommier et le poirier. La fraise odorante et la framboise, qui se refusent à la température trop forte des pays équatoriaux, réussirent aussi à merveille sur ces bords plus tempérés; nos salades diverses, nos choux, en un mot, la totalité de nos légumes européens, eurent le même succès. Le blé ne tarda pas à combler toutes les espérances : du sein de la terre encore vierge s'élancèrent bientôt d'abondantes récoltes de froment et de seigle. Le maïs, aux lieux plus arides, obtint aussi une heureuse réussite; et la pomme-de-terre se naturalisa, dès la première année, avec une facilité qu'on n'auroit pas même osé soupçonner.

Dès lors la charge du gouvernement diminua :

pendant un an tous avoient reçu de ses magasins une ration complète de vivres; mais au bout de ce temps il dit aux colons : « Vos champs sont » en plein rapport , je vous ai fait les avances » nécessaires pour atteindre ce but; vous jouissez » déjà du fruit de vos travaux et de mes sacrifices, » vous n'aurez qu'une demi-ration de vivres pour » chacun des individus de votre ménage. Pour » assurer votre existence et votre tranquillité, je » vous continuerai encore ce secours pendant » dix-huit mois; mais, pressez-vous, redoublez » d'activité et de zèle; car, à cette dernière époque, vous serez abandonnés à vos propres ressources, et d'avance préparez-en de suffisantes » pour votre famille et pour vous-mêmes. »

Cependant les trente mois s'écoulent : les défrichemens se sont étendus autour de chaque habitation; le fer et le feu ont fait crouler ces forêts antiques respectées par le temps jusqu'alors; l'humble graminée s'élève sur les débris des puissans eucalyptus, ces arbres géans des forêts australes; la famille est assurée de sa subsistance : le gouvernement l'abandonne donc sous ce rapport; et cependant il continue de lui fournir les vêtemens, les outils et les instrumens divers dont il peut avoir besoin. Ces dernières avances

sont au compte du chef de la famille; mais, créancier généreux, le gouvernement lui livre à bas prix ces objets indispensables; et ce n'est qu'à l'avenir qu'il en réclamera le remboursement, de telle manière encore que le débiteur pourra s'acquitter avec facilité. En effet, pendant sept ans le gouvernement comble le colon de ses bienfaits et de ses faveurs; il n'exige en retour que de la bonne conduite et du travail; mais, pendant sept ans, les produits du sol se sont accrus dans une proportion d'autant plus rapide, que les terres sur lesquelles on étoit placé donnoient leurs premières et plus abondantes moissons. De nombreux essaims de poules, de dindes, d'oies, de canards, pullulent autour de chaque cabane et de chaque habitation; la chèvre bondit sur les coteaux; le taureau poursuit la génisse au milieu des frais pâturages; de riches troupeaux de moutons, issus des plus belles races de l'Espagne, de l'Afrique et de l'Asie, offrent dans leurs toisons, dans leur chair et dans leur graisse, des objets précieux de nourriture et d'échange. Déjà le cheval a multiplié sa race précieuse: compagnon des labeurs de l'homme, il les a diminués en les partageant; c'est lui qui a trainé la charrue et tracé les sillons; c'est lui qui a transporté les

récoltes dans les magasins, qui a voituré les objets d'échange, et rapporté de la ville ceux dont on avoit besoin. Le temps s'est trouvé doublé par le secours de cet animal précieux; avec moins de travail réel et moins de fatigue, on a obtenu de plus nombreux produits; et déjà ces produits sont plus que suffisans pour les besoins du cultivateur et ceux de sa famille. Le gouvernement paraît alors, et lui dit : « Cette aisance dont vous » jouissez maintenant, c'est à ma protection, c'est » à mes sacrifices que vous en êtes redevable. » Jusqu'à ce jour, je vous ai tout donné, le sol, » le logement, les grains, les instrumens, les ser- » viteurs, les animaux, les vêtemens et la nour- » riture; jusqu'à ce jour, je n'exigeai rien pour » tant de bienfaits; mais déjà vous avez le super- » flu; une légère portion doit en être consacrée » dès à présent pour vous acquitter avec moi » peu à peu de toutes les obligations que vous » avez contractées. »

Alors les comptes entre le gouvernement et les particuliers sont définitivement réglés, d'après un tarif très-modéré et connu à l'avance; la dette est divisée en un certain nombre de parts plus ou moins fortes, dont chacune doit être acquittée à des époques fixes.

Indépendamment de ces premières obligations des concessionnaires envers le gouvernement, et qui sont en quelque sorte individuelles, il en est d'autres plus générales et plus importantes, qui tiennent à la propriété des concessions. Il est aisé de concevoir que cette propriété appartient de droit au gouvernement. N'est-ce pas lui qui a fait tous les frais de la prise de possession? n'est-ce pas lui qui, à ses risques et périls, s'empara de ces régions, garantit leur indépendance par la force de ses armes ou par les conditions de ses traités? Ce principe de la propriété absolue de tout le pays, et conséquemment des établissemens fonciers formés sous ses auspices sur la surface du sol, dérive donc nécessairement de la nature même d'une fondation de ce genre. On sait assez que ce principe se trouve encore maintenu, en quelque sorte, au cap de Bonne-Espérance par la compagnie hollandaise; mais le gouvernement anglois, jugeant qu'une telle prétention seroit nuisible à ses intérêts, s'est bien donné de garde de la consacrer dans ses colonies de la Nouvelle-Hollande.

Lors donc que les terres sont en plein rapport,

¹ En 1804.

c'est-à-dire au bout de sept ans, le gouvernement dit aux concessionnaires : « Les héritages » que vous possédez, c'est moi qui vous les ai » confiés; aucune transaction ne m'en a ravi la » propriété, et c'est une réserve expresse que j'ai » cru devoir me faire en vous y plaçant : aujourd'hui que vos cultures sont en bon état, il sembleroit trop malheureux pour vous de conserver » quelques doutes sur une question de cette nature : je vous fais l'abandon de tous mes droits » et je vous les garantis à vous et à vos descendants, sous la seule condition d'une légère redevance annuelle, établie sur chacun des acres » de terre que je vous ai cédés, redevance que » vous ne cesserez de me payer, jusqu'à ce que, » par une seconde transaction entre nous, je vous » en aie fait la remise. »

En même temps que ces divers arrangemens ont lieu avec les propriétaires, une nouvelle charge leur est préparée : ce sont les contributions. C'est pour la première fois, depuis son arrivée sur ces bords, qu'il entend prononcer ce mot; jusqu'alors toutes les propriétés ont été libres de redevances de ce genre. Le gouvernement avoit attendu que le colon fût dans l'aisance pour revendiquer ses droits; et ce qu'il

exige est d'abord si peu de chose, qu'à peine le père de famille s'aperçoit-il de la nouvelle charge : elle augmente, il est vrai, chaque année, mais toujours d'une manière insensible, jusqu'à ce qu'elle ait atteint une certaine somme pour chaque acre de terre. Alors les contributions doivent rester fixes; elles sont encore peu considérables, et les produits sont tellement multipliés, les échanges sont devenus si rapides, que les contribuables sont bien loin d'en être fatigués. Le gouvernement anglois pense avec raison que, pour déterminer des hommes honnêtes à se transporter ainsi aux extrémités du globe, il faut multiplier pour eux les avantages de toute espèce, bien certain qu'il retirera un jour avec usure le fruit de ses avances.

Mais le travail et la constance ont un prix plus prochain à recevoir. En effet, aux approches de l'époque où les redevances sont exigibles, des commissaires du gouvernement sont chargés de visiter les établissemens des particuliers : toutes les concessions sont parcourues avec soin; on examine et les habitations et l'intérieur des ménages, et les jardins et les champs, et les prairies et les vergers, et les troupeaux de toute espèce. Si le bon ordre règne partout; si les concessions

ont été bien défrichées et bien mises en valeur ; si les récoltes ont été bien soignées et les produits abondans ; si les troupeaux surtout ont été conduits avec succès et intelligence, alors le gouvernement se déclare redevable envers ceux qui les possèdent ; et bien loin d'en exiger des contributions, il leur fait des concessions nouvelles, leur donne en présent de nouveaux instrumens, de nouveaux bestiaux ; il leur accorde de nouveaux esclaves ; il leur prolonge leur franchise, et les dispense de toute redevance pendant un temps plus ou moins long. Que si, au contraire, les cultures et les troupeaux ont été négligés, alors le gouvernement fait quelques avertissemens aux propriétaires inhabiles ou négligens ; et si, après les avoir prévenus plusieurs fois, ses remontrances ne produisent aucun effet, les concessions, par un arrêt irrévocable, sont retirées à leurs premiers possesseurs, et transmises à d'autres plus capables de les rendre utiles au gouvernement et à eux-mêmes.

Tandis que des lois bienfaisantes garantissent ainsi les avantages des propriétaires, le même esprit de sagesse et de justice se fait sentir à l'égard des criminels. De ces derniers, les uns sont condamnés à l'esclavage pour le reste de leurs

jours : c'est le plus petit nombre ; d'autres au bout d'un certain nombre d'années doivent re-devenir libres, mais ne peuvent jamais quitter la colonie, ou ne la peuvent quitter qu'après un délai fixé ; d'autres enfin, après avoir été rendus à la liberté, sont les maîtres de partir ou de rester. Deux moyens puissans ont été mis en usage pour contenir cette population bizarre et pour l'améliorer : la crainte et l'espérance. D'un côté, des troupes nombreuses sans cesse armées ; des potences, des prisons, des cachots, établis sur plusieurs points de la colonie ; des fers et des chaînes, une police active, des châtimens terribles pour les fautes les plus légères, enfin la mort pour celles qui sont plus graves. De l'autre côté, l'espérance de la liberté ; la diminution du temps de l'esclavage, ou même sa cessation absolue ; la certitude de rentrer bientôt en grâce par une bonne conduite, d'obtenir aussi des concessions, d'être à son tour servi par d'autres condamnés, de pouvoir se livrer en paix à toutes les jouissances de la vie domestique, d'arriver même à la fortune et à la considération, de pouvoir un jour retourner en Europe pour y jouir de ses travaux et de son industrie : telle fut la double perspective que le gouvernement anglois

plaça d'abord devant les malheureux qu'il déportoit sur ces rivages lointains.

Les exemples de la sévérité la plus effrayante se succédèrent; la terreur des lois pénétra, pour la première fois peut-être, dans ces cœurs endurcis. Dès cet instant, une révolution heureuse commença pour eux; et tel en a été le résultat, que, pendant le séjour de cinq mois que nous avons fait au port Jackson, nous n'avons pas entendu parler d'un seul meurtre ou même d'un vol, et qu'il y avoit plus de deux ans qu'on n'avoit condamné personne à mort.

Placés ainsi entre la crainte et l'espérance, il seroit difficile que les *transportés* n'embrassassent pas le parti le plus avantageux, celui qu'ils savent pouvoir seul les conduire au bonheur : car la bonne conduite reçoit toujours son prix. Lorsqu'un condamné se montre honnête, actif et laborieux; lorsqu'il fait quelque action remarquable ou quelque découverte utile à la colonie, alors le gouverneur a le droit de lui faire grâce et de le déclarer libre; quelquefois il abrège simplement la durée de l'esclavage. Dans tous les cas, lorsque le temps de la punition est écoulé, le convict rentre dans le sein de la société et recouvre tous les droits qu'elle accorde; des con-

cessions lui sont faites, des esclaves lui sont donnés pour faire ses défrichemens; il reçoit des instrumens, des vivres; en un mot, il jouit de tous les avantages que le titre de propriétaire emporte avec lui.

Instruits par de longs malheurs que le crime et l'injustice recevront un châtiment, et que l'honnêteté seule peut rendre l'homme heureux; bien convaincus que les peines et les supplices les attendent en cas de fautes nouvelles, tandis que le bien-être et la considération doivent être le prix d'une bonne conduite, ces hommes, ainsi délivrés de leurs fers, se montrent presque toujours honnêtes et réservés. L'habitude du travail, qu'il leur a bien fallu contracter durant un long esclavage, leur donne sur ce point une sorte de supériorité sur les hommes qui sont arrivés libres dans ces régions : leurs défrichemens sont ordinairement conduits avec plus de méthode et d'intelligence, et l'on observe que ce sont ordinairement de très-bons cultivateurs. Il en est de même de ceux qui se livrent aux arts et au commerce : presque tous réussissent; et je ne craindrois pas d'assurer que, dans moins de trente ans, plusieurs des grandes fortunes de la colonie seront entre les mains de ces criminels.

Alors les préjugés qui se rallient encore autour d'eux seront dissipés, et ils jouiront au moins de la considération que la richesse manque rarement de procurer; aujourd'hui même ces préjugés sont tellement affaiblis, que quelques-uns des déportés reçoivent déjà la plus honnête compagnie. J'en ai connu qui, après avoir subi l'effet de leur condamnation, sont rentrés dans la société, et se sont conduits avec tant d'activité et de sagesse, qu'ils possèdent maintenant des fortunes considérables, dont quelques-unes s'élèvent au-delà de trois cent mille francs.

Tels sont les avantages que le convict, devenu libre, obtient par une conduite honnête et laborieuse. Mais malheur à lui s'il commet de nouvelles fautes! la justice alors devient implacable; on pense avec raison que de tels hommes sont des membres gangrenés contre lesquels il faut employer les moyens les plus fortement répressifs. Les fers et les cachots, la bastonnade, les coups de fouet, sont les premières punitions qu'ils reçoivent; s'ils hésitent à se ranger à leur devoir, alors c'en est fait: on confisque leurs concessions au profit du gouvernement; ils subissent une condamnation nouvelle à l'esclavage,

pour un nombre d'années plus ou moins considérable, et assez ordinairement pour le reste de leurs jours; enfin, si la faute est grave, on les pend. Plusieurs exemples de ces diverses punitions, répétées de temps à autre, ne servent pas peu à contenir les plus récalcitrans.

Alliances. — Cependant la plupart des condamnés sont célibataires, et la population de la colonie auroit à souffrir de cet état de choses; le gouvernement a dû pourvoir par conséquent aux moyens de multiplier les alliances. Les femmes déportées ont été sa première ressource : on sait assez que cette dernière classe se compose de criminelles condamnées par les tribunaux, et des prostituées les plus infâmes de la ville de Londres ou des grands ports de l'Angleterre. Avec de pareils élémens former des femmes honnêtes, laborieuses, de bonnes mères de famille, c'est là sans contredit le triomphe de la législation et le dernier terme du perfectionnement social. Le gouvernement anglois a su opérer ce prodige par les mêmes moyens que nous venons d'indiquer. Ce n'est pas entre le déshonneur et la considération qu'il falloit placer de telles femmes; l'honneur pour elles ne pouvoit rien : ont les mit donc, comme les hommes,

entre le supplice et les récompenses. Bien sûres d'être frappées par la loi, toutes les fois qu'elles viendroient à commettre quelque faute, elles sont contraintes à devenir plus modestes, plus laborieuses, et à bannir toute idée de crime ou de mauvaises mœurs. Réduites à consacrer tous leurs instans au travail, elles en prirent insensiblement l'habitude et le goût, et dès lors le changement le plus favorable dut s'opérer en elles.

Devenues libres comme les hommes, aux mêmes conditions et sous les mêmes réserves, ces femmes ne pouvoient manquer de trouver des maris. Des condamnés affranchis unissent leur sort au leur; et comme le gouvernement attache divers avantages à l'état de mariage, que les femmes ont aussi des concessions, que les enfans en obtiennent également, que les esclaves sont accordés en raison de l'étendue des terres, il s'ensuit que l'alliance conjugale améliore sensiblement l'état individuel de ceux qui la contractent. Ces unions sont aujourd'hui très-multipliées dans la colonie, et généralement elles sont heureuses : j'ai eu occasion de connoître l'intérieur d'un grand nombre de ces ménages, et je n'ai jamais pu contempler sans attendrisse-

/

ment le changement prodigieux opéré dans les mœurs et dans les habitudes de ces couples singuliers. Ce qu'il y a de bien remarquable encore, c'est que les filles publiques, qui, dans leur ancien état de débauche, ne faisoient pas plus d'enfans que celles de nos capitales, se montrent, dans leur nouvelle position, de la plus grande fécondité.

Des voleurs, des brigands et des prostituées ne paroissent guère susceptibles de donner une bonne génération pour l'avenir, et cependant nous allons voir qu'il en sera autrement de celle qui se prépare. En effet, si l'on considère que des femmes de ce genre appartiennent en général dans tous les pays à la partie la plus robuste et la plus belle de la population; si l'on fait attention qu'un tel état de choses et les chances diverses qu'il comporte, ont pour résultat nécessaire de donner une sorte d'exaltation aux idées; qu'à plus forte raison l'état de brigand sur les grandes routes, celui de voleur dans les cités, exigent de la force, de l'adresse et une sorte d'audace qui n'est pas l'apanage du plus grand nombre des hommes; il doit en résulter que, soit pour le physique, soit pour l'intelligence, les enfans de tels époux n'ont pas été

aussi mal partagés qu'on pourroit le croire. A ces premiers avantages se réunissent tous ceux qui naissent d'un climat extrêmement salubre et que son heureuse position rend également étranger à nos frimas et aux chaleurs brûlantes des régions équatoriales. Aussi la beauté des enfans, l'expression vive et animée de leur physionomie, nous frappèrent-elles également pendant notre séjour au port Jackson.

Tous ces enfans sont tenus avec un très-grand soin et vêtus avec une propreté remarquable. Ils ont été avec raison dès le principe l'objet particulier de l'attention du gouvernement; et si nous avons admiré les soins qu'il prend pour ramener des êtres pervers aux principes ordinaires de la justice et de la vertu, nous allons nous attendre ici sur les efforts généreux qu'il fait pour préparer une génération plus vertueuse et plus heureuse.

Éducation. — Bien convaincu d'avance que, quels que pussent être ses soins et sa surveillance, au milieu de tant de personnes corrompues il se trouveroit toujours des parens vicieux, le gouvernement ne crut pas devoir remettre à de telles gens l'espoir futur de la colonie. D'après ce sage principe, une maison d'éducation pour

les filles orphelines , fut élevée dans les premiers temps de la colonie, des revenus considérables lui furent affectés : l'intérieur en fut disposé convenablement; de vastes cours, un grand jardin l'environnèrent. Des femmes charitables et instruites furent appelées d'Angleterre, et destinées à l'éducation des jeunes personnes qu'on se proposoit d'y recevoir. L'épouse du gouverneur, celle du lieutenant-gouverneur, en furent nommées les directrices. On réunit dans cet établissement les jeunes filles orphelines, celles que leurs parens trop pauvres ou même encore esclaves ne pouvoient élever avec assez de soin; enfin toutes celles dont les pères et les mères étoient notés à la police comme conservant dans leurs actions, dans leurs discours ou dans leur cœur, le reste de leur ancienne perversité. Toutes ces jeunes filles, soignées avec beaucoup d'attention, élevées dans les principes de la religion et de la morale la plus pure, instruites de bonne heure de tout

Indépendamment de cette maison d'éducation pour les filles, on établit encore à Sydney, par les soins du gouvernement, deux écoles pour les garçons, et une autre dans chacune des principales villes de l'intérieur de la colonie. L. F.

ce que doit savoir une mère de famille, ne s'occupant que de choses utiles à la prospérité des ménages, accoutumées dès leur enfance au respect des autres et d'elles-mêmes, finissent par réunir de bonne heure toutes les qualités désirables dans d'excellentes épouses.

Chaque jour, leurs intéressantes directrices vont les visiter : on les interroge en leur présence ; on les réprimande devant elles, lorsqu'elles l'ont mérité : c'est devant elles aussi qu'on récompense le travail, la bonne conduite et les succès. Ces dames respectables ne craignent pas de se livrer aux soins les plus minutieux de l'administration. Je les ai vues moi-même aller à la cuisine, goûter les alimens, parcourir les dortoirs pour s'assurer de l'ordre et de la propreté qui doivent y régner ; en un mot, il n'est sorte de détails dans lesquels elles n'entrent : mais elles en sont bien récompensées par l'affectueuse gratitude de leurs pupilles, qui ne les chérissent pas moins que leurs propres mères, et qui sourient de plaisir à l'instant où leurs bienfaitrices doivent aller les voir.

Tous les dimanches, à dix heures, ces aimables directrices, après la visite ordinaire, accom-

pagnent à l'église leur jeune troupeau ; des bancs particuliers sont préparés pour ces enfans ; elles se trouvent placées en face de leurs protectrices et de leurs maîtresses : la garnison est alors sous les armes et remplit une partie du temple ; la musique du régiment exécute divers morceaux. Tout cet appareil solennel fait ressortir davantage le touchant spectacle de tant de jeunes filles adoptées par un gouvernement généreux et bienfaisant ; et lorsqu'on voit leurs propres parens , souillés jadis de tous les crimes , élever du milieu de la foule des regards de reconnaissance vers le ciel , et implorer la faveur de Dieu pour la prospérité de leurs enfans , le cœur de l'honnête homme s'attendrit , et l'on bénit les auteurs d'un changement aussi heureux et aussi admirable.

Cependant l'époque arrive où l'éducation de ces jeunes filles est terminée ; où le gouvernement va recevoir le prix de ses bienfaits et de ses sacrifices. Un jeune homme honnête et libre , un ancien convict affranchi , d'une conduite irréprochable et de bonnes mœurs , désire se marier ; mais il répugne , avec beaucoup de raison , à s'unir à ces misérables prostituées dont les envois d'Europe ne se succèdent que trop

rapidement ; il répugne aussi à chercher une compagne parmi les filles abandonnées dès leur enfance à des parens plus ou moins corrompus ou flétris ; la maison d'éducation des orphelines lui présente des sujets plus dignes de sa confiance et de son amitié. Mais aucune personne étrangère ne peut y pénétrer sans être accompagnée par l'une ou l'autre des directrices ; c'est donc à l'une d'elles qu'il faut s'adresser pour obtenir l'entrée dans l'établissement. Là, sous quelque prétexte spécieux, le prétendant est conduit dans les salles du travail ou d'étude, et peut y passer en quelque sorte en revue toutes les élèves. Si l'une des jeunes filles a pu fixer son choix, il en fait part aux directrices ; et celles-ci, après s'être assurées des qualités morales du sujet, consultent à son égard le goût particulier de la jeune personne, qui peut le refuser ou l'agréer. Dans ce dernier cas, les parens, si elle en a, sont invités à une espèce de conférence, où l'on discute les avantages ou les inconvéniens de l'alliance proposée. S'ils y donnent leur adhésion, le mariage ne tarde pas à se faire ; et nous allons retrouver ici une preuve remarquable de la sagesse et de la bienfaisance qui caractérisent toutes ces institutions trop

long-temps méconnues ou méprisées en Europe.

Après avoir multiplié les sacrifices pour l'éducation de ces aimables enfans, le gouvernement se donne bien de garde de les abandonner au moment qui va décider de leur sort futur; c'est alors, au contraire, qu'il fait éclater sa générosité la plus grande. Chacune de ces filles, au moment de se marier, reçoit une dot qui consiste en des concessions importantes, auxquelles sont attachés des troupeaux et des esclaves; pour garantir en quelque sorte cette donation solennelle, l'épouse du gouverneur et celle du lieutenant-gouverneur signent le contrat de mariage, et c'est ainsi qu'en établissant leurs jeunes élèves elles restent encore leurs protectrices et leurs amies.

Mais ce seroit en vain que le gouvernement anglois feroit d'aussi grands efforts pour substituer des familles honnêtes à la population infâme et corrompue qu'il fut obligé de porter d'abord à la Nouvelle-Hollande, si les préjugés établis contre la colonie pouvoient se maintenir en Angleterre et dans le reste de l'Europe. Sans doute il pouvoit s'en remettre au temps pour faire justice de préventions aussi funestes, et l'exemple de ses colonies d'Amérique auroit pu

lui prouver que ces sortes de préventions s'effacent rapidement.

Mais le gouvernement anglois a pris pour parvenir à ce but des moyens non moins sûrs et beaucoup plus efficaces. Purger la population actuelle de tout ce qu'elle a de plus impur et de plus abject, l'accroître chaque jour par des colons de mœurs honnêtes : tels sont les moyens qu'il a mis en usage depuis quelques années, et avec un tel succès, qu'il me paroît impossible que les préjugés établis contre la colonie du port Jackson se soutiennent encore pendant vingt ans. Voici ce qu'il a fait pour atteindre ce but. A mesure qu'il veut fonder un établissement sur un nouveau point¹, ce sont les hommes de plus mauvaises mœurs, ce sont les

¹ Les Anglois ont fondé un établissement au port Hunter en 1803 (*Voy. Turnbull's Voyage, pag. 414* seconde édition, 1813). A la fin de la même année ils ont envoyé d'Europe une colonie au canal d'Entrecasteaux, à l'extrémité sud de la terre de Diémen; ils y ont fondé la ville *Hobart* (*Voy. An account of a Voyage, etc., by J. H. Tuckey. 1805*). En 1804, le colonel Paterson partit de Sydney pour aller établir une colonie dans le port Dalrymple, au nord de la terre de Diémen. La première ville qui fut bâtie porte le nom de *York-Town*, celle de *Launceston* ne fut fondée que

convicts les plus criminels, que l'on emploie à

quelque temps après. (*Voy. Flinders's Voyage to Terra australis, tom. I, pag. clxiiij, 1814.*)

Mais l'établissement le plus intéressant et le plus important sous tous les rapports, c'est celui qui fut commencé en 1815 dans l'ouest des Montagnes-bleues. Après des peines inouïes les Anglois sont enfin parvenus à franchir cette barrière fameuse qui paroissoit inaccessible. Le sol au-delà, dit le gouverneur Macquarie dans sa *Relation des découvertes faites à l'ouest des Montagnes-bleues*, est d'une rare fertilité, bien arrosé, riche en gibier de toute sorte, tel que kangaroos, ornithorinques, casoars, cygnes noirs, oies et dindes sauvages, canards, pigeons, etc., et en excellens et gros poissons (de 17 à 25 livres), remarquables en ce qu'ils sont tous d'une même espèce. « On ne peut voir, dit-il, un aussi beau » spectacle (l'aspect du pays) sans être pénétré d'un sentiment d'admiration et de surprise : mais le silence et la » solitude qui règnent sur cet espace, d'une étendue et d'une » beauté telles, que la nature semble l'avoir destiné pour » être occupé par l'homme et lui fournir tout ce qui rend la » vie agréable, impriment à l'ame une sorte de mélancolie, » qu'il est plus facile d'imaginer que de décrire. . . . Le sol » fertile et les riches pâturages de ce nouveau pays sont » d'une si grande étendue, qu'ils suffiroient amplement à » l'existence de la population, quel qu'en fût l'accroissement. » C'est là que sur un point élevé doit être bâtie la ville de *Bathurst*, par 33° 24' 30" de latitude sud et 147° 17' 30" de longitude à l'est de Paris. (*Voyez Mémoires du Museum de l'histoire naturelle*, première année, 9^e cahier, pag. 241; Paris, 1816.) L. F.

faire les premiers défrichemens; ce sont eux qui sont chargés des travaux les plus pénibles, et souvent ils y succombent. D'autres familles moins perverses jouissent bientôt du fruit de ce travail, qui ne pouvoit être acheté que par le sacrifice de quelques individus; et sans doute il vaut mieux que ce soient ces hommes profondément pervers, souillés des crimes les plus hideux et accablés du mépris public.

La colonie de Norfolk présente encore un moyen de purification analogue. Cette île est d'une fécondité remarquable, et ne sauroit manquer de devenir le siège d'importantes cultures; mais comme elle jouit d'une température plus élevée que celle du port Jackson, les travaux y sont aussi plus pénibles et plus accablans. C'est donc à Norfolk que sont envoyés les plus mauvais sujets de la Nouvelle-Hollande; ainsi cette île doit être considérée comme le dépôt de ce que les établissemens anglois aux Terres australes contiennent de plus corrompu. Tandis que, par ces moyens réunis, on s'occupe à épurer la population, d'autres expédiens, non moins efficaces, sont mis en usage pour l'améliorer dès à présent. Nous venons de voir jusqu'à quel point l'éducation et les mariages favorisent, à cet égard, le

but du gouvernement; mais ces moyens n'étant qu'indirects et en petit nombre, il a fallu, pour diminuer l'espèce d'horreur que le nom de *Botany-Bay* porte encore avec lui, il a fallu, dis-je, y déporter d'autres espèces de gens que des hommes flétris pour les crimes les plus odieux. Le port Jackson, d'après ce principe, est devenu un lieu de déportation ou plutôt d'exil pour des fautes d'une nature différente de celles qui seules pouvoient y conduire primitivement. Les révoltes successives de l'Irlande ont, sous ce rapport, puissamment servi les projets de l'Angleterre. En effet, près de six mille Irlandois ont été déportés à la Nouvelle-Hollande par suite des troubles politiques qui ont eu lieu dans leur pays¹, et dans ce nombre il se trouve des individus qui appartiennent à des familles distinguées. Quelque graves qu'aient été leurs erreurs, de telles gens ne sauroient être confondus avec les misérables qu'on déporta d'abord aux Terres australes; et cette circonstance a dû contribuer puissamment à atténuer les préjugés défavorables qui pesoient

¹ Près de la moitié de la population, tant hommes que femmes, étoit irlandaise en 1813, et la plupart avoient été transportés au port Jackson pour des délits politiques. (*Voy. Turnbull's Voyage*, pag. 78, seconde édition.) L. F.

sur la colonie ; aussi , depuis plusieurs années , n'est-il pas rare de voir arriver au port Jackson des familles libres et honnêtes qui viennent profiter des bienfaits du gouvernement et des avantages du climat et du sol , pour réparer d'anciens malheurs ou pour arriver plus rapidement à l'aisance et même à la fortune ¹. C'est ainsi que , lors de la dernière évacuation du cap de Bonne-Espérance par les Anglois , plusieurs individus sollicitèrent , comme une faveur , d'être conduits à la Nouvelle-Hollande. Je le répète donc , telles ont été les mesures adoptées par le gouvernement anglois , qu'il est impossible que la colonie du port Jackson ne jouisse pas bientôt en Europe de la considération qu'elle mérite. C'est alors surtout qu'on pourra mieux apprécier toute la sagesse des instructions qui règlent et garantissent les destinées brillantes auxquelles elle est appelée.

Police. — Cependant , à mesure que la population augmente , la surveillance du gouvernement doit prendre un caractère plus actif de force et d'autorité. Au milieu de tous les élémens de la révolte et du crime , il importe que la police re-

¹ Le gouvernement donne 100 acres de terre à chaque individu qui vient s'établir dans la colonie ; 30 acres à chaque femme , et 10 pour chaque enfant.

çoive un développement plus considérable que dans l'état ordinaire des sociétés européennes, et les fondateurs de la colonie ne se sont point écartés de ces principes régulateurs. Ainsi que nous l'avons dit ci-dessus, huit cents hommes de troupes réglées résident au port Jackson, et fournissent des garnisons à chacune des principales villes de la colonie. Un chef de la police, d'une sévérité redoutable, demeure à Sydney; il exerce son ministère de manière à faire trembler les condamnés les plus audacieux : les fautes les moins importantes sont punies par deux ou trois cents coups de bâton, et il est rare qu'il se passe un jour sans qu'une vingtaine de corrections de ce genre ne soient administrées dans la cour de la prison, sans forme de procès et sur le simple ordre d'un agent de police. Au milieu de gens aussi profondément pervers, il n'est pas difficile de trouver des délateurs et des espions. De petites récompenses leur sont données, et le gouvernement en entretient un grand nombre, toujours prêts à l'instruire des complots qui pourroient être ourdis par les condamnés.

Les Irlandois, sous ce rapport, exigent surtout une surveillance active et soutenue. Ce sont en effet des gens très-résolus, qui pour la plupart

ont porté les armes dans les diverses insurrections de l'Irlande, et qui, dans leur ressentiment, ont failli plus d'une fois être funestes à la colonie.

Ce n'est pas seulement sur les condamnés actuels que s'exerce la surveillance du gouvernement ; elle pèse encore sur ceux qui, après avoir fini le temps de leur esclavage, se sont établis dans les villes. Chaque soir la retraite est battue de bonne heure ; alors tous les habitants, à l'exception de ceux qui étoient primitivement libres, et de ceux qui ont obtenu des dispenses particulières, doivent rentrer dans leurs maisons pour ne plus en sortir de la nuit ; le son d'une trompette donne, du haut de la tour, le dernier signal. Malheur à ceux qui ne rentrent pas aussitôt dans leurs asiles ! des troupes de *constables* répandues dans toutes les rues les poursuivent à grands coups, et les forcent à précipiter leur retraite. Les mêmes constables, armés chacun d'un bâton qui porte à une de ses extrémités un crochet de fer, parcourent la ville pendant la nuit pour y maintenir l'ordre et la tranquillité. Tapis souvent dans les fossés, derrière les maisons ou les rochers, ils exercent partout une telle surveillance, qu'il est difficile de pouvoir s'y soustraire.

Hôpitaux. — Autant le gouvernement se mon-

tre actif à prévenir le crime et sévère à le punir, autant il est généreux dans les soins qu'il donne aux malades. Des hôpitaux sont établis pour les recevoir à Sydney, à Parramatta et Hawkesbury ; des médecins et des chirurgiens, entretenus par le gouvernement, y sont attachés, et tous les secours sont prodigués aux malades, quels que puissent être d'ailleurs leurs mœurs ou leur état présent.

COMMERCE.

Productions. — De tous les peuples européens, celui qui paroît avoir le mieux connu les vrais principes de la colonisation, ce sont incontestablement les Anglois ; aussi, malgré la faiblesse de la population de l'Angleterre comparée à celle de la France et de l'Espagne, ses colonies se montrent-elles partout supérieures à celles de ces deux grandes puissances. L'attention particulière donnée au commerce, et surtout à l'agriculture, est peut-être la principale cause de cette différence importante. Ce double but a été surtout considéré dans l'établissement de la Nouvelle-Hollande ; aussi le premier soin du gouvernement a-t-il été d'y multiplier les défrichemens et d'y étendre la culture. Sous ce rapport, ses

soins n'ont pas été inutiles, car plus de vingt-cinq mille acres de terre étoient déjà, en 1803, en plein rapport, et la colonie produit maintenant plus de blé qu'on ne peut y en consommer : quelques cargaisons en ont été expédiées au Bengale, et cet objet d'exportation doit devenir chaque jour plus considérable. Ainsi que nous l'avons fait observer plus haut, les grains, les légumes et les arbres fruitiers de l'Europe y ont obtenu un grand succès : le pêcher surtout y a réussi d'une manière étonnante; déjà même son fruit y est employé à nourrir des cochons. Les citronniers, les orangers, les pamplemoussiers, les manguiers, et d'autres arbres de l'Inde y donnent de grandes espérances; de sorte que l'on verra bientôt réunis sur ce sol, comme au cap de Bonne-Espérance, presque tous les fruits de l'Europe et de l'Asie.

On sait que l'Angleterre est obligée de payer chaque année à la France, à l'Espagne et au Portugal, de très-grandes sommes d'argent pour les vins dont elle a besoin; aucune de ses possessions n'a pu jusqu'à présent l'approvisionner en ce genre. La Nouvelle-Hollande paroît devoir un jour l'affranchir de ce tribut qu'elle est forcée de payer à trois puissances étrangères,

et rien n'est épargné pour obtenir cet avantage. Des plants de la meilleure qualité ont été successivement transportés au port Jackson, de Bordeaux, de Madère, des Canaries et du cap de Bonne-Espérance; des vigneronns françois y ont été appelés à grands frais. Malheureusement les premières plantations, exécutées, contre le gré de ces vigneronns, autour de la maison du gouverneur, à Parramatta, ont eu beaucoup à souffrir des vents brûlans du nord-ouest : mais ces hommes m'ont dit eux-mêmes que le succès de la vigne, placée dans une exposition convenable, étoit infaillible; ils venoient, en 1803, d'obtenir la permission d'en diriger les plantations à leur gré.

A côté du pêcher et du pommier de notre Europe s'élèvent de jeunes plantations de cafiers et de cotonniers. Un ancien colonel françois, M. le baron de la Clampe, les dirige, et cet homme respectable ne doute nullement de la réussite de ses efforts. J'ai vu moi-même ces plantations; toutes paroisoient pleines de force et de vigueur : notre compatriote m'a dit être parvenu, après une longue suite d'expériences très-ingénieuses, à obtenir naturellement du coton jaune, ou plutôt couleur de nankin. Si le coton

et le café réussissent dans la colonie, comme la chose paroît certaine, ce sera pour elle une branche de commerce bien importante, et en même temps un présage heureux relativement aux autres plantations des pays chauds que l'on se propose d'y faire, telles que le sucre, l'indigo, les épices, etc. M. le gouverneur King nous a assuré qu'il devoit faire apporter incessamment des plants de la canne à sucre de Taïti, bien supérieure, comme l'on sait, à celles de l'Inde et de l'Amérique.

Le lin de la Nouvelle-Zélande (*phormium tenax*), qui croît parfaitement au port Jackson, peut aussi y devenir un jour un objet important de spéculation; il en est de même des bois de casuarinas, de banksias, de xylomelums et de quelques autres, dont les marbrures élégantes l'emportent sur la plupart des bois employés jusqu'à ce jour par nos ébénistes. Les beaux pins de l'île Norfolk et de l'île Howe, susceptibles de fournir à la marine angloise des mâtures pour ses vaisseaux, pourront être aussi d'un grand intérêt. Il faut ajouter à ces productions utiles l'écorce d'une espèce de *milia*, que les Anglois emploient avec succès contre les fièvres intermittentes, bilieuses, muqueuses ou putrides; la gomme-résine

brune de l'eucalyptus, dont l'effet contre la dysenterie est vanté par les médecins du pays; une sorte d'écorce que l'on trouve surtout près des bords de la rivière Hunter, et qui fournit une très-belle couleur jaune; la résine des plantes connues sous les noms de *gommier rouge, jaune et vert*, dont l'odeur n'est pas moins agréable que celle du benjoin, et dont la solidité l'emporte incontestablement sur toutes les espèces de résines connues. J'ai apporté, en effet, une hache de pierre, à l'usage des sauvages de ces contrées, composée d'un tronçon de granit soudé à un manche de bois par le moyen de cette même résine; on peut frapper à coups redoublés avec cet instrument sur des pièces de bois, en enlever des éclats plus ou moins gros; le granit se brise avant que la résine qui le soude au manche s'éclate dans aucune de ses parties. Sans doute une substance aussi précieuse, lorsqu'elle sera davantage recherchée, pourra devenir un objet intéressant de commerce; et s'il est vrai, comme quelques-uns le prétendent, que l'arbre qui le produit soit le fameux *bois d'aigle*, si recherché et si cher dans tout l'Orient, il est aisé de prévoir quels avantages un tel commerce offrira un jour.

Les belles mines de charbon de terre, découvertes aux environs de la rivière Hunnter, fournissent déjà un important objet d'exportation; et plusieurs cargaisons de cette substance, portées au Bengale et au cap de Bonne-Espérance, y ont été bien vendues. On n'a pu retirer jusqu'à ce jour de l'exploitation des bois tous les avantages que sembloient promettre d'immenses forêts, si long-temps dérobées à la destruction. La mauvaise qualité de ces bois, très-souvent viciés dans le cœur, ce qui les rend peu propres aux usages de la marine, en est la cause unique; mais ils suffisent à la construction des petits bâtimens du pays que l'on emploie à la pêche des phoques et des baleines; quelques-uns même ont été vendus avantageusement au Bengale. Le chanvre et le lin, qu'on cultive avec succès au port Jackson, font espérer qu'un jour cette colonie pourra fournir des toiles ¹ pour la marine anglaise de l'Inde.

Tels sont les divers avantages que le gouvernement se promet ou recueille déjà dans ses possessions aux Terres australes, pour ce qui con-

¹ Des fabriques de ce genre étoient déjà établies en 1804. (*Voy. Turnbull's Voyage*, pag. 465, seconde édition.) L. F.

verne les productions végétales exotiques ou indigènes. A l'égard des animaux, des profits plus considérables et plus importants se préparent ou se perçoivent déjà. Nous allons en présenter un tableau rapide.

En transportant les premiers condamnés sur les côtes de la Nouvelle-Hollande, le gouvernement anglois y fit conduire aussi quelques couples de chacun de nos grands bestiaux d'Europe, des chevaux, des bœufs, des cochons, des moutons, des chèvres, etc. Ces animaux, surveillés avec soin, ont également bien réussi sur ce sol étranger, et les troupeaux en étoient tellement multipliés en 1803, qu'on ne comptoit pas moins de quatre mille bœufs dans la colonie. Les chevaux y étoient à la vérité moins nombreux, mais tous s'y présentoient cependant avec les caractères de la vigueur et de la beauté; et les nouveaux étalons que l'on y a conduits plus récemment, faisoient espérer que la race à venir seroit beaucoup plus vigoureuse que celle de l'Inde et des Moluques. A l'égard des cochons, ils sont partout très-multipliés; ces animaux, pour la plupart, sont de l'espèce que l'on trouve dans les îles du grand océan équatorial, lesquels, comme on sait, ont une chair bien supérieure à celle des

cochons de nos climats. Quelque abondans que fussent ces animaux à l'époque de notre séjour dans la colonie, on n'en tuoit cependant encore qu'en très-petit nombre, et même il falloit en avoir obtenu la permission du gouverneur, qui ne l'accordoit qu'avec difficulté; il pensoit avec raison que ces privations momentanées seroient récompensées d'une manière suffisante par l'accroissement rapide des troupeaux. C'est d'après ce principe de prévoyance et de sagesse que le gouvernement de la Grande-Bretagne préfère envoyer à grands frais de la mère-patrie des provisions de cochons et de bœufs salés pour la subsistance des colons, et qu'il encourage par des primes avantageuses les armateurs du port Jackson, qui veulent aller faire des salaisons aux îles des Amis, de la Société, des Navigateurs, etc. Il recevra bientôt le prix de ses sacrifices; car il est hors de doute que la Nouvelle-Hollande à son tour fournira à ses flottes de l'Inde la plupart des viandes salées dont elles auront besoin.

Ainsi que nous venons de le voir, les chevaux, les bœufs et les cochons doivent devenir une source précieuse d'échanges : les moutons semblent présenter un avenir plus avantageux encore, et dès à présent ils procurent de grands

profits aux propriétaires et au gouvernement anglois. En effet, ces animaux ont si parfaitement réussi, sur ce sol lointain, que toutes les races y sont améliorées. On y en a fait venir des diverses parties du monde. L'Angleterre envoya les premiers individus; le cap de Bonne-Espérance et le Bengale en fournirent des espèces propres à l'Afrique et à l'Asie : ces dernières, comme on sait, ne sont guère utiles par leurs toisons, qui ne donnent qu'un poil rude et court au lieu de laine; mais la chair et la graisse en sont bien supérieures à celles des moutons d'Europe. On diroit que le hasard s'est plu à favoriser encore les projets du gouvernement britannique. Dans la dernière guerre, un de leurs vaisseaux baleiniers qui traversoit le grand océan, fut assez heureux pour enlever un navire espagnol à bord duquel étoient trente béliers espagnols d'une rare beauté, que la cour d'Espagne envoyoit au vice-roi du Pérou. Cette capture précieuse, placée dans la réserve du gouvernement au port Jackson, et mêlée avec les brebis d'Espagne qui s'y trouvoient précédemment, a si complètement réussi, que le nombre des troupeaux de mérinos est aujourd'hui très-considérable, et qu'il est peu de propriétaires qui n'en possèdent sur leurs habi-

tations : j'ai vu moi-même ceux de MM. Cox et Marsden avec un intérêt difficile à décrire.

Tous les colons que j'ai consultés s'accordent à dire que la race des moutons mérinos, bien loin d'avoir perdu de sa perfection à la Nouvelle-Hollande, y gagne au contraire chaque jour davantage. J'ai eu occasion d'examiner une suite d'échantillons de laine de race espagnole d'Europe et de race espagnole australe, et la laine de cette dernière me paroissoit effectivement plus longue et plus fine. Cette double série étoit destinée au lord Sydney, l'un des protecteurs les plus zélés de cette colonie lointaine. Il paroît même que les croisemens opérés sur les races d'Afrique et d'Asie ont obtenu des résultats favorables : le poil de ces derniers animaux s'est effectivement changé en une laine très-courte, fine et crépue ; on espère en retirer avant peu de nouveaux avantages.

Toutes ces laines de la Nouvelle-Hollande sont transportées en Angleterre, où elles se vendent concurremment avec les laines d'Espagne les plus belles, et même à un plus haut prix. Dans un mémoire fort intéressant que M. Mac-Arthur¹

¹ M. Mac-Arthur, officier du régiment de la Nouvelle-



a présenté au gouvernement anglois sur les moutons de la Nouvelle-Galles du Sud, il prouve que, dans toutes les ventes, leur laine a eu la préférence. Le même auteur prétend même que telle est la facilité prodigieuse avec laquelle les troupeaux s'y multiplient, qu'avant qu'il soit vingt ans le commerce des laines seules rapportera dix-huit cent mille livres sterling (environ quarante-trois millions de francs) par année à l'Angleterre; et cette assertion, quelque extraordinaire qu'elle soit, me semble être d'une parfaite exactitude. En effet, le nombre des moutons sur les différentes habitations se montoit, en 1802, à plus de huit mille; en 1804, ce nombre

Galles du sud, quitta le service en 1803 pour se livrer entièrement aux soins de l'agriculture et de l'éducation des bestiaux. Son bétail, à cette époque, consistoit en sept vaches, dix à douze moutons et trente cochons; en 1811, il se composoit de 4600 moutons, 900 bêtes à cornes, et d'un nombre considérable de cochons; en outre, il avoit vendu aux autres habitans vingt mille têtes de bétail.

Lorsqu'il commença une aussi belle spéculation, la viande de boucherie valoit 2 sch. 6 pences à 3 schillings (3 fr. à 3 60 c.) la livre; en 1811, il pouvoit en fournir au gouvernement à 9 pences ou 90 centimes. (*Voyez New South-Wales gazette*, de 1811.) L. F.

étoit déjà doublé *. Or, les soins qu'on apporte à leur multiplication sont si suivis, la température leur est si favorable, la nature des herbes et même des plantes, qui presque toutes sont aromatiques, leur est si salubre, qu'en parcourant moi-même l'intérieur du pays je ne pouvois me rassasier de la vue de ces magnifiques troupeaux. Nous pouvons donc en regarder les produits comme la source prochaine d'un commerce très-avantageux entre la colonie et la métropole, qui, par ce moyen, se trouvera dispensée du tribut énorme qu'elle paie à l'Espagne et au Portugal pour les laines qui doivent approvisionner ses nombreuses manufactures.

Pêches. — Tandis que le commerce intérieur

* *Aperçu du nombre des bestiaux qui existoient en état de domesticité, au port Jackson, à diverses époques.*

ANNÉES.	TAUREAUX ET VACHES.	BÉLIERS ET BREBIS.	COCHONS ET TRUIES.	CHEVAUX ET JUMENTS.
1794	40	526	"	20
1796	227	1531	1869	57
1802	1856	8661	5233	293
1803	2450	11275	9105	358
1804	3500	16500	14000	450

de la colonie prend chaque jour un développement plus rapide et plus vaste, celui de l'extérieur, qu'alimente la pêche de la baleine et des phoques, obtient encore de plus heureux succès. Le mémoire particulier que je dois donner dans le xxiii^e chapitre de cet ouvrage, contiendra l'intéressant tableau de cette pêche, pour ce qui concerne les phoques, et l'on pourra y voir de quelle haute importance elle est pour les Anglois; on appréciera combien d'avantages ils en retirent pour leur commerce avec la Chine, par la vente des fourrures; pour leur commerce avec l'Europe, par le transport des huiles excellentes que ces animaux fournissent; et pour leur marine, par le nombre considérable de matelots que ces expéditions occupent, et qui, dans des voyages aussi longs et par des latitudes aussi élevées, ne sauroient manquer de devenir les meilleurs matelots de l'Angleterre.

La pêche de la baleine dans ces régions, qui, à l'exception des échanges avec la Chine, procure les mêmes avantages; me paroît beaucoup plus importante encore que celle des phoques. On sait en effet que, pendant près d'un siècle, une des sources principales de la puissance et de la fortune des Hollandois fut cette même pêche de

la baleine, concentrée dans les mers du Nord ; des centaines de bâtimens y étoient annuellement employés ; et leurs matelots , endurcis à tous les genres de fatigues , formés de bonne heure aux manœuvres les plus hardies , devinrent , dans les combats que la Hollande eut à soutenir alors , les principaux instrumens des victoires brillantes que ses flottes obtinrent sous les Tromp et les Ruyter. Malheureusement les épiceries des Moluques firent négliger les baleines du Nord ; et l'Angleterre , habile à profiter des fautes de ses rivaux , parvint insensiblement à se rendre la maîtresse presque absolue de cette branche de commerce , aussi lucrative qu'intéressante pour la prospérité d'une marine militaire.

Cependant le nombre des baleines diminua dans les mers du Nord ; poursuivies par les pêcheurs , elles furent réduites enfin à se tenir presque constamment au milieu des glaces les plus inabordables : aussi toutes les relations de ces derniers temps s'accordent à nous présenter ces pêches comme extrêmement difficiles , dangereuses même , et cependant infiniment moins fructueuses qu'autrefois. Depuis lors , les spéculations des Anglois , en ce genre , se sont dirigées vers l'autre extrémité du globe. Là se trouvent

aussi d'innombrables légions de baleines : toutes les eaux qui avoisinent la terre des États, la terre de Kerguelen, la Nouvelle-Zélande, les îles Malouines, la terre de Sandwich ou Thulé australe, en sont remplies; sur quelques points des côtes de la Nouvelle-Hollande on en trouve aussi à certaines saisons d'innombrables troupeaux. La baie des Chiens-marins, à la terre d'Endracht, par exemple, en fourmilloit lorsque nous y mouillâmes pour la première fois : à peine, pour ainsi dire, osoit-on mettre les embarcations à la mer, tant le nombre de ces animaux étoit grand. Le gouvernement anglois, instruit de ces circonstances par les navigateurs qui avoient visité ces parages, crut devoir appeler les spéculations des armateurs britanniques vers les régions australes, et ses efforts obtiennent chaque jour un succès plus décidé.

C'est la ville de Londres surtout qui fait ce commerce avec des bâtimens d'un fort tonnage et armés d'un équipage considérable, toujours dans le dessein de former une grande quantité de bons matelots. Le nombre de ces navires augmente journellement : durant l'année où nous nous trouvions au port Jackson, il en étoit arrivé treize, et tous s'en étoient retournés par-

faitement chargés. La plupart vont préparer leurs cargaisons à la Nouvelle-Zélande; elles consistent presque exclusivement en huile *: ce-

* *État de l'huile importée en Angleterre par des navires anglois faisant la pêche de la baleine dans le grand océan austral, depuis 1785 jusqu'en 1792.*

ANNÉES.	TONNEAUX importés.	PRIX de chaque tonneau en avarie, ou à bord des vaisseaux.	PRIX TOTAL de l'importation.
		liv. sterling.	liv. sterling.
1785	700	42	29 400
1786	327	47	15 369
1787	481	55	26 455
1788	668	60	40 80
1789	740	55	40 700
1790	808	50	40 400
1791	1258	42	52 836
1792	2096	36	75 456

Les 2096 tonneaux, de 1792, font 41920 quintaux, lesquels, au prix de cette époque, à 4 schillings le gallon, ou 1 fr. 20 cent. la pinte, prix qui depuis a doublé, donnent la somme importante de 109,690 liv. sterl. ou 2,622,560 fr. pour l'importation d'une année.

(*Mémoire présenté, en 1793, au gouvernement anglois par plusieurs fabricans, armateurs et négocians de Lon-*

pendant, comme on y pêche aussi une espèce de cachalot, il en est qui préparent une assez forte partie de blanc de baleine ou d'adipocire. Indépendamment de ces navires, expédiés directement d'Europe pour cette pêche, quelques armateurs du port Jackson envoient eux-mêmes à la Nouvelle-Zélande quelques petits bâtimens, dont les produits sont pareillement expédiés pour l'Europe.

Commerce. — A mesure que le commerce des huiles et des fourrures prend un nouveau degré d'accroissement, l'activité du commerce du port Jackson devient aussi plus grande ; elle est telle déjà, que pendant notre séjour dans ce port nous y avons vu jusqu'à vingt-cinq navires de différens pays. Plusieurs partent de là pour le Bengale, d'autres se rendent à la Chine : ceux-ci sont destinés pour le détroit de Bass et la Nouvelle-Zélande ; ceux-là pour l'Angleterre, et, à cet effet, portent à l'est, traversent le grand

dres, etc. Voyez Bulletin de la Société d'encouragement de Paris, janvier 1808.)

J'estime qu'en 1802 le nombre de tonneaux d'huile de baleine, provenant des pêches dans les mers australes, et importés en Angleterre, s'élevoit à plus du double de ce qu'il étoit en 1792. L. F.

océan, doublent le cap Horn, et ne revoient leur patrie qu'après avoir fait le tour du monde. Ces excursions lointaines font naître, ce me semble, pour la marine angloise un avantage moral très-important, celui de la confiance qu'inspire naturellement l'habitude de pareilles entreprises, jusqu'à présent regardées comme prodigieuses.

Ainsi que je viens de le faire observer, le nombre des navires qui fréquentent le port Jackson augmente chaque jour et même très-rapidement : on cessera d'en être étonné, si l'on fait attention aux bénéfices assurés que de telles expéditions procurent aux armateurs. Le gouvernement anglois, qui multiplie les sacrifices de toute espèce pour la prospérité de cette colonie, profite de toutes les occasions qui se présentent pour y faire passer les provisions, les vêtemens et les autres objets dont elle a besoin, et qui, déposés ensuite dans de vastes magasins, sont distribués ou vendus aux habitans à des prix très-modérés. Il en est de même pour le passage des condamnés des deux sexes. Peu de navires anglois arrivent au port Jackson sans en apporter un nombre plus ou moins grand. Des conventions sont établies, à cet égard, entre le gouvernement et

les armateurs, et le prix du fret doit être soldé à ces derniers, au retour du navire en Europe, sur le bon du gouverneur de la Nouvelle-Hollande.

Ordinairement ces navires, partis d'Europe, touchent à Rio de Janeiro, où ils embarquent quelques liqueurs fortes, qui sont d'un débit très-avantageux au port Jackson; relâchent au cap de Bonne-Espérance, et se dirigent vers le détroit de Bass, où ils laissent quelques pêcheurs, pour les phoques, sur celles des îles qu'ils ont choisies pour le théâtre de leurs opérations; viennent au port Jackson, déposent leur fret, reçoivent leurs traites sur l'Angleterre, repartent aussitôt pour les archipels du grand océan équatorial, où ils embarquent d'abondantes salaisons; reviennent à Sydney, et y vendent ces salaisons au gouvernement, dont ils reçoivent de nouvelles traites : rentrant alors dans le détroit de Bass, ils vont reprendre leurs pêcheurs et la cargaison de pelleteries que, pendant six ou huit mois, ils ont eu le temps de préparer; partent pour la Chine, y vendent leurs fourrures, y négocient leurs traites, s'il se peut : réunissant enfin le triple produit de leurs marchandises vendues au port Jackson, de leurs traites et de leurs pelleteries, ils se procurent une cargaison

Bengale et au cap de Bonne-Espérance, où elles avoient été vendues avec avantage; mais ce commerce est susceptible d'un plus grand développement.

Je ne parlerai ni d'une espèce de pierre d'ambre qui paroît se trouver assez abondamment dans la colonie, ni d'une terre à porcelaine de bonne qualité que l'on rencontre aux environs de Sydney; mais je ne dois pas manquer de rapporter que le pays semble être fort riche en mines de fer. Au reste, plusieurs circonstances se sont opposées jusqu'ici aux recherches des autres métaux que le sol peut receler. Lorsque nous partîmes de la colonie, M. le gouverneur attendoit de jour en jour des minéralogistes instruits, qui devoient s'occuper de cet objet.

FINANCES.

Je viens d'exposer successivement tout ce qui concerne l'état administratif et commercial, soit intérieur, soit extérieur, des colonies angloises aux Terres australes; il me reste, pour compléter ce qui regarde son organisation, à dire quelques mots du système financier qu'on y a mis en pratique.

Toujours conséquent à son principe de sup-

pléer au numéraire par du papier-monnoie, le gouvernement anglois a su se dispenser d'envoyer dans cette colonie tout le numéraire qu'il eût fallu pour faire face à ses dépenses. Indépendamment des billets de banque et des autres monnoies nationales de ce genre, le gouverneur du port Jackson est autorisé à payer en billets particuliers la solde des différens individus et le prix de toutes les fournitures dont il a besoin. Cette monnoie fait la base essentielle de toutes les transactions importantes de la colonie. Lorsque quelqu'un se propose de passer en Angleterre, il rapporte au gouverneur tous les *bons* qu'il possède, et celui-ci lui donne en retour des traites à vue sur le trésor public à Londres : et ces effets sont acquittés en Angleterre avec une telle exactitude, que personne n'hésiteroit à réaliser ainsi toute sa fortune.

Nous avons vu que les cargaisons achetées pour la colonie étoient payées de la même manière ; mais, indépendamment de ces traites sur le trésor public, il est un autre moyen de retirer les billets que le gouvernement a émis ; et ce moyen devient de jour en jour plus efficace ; en sorte que, dans peu d'années, il ne s'en trouvera plus qu'un petit nombre en circulation. Nous

allons l'indiquer avec d'autant plus de soin, qu'il est une des bases principales sur lesquelles reposent les intérêts publics de la colonie.

En faisant aux particuliers les concessions importantes dont nous avons précédemment parlé, le gouvernement britannique se réserva à lui-même les portions les plus fertiles du sol dont il venoit de s'emparer ; maître des esclaves ou des déportés, il en choisit un grand nombre pour défricher et faire valoir ses nouvelles propriétés. Elles sont aujourd'hui dans un rapport si avantageux, qu'elles fournissent déjà fort au-delà du blé et du maïs qui doit être distribué, soit aux troupes, soit aux condamnés, soit aux propriétaires. C'est avec le surplus de ces récoltes que le gouvernement fait fabriquer le biscuit dont se pourvoient les bâtimens qui, du port Jackson, partent pour la Chine, pour l'Europe, pour l'Amérique, ou même pour les pêches du grand océan : le paiement de ce biscuit s'effectue presque toujours en billets coloniaux, ce qui en diminue d'autant le nombre. Indépendamment de ce premier moyen de retirer de la circulation les billets du gouvernement, il en est plusieurs autres qui lui sont très-peu onéreux et qui tendent constamment à mettre des capitaux consi-

dérables à sa disposition ; ils constituent en quelque sorte la base du beau système colonial dont nous venons de retracer les résultats et les détails.

Si le gouvernement est riche en propriétés territoriales, il ne l'est pas moins en troupeaux de toute espèce ; et les meilleurs pâturages étant compris dans ses réserves, ces troupeaux doivent être naturellement les plus beaux et surtout les plus nombreux. Ce sont eux à la vérité qui doivent subvenir à plusieurs besoins particuliers, tels que ceux des hôpitaux, etc., etc. ; ce sont eux encore qui fournissent tous les bestiaux que le gouvernement accorde à chaque concessionnaire, tous ceux que les jeunes filles de la maison des orphelines reçoivent en dot, etc. Malgré ces distractions réitérées, ces troupeaux sont l'objet de tant de soins, ils sont établis dans des lieux si féconds, que le gouvernement peut encore en vendre annuellement un certain nombre d'individus aux propriétaires qui désirent augmenter les leurs. La vente des laines, les contributions ordinaires, la propriété des forêts, les remboursements des avances faites aux particuliers, et surtout les redevances annuelles des concessionnaires, sont autant de branches de revenus

qui viennent offrir au trésor public des ressources suffisantes pour maintenir dans un sage équilibre la circulation de ses billets. Déjà même les recettes suffisent presque pour subvenir à toutes les dépenses de la colonie; et l'instant n'est pas éloigné où ces possessions lointaines deviendront une nouvelle source de richesses pour l'Angleterre, comme elles seront un jour l'un des principaux élémens de sa puissance.

Je ne dis rien ici des droits imposés sur les bâtimens de commerce, soit étrangers, soit nationaux, qui viennent mouiller au port Jackson, ni des droits plus ou moins forts que doivent payer les marchandises à l'importation et à l'exportation, parce qu'ils sont consacrés en partie à l'entretien de la maison d'éducation des orphelines.

Ainsi que nous venons de le voir, les billets de la banque d'Angleterre et les bons du gouverneur de la Nouvelle-Galles sont affectés à toutes les grandes spéculations de la colonie, à tous les paiemens un peu élevés que les particuliers et le gouvernement ont réciproquement à se faire. Ces moyens d'échange, quelque commodes qu'ils soient, ne suffiroient cependant pas aux besoins journaliers des divers individus; ils seroient généralement d'une valeur beaucoup trop forte.

Pour obvier à cet inconvénient sans trop multiplier ses propres billets, le gouvernement anglois a pensé qu'il étoit plus avantageux de laisser aux principaux propriétaires le soin de régler eux-mêmes ce qui les intéresse. En conséquence, chaque officier, chaque employé civil, et la plupart des riches colons, ont le droit d'émettre un certain nombre de bons particuliers, analogues à nos *billets à ordre*, et qu'ils sont effectivement tenus de rembourser à la première présentation. Ces billets n'ont pas un cours forcé dans le pays; mais comme les personnes qui les souscrivent sont généralement bien connues, la circulation s'en fait avec facilité. D'ailleurs le gouvernement s'est en quelque sorte rendu garant de leur validité, en ordonnant que nul individu ne pût sortir du pays sans avoir préalablement justifié du remboursement de ses bons.

D'après les dispositions prises à cet égard, tout homme qui doit partir est tenu de faire afficher, deux mois à l'avance, dans les divers établissemens de la colonie, un avertissement aux porteurs de ses billets, afin qu'ils aient à les lui rapporter pour en recevoir la valeur : que si quelques-uns de ces billets étoient restés en circulation, et que le signataire fût un des employés

du gouvernement, le gouverneur s'empresseroit d'acquitter la dette, sauf à faire ensuite les retenues nécessaires sur les appointemens de la personne absente.

C'est ainsi que, sans aucune trace de numéraire, le gouvernement anglois a su parer à tous les besoins de la colonie avec un tel succès, qu'à peine on peut s'apercevoir du défaut presque absolu d'espèces : il n'y a que les navires étrangers, les Américains, par exemple, qui en souffrent, lorsque, voulant aller dans d'autres pays, tels que l'Inde et la Chine, ils ont besoin d'argent effectif. Pour en obtenir ils sont forcés de donner jusqu'à sept et même huit schillings de papier-monnoie du pays pour une piastre. Une perte de ce genre sembleroit d'abord contraire à ce que je viens de dire sur l'obligation imposée à tout signataire de rembourser ses billets à l'instant même de la présentation; mais cette contradiction n'est pas réelle.

Il est aisé de concevoir que les billets de banque, les bons du gouvernement et ceux des particuliers, peuvent suffire à toutes transactions de quelque importance, mais comment atteindre par les mêmes moyens à tous les détails de la vie, à ces mille besoins de tous les jours et de tous

les instans ! Un signe d'une espèce inférieure et d'un usage commode étoit donc indispensable. Le gouvernement anglois l'a bien senti ; aussi a-t-il ordonné qu'une certaine quantité de la même monnoie de cuivre dont on fait ordinairement usage en Angleterre, fût transportée au port Jackson dès le principe de l'établissement ; mais le fret de cette monnoie étant très-considérable, il a cru devoir, pour en prévenir l'exportation, en doubler pour ainsi dire la valeur, de telle sorte qu'une pièce d'un sou, par exemple, est mise en circulation pour deux sous à la Nouvelle - Hollande.

Dans un but analogue sans doute, il a ordonné que tout signataire des billets dont nous venons de parler seroit libre d'en solder les trois quarts en monnoie de cuivre, laquelle ne peut être réexportée sans des frais énormes. Cette mesure n'a aucune espèce d'inconvéniens pour les Anglois qui résident dans le pays, ou pour

¹ La méthode de paiement la plus ordinaire dans la colonie pour certaines transactions de détail, entre les particuliers, consiste dans l'échange de divers objets, tels que les liqueurs spiritueuses, le sucre, le tabac, les produits des manufactures de la métropole, etc. (*Voy. Turnbull's Voyage, pag. 426, seconde édition.*) L. F.

ceux qui, retournant en Europe, prennent des traites sur le gouvernement; mais elle pèse en entier sur l'étranger, qui voudroit réaliser ses profits immédiatement, et retirer, pour y parvenir, une partie de l'argent de la colonie. C'est dans les mêmes vues que des droits beaucoup plus forts sont exigés pour les navires, soit nationaux, soit étrangers, qui, après avoir vendu leur cargaison, ne prendroient pas en retour quelques-uns des produits du sol, tels que les grains, les laines, les résines, les bois de cèdre et de casuarina, etc.

ILES DU GRAND OcéAN.

Nous avons parlé de cette multitude prodigieuse d'îles et d'archipels qui, des côtes de la Nouvelle-Galles du Sud, s'avancent dans le grand Océan jusqu'aux rivages occidentaux de l'Amérique. La plupart se trouvent compris dans le fameux acte de prise de possession de l'Angleterre¹, et doivent être successivement occupés à mesure que les circonstances pourront l'exiger ou le permettre. Mais cette occupation reposant sur

¹ Voyez ci-après chapitre XXII.

d'autres principes de colonisation que ceux de la Nouvelle-Hollande, de la terre de Diémen et de l'île de Norfolk, il est nécessaire de nous y arrêter un instant pour bien faire connoître comment il est possible à l'Angleterre d'asseoir sa domination sur ces vastes contrées.

Nous avons appris par les relations des voyageurs que les îles du grand Océan, comme celles du grand archipel d'Asie à leur découverte, renferment une population nombreuse, déjà assez avancée dans ses institutions sociales, et susceptible, par le développement de nos arts, de former des nations respectables. Placés par la nature sur un sol fertile qui fournit presque sans culture à tous les besoins de l'homme, ces peuples sont bien constitués et peuvent recevoir les diverses idées qu'on voudra leur inculquer. D'ailleurs peu aguerris, mal armés, disséminés sur d'innombrables îles, divisés en plusieurs peuplades ennemies et presque toujours en guerre, ils ne sauroient résister à une attaque régulière. En un mot, leur asservissement n'offriroit pas de plus grands obstacles que n'en éprouva celui des peuples de l'Amérique et de l'Asie que rencontrèrent les premiers navigateurs européens ; et tous auroient déjà subi le joug, si la situation politique

de l'Angleterre lui eût permis de débarquer sur chaque île le petit nombre de soldats nécessaire pour en soumettre la population. Mais outre qu'il seroit difficile de disposer de la quantité d'hommes qu'exigeroit une entreprise de ce genre, l'Angleterre est trop sûre d'obtenir les mêmes résultats par d'autres moyens, pour qu'elle veuille tenter des voies de force et de violence.

Nous venons de voir en effet que sur presque toutes les îles du grand océan, la population se trouve divisée en plusieurs tribus commandées par des chefs envieux, presque toujours armés pour leurs querelles particulières. Les Anglois paroissent; la foudre les précède, la discipline de l'Europe les rend invincibles : tous les rois briguent leur alliance; c'est à qui, pour l'obtenir, emploiera le plus d'adresse. Combattre dans les rangs d'un de ces princes sauvages, c'est lui garantir à la fois sa propre supériorité et l'abaissement de ses ennemis. Le vainqueur lui-même, dominé par la terreur encore plus que par la reconnaissance, est trop disposé à se prêter aux désirs de ses auxiliaires, pour oser se refuser à aucune des demandes qui lui sont adressées par eux. De ces demandes, la première sera la cession territoriale de l'île à la Grande-Bretagne;

par la seconde, le roi se déclarera, lui et tous ses sujets, vassaux du roi d'Angleterre; et le privilège exclusif du commerce de l'île paroît être une conséquence naturelle des conditions précédentes. On peut suivre dans le Voyage de Vancouver les détails de ces combinaisons politiques : on les verra se reproduire toutes dans la cession d'une des îles Sandwich à la Grande-Bretagne.

Ce que Vancouver a fait pour l'archipel de ces dernières îles se renouvelle chaque jour au milieu de ces vastes régions; et l'on pourroit assurer que la moitié des îles du grand océan est déjà ou sera bientôt, plus ou moins directement, sous la domination de l'Angleterre. Des missionnaires placés sur divers points répandent avec la langue angloise les principes de sa religion, le goût de ses arts, le besoin de ses productions; partout ils inspirent la terreur de ses armes, le penchant pour ses habitudes sociales; en un mot, ils soumettent ces peuples à l'Angleterre en même temps qu'ils les convertissent au christianisme. Protégés par le nom anglois, ils ne sont cependant pas toujours à l'abri de la férocité des indigènes au milieu desquels ils se trouvent placés, et la légende des martyrs pourroit en compter déjà plusieurs au milieu des ar-

chipels du grand Océan : le gouvernement britannique ne manque pas de les remplacer; et comme il ne néglige jamais de venger leur mort, toutes les fois que la chose est possible, il consolide de plus en plus leur autorité dans les lieux où ils sont établis par ses soins. Du reste, il veille à leurs intérêts avec beaucoup de générosité, et leur fournit tous les moyens de récompenser les nouveaux convertis par des présents qui leur soient utiles. Le dévouement de ces missionnaires est un ample dédommagement à d'aussi légers sacrifices; ces bons religieux d'ailleurs, en pénétrant dans l'intérieur des îles, sont plus à portée que personne d'en étudier les ressources, et d'y découvrir les productions convenables au commerce.

Tandis que les peuples insulaires sont ainsi préparés à recevoir le joug de l'Angleterre, leurs rois, par des moyens analogues, sont entraînés vers la même condition. Habiles à profiter de leurs différends, les Anglois, ainsi que nous l'avons fait observer, savent se servir des dissensions particulières de ces princes pour les asservir successivement. L'un de ces souverains leur paroît-il susceptible de se prêter à leurs desseins, on le comble de faveurs, on met à sa disposition

quelques soldats, des armes, des munitions, à l'aide desquels il ne sauroit manquer d'arriver à une supériorité décidée; quelquefois même on ne craint pas de faire exercer aux manœuvres européennes un certain nombre de ses sujets : on les arme de fusils, enfin on les traite en tous points comme des alliés et des amis dévoués. C'est ainsi que Taméhaméa, roi des îles Sandwich, celui-là même qui fit à Vancouver la cession d'Owhyhie, possède un assez grand nombre de troupes régulières armées de fusils, et manœuvrant, dit-on, très-bien ; son palais est défendu par plusieurs pièces de canon que servent des artilleurs du pays ¹. Accoutumés bientôt

¹ Les habitans de l'île Owhyhie, dit Turnbull, sont déjà bien familiarisés avec le commerce de la côte nord-ouest d'Amérique; ils en apportent des cargaisons, soit pour la consommation de leur propre pays, soit pour celle des îles voisines. Il seroit naturel de demander quels sont les articles de commerce ou d'échange que peut donner un peuple qui sort à peine de l'état de nature. La réponse est qu'il peut fournir des armes à feu, de la poudre à canon, et des étoffes de diverses sortes dont le roi a accumulé dans ses magasins plus qu'il ne lui en faut pour la consommation de son pays.

Taméhaméa a fait construire plusieurs navires, dont un est du port d'environ 70 tonneaux (en 1802 il en avoit déjà

entièrement aux usages de l'Europe, aux produits de ses fabriques et à ses institutions; devenus des sujets fidèles, les habitans de ces vastes régions pourront fournir des troupes nationales, analogues aux *cipayes* de l'Inde et aux milices Malaises des Moluques; ils suffiront alors eux seuls à la garde habituelle de ces îles, et ils y feront respecter la puissance de leurs maîtres. A cette époque, ces archipels enrichiront leurs vainqueurs des produits de leur sol, de ceux de leurs arts perfectionnés et de leur agriculture, sans qu'il en coûte d'autres soins à l'Angleterre que d'en diriger l'administration générale et d'entretenir le mouvement qu'elle leur aura une fois imprimé.

Tel est le plan ingénieux dont l'exécution se

une vingtaine de 25 à 60 tonneaux, dont quelques-uns doublés en cuivre). Son palais est défendu par une batterie de dix pièces de canon. Son arsenal contient des armes pour deux mille hommes. Il a aussi un corps de deux cents soldats disciplinés, pris parmi ses sujets, qui fait nuit et jour un service régulier auprès de sa personne. Son trésor renferme plus de douze mille piastres et quantité d'autres objets de prix qu'il s'est procurés par un commerce régulier avec les vaisseaux qui ont abordé sur son île. (*Voyez* Turnbull's *Voyage round the world*, *pag.* 223, 224, 235 et 238, 2^e édit. 1813.) L. F.

poursuit avec tant de succès, depuis plusieurs années, pour consolider la puissance britannique au milieu des îles nombreuses qui couvrent le grand océan. La conception de ce plan, il est vrai, n'appartient pas à l'Angleterre; il est le même dont les Hollandois se servirent avec tant d'avantage pour la conquête du grand archipel d'Asie, et à la sagesse duquel ils ont dû si longtemps leur domination dans ces parages, lors même que leur empire s'écrouloit de toutes parts. Le seul reproche qu'on auroit pu faire au système des Hollandois, celui de fermer tous les ports des Moluques aux navires étrangers, de restreindre partout leur culture, d'anéantir les plantations de vingt îles pour les concentrer sur une seule, etc.; ces institutions exclusives, ces prohibitions ruineuses, ont été repoussées par l'Angleterre; et, bien loin de chercher à tenir les peuples de ces régions fertiles dans l'abrutissement et l'ignorance, tous les moyens sont préparés pour exciter parmi eux l'industrie et l'activité. L'Angleterre veut avoir moins des esclaves que des sujets, et son intérêt bien entendu le lui commande. Heureuses les institutions qui sont fondées sur une véritable philanthropie!

VUES POLITIQUES.

Après avoir présenté sur la colonie du port Jackson et sur les nombreux archipels qui couvrent la mer Pacifique l'ensemble des renseignements administratifs et commerciaux que je me suis procurés sur les lieux, ou qui sont le résultat de mes observations particulières, il ne sera pas sans intérêt de faire voir, pour compléter le tableau de ce magnifique système de colonisation, quels peuvent être pendant une guerre avec l'Espagne les avantages que la puissance britannique doit retirer de sa position dans ces parages.

Si l'on se rappelle que toutes les expéditions dirigées contre le Pérou ont dû presque entièrement leur défaut de succès à la séparation des vaisseaux ou même à leur perte, aux maladies, au manque de boissons et de subsistances, on conviendra sans doute que, dans le cas où les projets de la Grande-Bretagne fussent un jour de renouveler de telles attaques, soit contre le Pérou, soit contre les autres provinces espagnoles sur cette côte, sa colonie de la Nouvelle-Galles

du Sud seroit admirablement placée pour lui en faciliter les moyens.

Une flotte, en effet, expédiée d'Angleterre, après avoir touché sur sa route au cap de Bonne-Espérance, se rendroit directement au port Jackson : là, on auroit réuni d'avance des troupes nombreuses qui, n'étant pas alors fatiguées par une longue navigation, pourroient être prêtes à s'embarquer sur des navires de transport également réunis d'avance sur ce point. L'escadre, lorsqu'elle auroit fait de l'eau et complété ses vivres, partiroit de la Nouvelle-Hollande, traverseroit le grand Océan, à l'aide des vents d'ouest qui règnent par les hautes latitudes, et aborderoit ensuite facilement aux côtes d'Amérique, sans que les troupes qu'elle accompagneroit eussent eu à souffrir de la pénurie des vivres, de la longueur du trajet, et même sans doute aussi des maladies, qui ne se développent ordinairement qu'après un grand intervalle de temps passé à la mer. Des avantages aussi majeurs ne pourroient pas manquer d'influer d'une manière très-favorable sur l'exécution de l'attaque projetée.

Mais si l'Angleterre ne portoit pas ses vues vers une telle entreprise, elle pourroit au moins,

par ses corsaires et ses croiseurs , faire un tort extrême au commerce de l'Espagne ; la facilité de relâcher , soit aux îles Sandwich , soit dans les ports de Nootka et de la Madre-de-Dios , qui lui ont été cédés sur la côte d'Amérique , soit enfin au port Jackson lui-même , qui toujours devra être considéré comme l'arsenal d'où partiront ses forces militaires , assureroit à cet égard à l'Angleterre des avantages qu'aucune autre nation ne pourroit obtenir.

Nul doute encore que les établissemens anglois des îles Malouines et de la terre des États , consacrés jusqu'ici exclusivement aux pêches de la baleine et des phoques , ne puissent être transformés un jour en des postes militaires. Ces points , situés aux extrémités les plus australes de l'Amérique , deviendroient proprement la clef du grand Océan , et formeroient aussi des centres de croisières du plus haut intérêt.

FIN DU LIVRE CINQUIÈME , ET DU TOME SECOND.

TABLE

DES CHAPITRES DU SECOND VOLUME.

LIVRE III.

DE TIMOR AU PORT JACKSON, INCLUSIVEMENT.

	<i>Pages.</i>
CHAPITRE XI. Traversée de Timor au cap Sud de la terre de Diémen; du 13 novembre 1801 au 13 janvier 1802.	3
CHAP. XII. Partie sud de la terre de Diémen; du 13 janvier au 17 février 1802.	21
CHAP. XIII. Partie sud-est de la terre de Diémen; du 17 au 28 février 1802.	92
CHAP. XIV. Côte orientale de la terre de Diémen : détroits de Banks et de Bass; du 28 février au 29 mars 1802.	165
CHAP. XV. Côte du sud-ouest de la Nouvelle-Hollande; du 29 mars au 8 mai 1802.	185
CHAP. XVI. Retour à la terre de Diémen : séjour dans la baie de l'Aventure : arrivée au port Jackson; du 8 mai au 20 juin 1802.	211
CHAP. XVII. Opérations du Naturaliste dans le détroit de Banks; du 8 au 19 mars 1802.	232

	<i>Pages.</i>
CHAP. XVIII. Opérations du Naturaliste dans le détroit de Bass; du 19 mars au 28 juin 1802. . .	256
CHAP. XIX. Séjour au port Jackson; du 20 juin au 18 novembre 1802.	268
CHAP. XX. Expérience sur la force physique des peuples sauvages de la terre de Diémen, de la Nouvelle-Hollande et des habitans de Timor. . .	400
CHAP. XXI. Tableau général des Colonies anglaises aux Terres australes.	460

FIN DE LA TABLE.



